


BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
14
15 C
23 17

Dorotheus Antecessor

LES INSTRUCTIONS DE SAINT DOROTHÉE

PERE DE L'EGLISE GRECQUE,

Et Abbé d'un Monaſtere de la Paleſtine, traduites de Grec en François.





A PARIS,
Chez FRANÇOIS MUGUET, Imprimeur du Roy & de M. l'Archeveſque, ruë de la Harpe, aux trois Rois.

MDCLXXXVI.
Avec Approbation & Privilege.



AVERTISSEMENT.

LEs Ecrits de S. Dorothée Abbé dans la Palestine, Pere & Docteur de l'Eglise d'Orient, renferment tant de veritez saintes qu'on a crû qu'il seroit utile au public d'en avoir une connoissance plus particuliere & plus étenduë que n'est pas celle que l'on a euë jusqu'icy; & c'est dans cette pensée qu'on en donne aujourd'huy la traduction du texte Grec en nostre langue. Quoy que ces instructions si pleines d'édification & de lumieres doivent trouver par leur sainteté propre une creance entiere dans les esprits & dans les cœurs, on n'a pas laissé d'y joindre l'autorité de celuy qui les a composées, en ramassant tout ce que l'on a pû rencontrer dans l'antiquité de monumens de sa vie, par lesquels on voit que ce serviteur de Dieu a tenu le premier rang entre les Saints de son temps les plus celebres.

Ce grand homme a dit les choses les plus hautes & les plus élevées sous des expressions

communes & ordinaires, soit qu'il ait voulu s'expliquer à ses disciples comme un pere à ses enfans, soit qu'il ait eu dessein d'apprendre aux Solitaires & aux Religieux, que la simplicité, est leur ornement & leur caractere, & qu'ils doivent la garder dans leurs discours & dans leurs paroles aussi bien que dans le reste de leur conduite.

Cet Ouvrage qu'il a laissé à la posterité n'est rien qu'un abregé des Maximes les plus pures de l'Evangile, tous les Chrestiens y apprendront à vivre selon l'esprit de I.C. mais les Moynes particulierement y trouveront les veritables regles par lesquelles ils doivent se conduire & se sanctifier; ils y verront par tout l'obligation qu'ils ont de conserver l'amour & la crainte de Dieu, d'éviter tout ce qui peut luy déplaire, de s'humilier devant luy, & devant les hommes tout ensemble, & de passer leurs jours dans la fuite, dans l'oubly du monde, de ses plaisirs, de ses affaires, de ses convoitises, & de ses commerces. Enfin les Superieurs y verront avec quelle charité, quelle vigilance, quelle douceur & quelle fermeté, ils doivent s'acquitter de leur Ministere: & les inferieurs y trouveront dequoy se persuader qu'ils ne joüiront jamais de cette paix & de ce repos sacré qu'ils ont cherché dans la retraite des Monasteres, qu'en s'abandonnant

dans la main de ceux que Dieu leur a donnez pour conducteur & pour peres.

Le Saint s'est servy dans la neuviéme Instruction de quelques termes qui pourroient faire croire qu'il a estimé qu'il estoit permis d'user de mensonges officieux dans quelques rencontres rares, & dans quelques necessitez pressentes; mais outre que ce qu'il a dit sur cela peut recevoir un sens plus favorable, quand mesme il auroit esté de ce sentiment, on n'en pourroit rien inferer contre l'integrité de sa doctrine, puisque l'on sçait que cette opinion qui est presentement si décriée & si proscritte parmy ceux qui font profession d'une pieté solide & éclairée, a eu beaucoup de cours autrefois parmy les Grecs, & que plusieurs Peres d'une autorité & d'une érudition principale l'ont suivie.

On croit devoir avertir le Lecteur qu'en certains lieux où le Saint n'a pas évité quelques repetitions qui sembloient peu necessaires, on n'a pas gardé les regles d'une traduction exacte, de crainte que ces redites ne fussent ennuieuses; & que dans l'Instruction quinziéme on s'est attaché au sens, plûtost qu'aux paroles de l'auteur; lors qu'il explique assez au long la difference qu'il y a entre ces deux mots Grecs λαιμάργια γαστριμαργια. *A la fin des Instructions du Saint il y en a une qui traite de la contenance exterieure des Religieux, & qui ren-*

ferme quantité d'avis importans ; mais comme elle ne se trouve qu'en Latin, on a douté qu'elle fust de luy, & c'est ce qui a fait qu'on l'a mise separement & aprés tous ses Ouvrages.

On peut assurer que les personnes consacrées à I. C. par les vœux qui voudront prendre les sentimens de ce parfait Solitaire pour leur direction, y trouveront avec plenitude de quoy remplir leurs devoirs, répondre aux desseins de Dieu ; & s'élever à ce qu'une vocation si sainte a de plus éminent.



APPROBATION.

J'Ay leu ce Manuscrit *de la Vie de saint Dorothée & de la Traduction de ses Instructions de Grec en François*. En Sorbonne le 21. Juin 1686.

PIROT.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 16. jour de Juillet 1686. Signé par le Roy en son Conseil LE PETIT; Il est permis à François Muguet Imprimeur du Roy & de Monseigneur l'Archevesque, d'imprimer, vendre & debiter un Livre qui a pour titre, *La Vie de saint Dorothée Pere de l'Eglise Grecque & Abbé d'un Monastere de la Palestine, & la Traduction de ses Instructions de Grec en François, faite par l'Auteur du Livre de la Sainteté & des Devoirs de la vie Monastique*, durant le temps & espace de huit années. Et défenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, vendre & debiter ledit

Livre ſans ſon conſentement, à peine de ſix mille livres d'amende, de confiſcation des exemplaires & de tous dépens, dommages & intereſts : ainſi qu'il eſt plus au long porté dans l'original des preſentes.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 20. Juillet 1686. ſuivant l'Arreſt du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conſeil Privé du Roy du 27. Fevrier 1665.
Signé, *ANGOT*, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le douziéme Octobre 1686.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

ERRATA.

PAge 9. ligne 28. le. *liſez* ce. P. 11. l. 15. abjuration. *liſ.* abnegation. P. 19. l. 32. Dorothée, *liſ.* Doſithée. P. 47. l. 28. le. *liſ.* ce. P. 48. l. 30. à huit. *liſ.* de huit. P. 71. l. 4. Euſuite. *liſ.* & enſuite P. 84. l. 29. peut. *liſ.* poux. P. 87. l. 3. pourrions. *liſ.* pouvions. P. 148. l. 22. mépriſere. *liſ.* mépriſer. P. 192. l. 32. j'ay dis. *liſ.* j'ay dit. P. 198. l. 17. milliers. *liſ* milles. P. 202. l. 4. mouvemen. *liſ.* mouvement. P. 208. l. dern. retrouver. *liſ.* recouvrer. P. 211. l. 16. il eſt. *liſ.* il eſtoit. P. 220. l. 23. ſi je ne decens *effacez*, ne. P. 221. l. 6. dis. *liſ.* dit. P. 222. l. 26. leurs ennemis. *liſ.* leur ennemi. P. 237. l. 21. arroganr. *liſ.* arrogant. P. 238. l. 22. çavoir. *liſ.* ſçavoir. P. 243. l. 10. deivrer. *liſ.* delivrer. P. 244. l. dern. conentir. *liſ.* conſentir. P. 253 l. 2. conſervent. *liſ.* conſerverent. P. 254. l. 40. choiſis. *liſ.* choiſie P. 288. aprés cette page on marque au haut 279. P. 329. l. 16. ça-delà. *liſ* çà & là. où il faudroit mettre 280. ainſi il y a erreur juſqu'à la fin, dans le nombre des pages.



LA VIE DE SAINT DOROTHÉE PERE DE L'EGLISE GRECQUE,

Et Abbé d'un Monastere de la Palestine.

CHAPITRE PREMIER.

Que saint Dorothée doit estre consideré comme un Pere de l'Eglise. Combien il estoit instruit dans les sciences Divines & humaines.



E nom de saint Dorothée, aussi-bien que le traité spirituel qu'il nous a laissé, a esté peu connu dans l'Eglise Latine : Mais l'un & l'autre a esté celebre dans l'Eglise Grecque. Un des témoignages les plus remarquables que l'antiquité ait conservez de l'estime qu'elle en

a fait, est celuy qu'en a rendu saint Theodore-Studite. Car cet illustre Solitaire voulant laisser à toute la posterité une protestation publique de la pureté de sa foy, & de son attachement à la doctrine des anciens Peres, met entre ceux, dont il declare qu'il suit la créance & les sentimens, saint Barsanuphe, & saint Dorothée. Et ce témoignage doit avoir d'autant plus de poids, que ce grand Abbé estoit alors, comme Baronius le rapporte, l'Oracle de l'Orient, le protecteur de la verité, & la gloire de l'Eglise, & qu'il n'auroit pas pris ces deux Saints pour les garants de sa foy, s'ils n'y avoient tenu un rang, une consideration, & une autorité principale.

Bibl. Patr. Tom. 2. p. 736. Bibl Patr. Græc. Tom. 1. p. 744.

Baron. an. 809. num. 53.

Mais le mesme saint Theodore ne nous permet pas de douter de l'opinion que nous
» devons avoir de saint Dorothée, puis qu'il
» nous apprend que la tradition des saints Peres,
» que saint Taraise Patriarche de Constantino-
» ple, & qu'une infinité de personnes illustres
» & dignes de foy, tant de Constantinople, que
» du reste de l'Orient, reconnoissoient saint Do-
» rothée comme un Pere de l'Eglise; & il ajoûte
» ensuite, qu'un certain heretique nommé Pam-
» phile, qui estoit venu de ce mesme païs s'é-
» toit efforcé de noircir la reputation de saint
» Dorothée, & de le décrier par ses calomnies:
ce que cet heretique ne se seroit pas avisé de faire, si son nom & ses sentimens n'eussent esté d'un grand poids dans l'Eglise Catholique; car les heretiques ne s'attaquent pas d'ordinaire aux personnes d'un merite, & d'une reputation commune.

Bibl. Patr. Tom. 8. p. 737.

Tout cela fait voir que ce Saint ne doit pas estre simplement consideré comme un auteur de devotion, mais comme un des dépositaires de la tradition, & de la doctrine de l'Eglise, comme un Pere & un Docteur, non seulement dans les points de la morale & de la conduite de la vie, mais encore dans les choses qui concernent les veritez de la foy & de la religion. Et c'est aussi ce qui a esté remarqué par l'auteur de la preface que l'on voit à la teste de son traité, lequel nous assure, que « ce saint a toûjours esté compté entre les Peres « de l'Eglise, & mesme entre les plus celebres. «

Bibl. Patr. Græc. Tom. 1.

Et en effet, si on fait attention sur les principes qu'il établit, & particulierement sur les instructions qu'il donne aux Moines, on y trouvera un racourci des maximes les plus pures, & les plus sublimes, qui nous ont esté laissées par saint Basile, par Cassien & par les autres Peres qui ont traité des obligations des Religieux & des Solitaires, & que sans doute il avoit puisées avec beaucoup de soin & d'étude dans les livres de ces grands hommes.

Car il est aisé de juger par ce qu'il rapporte luy-mesme, qu'il s'estoit appliqué à la lecture des anciens Peres, & particulierement de ceux qui ont écrit de la conduite des Moines, & que c'est de ces sources si saintes qu'il a tiré toutes ses connoissances, & toutes ses lumieres. L'on voit dans ses Ouvrages qu'il avoit lû & étudié saint Basile, & sur tout ses traitez Ascetiques, comme un disciple humble & fidele étudie les opinions de son Maistre, & qu'il s'estoit adonné à la lecture des Ouvra-

ges de ſaint Gregoire de Nazianze, & des vies & des paroles des ſaints Solitaires, qui l'avoient précedé.

Mais l'on ne peut pas douter qu'il n'ait acquis des connoiſſances plus profondes & plus étenduës, & qu'outre les Ouvrages des Saints qui ont parlé des devoirs des Moines, il n'ait encore paſſé à la lecture des livres des ſaints Peres, qui ont expliqué les dogmes de l'Egliſe, les myſteres de la foy, & les ſens de l'Ecriture; car il cite les traitez de ſaint Clement d'Alexandrie, & ceux de ſaint Jean Chryſoſtome, & expliquant quelques endroits de ſaint Gregoire de Nazianze, il fait voir la connoiſſance qu'il avoit des myſteres de la Religion, & comme quoy il l'avoit tirée des écrits des ſaints Peres.

Instr. 23. Instr. 12. 1. 22. 23.

Car comme l'Egliſe eſtoit alors dans le trouble par les hereſies differentes qui s'y eſtoient formées, & que la verité eſtoit obſcurcie par les diſputes des hommes, & par les dogmes nouveaux qu'ils publioient dans le monde, il ſuivit l'exemple de pluſieurs grands Solitaires, leſquels voulant ſe preſerver eux-meſmes, & ceux que la Divine Providence leur pourroit adreſſer, des ſubtilitez & des erreurs des heretiques, recherchoient dans les Ouvrages des ſaints Peres, dont la foy avoit eſté exemte de tout ſoupçon, des regles aſſurées & des connoiſſances certaines de la doctrine & des ſentimens de l'Egliſe.

L'on peut encore juger par les écrits qu'il nous a laiſſez, qu'il ne ſervoit pas ſeulement de Maiſtre & de conducteur à ſes propres

Religieux, mais que ses lumieres s'étendoient plus loin, & qu'il en faisoit part à ceux qui le consultoient, & qui s'adressoient à luy dans leurs peines & dans leurs doutes, comme on le voit par quelques fragmens de ses lettres qui se sont conservez, & qui sont venus jusqu'à nous.

Des personnes mesme engagées dans le siécle estant attirées par sa reputation, venoient pour l'écouter & pour recevoir les paroles de vie qui sortoient de sa bouche. Car il rapporte luy-mesme qu'un Gouverneur de la ville de Gaze, luy ayant entendu dire, que plus un homme s'approchoit de Dieu, plus il se reconnoissoit pecheur, & ne pouvant comprendre une telle maxime, ce Saint luy éclaircit la difficulté, & luy expliqua cette verité qui luy estoit inconnuë. Il dit au mesme lieu, qu'un Sophiste ayant embarrassé par ses subtilitez le saint solitaire Sozime sur le sujet de l'humilité, le Saint retira ce solitaire de son embarras, & contenta le Philosophe. Instr. 2.

Et c'est ce qui nous est confirmé par un Auteur dont on ne sçait pas le nom, lequel parlant de ce grand Saint, écrit que toutes sortes de personnes, de tout âge, de tout sexe & de toute profession avoient recours à luy pour recevoir de ses lumieres & de ses avis les Regles qu'ils devoient suivre pour vivre saintement dans le monde, & pour y trouver le repos & la guérison de leurs ames.

On ne peut pas disconvenir qu'avant que de s'adonner à la science des Saints, il n'eust esté parfaitement instruit dans les Lettres hu-

maines, & l'application extraordinaire, avec
Inſtr. 10. laquelle il confeſſe luy-meſme qu'il s'y eſtoit attaché, marque évidemment qu'il y avoit fait un grand progrés, n'eſtant pas poſſible, qu'ayant l'eſprit beau, comme il l'avoit, une étude ſi aſſiduë, & ſi conſtante ne luy en euſt pas donné une connoiſſance profonde.

Bibl. Patr. Græc. Tom. I. p. 747. Nous voyons auſſi dans une lettre qui ſe trouve dans la Biblioteque des Peres & qui contient pluſieurs choſes remarquables qui
» concernent le Saint, qu'il eſtoit tres-éclairé
» dans la ſcience des anciens Philoſophes, &
» qu'il tiroit meſme quelquefois de leurs livres
» ce qu'il y trouvoit d'utile pour l'edification
» de ſes freres; ainſi qu'une abeille prend du
» ſuc des herbes & des fleurs differentes ce qu'el-
» le rencontre de plus propre pour en former
» ſon miel.

CHAPITRE II.

Qu'il eſt tres-probable que ſaint Jean Climaque a lû & eſtimé le Livre de ſaint Dorothée.

ON peut ajoûter au témoignage que nous venons de rapporter de ſaint Theodore Studite en faveur de noſtre Saint, celuy de ſaint Jean Climaque. Car on n'avancera rien qui ne ſoit tres-veritable, quand on dira que ſaint Jean Climaque a lû les traitez de ſaint Dorothée; que c'eſt de luy dont il a parlé avec beaucoup d'eſtime & d'eloge en quel-

ques lieux de son Echelle sainte, quoy qu'il ne l'ait pas nommé, & qu'il en a fait tant de cas, qu'il a tiré plusieurs passages de ses Instructions pour les inserer dans ce divin Ouvrage ; & pour peu qu'on le regarde de prés, on y remarquera quantité d'articles, dans lesquels il s'est servi des expressions, & mesme des paroles de saint Dorothée. Car encore que les Saints se trouvent dans les mesmes sentimens & dans les mesmes maximes sans avoir lû les Ouvrages des uns des autres; ils ne se rencontrent point toutefois dans l'usage des mesmes termes, & dans les mesmes manieres de s'expliquer ; Et il y a tout sujet de croire que saint Jean Climaque qui lisoit avec soin les livres des saints Peres, qui avoient écrit de la Profession monastique, n'a pas manqué de lire un Ouvrage qui regarde particulierement les Solitaires & les Moines, & qui contient les regles les plus saintes de leur Profession; sur tout si l'on considere que le Monastere de saint Dorothée n'estoit éloigné du Mont-Sinaï que de trois ou quatre journées, & qu'il ne se peut que la reputation de la doctrine & de la sainteté de ce grand Solitaire ne soit venuë jusques à saint Jean Climaque, soit durant la vie de saint Dorothée, soit aprés sa mort, puisque saint Jean Climaque n'avoit pas moins de quarante ou cinquante ans quand il est mort.

Mais pour faire voir qu'on n'avance rien en cela qui ne soit constant, il suffira de rapporter quelques endroits de saint Jean Climaque qui se trouvent dans les écrits de nostre Saint, &

qui sont si semblables dans leurs expressions, qu'il n'est pas presque possible que saint Jean Climaque ne les ait eus en vûë, & n'ait voulu les imiter.

Voici ce que dit saint Jean Climaque dans le degré douziéme qui est du mensonge.
» Un Auteur dit que pour couvrir innocem-
» ment la verité, il faut estre pur de tout menson-
» ge dans le fond du cœur, il faut que la necessité
» des temps le demande, & qu'on ne doit pas même
» user de ce remede qu'avec crainte. C'est ce que dit saint Dorothée expressément dans son Instruction neuviéme, où il traite du mensonge; Et ainsi il y a toute sorte d'apparence, que cét Auteur dont parle saint Jean Climaque, est saint Dorothée.

Saint Jean Climaque dans le degré 25. art.
» 65. dit ces paroles ; Nos Peres, ces hommes
» dignes d'une éternelle memoire, ont dit que les
» travaux corporels sont comme le chemin par le-
» quel on doit marcher pour arriver à l'humilité, & l'un des fondemens sur lesquels elle doit estre establie : ces paroles se trouvent si expresses dans saint Dorothée Inst. 2. qu'il est difficile de ne pas voir que saint Jean Climaque les a eües devant les yeux.

Art. 4. Le mesme Saint dans le mesme degré écrit,
» que l'humilité n'est connuë que de ceux qui la
» connoissent par leur propre experience, & que
» nous ne pouvons dire au vray quelle est sa ver-
» tu & sa substance. Saint Dorothée use presque des mesmes termes dans la 2. Instruction.

Grad. 25 Art. 61. 62. » S. Jean Climaque dit encore que l'interieur de nostre ame se conforme à l'exterieur de nostre

corps : Que l'ame s'accoûtume interieurement à « ce qu'elle fait exterieurement ; & que c'est pour « cette raison que les sentimens d'un homme qui « est assis sur le Trône, sont bien differents de « ceux d'un homme qui est couché sur le fumier : « Saint Dorothée dit la mesme chose, & presque « en mesmes termes en son Instruction 2. qui est de l'humilité.

L'on pourroit rapporter plusieurs autres endroits sur ce sujet ; mais en voila assez pour faire voir que saint Jean Climaque a pris les maximes & les sentimens de saint Dorothée ; qu'il en a fait tant de cas qu'il a voulu se servir de ses paroles & de ses expressions, & pour nous apprendre tout ensemble quelle estime nous devons avoir pour les Instructions de ce grand Saint, qui a esté suivi & approuvé par une aussi grande lumiere, & par un Saint d'un esprit aussi élevé & d'un discernement aussi juste & aussi profond qu'a esté saint Jean Climaque.

CHAPITRE III.

Illustre témoignage de la grande pieté de saint Dorothée, & dans quelle estime il a toûjours esté dans l'Eglise d'Orient.

MAIS qu'est-ce qui peut davantage nous faire connoistre en quelle consideration le serviteur de Dieu a toûjours esté, & quelle idée nous en devons avoir, que ce que nous «

lisons dans une lettre qui se trouve dans la Biblioteque des Peres? Et d'où pouvons-nous mieux sçavoir de quelle estime il est digne à present, que de celle dans laquelle il a esté autrefois? Voici donc de quelle maniere l'Auteur de cette lettre en parle.

Bibl.Patr. Græc.To. 1. p. 746. C'est loüer la vertu, dit-il, c'est aimer Dieu, c'est s'appliquer à son propre salut que de s'in- » former quelle a esté la vie de nostre saint Pere » Dorothée, & de s'entretenir des merites & des » actions de cét homme veritablement heureux, » qui a esté digne de Dieu, & qui, selon l'inter- » pretation de son nom, a esté donné aux hom- » mes comme un don precieux pour leur bien & » pour leur avantage. Car la loüange, selon saint » Gregoire, excite en nous une sainte ardeur pour » imiter ceux que nous loüons : Cette ardeur » nous porte à la vertu ; & la vertu nous fait » joüir d'un veritable bonheur.

» Ce Saint a esté doux & humble de cœur : Il » a imité saint Pierre, non seulement en renon- » çant comme luy à tout ce qu'il pouvoit posse- » der, mais encore en détachant son cœur, & » retirant ses affections de toutes les choses visi- » bles, afin de pouvoir dire à Jesus-Christ, aussi » bien que ce grand Apostre, vous voiez, Sei- » gneur, que nous avons tout quitté pour vous » suivre : C'est pourquoy s'estant élevé en peu de » temps à une sainteté éminente, & ayant acquis » une union parfaite avec Dieu, il a rempli la » course d'une longue vie, non pas en vivant dans » de vastes solitudes, ou sur le sommet des mon- » tagnes, ni en dominant sur les bestes farou- » ches, mais en conservant son cœur dans une

tranquillité, dans une paix profonde, & dans un recüeillement qui luy tenoit lieu de la retraitte d'un desert écarté, en passant ses jours dans un desir ardent & continuel de s'approcher de ces montagnes éternelles, en éclairant le monde par les admirables & les pures lumieres de la verité; Et enfin en foulant aux pieds les testes de ces serpens & de ces scorpions invisibles qui tuënt les ames par des playes, & par des blessures mortelles.

Il s'est rendu digne par une voie courte & abregée de joüir avec la misericorde de Dieu des biens éternels, en déclarant à sa volonté propre une guerre cruelle & irreconciliable; Et c'est par cette abjuration si entiere qu'il est entré dans toutes les pratiques des saints Peres, & qu'il a trouvé le joug heureux de Jesus-Christ, comme une charge legere, & comme une servitude pleine de douceur, qui seule pouvoit le conduire dans la voie de son salut. C'est par ce renoncement si parfait qu'il a appris que l'humilité estoit le chemin le plus élevé & le plus certain pour arriver aux gloires & aux felicitez éternelles. Car comme cette disposition sainte a possedé tout le sentiment de son cœur, il n'a eu que de la compassion & de la tendresse pour ceux avec lesquels il s'est trouvé engagé par l'ordre de la Providence; & s'estant toûjours inseparablement attaché aux maximes & aux instructions des anciens Peres, son ame a esté ornée de toutes sortes de vertus.

Aussi ce saint homme avoit toûjours dans le cœur, & souvent sur les lévres cette parole

„ memorable des Peres : Celuy qui eſt parvenu „ juſqu'à ce point de retrancher ſa propre volonté, „ eſt déja arrivé au bienheureux ſéjour du repos „ & de la paix. Car aprés avoir cherché avec „ beaucoup de ſoin, quelle pouvoit eſtre la cauſe „ veritable & le principe de toutes les paſſions „ & des agitations differentes qui troublent la „ tranquillité de nos ames, & ayant trouvé que „ c'eſt l'amour de ſoi-meſme, qui eſt tout ren- „ fermé dans le plaiſir que l'on a d'accorder à ſa „ volonté propre ce qu'elle demande, il emploia „ contre cet amour déreglé les moiens les plus „ puiſſans pour faire ſecher dans ſon cœur cette „ plante malheureuſe, & pour en arracher juſ- „ qu'aux moindres rejettons, & aux moindres „ racines. Ainſi aprés y avoir jetté les ſemences „ incorruptibles de la pieté & de la vertu, & les „ avoir cultivées, il a porté & produit une moiſ- „ ſon abondante de toutes ſortes de bonnes œu- „ vres, qui l'ont rendu digne d'une vie meilleure „ que celle-ci.

„ Enfin il a trouvé ce treſor de l'Evangile qui „ eſt enfoüi & caché dans le champ ; il en a joüi „ dans une paix conſtante, & s'eſt acquis par „ là les veritables biens & les richeſſes immortel- „ les qui ne lui ſeront jamais ravies.

„ Je voudrois que pour l'utilité de l'Egliſe, & „ particulierement pour l'exemple & l'inſtruction „ de ceux qui ſont engagez dans la meſme car- „ riere, & dans les meſmes combats, l'on con- „ nuſt parfaitement quelle a eſté la vie de ce ſaint „ homme, & de quelle ſorte il a couru avec l'éton- „ nement & l'admiration de tout le monde, dans „ la voie eſtroite & laborieuſe de la Penitence ; Je

desirerois, dis-je, avoir assez d'eloquence pour « representer aussi dignement que le sujet le me- « rite, le soin qu'il a eu d'éviter tout ce qui pou- « voit le jetter dans l'erreur & dans l'égarement, « de conserver son ame dans une paix sainte, de « se preserver des pieges & des precipices qui en- « vironnent ceux qui marchent par des chemins « resserrez, de mortifier ses passions, de prendre « une parfaite confiance en ceux qui estoient « chargez de sa direction & de sa conduite ; & « enfin de s'establir dans cette humilité sublime « & profonde tout ensemble, laquelle seule, se- « lon le sentiment du grand saint Antoine, nous « met au dessus de toutes les surprises, des ar- « tifices, & des attaques des demons : Mais comme sa vie ne se rencontre point entre celles des anciens Peres, soit qu'on ait negligé de l'écrire, soit que l'aiant esté, elle se soit perduë dans la suite des temps, on ne la peut apprendre que dans quelques circonstances & quelques évenemens remarquables qui se trouvent dans ses écrits : Et cependant on peut dire qu'il y en a assez pour faire voir que ce grand homme a eu toutes les vertus & les qualitez saintes qui doivent former l'estat & la vie d'un parfait Solitaire.



CHAPITRE IV.

Que selon les apparences saint Dorothée estoit né dans la Palestine. En quel temps il a vêcu, & composé son Ouvrage.

IL y a lieu de croire que la Palestine a esté le païs de sa naissance, & qu'il estoit originaire de quelque ville des environs d'Ascalon. Son frere fit bastir une Infirmerie dans le Monastere de saint Siride, où le Saint se retira & passa quelque temps. Or ce Monastere estoit sans doute dans le voisinage d'Ascalon, comme on le peut juger de ce que saint Dorothée rapporte, qu'il y vint un frere des Contrées d'Ascalon avec ordre de son Superieur de s'en retourner le mesme jour, & de ce qu'Evagre dit, que saint Barsanuphe a vêcu dans un Monastere situé prés de Gaze, parce qu'estant certain qu'il a demeuré avec saint Dorothée dans le Monastere de saint Siride : Il faut que ce Monastere fust du costé de Gaze & d'Ascalon; Et nous sçavons d'ailleurs, comme on le dira dans la suite, que le saint en a gouverné un en qualité d'Abbé, qui estoit situé entre Gaze & Majume.

Inst. 1.

Hist. Ecc. Lib. 4. c. 32.

Pour le temps auquel il a vêcu, il est évident que ç'a esté sous les Empereurs Anastase, Justin & Justinien, puisqu'il parle de saint Barsanuphe, & de plusieurs autres qui ont paru dans le sixiéme siecle de l'Eglise.

On ne ſçait pas préciſément en quel temps il a écrit : Mais on peut dire avec certitude que rien n'eſt plus édifiant, ni plus utile que les Traitez qu'il nous a laiſſez. Ils ne contiennent que quelques exhortations qu'il a faites à ſes freres.

On y voit les regles principales de la vie religieuſe, les maximes fondamentales de cette Profeſſion ſi ſainte, ſoit dans ſes inſtructions, dans ſes exemples, & dans ſa conduite particuliere; ſoit dans les hiſtoires & les ſentimens des Saints qu'il y a rapportez. L'Auteur de la lettre que nous venons de citer, écrit qu'il ne nous reſte qu'une tres-petite partie de ſes Ouvrages.

Sa maniere d'écrire eſt pleine d'onction; & d'une ſimplicité toute propre à toucher les ames, & digne d'un Saint qui parle à ſes diſciples ſans recherche, & ſans étude; mais de l'abondance de ſon cœur, & qui en ſuit plûtoſt les mouvemens que les regles d'aucun art, ni d'aucune methode étudiée. Nous verrons dans la ſuite que quoi qu'il euſt receu de Dieu le don de la parole, qui le rendoit l'objet de l'admiration de tout le monde, il a neanmoins toûjours eu ſoin de le cacher ſous le voile de l'humilité, & de n'uſer que d'expreſſions tres-communes & tres-ſimples pour inſtruire ſes freres des veritez les plus ſublimes & les plus éminentes.

Ce n'eſt pas qu'en quelques endroits il ne faſſe paroiſtre de l'éloquence; mais cette éloquence eſt toute naturelle, ou plûtoſt toute divine : C'eſt celle à laquelle les hommes n'ont

point de part, & dont le saint Esprit seul est le Docteur & le Maistre.

Bibl. Pat. Tom. 2. p. 737. S. Theodore Studite parle avantageusement de ses écrits, & declare qu'il n'y a rien qui ne soit avantageux pour le bien des ames.

Bibl. Pat. Græc. Tom. 1. p. 745. L'Auteur de la Preface qui est au commencement de ses Instructions, dit, qu'elles ont de grandes utilitez, & que ceux qui rendront leur vie conforme aux regles & aux maximes qu'il enseigne, arriveront au comble de la perfection, acquereront cette sainte & bienheureuse Apathie qui est l'extinction de toutes les passions, & joüiront enfin de la vie éternelle.

Un Religieux du Mont-Cassin a traduit cet Ouvrage en Latin; mais quelque soin qu'il y ait apporté, on est obligé de reconnoistre qu'en un tres-grand nombre d'endroits, sa traduction est défectueuse, qu'il s'est mépris, & a fait dire à saint Dorothée ce qu'il n'a point pensé, & ce qu'il n'a point voulu dire.

CHAPITRE V.

De l'aversion & de l'amour que le Saint avoit pour l'étude des Lettres & des Sciences humaines.

L'Ecriture nous apprend que les enfans d'Israël avant que de sortir de l'Egypte, emporterent les dépoüilles des Egyptiens, & que le peuple de Dieu s'enrichit ainsi des biens de ces nations idolâtres. C'est une figure pour les veritables

veritables Chrestiens, de laquelle on voit la verité dans la conduite des Saints, lors qu'aprés s'estre instruits dans le monde des sciences humaines, ils les consacrent à JESUS-CHRIST dans la solitude, soit en luy en faisant un religieux sacrifice, & n'en tirant nulle autre utilité que la consolation de les avoir méprisées pour l'amour de luy, afin d'embrasser uniquement la science de ses Saints; soit en s'en servant pour s'élever à la connoissance de ses veritez, & pour l'aimer d'une maniere plus pure & plus parfaite. C'est ainsi que nostre Saint s'enrichit des dépoüilles de l'Egypte, & qu'il les consacra à celuy duquel il les avoit receuës.

Mais comme les Israelites ne devinrent les maistres des biens & des tresors de l'Egypte qu'aprés de dures & de longues souffrances; ce ne fut aussi qu'aprés de grandes difficultez & de grands travaux que nostre Saint se rendit si habile dans les sciences & dans les lettres humaines.

Car il rapporte luy-mesme que lors qu'il commença à s'appliquer à cette étude la peine qu'il y trouvoit estoit telle, que quand il prenoit le livre pour étudier, il luy sembloit qu'il alloit toucher un serpent. Instr. 10.

Mais cette opposition se changea en un état bien different. Il la combatit avec une perseverance constante, & Dieu l'assistant d'une grace particuliere, il acquit une si grande disposition pour les Lettres, que l'amour qu'il avoit pour la lecture, luy faisoit oublier le boire, le manger & le dormir, & le separoit de toutes sortes de commerces & de communications : & cet exercice possedoit son cœur

d'une maniere si absoluë qu'il avoit perdu jusqu'à la memoire des necessitez les plus indispensables. Enfin il y employoit les jours & les nuits ; & comme il en faisoit toute son occupation & son plaisir, ainsi qu'il le témoigne luy-mesme, on ne peut pas douter qu'il n'y ait fait un tres-grand progrés, & qu'il n'y ait acquis des connoissances profondes.

CHAPITRE VI.

Le Saint quitte le monde, & se retire dans le Monastere de saint Siride. Quels ont esté ceux qu'il a eu pour Peres & pour Maistres dans la vertu.

ON ne sçauroit dire combien de temps nôtre Saint a demeuré dans le siecle, ni les raisons particulieres, qui le porterent à s'en retirer. Ce que l'on sçait seulement par luy-mesme, est qu'il quitta le monde pour embrasser la profession Religieuse dans le Monastere de saint Siride qui estoit proche de Gaze.

1. Instr.

Il y avoit dans ce Monastere des hommes d'une perfection consommée. Ceux qui y parurent avec le plus de sainteté furent saint Barsanuphe, Jean surnommé le Prophete, saint Dorothée & saint Dosithée que saint Siride mit sous la conduite de nostre Saint.

Evagre nous apprend quel estoit ce saint Barsanuphe par cette peinture admirable qu'il nous en fait en peu de mots.

Hist. Ec. lib. 4. cap. 32.

» En ce temps-là, dit-il, il y avoit des hom-
» mes tout divins qui operoient des merveilles
» extraordinaires, & dont la reputation se ré-

pandoit par tout. Saint Barsanuphe y parut « avec éclat. Il tiroit sa naissance de l'Egypte & « s'estoit retiré dans un Monastere situé dans le « voisinage de la ville de Gaze où il vivoit comme s'il n'eust point eu de corps, ainsi que le « reste des autres hommes. Car s'étant renfermé dans une cellule, il y passa cinquante années sans voir personne, ni sans user d'aucune nourriture : il fit quantité de miracles. Le « Patriarche de Jerusalem nommé Eustochius ne « pouvant croire ce que l'on en disoit, voulut le « voir, & commanda qu'on fist une ouverture à « la muraille de sa cellule : mais il en sortit une « flamme qui faillit à consumer tous ceux qui « l'avoient accompagné. La memoire de ce Saint « étoit en telle veneration, que l'on mit son image dans la grande Eglise de Constantinople auprés de celles de saint Antoine & de saint Ephrem. Baronius rapporte les mesmes choses dans ses Annales, mais il ne marque pas précisément en quel temps il est mort.

Eustochius fut élû patriarche de Jerusalem en l'année 548. & mourut en 561.

Bibl. Patr. Græc. Tom 1. p. 745.

ad ann. 548.

Il eut pour disciple Jean qui avoit un si grand don de prédire les choses futures qu'il en avoit receu le nom de Prophete. C'étoit un homme d'une pieté & d'une vertu éminente. Saint Dorothée fut son disciple.

Instr. 11.

Voilà quels ont esté ceux que Dieu a donnez à nostre Saint pour Peres & pour conducteurs : voilà quels ont esté ceux dont il suivoit les enseignemens & les lumieres : car on voit par ses écrits, & par la vie de saint Dorothée son disciple, qu'il consultoit dans ses doutes, & qu'il avoit pour ses directeurs & pour ses guides saint Sinde qui estoit son pro-

Instr. 1. & ailleurs.

Instr. 21.

pre Abbé, saint Barsanuphe, & le bien-heureux Jean surnommé le Prophete. Ainsi il ne faut pas s'étonner, si aiant eu pour Maistres de si grandes lumieres, il s'est élevé à une vertu éminente, & s'il est devenu luy-mesme le pere & la lumiere des autres.

CHAPITRE VII.

De quelques circonstances particulieres de la Vie de saint Dorothée dans les commencemens de sa retraite.

UNe des premieres choses qu'il fit aprés s'estre retiré dans le Monastere, fut de s'animer & de s'exciter à l'amour & à la recherche de la science des Saints en se remettant devant les yeux l'application avec laquelle il s'estoit adonné à l'étude des sciences profanes, & de s'efforcer de concevoir autant d'ardeur pour les connoissances divines & pour les choses éternelles, qu'il en avoit eu pour celles qui ne faisant que passer, ne peuvent produire d'elles-mesmes aucune utilité, ni aucun avantage qui soit solide. C'est ce qu'il témoigne lors qu'il dit: Quand j'entray dans le
10. Inst. » Monastere, je me disois à moi-mesme; si l'on
» ressent une ardeur & une passion si vive pour
» les sciences profanes & étrangeres, & si l'ap-
» plication qu'on y donne, fait que l'on en con-
» tracte les habitudes, à plus forte raison pren-
» dra-t-on des habitudes saintes, si l'on s'exerce
» à la vertu & à la pieté? Et cette consideration
»

me fortifioit dans le dessein que j'avois de m'y appliquer.

Nostre Saint qui estoit veritablement humble, & qui ne rougissoit point de découvrir ses foiblesses, confesse que dans les commencemens de sa retraite il se laissoit aller à juger temerairement des autres & à vouloir pénetrer dans leurs dispositions les plus secrettes par les mouvemens & les marques exterieures. Il lui arriva donc un jour que suivant cette mauvaise inclination, il rencontra une femme qui portoit une cruche d'eau, & l'aiant par hazard regardée au visage, il s'imagina que c'estoit une femme de mauvaise vie : ce qui l'aiant rempli de scrupule & d'inquietude, il ne put avoir aucun repos qu'il n'eût déclaré sa faute à l'Abbé Jean son Superieur. 9. Inst.

Sur quoy ce saint Abbé lui fit entendre, qu'il n'est pas possible de connoître le fond des cœurs par l'exterieur des personnes. « Hé quoy, lui dit-il, n'arrive-il pas souvent que « quelqu'un a des défauts naturels, & qu'il s'en « corrige par ses soins & par ses travaux. Ainsi « qu'il ne vous arrive jamais d'ajoûter foy à « vos soupçons. Les soupçons sont des regles « courbées qui rendent tortues les choses les plus « droites ; ce sont des mensonges qui ne peuvent « nous produire que de grands dommages.. «

Cette instruction fit de profondes impressions sur son esprit, & il eut ensuite un si grand éloignement de ses propres pensées, qu'il avoit peine à croire les choses mesme qui lui paroissoient plus assûrées & les plus constantes.

Chapitre VIII.

De quelques histoires édifiantes & remarquables qui arriverent lorsque saint Dorothée estoit dans le Monastere de saint Siride.

Il ne faut pas passer sous silence quelques histoires que saint Dorothée rapporte, desquelles il fut lui-mesme le témoin, & dont il tira de grandes utilitez pour sa conduite & pour son salut, soit en s'établissant davantage dans les vertus qu'il avoit acquises, soit en fuiant les vices avec encore plus de soin & plus de vigilance.

Inst. 1. La premiere est d'un Religieux d'un Monastere, situé dans le territoire d'Ascalon, lequel étant venu dans celui de saint Siride avec ordre de son Abbé de s'en retourner le mesme jour, obeït aux ordres de son Superieur, sans que ni l'orage, ni la tempeste, ni les tonnerres qui survinrent dans le temps qu'il devoit repartir, ni le débordement & la rapidité d'un fleuve qui grossit & déborda par l'excés & l'abondance de la pluïe, ni les instantes prieres de ceux qui le pressoient de differer son retour jusqu'au lendemain, l'en pûssent empécher : Mais qui s'estant mis en chemin dans un temps si contraire, se jetta dans le torrent, & fut transporté tout d'un coup à l'autre bord par l'assistance de Dieu, & le secours de ses saints Anges.

Saint Theodore Studite, qui avoit pour saint Dorothée un respect particulier, comme on l'a

déja marqué, parlant à ses freres pour les exhorter à une obeïssance parfaite, leur propose l'exemple de ce Religieux. Quoy donc, dit ce grand Saint, estant obligez comme nous sommes d'obeïr jusqu'à la mort, on ose bien refuser un emploi, dont on peut s'acquitter avec la grace & la misericorde de Dieu : si cela est, il n'y a plus d'obeïssance dans le monde. Mais je crains, dit-on, de passer la mer : certes il n'y a que l'attachement que vous avez à vostre propre sens qui vous inspire cette crainte ; & si vous vous appuiez sur le merite de l'obeïssance, non seulement vous passeriez les mers, mais vous vous jetteriez dans l'eau, comme cet illustre disciple qui mettant sa confiance dans le commandement de son Superieur, ne craignit point de traverser un fleuve rapide, & se trouva sur l'autre bord, au grand étonnement de tous ceux qui le regardoient. Serm. Catech. 125.

La deuxiéme, est d'un Religieux qui ayant pris une habitude de mépriser ses freres, passa de ses freres à mépriser saint Sozime, puis saint Macaire, ensuite il méprisa saint Basile & saint Gregoire de Nazianze : Ce que nostre Saint voiant avec douleur, il lui dit, que bien-tôt il ne feroit pas plus de cas de saint Pierre & de saint Paul, & qu'il ne les traiteroit pas mieux que les autres : ce qui arriva comme il l'avoit prédit. Mais ce Solitaire alla encore plus loin ; car il eut l'insolence & la temerité de porter son mépris jusqu'à la majesté de Dieu mesme. Inst. 2.

Nostre Saint rapporte cette histoire, pour faire voir qu'il n'y a point d'excés & d'extravagance, dont ne soient capables ceux qui méprisent leurs

freres, & qui negligent de s'en corriger.

La troisiéme, est d'un autre Religieux qui estant sujet à former des jugemens temeraires, fut tellement abusé par le demon, qu'il s'imagina voir un de ses freres dans le jardin qui cüeilloit des figues & les mangeoit: Et ce visionaire appercevant ce Religieux qui se préparoit pour s'approcher des saints mysteres, alla promtement avertir le Superieur, qu'il avoit vû ce frere qui estoit prest de communier, manger des figues. L'Abbé aiant examiné une rencontre aussi surprenante, & reconnu l'innocence de celui que l'on accusoit, fit assembler toute la Communauté, & aprés avoir traité ce frere comme il le meritoit, il prit de-là occasion de donner à ses Religieux de salutaires instructions contre les soupçons & les jugemens temeraires.

Chapitre IX.

Saint Siride donne à saint Dorothée la charge de l'Infirmerie, & l'établit pour recevoir les hostes, & écouter les freres dans leurs peines, & dans les troubles de leur conscience.

Saint Siride aiant reconnu la vertu de saint Dorothée & les qualitez particulieres, soit de science, soit de pieté qui le distinguoient du reste de ses freres, voulut s'en servir pour le bien de son Monastere & pour l'utilité de sa Communauté, il lui donna d'abord le soin des malades.

Inst. 4. Entre plusieurs Religieux qui estoient infir-

mes, il fut particulierement appliqué à l'Abbé Jean qui estoit son pere spirituel & son directeur. Il le traitoit avec un respect & une reverence extraordinaire, s'estimant heureux de rendre ses services à un homme si saint. L'Abbé Jean de son côté le consoloit d'une autre maniere par ses instructions, & par les paroles d'éfication qu'il lui disoit: Il exerça cette charge l'espace de neuf ans.

Outre cét office, saint Siride, de l'avis des anciens, lui donna le soin d'écouter les freres dans leurs peines interieures, & dans la déclaration qu'ils lui feroient de leurs pensées. Ce fut lors qu'il estoit chargé de ces deux offices, qu'arriva un fait, qu'il dit lui-mesme estre digne de larmes & de gemissemens, & qu'il rapporte pour faire voir jusqu'où va l'habitude que l'on a contractée dans le vice, & combien il est dangereux d'en prendre de mauvaises, parce qu'il est presque impossible de s'en défaire. Il dit donc, qu'un des freres le vint trouver un jour fondant en larmes, le suppliant d'avoir pitié de lui & de le recommander à Dieu, à cause qu'il déroboit tous les jours quelque chose qu'il mangeoit ensuite en cachette; parce que, à ce qu'il disoit, ce que l'on donnoit dans la Communauté ne lui suffisoit pas. Le Saint par l'ordre de l'Abbé, aiant commandé au Celerier de ne rien réfuser à ce Religieux de tout ce qu'il lui demanderoit, à peine quelques jours s'estoient passez, que ce frere le vint encore trouver pour lui déclarer qu'il continüoit de dérober à son ordinaire, lui disant qu'il avoit honte de demander au Celerier les choses dont Inst.11.

il avoit beſoin. Le Saint lui dit, qu'il s'addreſsât d'oreſnavant à lui, & qu'il lui donneroit tout ce qu'il voudroit : Ce qu'il fit pendant quelque temps ; mais ſa méchante habitude l'emportant, il recommença à dérober : Le Saint l'aiant preſſé de lui dire la verité, il lui avoüa que ce n'eſtoit par aucun veritable beſoin qu'il en uſoit de la ſorte, mais par la violence de l'habitude ; puiſque ſouvent ne ſçachant que faire de ce qu'il prenoit, il eſtoit contraint de le jetter aux beſtes.

Le meſme Saint, voulant faire voir combien la miſere & la foibleſſe du cœur humain eſt grande, qui au lieu de ſe donner la paix en s'accuſant ſoi-meſme, ſe trouble & s'agite inutilement, en tâchant de ſe juſtifier & d'accuſer les autres, rapporte une autre hiſtoire digne de
Inſt. 7.
compaſſion. Car il dit, que deux freres indiſpoſez l'un contre l'autre, vinrent un jour le trouver, Le plus âgé ſe plaignoit du plus jeune, ſur ce qu'il ne lui trouvoit que de l'oppoſition & de la reſiſtance, quoi qu'il pût deſirer de lui: Et le plus jeune diſoit au contraire, que ce qui eſtoit cauſe qu'il ne ſe rendoit pas aux volontez de ſon ancien, c'eſtoit qu'il ne lui parloit jamais que par un eſprit d'empire & de domination. Sur quoy le Saint deplore la folie & l'extravagance de ces deux freres, leſquels au lieu de s'accuſer eux-meſmes pour ſe donner la paix, & de ſe regarder comme la veritable cauſe de l'indiſpoſition qu'ils avoient l'un pour l'autre, s'excuſoient ; chacun de ſon coſté voulant paroiſtre innocent, & ne pouvant en rien ſe reconnoiſtre coupable.

Inſt. 11. Nous voions encore par le témoignage de

nostre Saint, qu'il avoit le soin de recevoir les hostes qui survenoient au Monastere, & que les obligations que cette charge luy imposoit, luy avoient attiré de grandes incommoditez.

CHAPITRE X.

Combien ce Saint a esté éminent en pieté, & dans la pratique de toutes les vertus.

NOus voyons par un fragment qui nous reste de la vie de saint Dorothée, & qui se trouve dans la Biblioteque des Peres, que ce Saint a esté éminent en pieté, & qu'il a vécu dans la pratique de toutes sortes de vertus : voici ce qu'il contient.

Lors que je pense à ce que ce Saint s'est proposé, quand il embrassa par la conduite de Dieu la vie Monastique, & combien cette vie renferme de biens & d'avantages, je me remets devant les yeux quelle a esté sa parfaite obeïssance envers ses Superieurs & ses Anciens : quel a esté ce renoncement si general, dont il a fait une si grande profession ; quelle a esté la pureté de sa conscience, & quel a esté son zele & son ardeur pour les devoirs de son état. Je vois qu'il a suivi dans la pratique de toutes les vertus, les lumieres pures & assûrées de la verité, qui ont esté le fondement de cet édifice si sublime, qu'il a élevé avec la grace & la misericorde de JESUS-CHRIST. Je remarque encore la fermeté de sa foy, sa charité, & la perfection de toute sa conduite. Il estoit affable envers

Bibl. Pat. Græc. T. 1. p. 747.

» ses freres, & à l'égard de ceux qui luy estoient
» égaux, il avoit pour eux de l'honnesteté & de
» la déference : Il estoit prompt à les obliger, il
» estoit plein de bonté & de tendresse pour ceux
» qui luy estoient soûmis : Il ne sçavoit ce que
» c'estoit que de former des soupçons à leur des-
» avantage : Il n'estoit ny lâche, ny paresseux,
» ny amateur de ses lumieres, ny attaché à son
» propre sens : Il ne jugeoit personne : Il n'y avoit
» rien qu'il aimast & qu'il cherist davantage que
» la concorde & l'union fraternelle : Il estoit fer-
» vent dans les travaux, diligent, prudent, at-
» tentif à ce qu'il faisoit : Il avoit une douceur &
» une équité singuliere, & sa conversation estoit
» un modele parfait de toutes les vertus. Il estoit
» exact & soigneux dans tout ce qu'il faisoit, &
» on ne pouvoit le voir sans le respecter : il ai-
» moit l'ordre & la discipline : il n'agissoit jamais
» avec inconsideration : il surpassoit tous les au-
» tres par sa discretion, aussi-bien que par la vi-
» vacité & la penetration de son esprit : il estoit
» humble en toutes choses, agreable, ferme &
» constant dans le bien, sobre, vigilant dans tous
» ses devoirs, interieur, & toûjours occupé de
» quelques pensées saintes.

» Mais qu'est-il necessaire de faire le détail de
» tant de qualitez rares, puisque si je voulois
» l'entreprendre, je serois semblable à celuy qui
» se proposeroit de compter les gouttes de la
» pluye, ou celles de la mer. Il faut que je me con-
» tienne dans les bornes que je me suis prescrites,
» & que je vous laisse le plaisir de rechercher
» vous-mesmes quelles ont esté les éminentes ver-
» tus de ce saint homme, afin que vous partagiez

avec moi cette consolation, & que vous appreniez par quelles voies celui dont la providence gouverne & régle tout, l'a conduit à la connoissance toute divine de ses veritez, quelle a esté la sainteté de sa vie, & quel attrait Dieu lui avoit donné pour gagner les ames & les faire entrer dans le chemin de leur salut. Il avoit les entrailles d'un veritable Pere, pour ceux qui estoient sous sa direction; & il estoit veritablement digne d'estre le guide & la lumiére des autres: il n'y avoit rien que son esprit ne fût capable de pénétrer; mais il estoit encore plus estimable par les secours & les assistances qu'il rendoit à tout le monde.

Il estoit élevé dans la contemplation, mais il l'estoit encore davantage par son humilité profonde: il estoit riche des graces & des dons du Ciel, & pauvre des biens de la terre: il estoit agréable dans sa maniere d'écrire; mais il l'estoit beaucoup plus dans sa conversation; & il n'y avoit point de maladie interieure, à laquelle il n'appliquât les remedes propres & veritables. Les riches & les pauvres, les sages & les ignorans, les hommes & les femmes, les vieillards & les jeunes, ceux qui estoient dans la tristesse ou dans la joie, les estrangers ou ses compatriotes, les grands du monde, les maistres, les serviteurs, les sujets, les esclaves; enfin tous les hommes trouvoient en ce Saint comme une source de consolation & de secours pour la guerison des playes de leurs ames, & c'estoit à cela qu'il emploioit toutes les lumiéres qu'il avoit reçûës de Dieu, comme autant de talens, qu'il faisoit profiter avec tout le soin

„ & l'application d'un serviteur fidelle. En un mot
„ il se faisoit tout à tous, afin de les gagner tous à
„ Jesus-Christ.
„ Mais il est temps que je vous dresse, pour
„ parler ainsi, la table de ses discours si pleins de
„ douceur, dans lesquels il n'y a pas une seule
„ parole qui ne soit capable de produire des biens
„ & des utilitez infinies. Car ce Saint homme
„ avoit receu de Dieu un don de s'énoncer, qui
„ le faisoit admirer de tout le monde; mais pour
„ donner aux autres l'exemple d'une humilité sin-
„ cere, il s'est rabaissé dans ses Instructions, &
„ il n'y a rien fait paroistre que de simple & de
„ commun, préferant toûjours un discours sans
„ ornement & sans élegance, à celui qui auroit
„ eu plus de politesse & de recherche.

Cet Eloge assûrement est grand : Il nous represente ce Saint comme un homme parfait & accompli; Et on ne pouvoit pas nous le dépeindre avec des couleurs plus vives, ni plus éclatantes. Mais on ne sçauroit lire ce qui nous reste de ses Ouvrages, qu'on ne soit persuadé de ce que cet Auteur en a écrit.

CHAPITRE XI.

Combien ce Saint a esté éminent dans la charité.

APRE'S avoir vû en general par le témoignage que nous venons de rapporter, que nostre Saint n'a pas esté moins recommandable par sa pieté & par sa vertu, que par sa science & par ses lumiéres; Il faut dire quelque-

chose en particulier des vertus principales qui l'ont rendu si digne de la vénération des hommes. La charité est la premiére qui se presente comme la base & le fondement de toutes les autres.

Il est aisé de voir par quelques circonstances de sa vie, que la charité qu'il avoit pour Dieu, avoit jetté de profondes racines dans son ame.

La premiére, est le renoncement qu'il fit à toutes les choses du monde pour borner toutes ses vûës, ses desirs & ses occupations à l'amour & au service de Jesus-Christ, & le regarder desormais comme l'unique objet de toutes les actions de son esprit, & de tous les mouvemens de son cœur. Cette abnegation fut si parfaite qu'il se peut dire, qu'il s'immola tout entier, que son engagement dans la solitude fut un veritable holocauste, & qu'il ne fit pas comme ceux qui se donnent avec des restrictions indignes de Dieu, & de cette Profession si sainte qu'ils embrassent, & qui offensent sa grandeur & sa majesté, selon la parole de son Prophete, qui déclare, que ces sortes de reserves & d'injustices ne font qu'attirer son indignation & sa haine. *Odit rapinam in holocausto*. Le zele avec lequel il s'est élevé dans ses Instructions contre un tel déreglement, fait Inst. 1.
bien voir à quel point il l'avoit en horreur.

La grandeur de cet amour paroît encore dans la maniére dont il ressentoit ce genre d'affliction qui n'est propre qu'aux justes, selon S. Augustin, c'est à dire, dans la douleur qu'il témoigne en plusieurs de ses Instructions, du déreglement & de la décadence des Monasteres de son temps. Il en déplore les desordres d'une maniére qui fait

assez paroistre combien il estoit touché de ce que des hommes consacrez au service de Dieu, dont toute la vie ne devoit estre qu'une observation fidele de toutes ses ordonnances, une pratique exacte de tous ses conseils, perdant toute memoire de leurs devoirs, & des graces qu'ils en avoient reçûës, tomboient dans des excés qui scandalisoient la dignité de leur profession, & des-honoroient le nom & la majesté de celui, à la gloire duquel ils estoient uniquement consacrez.

Inst. 10. Enfin, son zele pour le service de Jesus-Christ estoit si ardent, que quoi qu'il fût souvent accablé de lassitude & de sommeil, qu'il eust passé les nuits sans un moment de repos, & qu'il fust travaillé d'une fiévre lente qui avoit épuisé toutes ses forces, il ne laissoit pas de se trouver aux offices de la nuit, d'y assister avec ses freres; & l'ardeur de sa charité, aussi bien que la joie qu'il ressentoit à chanter les loüanges de Dieu, le mettoit au dessus de toutes les difficultez & de toutes les raisons, qui en auroient dispensé ceux qui n'auroient point esté embrasez du même feu.

CHAPITRE XII.

De sa charité à l'égard du prochain : combien il vouloit qu'elle fût grande entre ses freres.

LA charité du prochain qui n'est rien qu'une suite & qu'une effusion de celle que l'on a

l'on a pour Dieu, estoit si enflammée dans ce grand Saint, qu'il se peut dire, que toute sa vie n'a esté qu'une pratique exacte & continuelle de cette disposition si sainte. On la voit dans tous les endroits de sa conduite : elle y éclate par tout : il n'y a rien qu'il ait tant enseigné à ses freres, que l'obligation qu'ils avoient de se tenir unis par le lien sacré de cette concorde & de cette intelligence divine. Toutes ses instructions en sont pleines, ses écrits ne respirent qu'amour, qu'onction, que bonté, que tendresse : on y apperçoit par tout les effets de cette vertu si prescrite & si recommandée aux personnes de sa profession ; & on peut tres-justement luy appliquer ces paroles du Cantique, *favus distillans labia tua, mel & lac sub lingua tua : oculi tui columbarum absque eo quod instrinsecùs latet.* c. 4. 11. c. 4. 1.

Il établit comme une maxime principale, que les freres doivent avoir les uns pour les autres un respect & une déference inviolable ; qu'il n'y a point d'employ, d'occupation, & d'office, auquel ils ne soient obligez de renoncer au moment qu'ils connoissent qu'ils ne sçauroient l'exercer sans causer quelque peine, ou quelque chagrin à leurs freres ; enfin il veut qu'ils s'entrecedent en tout, pourveu que l'obeïssance qu'ils doivent à Dieu n'en reçoive aucune atteinte. Tract. 4.

Il se déclare l'ennemi irreconciliable des soupçons & des jugemens témeraires : il les dépeint avec des couleurs si noires, qu'il n'est pas possible de lire ce qu'il en dit, & de tomber dans ces mesmes excés,

Il veut qu'en toutes occasions, nous nous regardions comme la cause veritable des maux & des peines qui nous arrivent ; que nous ne nous en prenions qu'à nous-mesmes ; que nous soyons toûjours prests de condamner nostre conduite, & de justifier celle de nos freres.

Inst. 4. Enfin le desir qu'il avoit de conserver entre ses freres une concorde inalterable, fait qu'il leur donne pour une regle constante, de laisser le commandement qu'il auroit pû leur donner, au cas qu'il ne fust pas possible de l'executer sans qu'il ne se formast entre eux quelque „ broüillerie ou quelque contestation. Il vaut „ mieux, dit-il, & je vous le repeterai mille fois, „ il vaut mieux que la chose que l'on prétend „ faire, ne se fasse point, quelque utile & neces„ saire qu'elle puisse estre, que si on la faisoit, „ & que cette concorde, & cette charité que „ vous devez conserver avec tant de soin, ve„ nant à estre attaquée, il se formast entre vous „ les moindres indispositions.

Et veritablement ce grand Saint n'avoit garde d'estre d'un autre avis, & il estoit trop éclairé pour ne pas sçavoir, que Dieu ne met & n'assemble les hommes dans les Cloistres qu'afin qu'ils y vivent comme des Anges ; c'est à dire qu'ils y soient dans une communauté parfaite de sentimens & de desirs, comme de biens : qu'ils soient un par le cœur & par la volonté, comme par la profession & par l'habit, & qu'ils forment dés-à-present sur la terre une image vivante de ce qu'ils doivent estre un jour dans le Ciel. Il n'ignoroit pas, que la charité est comme le cœur des societez saintes, qu'elles

subsistent tant que ce principe de vie se conserve, & qu'on ne peut le blesser que l'on ne leur porte le coup de la mort. Dieu qui est charité, comme il le dit luy-mesme, vivifie les ames dans lesquelles il demeure : elles vivent tant qu'elles le possedent, & il ne peut s'en retirer, qu'il ne les laisse dans les tenébres de la mort.

Comme il estoit tout rempli de cette verité il n'a pas manqué de la mettre en pratique.

Il dit luy-mesme, qu'il ne luy est jamais arrivé de se préferer à personne, mais qu'au contraire il n'y en avoit point à qui il ne fist gloire de déferer & de se soûmettre. C'est de quoy voici un exemple qui merite d'estre remarqué. Inst. 4.

Saint Siride luy donna le soin d'un saint Religieux qui estoit malade. Il ne manqua pas de s'attacher à cét employ avec toute la charité & l'application digne d'un homme de sa vertu : il y mit tout son cœur & toute son affection. mais voyant qu'un de ses freres desiroit avec ardeur de rendre service à ce saint homme à son exclusion, il employa tout son pouvoir auprés de luy & auprés de son Superieur pour les obliger l'un & l'autre de le décharger de cét employ, & de le donner à son frere. A quoy ne voulant pas consentir, il fut contraint d'y demeurer contre l'inclination qu'il avoit de s'en démettre en faveur de son frere. Il demeura pendant neuf années dans cét office de charité, & ce frere qui estoit mécontent de ce qu'on l'avoit refusé, ne manqua pas pendant tout ce temps de suivre tous

les jours le Saint depuis l'Infirmerie jusqu'à l'Eglise en luy disant des paroles injurieuses : ce qu'il souffrit avec une patience extréme, & non seulement il n'eut pas la pensée de répondre à celuy qui le mal-traitoit, ni de s'en plaindre à ceux qui pouvoient faire cesser cét outrage : mais au contraire, la chose ayant esté connuë, il fit ce qu'il peut auprés de ses Superieurs pour justifier son frere, & se charger luy-mesme de toute la faute, comme s'il en eust esté coupable. Il se peut dire que si saint Dorothée eut suivi les mouvemens de l'amour propre, cette injure luy auroit esté d'autant plus sensible, qu'il estoit en quelque sorte le bien-facteur de la maison : car depuis qu'il estoit entré, son frere y avoit bâti cette Infirmerie.

Inst. 10. Le soin avec lequel il nous apprend qu'il se portoit à servir les hôtes qui venoient au Monastere, nous est encore une nouvelle preuve de l'étenduë de sa charité. Comme il avoit la charge de les recevoir, il s'acquittoit de cét office avec un soin qui ne se peut exprimer. Il reconnoissoit JESUS-CHRIST, dans leurs personnes. Il sçavoit qu'il avoit dit de luymesme *hospes fui, & collegistis me* & la vivacité de sa foy faisoit que ses maux & ses incommoditez qui estoient pressantes, ne l'empêchoient point de rendre aux étrangers des témoignages de l'attachement, de la considération & du respect qu'il avoit pour eux.

CHAPITRE XIII.

De sa patience. Dans quel esprit il souffroit les maux qui luy arrivoient.

LE premier fruit de la charité est la patience, selon l'Apôtre. Ainsi l'on peut juger combien sa patience a esté éminente, en considerant quelle a esté sa charité. Dieu qui exerce tous ceux qu'il met au nombre de ses enfans, & qui sanctifie tous ses Elûs par les tribulations, ne manqua pas de conduire nostre Saint par cette voie royale. Il l'éprouva par des maladies longues & douloureuses, & sur tout par la mauvaise humeur de ses freres, & il paroist par ce qu'il en a rapporté dans l'Instruction quatriéme, qu'ils le traitoient avec des mépris & des duretez si picquantes, & qu'ils tenoient envers luy des manieres si injurieuses, qu'il ne falloit pas moins pour y resister, qu'une vertu consommée. Sa patience alloit si loin qu'au lieu d'accuser leur malignité qui estoit si évidente & si déclarée, il rejettoit la persecution qu'ils luy faisoient souffrir, ou sur leur simplicité, ou sur leur imprudence: & comme si toutes ces épreuves eussent esté peu de chose, Dieu voulut l'exercer en permettant au demon de le jetter dans le trouble, par une tentation fâcheuse, de laquelle nous parlerons dans un Chapitre particulier, parceque cét évenement est une des circonstances les plus remarquables de sa Vie. *Inst. 12.*

Mais il n'y a rien de plus édifiant que de Inst. 11. voir la maniere en laquelle il recevoit tous les maux qui luy arrivoient. Il n'y consideroit que l'ordre de Dieu. Il n'y appercevoit que sa volonté toute pure : il ne se mettoit pas méme en peine d'en rechercher les causes. Il luy suffisoit de sçavoir que Dieu dispose de tout, & que rien n'échappe à sa Providence. Et comme il ne doutoit point qu'il ne l'aimast, il se reposoit aussi dans sa bonté, & remontant jusqu'à luy comme à la veritable source, il demeuroit au milieu de ses tentations dans une paix profonde, & la tranquillité de son cœur n'estoit jamais alterée. Je pourrois, di-» soit ce Saint, déclarer plusieurs causes de mes » maux, & je n'aurois pas de peine à les trou-» ver si je voulois les chercher ; mais pour dire » quelque chose de plus certain & de plus utile, » il faut convenir que c'est Dieu qui me les en-» voie, luy qui sçait combien il m'est avanta-» geux de souffrir.

CHAPITRE XIV.

De son humilité. Qu'il avoit acquis par cette vertu une paix constante, qui n'estoit jamais troublée.

QUOY qu'il soit aisé de juger jusqu'où alloit l'humilité de ce saint homme, par ce que nous avons dit de son amour envers Dieu, de sa charité à l'égard de ses freres, & de cette extréme patience qu'il a toûjours

conservée, & que des dispositions si excellentes ne puissent se rencontrer qu'avec une humilité profonde : Nous ne laissons pas d'en remarquer des preuves & des témoignages dans ses propres écrits, soit que l'on y lise cette grande déference qu'il avoit pour tout le monde, qui le portoit à estimer tous ses freres plus que luy-mesme, à leur ceder en toutes rencontres, à quitter ses propres pensées pour entrer dans leurs inclinations ; soit que l'on fasse réflexion sur cette grande bonté avec laquelle il agissoit avec eux, en supportant leurs défauts & les dereglemens de leur esprit ; soit que l'on considere cette application qu'il avoit comme on l'a déja dit, à ne rien faire paroître de grand, ni d'élevé dans sa maniere d'écrire, mais à cacher son erudition & sa capacité sous le voile d'un genre de parler tout commun & tout ordinaire ; soit enfin que l'on veüille faire attention sur cette simplicité qui le portoit à déclarer ses propres foiblesses, & à découvrir sans peine ce que les autres auroient pris grand soin de tenir dans un éternel silence.

Il dit par exemple dans l'une de ses Instru- *Inst. 2.* ctions, que dans les premiers temps de sa conversion il avoit esté sujet à concevoir des soupçons, & à former des jugemens temeraires. Dans une autre ayant dessein de parler de quelqu'une de ses dispositions, il commence *Inst. 4.* par dire qu'il ne se souvenoit point d'avoir jamais fait aucun bien : & ailleurs, aprés avoir dit que les Religieux venoient luy déclarer leurs pensées par l'ordre de l'Abbé, qui de

C iiij

l'avis des anciens du Monastere luy avoit donné le soin de les écouter dans leurs peines, la crainte qu'il avoit que cela ne donnast de luy quelque opinion avantageuse, fait qu'il ajoûte aussi-tost, qu'il ignore pourquoy les freres venoient luy découvrir leurs pensées, & qu'il ne sçait pas si c'estoit ou par raillerie, ou par simplicité.

Ce n'est pas toutefois que ce Saint affectast de dire de soy des paroles humiliantes, mais c'est qu'elles sortoient naturellement de son cœur comme d'une source d'humilité. Il estoit bien éloigné de mettre cette vertu dans ces déclarations exterieures, puis qu'au contraire sa maxime estoit, que de dire de soy des choses rabaissantes, pouvoit estre une cause & un sujet de vaine gloire: que cette conduite estoit beaucoup plus capable de nuire que de servir, & que l'humilité veritable & sincere, consistoit à ne faire aucun cas de soy-mesme, à rompre en toutes choses & en toutes occasions sa volonté propre, à se tenir inferieur à tous les hommes, & à souffrir sans inquietude & sans trouble tout ce qui peut arriver de leur part de plus dur & de plus fâcheux.

Inst. 21.

Cette vertu paroît encore clairement, en ce que dans la plupart de ses Instructions, il choisit pour fondement de son discours quelque parole des anciens Solitaires; qu'il s'attache par tout aux maximes & aux sentimens des Peres qui l'avoient précedé, ou qui vivoient de son temps, & qu'il n'avance rien de lui-même, se défiant de ses propres lumieres & de ses propres pensées, & estant toûjours prest

d'y renoncer pour suivre celles des autres.

L'on voit dans la 12. Inst. qu'ayant eu un entretien avec un saint Solitaire, touchant le souvenir que les ames aprés estre sorties de leurs corps, conservoient des actions bonnes ou mauvaises qu'elles avoient faites en cette vie, & ce Solitaire ayant un sentiment qui n'estoit pas conforme au sien, il quitta aussi-tost sa pensée pour entrer dans celle de ce saint homme.

CHAPITRE XV.

De sa confiance à son Superieur, & de son obeïssance.

CE qui se fait remarquer davantage dans la conduite d'un Solitaire; lors que l'esprit de Jesus-Christ, qui est le seul principe de l'humilité, a formé dans son cœur cette vertu toute divine, c'est l'obeïssance & la confiance dans ceux que la Providence a establi pour le conduire. Comme il se croit incapable de faire aucun bien, & qu'il n'y a point de maux dans son sentiment qu'il ne puisse commettre, ou pour mieux dire, comme il se condamne dans tous les endroits de sa vie, & qu'il y découvre par tout des traces & des effets de sa cupidité, il ne sçauroit faire un seul pas de luy-même; & la crainte qu'il a de se méprendre, fait qu'il s'attache aux pensées de son Superieur, comme un enfant à la main de son pere. C'est ce que le Saint faisoit avec une fidelité incroyable.

Il rapporte dans ses Instructions, qu'à la Inst. 1. 4. 5. 9.

moindre tentation qui luy arrivoit, il alloit trouver son Superieur pour luy exposer sa peine, qu'il prenoit ses avis & ses ordres dans les moindres doutes ; que Dieu l'avoit toûjours preservé de se suivre soy-même, qu'il n'y avoit rien qu'il eust plus apprehendé que d'agir de son propre esprit, & qu'il ne luy avoit jamais esté possible de rien faire que par le conseil & par le sentiment de l'Abbé Jean son directeur, non plus que de luy cacher une seule de ses pensées.

Inst. 5. Il dit, qu'il avoit toûjours regardé comme fausses & dangereuses toutes les raisons qui auroient pû le détacher de cette voye, & qu'encore qu'il luy vint dans la pensée que son Superieur ne luy diroit rien que ce qu'il pouvoit se dire à luy-même, il ne laissoit pas de luy ouvrir son cœur, ne trouvant rien de bon ni d'utile, que ce qui luy venoit de sa part, & qui sortoit de sa bouche. Il dit, qu'il joüissoit par ce moyen d'une tranquillité parfaite, & que la serenité de son ame estoit si entiere, qu'il en avoit de la crainte, sçachant que l'on ne peut entrer dans le Royaume de Jesus-Christ, que par la porte des tribulations.

Mais ce qui merite d'estre consideré, c'est que Inst. 5. 2. cette inquietude ne l'avoit quitté que par l'asseûrance qu'il luy avoit donnée, que ceux qui s'abandonnoient aux sentimens de leurs Superieurs, estoient toûjours dans le repos & dans la paix.

Cette confiance si entiere produisoit dans le Saint une obeïssance sans bornes ; & comme il s'estoit une fois persuadé par ses propres lu-

mieres, ou plûtost par celles que Dieu luy avoit communiquées, qu'il n'y avoit rien de meilleur à faire pour un Moine, que de se conduire par les yeux de son Superieur & de son Pere : Il luy obeïssoit d'une maniere si étendue qu'il n'avoit point de volonté que la sienne. C'est ce qu'il ne pouvoit nous apprendre plus positivement, que lors qu'il dit dans l'Instruction 17. Qu'il faut suivre l'avis de son directeur, en tout ce qui n'a rien de contraire aux ordres de Dieu. C'est cette grande maxime que saint Bernard a si fortement établie, quand il a dit, qu'il faut croire comme Dieu même, celuy qui nous tient sa place, dans toutes les choses qui ne sont point opposées au salut. Voila ce qui a rendu ce serviteur de Dieu si heureux dés ce monde même; voila ce qui luy a fait trouver sur la terre la vie que l'on mene dans le Ciel, Dieu regnant en luy par sa soûmission & par sa dépendance, avec autant d'autorité que sur ses Anges. De pre. & disp. c. 9.

CHAPITRE XVI.

D'une vision qu'eut saint Dorothée, dans laquelle Dieu le délivra d'une grande tentation de tristesse & d'abbattement.

DIEU entre les bras duquel nostre Saint se reposoit avec une confiance entiere, ne manquoit pas de luy faire ressentir combien il est fidelle à ceux qui s'abandonnent sans reserve entre ses mains. Car l'ayant un jour livré au demon, ainsi qu'il avoit fait autrefois le bien-

heureux Job, en luy permettant de l'attaquer d'une maniere violente & extraordinaire, il le tira de l'état dans lequel il ne l'avoit laissé tomber, qu'afin de faire connoistre par un prodige éclattant le soin qu'il a de la sanctification de ceux qui le servent. Voici donc ce qu'il declare de luy-même.

„ Comme j'estois encore, dit-il, dans le Mo-
„ nastere, il m'arriva une affliction sensible, &
„ je me trouvay dans un abbattement & une ex-
„ trémité si estrange, qu'il s'en falloit peu qu'elle
„ ne me donnast la mort. Ce mal estoit une ten-
„ tation que les demons me susciterent. Elle fut
„ tres-cruelle, à la verité de peu de durée, mais
„ pleine de ténébres. Je me vis sans consolation,
„ & de quelque costé que je me tournasse, rien ne
„ se presentoit que des afflictions & des extrémi-
„ tez. Cependant Dieu ne manqua pas de soû-
tenir par sa grace une ame que personne ne pouvoit plus consoler.

C'estoit-la l'état auquel je me rencontrois,
„ lors qu'estant un jour tout abbatu devant Dieu,
„ & le conjurant de me secourir dans l'excés de
„ ma tristesse, tout d'un coup regardant dans le
„ fond de l'Eglise, j'apperçûs un homme qui avoit
„ tout l'air & toute l'apparence d'un Evêque, &
„ qui entroit dans le Sanctuaire. Je n'avois point
„ accoustumé d'aborder les hostes qui venoient au
„ Monastere sans une necessité, ou sans un com-
„ mandement exprés : Mais comme si quelque
„ chose m'eust attiré, je le suivis. Il s'arresta quel-
„ que peu, ayant les mains élevées au Ciel ; & moy
„ me tenant derriere luy, je priois Dieu avec beau-
„ coup de crainte. Car cette avanture si surprenan-

te m'avoit remply de frayeur. Aprés qu'il eut «
achevé son oraison, il se retourne, il vient à moy, «
& à mesure qu'il approchoit, je sentois diminüer «
ma tristesse & mon apprehension. «

Comme il fut devant moy, il étendit sa main, «
& frappant ma poitrine de ses doigts, il me dit «
ces paroles : J'ay attendu le Seigneur avec pa- «
tience, & il a jetté ses regards sur moy; il a exau- «
cé ma priere, il m'a retiré de cét abysme de dou- «
leur, dans lequel j'estois plongé; il a affermi mes «
pieds sur la pierre, & a mis dans ma bouche un «
cantique de loüange. Il repeta ces versets par «
trois fois, me frappant la poitrine comme je l'ay «
dit, & ensuite il se retira, & dans le moment mon «
cœur fut penétré de lumiere, de joye, de conso- «
lation & de douceur, & je me retrouvay un hom- «
me tout nouveau. Je courus aussi-tost droit à luy «
pour le joindre, mais ce fut inutilement; car il «
disparut, & depuis ce temps-là par la miseri- «
corde du Seigneur je n'ay ressenti aucune agi- «
tation, ni tristesse, ni crainte, & Dieu m'a «
protegé jusqu'à present par l'intercession de nos «
Anciens & de nos saints Peres. «

Pour peu que l'on fasse de réflexion sur cét évenement, il est impossible que l'on ne remarque combien ce Saint estoit cheri de Dieu : Et il y a sujet de croire que si on sçavoit le détail & les circonstances de l'histoire de sa Vie, on y verroit quantité de choses semblables; Dieu prenant son plaisir à favoriser les ames humbles & simples de graces extraordinaires. Cependant ce ne sont pas les miracles qui font les Saints, mais la pratique des vertus, & nostre Saint les a eües dans un degré si éminent & dans une perfection

si consommée, qu'on ne sçauroit douter que son sort & son partage n'ait esté celuy des plus grands Saints : son nom ne mourra point, & sa memoire sera pour jamais en benediction devant Dieu & devant les hommes.

Chapitre XVII.

Saint Dorothée reçoit la direction de saint Dosithée, qui arrive en peu de temps sous sa conduite à une haute perfection.

Entre tous ceux que saint Siride mit sous la conduite de saint Dorothée, il n'y en eut point de plus remarquable que saint Dosithée, qui fut le premier de ses disciples ; Et comme il n'y a rien dans la vie de ce saint Religieux qui ne soit tres-édifiant, & que saint Dorothée a fait voir dans la maniere qu'il a tenuë à son égard, combien il estoit sage & éclairé dans la science de sauver les ames, il en faut representer les principales circonstances.

Saint Dosithée estoit fils d'un Lieutenant de l'Empereur. Il fut nourri dans toutes les délicatesses de la Cour ordinaires aux personnes de sa naissance. Il n'eut ni instruction, ni connoissance de Dieu, & il n'apprit jamais rien de ce qui regarde ni la Religion, ni son salut. Comme il vivoit ainsi au milieu de la corruption du monde ; Dieu permit que les serviteurs de son pere s'entretinrent un jour des lieux Saints en sa presence. Il ne les eut pas plûtost entendu, qu'il voulut voir de ses propres yeux les raretez d'un

pays, dont on parloit avec tant d'éloge. Estant donc arrivé en Jerusalem, & ayant visité les saints lieux beaucoup moins par pieté que par la curiosité de voir des choses rares & capables de plaire, il vint en Gethsemani. Ce fut en ce lieu que Dieu commença sa conversion par la rencontre qu'il y fit d'un tableau qui representoit le dernier jugement & les divers tourmens dont Dieu punira les pecheurs dans les Enfers. Cet objet impréveu arréta d'abord ses yeux & son esprit : Et comme dans sa surprise il pensoit & repensoit en luy-méme, à ce que vouloit dire une chose qui luy estoit si nouvelle, il apperceut auprés de luy une Dame d'une majesté & d'une beauté extraordinaire, qui luy expliqua tout ce que ce tableau signifioit, & qui luy donna méme quelques avis salutaires. Le discours de cette Dame l'ayant étonné & touché tout ensemble, il la supplia de luy dire ce qu'il devoit faire pour éviter des supplices si étranges. A quoy elle luy répondit, mon fils, il faut pour cela que vous vous exerciez dans les jeûnes, que vous vous absteniez de manger de la chair, & que vous vous appliquiez à une priere assiduë ; & aussitost elle disparut.

Depuis ce jour, Dosithée changea de vie, & commença de pratiquer avec beaucoup de fidelité les avis qu'il venoit de recevoir. Le changement surprit extrêmement ceux avec lesquels il avoit accoûtumé de vivre ; & ils ne purent enfin s'empécher de luy dire, que la vie qu'il menoit, ne convenoit point à un homme qui demeuroit dans le monde, & que s'il avoit dessein de la continüer, il devoit se retirer dans un Monaste-

re, où il pourroit se sauver plus aisément que dans les embarras du siecle. Dosithée qui n'avoit jamais oüi dire un mot, ni de Monastere, ni de la vie que l'on y mene, pria ceux qui luy avoient donné ce conseil de vouloir bien le conduire au lieu duquel ils luy parloient. Ainsi ils le menerent à saint Siride que quelques-uns d'eux connoissoient particulierement. Ce saint Abbé le fit aussi-tost voir à saint Dorothée. Il luy ordonna de l'entretenir avec application, & de luy dire ensuite ce qu'il en pensoit. Toutes les veues & les lumieres de Dosithée alloient à cela seul, qu'il vouloit se sauver, & quoy qu'on luy dit, on n'en peut jamais tirer d'autre réponse. Saint Dorothée ayant donc déclaré à saint Siride, qu'il croioit qu'il n'y avoit rien qui l'empéchast de le recevoir; ce saint Abbé luy ordonna de se charger de sa conduite, parce qu'il ne pouvoit pas dans la conjoncture presente le mettre avec les autres Religieux. Saint Dorothée s'en estant excusé comme d'une commission qui demandoit une capacité plus grande que la sienne, se trouva toutefois obligé de se rendre à l'ordre de saint Siride, & au jugement de saint Barsanuphe, qui luy prédit que Dieu vouloit sauver cette ame par son moyen.

La premiere chose à laquelle s'appliqua saint Dorothée, fut de former Dosithée à la temperance: ce qui luy réüssit si heureusement, qu'il le reduisit peu à peu à pouvoir se passer à huit onces de pain, au lieu qu'il en mangeoit une quantité extraordinaire dans les commencemens de sa conversion. L'occupation qu'il luy donna fut de servir les malades, dont pour lors il avoit la charge. Dosithée

Dosithée qui avoit de bonnes mœurs, & qui de son naturel estoit porté à la douceur, s'acquitta de cet employ avec tant de grace, d'exactitude & de propreté, qu'il édifioit & consoloit tous ceux qui en estoient les témoins. Que s'il luy échappoit par hazard quelque parole un peu rude, ou qu'il manquast en quelque chose dans le service qui luy estoit ordonné, la douleur qu'il en avoit estoit si grande, qu'il se retiroit dans sa cellule, où il se prosternoit & fondoit en larmes, sans vouloir recevoir aucune consolation : Alors saint Dorothée le venoit trouver, & luy disoit avec cette charité dont il estoit rempli ; Hé quoy ! mon frere, vous estes « donc impatient ? Ne sçavez-vous pas que ceux « que vous servez sont les membres de Jesus- « Christ, & que c'est luy-mesme que vous servez « en leur personne ? Pourquoy donc vous acquit- « tez-vous si mal du service que vous leur ren- « dez ? Est-ce que vous voulez affliger Jesus-Christ « qui prend sur luy tout ce que l'on fait à ses ser- « viteurs ? A quoy l'humble disciple ne répondoit « que par ses soûpirs & par ses larmes. Levez- « vous donc, repartoit saint Dorothée, & pre- « nez courage, il faut recommencer & mieux fai- « re que jamais, & prenez garde qu'il ne vous ar- « rive plus de tomber en de semblables fautes, « Dieu par sa bonté nous en fera la grace. Dosithée se relevoit aussi-tost, & retournoit à son employ avec un esprit aussi tranquille & aussi calme, que s'il eust receu de la bouche de Dieu-mémé, l'asseurance du pardon de sa faute.

Saint Dorothée ne jugea pas à propos que son disciple s'appliquast à de grandes mortifi-

cations exterieures comme faisoient les autres Religieux, à cause qu'il estoit encore fort jeune; mais il s'attacha particulierement à le former dans une obeïssance simple & entiere, & à luy apprendre à ne rien cacher de tout ce qui se passoit en son interieur. Dosithée estoit en cela si exact qu'en quelque lieu qu'il le rencontrast, il luy découvroit dans une simplicité extraordinaire jusqu'à la moindre de ses pensées.

Il luy dit une fois qu'il sentoit en luy-méme de la complaisance, de ce qu'il s'imaginoit faire avec adresse & propreté les lits des malades, & qu'un autre auroit peine à les mieux
» faire. A quoy saint Dorothée luy dit, vous pou-
« vez bien, mon frere, vous acquitter de ces sor-
» tes d'exercices & d'actions exterieures, mais il
» ne s'ensuit pas pour cela que vous en soyez plus
» religieux, ni que vous ayez le même esprit pour
» regler nos dispositions interieures.

Pour ce qui est de la simplicité de son obeïssance elle se fait voir dans cette rencontre d'une maniere toute particuliere. Saint Dorothée le reprenant une fois de ce qu'il parloit trop brusquement, il luy dit comme un proverbe, il ne faut plus icy qu'une bouteille, allez en chercher une, & apportez-la. Aussi-tost Dosithée alla promptement chercher une bouteille, & la presenta à saint Dorothée, lequel estant surpris de sa simplicité, luy demanda ce qu'il vouloit faire de cette bouteille : cét obeïssant disciple luy répondit, qu'il luy avoit commandé de luy en apporter une; à quoy saint Dorothée luy repliqua, je vous ay tenu ce discours, parce que parlant trop vîte, le son de

vos paroles est semblable à celuy d'une bouteille qui se vuide par son entrée qui est étroite & resserrée : à ces paroles Dosithée se jetta à ses pieds, & alla reporter la bouteille où il l'avoit prise.

Mais ce Saint voulant élever Dosithée en peu de temps à la plus haute perfection, il l'exerçoit par des humiliations & par des corrections continuelles, & mesme pour les moindres fautes qu'il commettoit : il luy apprenoit à ne rien trouver de dur dans l'obeïssance : il luy ordonnoit les choses qui pouvoient mortifier davantage ses desirs & ses inclinations : il rompoit sa volonté en toutes rencontres : Tantost il luy commandoit de se faire une robe neuve, & à peine avoit-il commencé à la porter, qu'il luy disoit de la donner à quelqu'autre ; & tantost il luy ostoit les choses pour lesquelles il témoignoit avoir quelque inclination, luy disant qu'il devoit mourir de honte « d'attacher son affection à des choses de neant, « & de souffrir qu'elles trouvassent la moindre « entrée dans un cœur qui appartenoit souverai- « nement à JESUS-CHRIST & dont toutes les « places luy estoient entierement consacrées. « Dosithée de son costé répondoit à tous les « soins de son saint Directeur par une fidelité extraordinaire. Il recevoit avec une paix profonde & une humilité parfaite toutes ses corrections. Jamais on ne vit paroistre en luy la moindre marque de répugnance, quelque penible & quelque humiliant que fût le commandement de son Superieur. Il n'eut jamais ni dans le cœur, ni sur les lévres la moindre

parole de plainte, quand on luy ostoit, & qu'on donnoit aux autres, les choses qui pouvoient luy estre les plus commodes, & qui estoient davantage selon ses inclinations.

Saint Dorothée ayant remarqué qu'il avoit quelque attache à un coûteau qu'une personne de dehors avoit donné pour l'usage de l'Infirmerie, à cause qu'il estoit bon & bien travaillé, & luy ayant défendu non seulement de s'en servir, mais mesme d'y toucher, Dosithée voioit d'un œil tranquille & paisible que ses freres s'en servoient en sa presence, & il ne luy venoit pas seulement dans la pensée que l'on permettoit aux autres ce qu'on défendoit à luy seul, mais se conduisant en tout par les mouvemens d'une simplicité & d'une obeïssance parfaite, il n'avoit que du respect pour tous les ordres de son Superieur, & il les executoit tous avec une joie & une promptitude incroiable. Enfin sa soûmission & sa docilité estoit telle, que l'on eust dit qu'il n'eust point eu une volonté propre comme le reste des hommes.

L'histoire de ce Saint nous en apprend une circonstance que l'on ne doit pas taire. Un jour Dosithée s'adressa à saint Dorothée pour luy demander l'explication de quelques paroles de l'Ecriture, A quoy ce Saint ne répondit qu'en le rébutant ; mais Dosithée luy ayant fait encore une autre fois la mesme demande, il le renvoia à saint Siride, le priant en mesme temps par un billet de luy faire la correction qu'il jugeroit à propos. Dosithée donc alla dans sa simplicité ordinaire proposer sa

difficulté à saint Siride, qui le reprit severement. Il vous appartient bien, luy dit-il, " de vouloir sçavoir ce qui est au dessus de vostre " portée : songez seulement à vos pechez & à " la corruption dans laquelle vous avez vêcu " dans le monde, c'est à quoy vous devez penser, & non pas à venir faire icy le suffisant, " & à proposer des difficultez sur l'Ecriture- " Sainte : & ne se contentant pas de ces paroles il luy donna deux soufflets, puis il le renvoia. Dosithée receut ce traitement avec le même esprit qu'il eust fait s'il luy eust rendu une réponse agréable, & il s'en retourna à saint Dorothée avec la même tranquillité qu'il avoit, lors qu'il estoit allé trouver saint Siride.

Dosithée ayant ainsi couru dans la carriere de l'obeïssance & de l'abnegation de soy-même, & s'étant élevé par-là au comble de la perfection, arriva à la fin de sa course dans la cinquiéme année de son noviciat, par une mort heureuse & pleine de benediction. Sa maladie fut un affoiblissement de poitrine, un crachement de sang continuel, ce qui luy causoit des douleurs aiguës, mais durant toute la suite de son mal il fit paroistre la patience d'un homme consommé en toutes sortes de vertus.

Ayant appris de quelques personnes qui l'estoient venu visiter, que les œufs frais pouvoient contribuer à arrester le sang qu'il crachoit ; & voyant que ce remede si facile luy revenoit souvent dans la pensée, il n'en voulut point parler à saint Dorothée qu'il ne luy eust auparavant promis qu'il ne l'obligeroit point à prendre un remede qu'on luy avoit

dit estre fort propre pour sa guerison. Ce que luy ayant accordé, il luy déclara qu'il avoit oüi dire, que les œufs frais luy seroient fort bons pour son mal, mais qu'il le supplioit une seconde fois de luy permettre de s'en priver, parce qu'il luy paroissoit qu'il y estoit porté par son inclination. A quoy le Saint luy ré-
» pondit, que puis qu'il aimoit mieux faire à
» Dieu ce sacrifice de ses propres desirs, que de
» recevoir cét adoucissement, il luy accordoit
» ce qu'il demandoit.

Tous les soulagemens que le Saint luy procuroit estant inutiles, il se vit en peu de temps reduit à de grandes extrémitez, dans lesquelles il se soûtenoit par de courtes & de ferventes prieres, par le souvenir continuel de Dieu & de ses grandes misericordes, & par la méditation des souffrances de JESUS-CHRIST. Saint Dorothée le quittoit le moins qu'il luy estoit possible, & luy rendoit toutes les assistances qui estoient en son pouvoir; & lorsque la violence de la douleur luy ostoit l'usage de la parole, il l'exhortoit de faire par le sentiment & par la disposition du cœur, ce qu'il ne pouvoit plus faire par le mouvement de ses lévres, de conserver la pensée de Dieu, & de luy offrir ses douleurs en sacrifice: enfin le voiant dans les défaillances, il l'animoit à donner à JESUS-CHRIST en ce dernier moment, des preuves de son amour, & à se souvenir qu'il estoit le témoin & le juge de la fidelité de sa conduite.

Dosithée pria instamment que l'on fit venir saint Barsanuphe pour l'assister de ses prieres &

de sa presence. Le Saint estant arrivé, il luy « prit la main, & luy dit : courage, mon fils, « voicy JESUS-CHRIST qui vient mettre fin à « vos peines, il vous tend déja les bras pour « vous recevoir & pour vous donner le repos « de ses Saints ; ne differez donc plus de vous « aller reünir à luy ; allez à sa rencontre avec « joye & avec confiance, allez vous abysmer « & vous perdre dans le sein de sa misericorde « pour estre à jamais comblé dans le « Ciel des delices & des biens qu'il a préparez « à ceux qui n'ont point connu en ce monde « d'autre bonheur, que celüy de l'aimer & « de luy plaire, & quand Dieu vous en aura « donné la joüissance, souvenez-vous de le prier « pour nous. Dosithée receut cette consolation « & cette asseurance comme luy venant de la bouche de Dieu-mesme, & estant plein de joye & d'esperance, il remit son ame bienheureuse entre les mains de celuy qu'il avoit aimé & qu'il avoit servi avec tant de religion, depuis qu'il avoit eu le bonheur de le connoître.

Cependant les autres Religieux qui assistoient à sa mort, furent extrêmement étonnez de ce discours de saint Barsanuphe, & ne pouvant retenir leur murmure, ils se disoient les uns aux autres. Quel bien donc celuy-cy a-t-il fait pour avoir merité d'entendre à l'heure de sa mort des paroles si favorables & si consolantes ? comme ils n'avoient jamais apperçû en luy rien d'extraordinaire, & qu'ils ne l'avoient point vû pratiquer ni de longues veilles, ni de penibles travaux, ni de grands

jeûnes, ainsi que faisoient quelques-uns d'entre eux, qui passoient souvent deux jours sans manger ; mais qu'au contraire on luy avoit accordé plusieurs dispenses à cause de sa jeunesse, ils se troubloient & s'offençoient des paroles que saint Barsanuphe luy avoit dites. Car ils n'avoient pas assez de lumiere pour connoistre que cette profonde humilité, cette obeïssance cordiale, cette simplicité, cette abnegation totale de luy-mesme, & cét abandonnement sans réserve à la volonté de son Superieur, mesme dans les choses les plus difficiles & les plus répugnantes à la nature, l'avoient élevé à une perfection consommée.

Mais Dieu voulut leur apprendre luy-mesme à quel point leurs plaintes estoient injustes, & en mesme temps combien saint Dorothée avoit receu de lumiere & de sagesse pour la conduite des ames. Car un Solitaire d'une vertu éminente estant venu dans le Monastere de saint Siride quelques jours aprés la mort de saint Dosithée ; & ayant prié Dieu de luy faire connoistre les merites & la gloire des Religieux de cette maison qu'il avoit retirez à luy : il les vit tous comme dans le Chœur d'une Eglise d'une beauté & d'un éclat incroyable, entre lesquels il apperceut un jeune Novice. Il considera tous les traits de son visage, sa taille, ses cheveux, & toutes les autres marques par lesquelles on pouvoit le reconnoistre. Ce qu'ayant ensuite rapporté aux Religieux, & s'estant informé quel il estoit, ils ne purent douter que ce ne fust saint Dosithée : ce qui les obligea de rendre

des loüanges infinies à la bonté de Dieu, & d'admirer les richesses de sa misericorde, d'avoir retiré saint Dosithée de cét abysme si profond de ténébres & d'insensibilité, dans lequel il avoit passé les premieres années de sa vie, & de luy avoir fait trouver un chemin si court & si asseuré pour arriver en peu de temps au comble de la vertu, par un entier renoncement à toutes ses volontez & par une parfaite mortification de tous ses desirs.

CHAPITRE XVIII.

Saint Dorothée dans la charge d'Abbé.

SAint Dorothée ne fut pas moins grand; lors qu'il eut la conduite des autres, que pendant qu'il vivoit dans l'obeïssance : car comme rien ne rend les hommes plus capables de commander que d'obeïr, on ne peut douter que ce Saint n'ait esté un Superieur accompli, puis qu'il avoit esté un parfait obeïssant. Nous apprenons par une remarque qui est à la teste de son Traité, que le saint Abbé Jean surnommé le Prophete, qui estoit « son Directeur, s'en est ant allé à Dieu par une « mort heureuse, & S. Barsanuphe s'estant renfermé dans une cellule, où il gardoit un profond & rigoureux silence, saint Dorothée se retira du Monastere de saint Siride, & qu'il en établit luy-mesme un autre, dont il fut le Fondateur. Bibl.Patr.Græc. p. 748.

L'auteur de cette circonstance ne nous dit

point, ni combien noſtre Saint demeura dans le Monaſtere de ſaint Siride, ni en quel temps ni pour quel ſujet il en ſortit, ni comment il eut la charge de Superieur & d'Abbé; Et il ne ſerviroit de rien de poſer ſur cela des faits douteux & d'alleguer des conjectures incertaines, mais il y a grande apparence que Dieu l'ayant purifié dans les exercices de l'obeïſſance, dans les pratiques & dans les mortifications d'une vie ſoûmiſe & dépendante, & l'ayant ſanctifié par cette patience ſi conſtante & ſi ferme, dont il avoit donné tant de marques dans la ſocieté de ſes freres, voulut s'en ſervir pour la ſanctification des autres.

Le lieu dans lequel il ſe retira, & où il fut établi Superieur n'eſtoit pas éloigné du Monaſtere où il avoit demeuré, & l'on peut croire qu'au ſortir de celuy de ſaint Siride il ſe retira dans la ſolitude, & ſe ſoûmit à quelque Pere, ſon humilité luy ayant toûjours donné une telle défiance de ſa propre conduite, qu'il aimoit mieux ſe gouverner par le conſeil d'un autre que par ſes propres lumieres, comme nous l'avons fait voir auparavant.

Touchant la maniere en laquelle il établit ce Monaſtere dont il fut le Pere & le Fondateur, il y a ſujet de juger par tout ce que nous avons écrit, qu'une vertu auſſi relevée que la ſienne, n'ayant pû long-temps eſtre cachée, & ſa reputation s'eſtant répanduë, pluſieurs perſonnes le vinrent trouver pour ſe mettre ſous ſa conduite, & que n'ayant pû ſe diſpenſer de leur tendre les bras, il ſe vit

obligé de bâtir un Monastere, & de se mettre à leur teste.

CHAPITRE XIX.

Saint Dorothée s'applique à la sanctification de ses freres. Histoire memorable d'un Religieux de son Monastere.

SA MORT.

SI on ne sçait rien en particulier des actions de saint Dorothée pendant qu'il fut Superieur, on ne peut ignorer avec quelle sainteté il gouvernoit ceux que la Divine Providence avoit mis sous sa charge. Toutes les instructions qu'il leur a données nous font voir avec quel soin il les remplissoit des veritez saintes, selon lesquelles ils devoient se conduire. Il les exhorte par tout à regarder Dieu comme l'unique objet de leur amour : il leur represente la grandeur de ses bien-faits, pour exciter leur reconnoissance : il leur remet devant les yeux l'excés de leur ingratitude, afin de leur donner de plus grandes idées & de plus grands sentimens de sa bonté : il les porte à exercer les uns envers les autres une charité veritable & constante ; à se rendre reciproquement toutes les marques d'une soûmission & d'une déference sincere ; à conserver dans toutes occasions, dans les mépris & dans les injures, une patience qui ne soit jamais alterée ; à se charger mesme des fau-

tes dont ils peuvent estre innocens, pour la justification de leurs freres ; à s'estimer toûjours coupables ; à se mettre sous les pieds de tout le monde par le sentiment d'une humilité qui ne soit pas seulement sur les lévres, mais dans le fond du cœur ; à s'unir par les liens sacrez d'une charité toute pure & toute Divine, à renoncer à toute proprieté soit de biens, soit d'employs, soit de pensées ; à n'estre ensemble qu'une ame ; un esprit ; une mesme volonté ; & afin de demeurer inviolablement dans ces dispositions si saintes, il veut qu'ils prennent & qu'ils suivent en toutes choses sans reserve le conseil, les lumieres, & les ordres de leur Superieur.

C'est ainsi qu'il conduisoit ses brebis à ces fontaines vivantes, à ces eaux pures des veritez éternelles, à ces pasturages fertiles des maximes saintes qu'il avoit tirées des divines Ecritures, & des Livres des saints Peres.

Nous ne trouvons plus rien qui regarde nôtre Saint que cette histoire memorable rapportée dans le Pré spirituel d'un Religieux de son Monastere.

Prat. spirit. c. 166.

Un Voleur vint trouver l'Abbé Zozime Cilicien, écrit Jean Mosch, & le pria au nom de » Dieu de luy faire la charité de le recevoir, afin » de l'empécher de commettre les meurtres & les » autres crimes ausquels il estoit sujet. Ce bon » vieillard aprés luy avoir fait une grande exhor- » tation, le receut & luy donna le saint habit de » Solitaire ; à quelque temps de là, il luy dit, » croyez-moy, mon fils, ne demeurez pas da- » vantage icy ; car si le Prince sçavoit que vous

y suffiez, il vous feroit prendre, ou si vos en- «
nemis le découvroient, ils viendroient sans dou- «
te pour vous tuër. Mais venez avec moy, & «
je vous meneray dans le Monastere de l'Abbé «
Dorothée qui est entre Gaze & Majume. L'y «
ayant conduit, il y demeura neuf ans, il y ap- «
prit tout le Psautier, & tous les autres exer- «
cices qu'il falloit sçavoir dans la vie religieuse: «
Au bout de ce temps, il retourna dans le Mo- «
nastere de l'Abbé Firmin trouver Zozime, & «
luy dit; Mon Pere, je vous prie de me permet- «
tre de quitter cet habit, & de me faire la grace «
de me rendre celuy que j'avois quand je vins «
icy. Ces paroles ayant fort affligé ce saint hom- «
me, il luy demanda la cause de ce changement. «
Sur quoy il luy répondit, j'ay passé neuf ans en «
grand repos dans le Monastere où il vous a plû «
de me conduire, vivant autant que je l'ay pû «
dans les jeûnes, dans la continence, dans l'o- «
beïssance, & dans la crainte de Dieu, ce qui «
me donne sujet de croire que par sa misericor- «
de infinie, il m'a remis beaucoup de pechez: «
Mais neanmoins soit que je veille, ou que je «
dorme, que je sois à l'Eglise, ou au Refectoir; «
ou soit méme que j'approche de la sainte Ta- «
ble, je vois sans cesse devant mes yeux un jeune «
enfant que j'ay tué autrefois, lequel me dit, «
pourquoy as-tu trempé tes mains dans mon «
sang? Et qui ne me donne pas un seul moment «
de repos. C'est pourquoy, mon Pere, je m'en «
veux aller, afin d'expier par ma mort un si grand «
crime; car je le tuay sans aucun sujet. Ensuite «
de ces paroles, il reprit ses habits, & s'en alla «
à Diospole, il fut arresté en chemin, & eut le «
lendemain la teste tranchée.

Cette histoire est un grand monument de la sainteté du Monastere de saint Dorothée, de l'application & du succés avec lequel il s'employoit à la conduite & à la sanctification de ceux que Dieu avoit mis sous sa direction. Car saint Zozime n'auroit eu garde de mettre ce Voleur converti que Dieu luy adressoit, dans ce Monastere, si on n'y eust vécu dans une vie tres-penitente, & dans une discipline tres-exacte & tres-sainte : Et la vie si tranquille & si pure que ce Voleur y avoit menée est un témoignage de la perfection qui s'y observoit.

Nous pouvons même inferer de quelques paroles de ce Saint, que l'austerité dans laquelle vivoient ceux qui estoient sous sa conduite estoit telle, que l'on voyoit bien que leur desir n'estoit pas de prolonger leurs jours, mais d'offrir à Dieu un continuel sacrifice de leur vie
Inst. 11. par les travaux d'une penitence rigoureuse. Nous
» voyons nos freres, dit-il, que Dieu nous ravit
» & nous enleve à toute heure, & nous devons
» croire qu'ils ne nous précedent que de quelques
» momens, & que nous ne serons pas long-temps
» sans les suivre.

Pour ce qui est des circonstances de la mort de ce saint homme, qui arriva vers l'an 560. nous n'en avons aucune connoissance. Nous pouvons seulement assûrer, qu'il n'y a pas lieu de douter, qu'une vie si sainte n'ait esté terminée par une mort bien-heureuse, & que ce Serviteur fidele n'ait receu de la main du juste Juge la récompense que sa fidelité luy avoit meritée.

Fin de la Vie de saint Dorothée.



LES

INSTRUCTIONS
DE SAINT
DOROTHÉE
PERE DE L'EGLISE GRECQUE,

Et Abbé d'un Monastere de la Palestine.

PREMIERE INSTRUCTION.

DU RENONCEMENT.



U commencement du monde, Dieu créa l'Homme, & le mit dans le Paradis terrestre, comme les divines Ecritures nous l'apprennent ; Et l'ayant orné de toutes les vertus, il luy défendit de manger d'un fruit, qui estoit dans le milieu de cette bien-heureuse demeure. L'homme dans ce lieu de délices vivoit dans la priere, dans la méditation, comblé d'honneur

Gen. c. 2. 15.

Gen c. 2. 17.

& de gloire, & joüissoit d'une rectitude parfaite dans les sens, & de tous les avantages convenables à sa nature; Car Dieu l'avoit fait à son Image, c'est à dire immortel, libre, indépen-
Gen.1.27. dant, & rempli de toutes sortes de biens & de qualitez spirituelles.

Aussi-tost qu'il eut transgressé le Commandement de Dieu, en mangeant du fruit dont il luy
Gen. c. 3. v. 24. avoit ordonné de s'abstenir, il le chassa du Paradis, & dans ce moment, il se vit dépoüillé de tous les biens, & de toutes les graces qui faisoient l'ornement de son état, & il tomba dans des dispositions toutes contraires; sçavoir dans le peché, dans l'amour des vanitez, des plaisirs de la vie, & dans toutes les autres passions, qui en sont les suites, ausquelles il fut livré & assujetti par sa desobeïssance.

Alors l'iniquité augmenta peu à peu, la mort établit son Royaume dans le monde : on n'y remarqua plus aucune trace de pieté; l'ignorance de Dieu devint générale, & les hommes en perdirent tout sentiment & toute connoissance, à l'exception d'un tres-petit nombre, qui se laissoient conduire par les mouvemens de la Loy naturelle, comme pouvoit estre Abraham, Noé, Jacob, & le reste des Patriarches; Enfin il n'y avoit rien de plus rare que de connoître Dieu.

Ce fut dans ce temps-là que le demon dé-
Gen.6.13. ploya toute sa malice : L'iniquité se répandit & domina sur toute la terre; on y vit naistre l'Idolatrie, la Créance de la pluralité des Dieux, la Magie, l'Homicide, & tous les autres excés dont ceux-cy sont l'origine & la cause.

Dieu qui eut pitié de l'ouvrage de ses mains, donna

donna une Loy aux hommes par le ministere de Moyse. Il ordonna de certaines choses, & en défendit d'autres. Il fit des commandemens ausquels il âjoûta, le Seigneur vostre Dieu est l'unique Seigneur, afin de les détourner du Culte & de l'adoration des faux Dieux. Il leur dit, vous aimerez le Seigneur vostre Dieu de toute vostre ame, & de tout vostre esprit : Vous publierez par tout qu'il n'y a qu'un seul Dieu, & qu'il n'y en a point d'autre. Car en disant, vous aimerez le Seigneur vostre Dieu, il faisoit voir qu'il n'y a qu'un seul Dieu, & qu'un seul Seigneur. C'est ainsi qu'il s'explique dans le Decalogue ; lors qu'il donne ces preceptes, vous adorerez vostre Dieu, vous ne servirez qu'à luy seul, vous vous attacherez à luy, & vous ne jurerez que par son nom; Il ajoûte, vous n'aurez point d'autre Dieu, & vous ne vous ferez nulle Image d'aucune chose qui soit dans le Ciel, ou sur la Terre. Car les hommes alors adoroient toutes les creatures.

Deu. c. 6. 4.
ibid. v. 5.
Deut. c. 10. 20.
Exod. c. 20. 3. 4.

Dieu donc, plein d'une bonté infinie, donna une Loy aux hommes, afin qu'ils pûssent s'en servir pour rectifier leur vie, pour corriger leurs mœurs, & se tirer de l'abysme dans lequel ils s'estoient précipitez : Et cependant ce fut sans aucun effet. Il envoya des Prophetes, mais inutilement : Le peché fut le plus fort, & l'emporta ; Car, comme dit Isaïe, ces blessures, ces contusions, ces playes si enflammées, ne pûrent estre ni soulagées, ni adoucies, soit par les bandages, soit par les fomentations, soit par aucun autre remede, qu'on y pût appliquer : c'est à dire, que le mal n'estoit pas ni dans une partie, ni dans un lieu particulier, mais qu'il estoit dans

Isa. 1. 6.

tout le corps ; il occupoit l'ame toute entiere; il estoit répandu dans toutes ses puissances ; ainsi il n'y avoit plus rien à esperer pour sa guérison : Comme s'il disoit, tout est infecté par le peché, tout luy est soûmis, & il regne d'une maniere absoluë.

C'est dans ce sens que Jeremie s'est écrié, nous avons traité Babylone, mais ses maux n'ont
Jer.c.51. 9. » point esté gueris : Comme si ce Prophete disoit,
» Seigneur, nous luy avons annoncé vostre nom, nous luy avons déclaré vos ordonnances, nous avons publié vos bienfaits, & vos promesses, nous luy avons prédit les entreprises & les efforts de ses ennemis : Cependant elle ne s'est point repentie de ses excez, elle n'a point esté frappée de crainte, elle n'a point quitté sa malignité passée : Ce qu'il exprime ailleurs dans
» ces termes. Ils n'ont point esté capables de
» discipline ; ils ont rejetté toutes sortes d'aver-
Jer.2.30 » tissemens, & de corrections. Leur ame, dit
» le Prophete Royal, a regardé toute nourriture
Ps. 106. 18. » avec horreur, & ils se sont poussez jusqu'aux
» portes de la mort.

Enfin Dieu qui est rempli de misericorde, & qui aime les hommes, envoye son fils unique sur la terre ; car il n'appartenoit qu'à Dieu seul de remedier à de si grands maux. Ce grand évenement n'a pas esté inconnu aux Pro-
Ps.79.3. » phetes, puisque David a dit si clairement : Pa-
» roissez, vous qui estes assis sur les Cherubins,
Ps. 143. 5. » faites éclater vostre puissance, & venez pour nous sauver. Seigneur, abbaissez les Cieux, & descendez : Les autres Prophetes ont dit la méme chose, quoy que par des manieres & des

expreſſions differentes ; Les uns en le preſſant de ſe faire voir au monde, les autres en témoignant en cela la certitude de leur confiance & la grandeur de leur foy.

En un mot, le Seigneur eſt venu, & il s'eſt fait homme pour l'amour de nous, afin de guerir, comme dit ſaint Gregoire de Nazianze, le ſemblable par le ſemblable, l'ame par l'ame, & la chair par la chair ; & prenant ſur luy tout ce qui pouvoit appartenir à l'homme, à l'exception du peché, c'eſt à dire, ſa propre ſubſtance, les prémices & les élemens de ſa nature, & ſe rendant comme un ſecond Adam, dans une parfaite reſſemblance du premier, il l'a rétably dans ſa beauté primitive, & dans cette rectitude dont elle s'étoit ſi malheureuſement dépoüillée. Il a relevé l'homme de ſa chûte, en devenant homme luy-même ; il l'a affranchy de la ſervitude du peché, qui le tenoit dans une captivité violente : Car il eſtoit ſoûmis malgré luy à la tyrannie de ſon ennemy : Et pour ainſi dire, ceux qui vouloient éviter le peché eſtoient comme forcez de le commettre, ſelon la parole de l'Apoſtre, en parlant de nous en ſa perſonne ; Je ne fais pas le bien que je voudrois, & je fais le mal, dont je voudrois m'abſtenir. « Rom. 7. 15.

Ainſi, mes freres, Dieu s'eſtant fait homme « par l'amour qu'il nous portoit, nous a délivrez de la tyrannie du demon ; il a ruïné toute ſa puiſſance, il a détruit toutes ſes forces, il a fait ceſſer pour toûjours le malheur que nous avions d'eſtre ſes eſclaves, à moins que nous ne voulions renoüer les chaînes qu'il a rompuës, & r'entrer à ſon égard dans un aſſujettiſſement vo-

lontaire. Car il nous a donné, comme luy-même nous l'apprend, la vertu de fouler aux pieds
Luc. 10. 19. les serpens & les scorpions, & toute la puissance de nostre ennemy, par l'application du saint Baptême, qui purifie ceux qui le reçoivent, & lave par son efficace toutes les taches de nos pechez.

Le Seigneur a fait davantage; car connoissant quelle est nostre fragilité, & prévoyant que nous ne manquerions pas de perdre par de nouveaux crimes, l'innocence qui nous avoit esté renduë, selon qu'il est écrit, que le cœur de l'homme est
Gen. 8. 21. « porté au mal dés sa jeunesse, nous a donné par « une bonté infinie, des Loix saintes pour en effacer les taches & les souïlleures; afin que si nous le voulons, il soit en nostre pouvoir de nous purifier une seconde fois, par l'observation de ses preceptes, & non seulement pour ce qui regarde les pechez, mais encore pour ce qui concerne les passions.

Il faut sçavoir qu'il y a grande difference entre les passions & les pechez. Car les passions sont, par exemple, la colere, la vaine-gloire, l'amour de la volupté, la concupiscence, & d'autres dereglemens semblables; & pour les pechez, ils sont les effets & les operations des passions, lors qu'il arrive qu'on en suit les impressions & les mouvemens, & que l'on accomplit par des actes & par le ministere des sens les choses qu'elles nous suggerent. Tellement qu'il se peut faire, que l'on ait le fond des passions, sans en avoir ni les actions ni les œuvres.

Le Seigneur donc, comme j'ay dit, a prescrit des Commandemens aux hommes pour les

guerir des maux que les passions peuvent produire, & pour détruire les mauvaises dispositions qui sont cachées dans les replis de leurs cœurs. Car il leur donne la lumiere pour discerner & le bien & le mal; il les excite de leur langueur; il leur montre les causes de leurs pechez; & il leur fait entendre ces mots dans le fond de leurs ames: La Loy vous dit, vous ne
commettrez point de fornication, & moy je « Mat. 5. v. 27. &c.
vous en défens le desir: La Loy vous défend l'ho- « Ibid. v. 22.
micide; & moy je vous défens la colere; car si «
vous concevez le desir, bien que dans le moment vous ne l'executiez pas, cette convoitise interieure ne vous quittera point, & ne cessera de vous agiter, jusqu'à ce que vous ayez enfin commis le crime: Que si vous vous irritez, & que vous vous mettiez en colere contre vostre frere, jusqu'à parler à son desavantage, vous ne manquerez pas dans la suite de luy dresser des pieges, & ainsi peu à peu vous en viendrez jusqu'à luy donner le coup de la mort. La Loy vous dit
encore, œil pour œil, dent pour dent; & moy « Ibid. v. 39.
je vous dis, de ne vous pas contenter de rece- « Exod. 21. 24.
voir avec patience le coup de celuy qui vous « Lev. 24. 20.
frappe, mais de luy tendre encore l'autre jouë « Deut. 19. 21.
avec une humilité sincere. Car la fin de la Loy «
estoit seulement de nous apprendre à nous abstenir de faire aux autres le mal que nous ne voudrions pas que l'on nous fît à nous-mêmes, & de nous en détourner par la crainte d'un traitement semblable: Mais c'est autre chose de rejetter toute haine, tout amour, ou de la gloire, ou du plaisir, & de retrancher les autres passions; & le dessein de Jesus-Christ nostre Maistre, a

esté de nous montrer comment nous nous sommes laissez surprendre à tous ces dereglemens, & de quelle sorte nous sommes tombez dans des jours & dans des temps si malheureux.

Premierement, mes freres, comme nous l'avons remarqué, il nous a rendu libres par la grace du saint Baptesme, en nous accordant la remission de nos pechez : il nous a donné la puissance de faire le bien, au cas que nous le voulussions, & la grace d'empêcher que l'iniquité n'exerçast sur nous une domination tyrannique. Car le peché opprime & entraîne celuy qui s'en est rendu l'esclave, selon ce Proverb. 5. v. 22. qui est écrit, que chacun est lié par les chaînes de ses iniquitez. Ensuite il nous instruit par ses Commandemens, de quelle maniere nous devons resister à nos passions, en sorte qu'elles ne puissent nous causer de nouvelles rechûtes : enfin il nous fait voir ce qui est cause que nous tombons dans la desobéïssance & dans le mépris des choses qu'il nous avoit ordonnées ; & ainsi il nous donne les moyens de nous en guerir, afin que nous puissions operer nostre salut par nostre obéïssance

Si vous voulez sçavoir, mes freres, quels sont les moyens, & tout ensemble qu'elle est la cause qui produit en nous le mépris des préceptes, écoutez ce que dit le Seigneur ; apprenez de moi que je suis doux & humble Matt. 11. 29. de cœur, & vous trouverez la paix de vos ames. Voila comme en un mot il nous découvre l'origine de tous les maux, & la source de tous les biens. Il nous déclare que nous nous sommes perdus par l'élevement, & que

nous ne pouvons esperer de nous sauver, que par une disposition toute opposée, qui est l'humilité. Car comme l'élevement opere le mépris du précepte, en suite la desobéissance qui donne la mort, aussi l'humilité produit l'obeïssance & le salut. Nous entendons cette humilité qui n'est pas seulement apparente, qui ne consiste pas en de simples paroles, mais qui est toute interieure, toute spirituele, & qui occupe tout le sentiment de nos cœurs.

Que celuy donc, mes freres, qui veut procurer à son ame une paix veritable, s'efforce d'acquerir une humilité sincere, & qu'il sçache que c'est en elle qu'il trouvera toute sa joie, sa gloire & son repos, comme il rencontrera dans l'élevement des dispositions toutes contraires. Car d'où viennent tous ces malheurs qui nous font une guerre si cruelle, si ce n'est de nostre orgüeil, de nostre paresse, du choix que nous faisons des choses mauvaises, & de ce que nous souffrons que l'aigreur & la malignité de nostre volonté nous domine.

L'homme n'a-t'il pas esté creé dans la joüissance du plaisir, dans la joie, dans la paix, & dans la gloire? & n'est-ce pas dans le Paradis que Dieu la comblé de tous ces dons? il luy fait une défence, & il y contrevient. Vous voiez sa témérité, vous voiez son orgüeil, & sa révolte.

Dieu ayant reconnu son insolence, & éprouvé que sa folie le rendoit incapable de bien user de cét état heureux dans lequel il l'avoit établi, jugea que s'il ne le mettoit dans une situation toute opposée, sa perte estoit toute certaine,

& qu'à moins que de luy faire ressentir ce que c'estoit que tribulation, il ne sçauroit jamais
Gen. 3. 24. ce que c'estoit que le repos. Ainsi pour le traiter comme il le meritoit, il le chassa du Paradis Terrestre, il le laissa à son amour propre, il l'abandonna à luy-mesme, afin qu'il apprît par ses peines & par ses travaux à se conduire non point par son propre sens, mais par les ordres de Dieu; & que le malheur dans lequel sa desobéïssance l'avoit précipité, luy fît connoître quelle est la tranquillité de la paix qui se trouve dans l'obéïssance, selon ces paroles du Prophete, vostre propre infidelité vous servira d'instruction.
Jerem. c. 2. v. 19.

Cependant, mes freres, Dieu dont la bonté n'a point de bornes, comme nous l'avons déja dit, ne peut oublier sa creature. Il l'exhorte, il la presse, il luy crie en ces termes, Venez à moy vous tous qui vivez dans l'affli-
Mat. 11. 28.
" ction, qui estes surchargez de travaux, & je
" vous soulagerai dans vos peines; c'est à dire, vous estes accablez de calamitez & d'afflictions; vous connoissez par vostre experience, de combien de maux la desobéïssance est suivie; sortez donc de ces voyes de perdition, dans lesquelles vous vous estes engagez, ressentez vostre impuissance, afin que vous retrouviez vostre premiere gloire & vostre premier repos, rentrez par vostre humilité dans la vie que vostre orgueil vous a fait perdre; & apprenez
Ibid. v. 29 de moy, que je suis doux & humble de cœur, & vous trouverez la paix de vos ames.

Hélas! mes freres, qu'est-ce que l'orgueil ne fait point? qu'est-ce que ne peut pas l'humilité? mais

qu'est-il besoin de tous ces raisonnemens? puisqu'il est certain que si l'homme se fût humilié, qu'il se fût soûmis à Dieu, & qu'il eût observé ses ordres, il ne fût jamais déchû de l'état de son origine.

Aprés s'estre dégradé par son peché, Dieu luy donna encore lieu de se repentir de sa faute & d'en obtenir le pardon ; mais il demeura inflexible dans sa revolte. Car le Seigneur « l'ayant appellé ; & luy ayant dit, Adam où estes-vous ? de quel comble de gloire estes-vous tombé ? dans quel abysme de confusion vous estes-vous jetté ? pourquoy m'avez-vous desobeï ? pourquoy avez-vous transgressé mes Commandemens ? voulant par-là le porter à luy dire, Seigneur, j'ay peché, pardonnez-moy, il ne fait paroître aucune marque ni d'humilité, ni de repentir ; mais au contraire il luy replique, & luy contredit, en luy disant, non pas, ma femme, mais la femme que vous « m'avez donnée m'a surpris ; comme s'il eût voulu dire, c'est vous qui estes cause de mon malheur. Car toutes les fois, mes freres, que l'homme ne gagne pas sur luy de se reprendre soy-mesme, il ne manque jamais d'accuser Dieu comme la cause de son peché. Il s'adresse ensuite à la femme, & luy demande pourquoy elle avoit désobeï à ce qu'il luy avoit commandé, afin de luy donner sujet d'implorer sa misericorde, & d'obtenir par son humilité la remission de sa faute ; mais au lieu d'en avoir la pensée, elle luy répond, le serpent m'a trompée, comme si son dessein eût esté de luy dire, « si le serpent a peché, qu'y puis-je faire ?

Gen. 3. 9.

Gen. 3. 12.

Ibid. v. 13.

Que faites-vous miserables ? poussez seule-

ment un sentiment de penitence, reconnoissez vôtre égarement, & ayez honte de cette nudité dans laquelle vous vous trouvez: mais ni l'un ni l'autre ne daigna se faire un si juste reproche, ni donner le moindre signe de sa douleur & de son repentir.

Enfin vous voyez, mes freres, jusqu'où nostre opiniâtreté s'est portée ; & combien de maux nous a causé le desir de paroître juste, l'attachement à nostre volonté, & la confiance en nostre propre conduite. Ce sont-là les productions, & les effets de cét orgüeil que Dieu regarde avec tant de haine, & tant d'indignation; Comme au contraire, se condamner, se défier de soy-méme, & faire de sa volonté propre l'objet de son aversion, ce sont les fruits de l'humilité: Et c'est par eux que l'homme vient à bout de se relever de sa chûte, de se rétablir dans son premier état, & de se purifier par l'observation des Loix saintes que Jesus-Christ luy a prescrites. Car sans cette humilité, il luy est impossible, comme nous l'apprenons du saint Abbé Marc, ni de se soûmettre à ses commandemens, ni de faire les moindres biens : Et il ne sçauroit sans la componction du cœur, ni détruire les vices, ni acquerir les vertus. Ainsi par une contrition sincere, on obeït aux preceptes, on surmonte ses cupiditez, on possede les vertus; & on rentre enfin dans la joüissance de sa premiere tranquilité.

C'est ce qui a esté parfaitement connu de tous les Saints, & ce qui les a portez à s'approcher de Dieu par les voyes & les conduites d'une humilité sincere : Et il y en a eu qui l'ont aimé d'une charité si éminente, qu'aprés avoir esté

ſanctifiez par les eaux ſacrées du Baptéme, non ſeulement ils ſe ſont empéchez de ſuivre les mouvemens de leurs paſſions, mais ils ont entrepris d'en détruire même juſqu'aux principes, & de ſe rendre impaſſibles. C'eſt ce qu'a fait ſaint Antoine, ſaint Pacome, & les autres ſaints Peres qui ont eu l'avantage de porter Dieu dans leur ſein. Et comme tout leur but, & toute leur vie, ainſi que dit l'Apôtre, a eſté de laver toutes les tâches, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit; ils ont éprouvé que c'eſt par une obſervation fidele des Commandemens, que l'ame devient pure, qu'elle eſt éclairée, & qu'elle retrouve la ſainteté de ſon premier état : Car la Loy de Dieu, ſelon le Prophete, eſt lumineuſe, & éclaire les yeux de ceux qui la gardent. 2. ad Co 7. v. 1. Pſ. 18. 9.

Ils ont reconnu, dis-je, qu'il étoit tres-difficile que ceux qui demeurent dans le commerce du monde s'élevaſſent à la perfection de la vertu; & par ce motif ils ont embraſſé une vie & une conduite extraordinaire : J'entens l'état & la Profeſſion monaſtique. Ils ont commencé à ſe ſéparer des hommes, à habiter les deſerts, à s'exercer dans les jeûnes, dans les veilles, à coucher ſur la terre, & à pratiquer toutes ſortes de mortifications. Ils ont renoncé à leurs pays, à leurs proches, & à toutes les poſſeſſions & richeſſes de la terre : En un mot, ils ſe ſont crucifiez au monde; & non ſeulement ils ont ſatisfait à la neceſſité des précepres, mais méme ils ont volontairement donné ce que la Loy n'exigeoit pas de leur obeïſſance. Et voicy comment. Ad Gal. 6. 14.

Les Commandemens ont eſté préſcrits à tous les Chrêtiens, & il n'y en a un ſeul, qui ne ſoit

obligé de les garder. C'est le tribut, pour ainsi dire, que l'on doit payer au Prince, & on ne sçauroit le refuser, sans meriter d'en estre puni. Mais il y a dans le monde des personnes puissantes, d'un rang, & d'une qualité éclatante & remarquable, qui ne se contentent pas de s'acquitter à l'égard de leur Roy de cette obligation commune & générale, mais qui luy offrent des presens, & qui par là se rendent dignes d'être élevez à de plus grands honneurs, & d'en recevoir de plus grands bienfaits, & de plus grands avantages.

Ad Rom. 13. v. 6 & 7.

C'est ainsi que les saints Peres ne se sont pas restraints à la seule observation des préceptes; mais qu'ils se sont portez à presenter à Dieu des dons & des offrandes volontaires. Ces dons sont la chasteté, la pauvreté, l'obéïssance. Car comme ces vertus ne sont pas commandées, elles sont libres, & il n'est écrit en nul lieu, vous ne vous marirez point; vous n'aurez point d'enfans, & Jesus-Christ n'a pas absolument ordonné que l'on vendît tous ses biens.

Matt. 19. 16. & 17. Ibi. v. 18. 19. & 20.

Lors que ce jeune homme qui se vantoit d'avoir accompli toute la Loy, luy dit, Seigneur, que faut-il que je fasse pour avoir la vie éternelle? Il luy répondit, vous sçavez quels sont les Commandemens, vous ne tuërez point, vous ne commettrez point d'adultere, vous ne prendrez point le bien d'autruy, vous ne porterez point de faux témoignages contre personne; & l'autre luy répliquant, j'ay observé toutes ces choses dés ma jeunesse. Jesus-Christ luy dit, si vous voulez estre parfait, renoncez à tout ce que vous possedez, & le donnez aux pauvres;

Ibid. v. 21.
Ibid.

ce qu'il ne luy dit point comme luy faiſant un commandement ; mais en luy donnant un conſeil. Car en luy diſant, ſi vous voulez, il témoigne, qu'il ne luy préſcrit point un précepte, mais qu'il ne luy donne qu'un conſeil.

Ainſi les ſaints Peres ayant ajoûté à la pratique de toutes les autres vertus, l'obſervation des conſeils, tels que ſont la chaſteté & la pauvreté, ils ont crucifié le monde à leur égard, & ſe ſont efforcez enſuite de ſe crucifier eux-mémes au monde, ſelon cette parole de l'Apôtre, le monde m'eſt crucifié, & je ſuis crucifié au monde. Ad Gal. 6. 14.

La difference qu'il y a entre ces deux choſes, mes freres, c'eſt que le monde eſt crucifié pour celuy qui le quitte, qui ſe retire dans la ſolitude, qui abandonnant ſes proches, renonce à ſes poſſeſſions, à ſes affaires, à ſes biens, & à toutes ſes fortunes; & il ſe peut dire, ſelon l'Apôtre, que le monde luy eſt crucifié, puis qu'il s'en ſépare : Et il eſt vray auſſi, ſelon le même Apôtre, que celuy-là eſt crucifié au monde, qui s'étant généralement dépoüillé de toutes les choſes ſenſibles, entreprend de combatre ſes convoitiſes, de détruire l'amour de la volupté, d'aſſujettir ſa volonté propre, & de domter ſes vices & ſes paſſions, c'eſt ainſi que cét homme eſt crucifié au monde, & qu'il a droit de dire avec l'Apôtre, le monde m'eſt crucifié, & je le ſuis à l'égard du monde. Ad Gal. 6. 14.

C'eſt en cette maniére que nos Peres & nos prédéceſſeurs, comme nous venons de le remarquer, aprés s'étre crucifié le monde, ont ſoûtenu de grands travaux, & de grands com-

bats, afin de pouvoir se crucifier eux-mesmes au monde. Mais pour nous, nous nous imaginons que le monde nous est crucifié, dés-là que nous avons quitté le monde, & que nous nous sommes cachez dans la solitude d'un Monastere: Mais cependant nous ne pouvons nous resoudre à nous crucifier au monde. Car nous sommes encore attachez à ses plaisirs; nous en avons les affections aussi vives qu'auparavant; nous sommes touchez du desir de la gloire; nous recherchons, comme ceux qui sont à luy, nostre satisfaction dans la bonne-chére, dans les ajustemens, & dans la propreté des habits: Si nous avons quelque petit meuble & quelque outil qui soit propre & bien fait, nous le gardons avec attachement, & nous souffrons, comme dit l'Abbé Zozime, que ce qui n'est qu'une bagatelle, nous tienne lieu du centuple, que Jesus-Christ a promis à ceux qui quitteroient tout pour le suivre, & pour luy plaire.

Ainsi, mes freres, nous nous persuadons, que nous avons renoncé au monde, & à tout ce qui luy appartient, parce que nous nous sommes renfermez dans un Cloître, quoy que d'ailleurs nous en conservions toutes les passions, par l'attachement que nous avons à des choses, qui ne sont pas dignes d'étre regardées. C'est l'excés de nostre folie, qui fait que nous étant dépoüillez des choses grandes & précieuses, nous contentons nos cupiditez dans les petites. Car chacun de nous a abandonné tout ce qu'il possedoit, celuy qui avoit beaucoup, a quitté beaucoup, celuy qui avoit

peu, a quitté peu : Et nous avons ensuite choisi le Monastere pour nostre partage ; & néanmoins nous trouvons le secret d'y nourir & d'y satisfaire par des plaisirs de rien, nos premieres inclinations. Il ne faut pas, mes freres, que nous agissions de la sorte ; mais comme nous avons renoncé au monde, & à toutes ses affaires, il faut aussi que nous renoncions à l'affection de toutes les choses sensibles.

Nous devons donc sçavoir ce que c'est que le renoncement, pour quelle raison nous nous sommes retirez dans la solitude, ce que signifie l'habit que nous portons, en exprimer la sainteté dans nostre conduite, & entreprendre la mesme vie, & les mesmes combats que nos saints Peres ont soûtenus avec tant de benédiction & de succez.

Nostre habit, mes freres, est une tunique sans manches, une ceinture de peau, une robe & un chapperon. Tout cela sont des signes, & il faut connoistre ce qu'ils signifient. Et si on nous demande pourquoy nostre tunique n'a point de manches contre l'usage ordinaire, c'est que les manches nous marquent les mains, & que les mains signifient l'action : Ainsi lors qu'il nous vient dans la pensée de nous servir de nos mains, selon les inclinations du vieil homme, comme pour voler, pour frapper, ou pour commettre quelque excés semblable, nous n'avons qu'à jetter les yeux sur nos habits, & nous apperçevant qu'ils n'ont point de manches, nous apprendrons par-là, que nous ne devons pas avoir de mains, pour en faire les œuvres & les actions.

Cet habit a une marque de pourpre, qui nous montre, que comme ceux qui font la guerre, pour le service de leur Roy, portent un morceau d'écarlate sur leur casaque, afin de faire voir par cette livrée, qu'ils luy appartiennent, & qu'ils combattent sous ses enseignes, puisque luy-même est revêtu de la pourpre : Ainsi nous portons sur nos vêtemens cette marque de pourpre, qui nous avertit incessamment, que nous sommes enrôlez sous les étendarts de Jesus-Christ, & obligez par nostre profession d'endurer des travaux semblables à ceux qu'il a bien voulu souffrir, pour nous donner des témoignages de son amour.

Lors que ce Maître d'une bonté infinie s'est livré aux souffrances pour nostre salut, il a enduré qu'on l'ait revêtu d'une robe de pourpre en qualité de Roy, non seulement parce qu'il estoit en effet le Roy des Rois, & le Seigneur des Seigneurs ; mais aussi parce qu'il vouloit bien ceder à l'impieté de ses ennemis, & devenir comme l'objet de leur mépris, & de leurs railleries : De sorte que ce signe que nous portons, est une déclaration publique de la volonté que nous avons d'épouser tous ses travaux, toutes ses peines : Et comme un soldat ne quitte point la profession des armes pour se faire ou Laboureur ou Marchand, de crainte de se deshonorer & de se priver de sa dignité, » & de sa gloire ; ainsi, puisque selon l'Apôtre » ceux qui combattent pour Dieu & qui ont des» sein de luy plaire, ne s'embarrassent point dans les affaires de cette vie, il faut que nous, qui prétendons faire la guerre sous le nom de Jesus-Christ,

Mat. 27. 28. Marc. 15. 16. Joan. 19. 18.

2. ad Timot. 2. v. 4.

ſus-Chriſt, nous renoncions à tous les ſoins de ce monde, pour nous occuper uniquement de Dieu & de ſon amour, comme l'Apôtre nous l'enſeigne, lors qu'il dit, qu'une Vierge doit « mener une vie tranquille, & s'appliquer à Dieu « ſans diſtraction & ſans partage. « 1. Cor. 7. v. 34.

Pour la ceinture, elle ſignifie que nous devons eſtre toûjours preſts de faire & d'agir. Car tous ceux qui veulent s'appliquer à quelque ouvrage, ont ſoin de ſe ceindre pour s'y préparer, comme Jesus-Christ nous l'apprend par ces paroles, « que vos reins ſoient ceints; & de plus cette ceinture qui eſt faite d'une bête morte & que nous portons ſur les reins qui ſont le ſiége de la volupté, nous montre que nous devons mortifier nos deſirs déreglez, & faire mourir ſelon l'inſtruction de « l'Apôtre, les membres de l'homme terreſtre qui « eſt en nous, ſçavoir, la fornication, l'impu- « reté, & les autres vices ſemblables. « Luc. 12. 35. Ad Coloss. c. 3. v. 5.

Le veſtement qui ſe met ſur les épaules en forme de croix, doit nous faire reſſouvenir, qu'il faut porter noſtre croix, ſi nous voulons ſuivre Jesus-Christ, comme il le dit luy-meſme par ces paroles, prenez voſtre croix; & me ſuivez. Et en quoy, mes freres, conſiſte cette croix, ſinon à pratiquer une parfaite mortification par la vertu de la foy que nous avons en Jesus-Christ. Car la foy, ſelon le ſentiment de nos ſaints Peres, retranche tout ce qui eſt capable de nous arreſter dans la voie de la pieté, nous ouvre un chemin facile pour acquerir les vertus, qui nous conduiſent à cette mortification ſouveraine, Marc 10. 21. Secūd. Græc.

& leve les difficultez qui pourroient nous empêcher de mourir à toutes les affections des choses de la terre; & enfin c'est elle qui fait qu'aprés que nous nous sommes séparez de nos proches, nous combattons encore le sentiment qui nous en reste, & que nous nous efforçons de nous détacher entiérement de l'amour des biens, des possessions, des richesses, & de toutes les autres choses, ausquelles, nous avons renoncé par une separation actuelle & exterieure.

Le chaperon qui nous couvre la tête, est le symbole de l'humilité dans laquelle nous devons vivre. Car ce genre de vêtement n'est propre qu'aux petits enfans, qui sont simples & sans malice, & non pas à ceux qui sont dans un âge parfait. Ainsi il nous represente
1. ad Cor. 14. v. 20. que nous devons estre, comme nous dit l'Apôtre, » des enfans exempts de toute malice, » mais non pas des enfans qui n'ont ni esprit, ni sagesse. Car un enfant est dans une heureuse ignorance de tout ce qui est mal. Si on le traite avec mépris, il ne s'en met point en colere, & si on l'honore il ne s'en éleve point; si on luy prend ce qui luy appartient, il n'en a nulle douleur; si on l'offense, il ne s'en venge point; & il ne sçait ce que c'est que de rechercher la gloire. Ce vestement nous figure encore la grace de Dieu, car comme il couvre & qu'il échauffe la tête des enfans: demesme selon la pensée des Anciens, la grace de JESUS-CHRIST couvre & défend nostre ame qui est la partie principale de l'homme, & nous protege dans nostre enfance spirituel-

le ; contre les attaques des demons qui nous ont déclaré une guerre irreconciliable, & qui s'efforcent inceſſamment de nous porter des coups, & de nous faire des bleſſures mortelles.

Enfin pour le dire en peu de mots, la ceinture dont nous nous ceignons les reins, eſt la marque de la mortification des cupiditez ; le ſcapulaire qui ſe met ſur les épaules, eſt le ſigne de la croix que nous devons porter ; & le chaperon, de la ſimplicité & de l'innocence des enfans de JESUS-CHRIST.

Que noſtre vie donc, mes freres, & noſtre converſation ſoit conforme à nos vêtemens ; & prenons garde de ne nous pas rendre indignes de l'habit que nous portons. Comme nous avons quitté les plus grandes choſes, quittons auſſi les plus petites. Aprés avoir renoncé au monde, renonçons encore à toutes les affections qui nous y lient & nous y attachent, car ſouvent nous y tenons par des engagemens de rien, ſur leſquels nous ne faiſons aucune attention.

Ainſi ſi nous deſirons que ce renoncement ſoit effectif & veritable, travaillons à détruire noſtre volonté propre. C'eſt par-là qu'avec la grace de Dieu, nous nous avancerons peu à peu dans ſes voies, & que nous acquererons enfin cette bien-heureuſe impaſſibilité de ame.

Il n'y a rien, mes freres, qui nous ſoit ſi avantageux que ce renoncement, puiſque c'eſt par-là que nous poſſederons toutes les vertus : & comme un homme qui ſe met en chemin

& qui rencontre en marchant une voie plus courte, s'en sert pour achever plus promptement son voiage; de mesme celuy qui s'applique à retrancher sa volonté, trouve un moyen facile pour s'affranchir de toutes ses convoitises, & pour arriver en suite avec le secours de Dieu à cette insensibilité sainte, qui rend nos ames entiérement pures & victorieuses de toutes les passions.

Or il nous est facile, mes freres, de rompre nostre volonté en diverses manieres, & mesme dans les moindres occasions. Un Moine, par exemple, sort pour un instant de son Monastere; il voit par hazard quelque chose qui tombe sous sa veuë, & ses pensées luy suggerent de s'arrester pour la considerer. S'il resiste à ce mouvement, il rompt sa volonté propre: il trouve quelques personnes qui s'amusent à discourir ensemble, il se sent porté à les joindre & à s'entretenir avec elles; s'il y resiste, il renonce à sa volonté propre: il luy vient dans l'esprit d'aller voir à la cuisine ce qu'on y appreste; s'il y resiste, il retranche sa volonté propre: il s'apperçoit qu'on a mis quelque chose en quelque lieu, il luy prend envie de demander qui l'y a apporté; s'il s'en abstient, il rompt sa volonté propre, c'est ainsi qu'un Religieux en se combattant & se contrariant en quantité de petites choses, peut acquerir l'habitude de se vaincre, passera de là jusqu'à mettre son repos & sa joie à renoncer à soy-mesme dans les plus importantes; & enfin il s'élevera jusqu'à ce degré de vertu, de n'avoir plus de volonté propre; en sorte

que tout ce qui peut luy arriver, luy eſt bon, le ſatisfait, & le contente : ainſi il ſe trouve que ne voulant en rien du monde faire ſa volonté, ſa volonté s'accomplit toûjours ; car toute choſe, & tout évenement eſt conforme à la volonté de celui, qui eſt indifferent, & qui n'en a point de particuliere.

Voiez-vous donc, mes freres, quel progrés on fait en détruiſant peu à peu ſa volonté ? L'exemple du bien-heureux Doſithée nous fait toucher au doigt la verité que j'avance. Vous ſçavez quelle vie il avoit menée dans le monde, dans quelles délices & dans quelle moleſſe il avoit toûjours vêcu : & vous ſçavez auſſi avec quelle promptitude cét homme qui n'avoit jamais oüi parler de Dieu, s'eſt élevé à une perfection éminente, en renonçant à ſon propre eſprit, & en embraſſant une parfaite obeïſſance. Car vous n'ignorez pas de quelle maniere Dieu a glorifié ſon ſerviteur, n'ayant pas permis qu'une vertu ſi éclatante demeuraſt cachée & inconnuë aux hommes. Il le fit voir dans une viſion à un ſaint Solitaire dans la compagnie de ſes Saints, joüiſſant avec eux d'un meſme bonheur & d'une meſme beatitude.

Je veux vous dire un autre exemple ſemblable dont j'ay eſté le témoin, afin de vous faire voir, que la deſtruction de la volonté, & l'obeïſſance eſt ſi puiſſante, qu'elle délivre meſme de la mort.

Lors que je demeurois dans le Monaſtere de l'Abbé Siride, il y vint des contrées d'Aſcalon un Religieux envoié par ſon Superieur,

qui estoit un vieillard d'une vertu rare. Il avoit ordre de retourner dans le même jour vers le coucher du Soleil. Dans ce mesme temps il survint une tempête furieuse accompagnée d'orages & de tonnerres, avec une pluye si abondante, que le torrent qui estoit proche le Monastere, grossit, & innonda tout le pays.

Cét obstacle n'empêcha pas ce Religieux de vouloir s'en retourner, pour obeïr au commandement de son Abbé. Nous le conjurâmes d'en perdre la pensée ; & nous luy representâmes, qu'il ne pouvoit pas éviter d'estre submergé dans le fleuve. Enfin voyant que nos priéres ne pouvoient rien gagner sur son esprit, nous nous resolûmes de l'accompagner jusqu'au torrent, dans l'esperance qu'il n'en auroit pas plûtost veu le débordement, qu'il se détermineroit de luy-mesme à retourner sur ses pas. Etant donc arrivé sur le bord du fleuve, il se dépoüilla, & ne retenant que son scapulaire pour se couvrir, il fit un pacquet du reste de ses habits ; il le mit sur sa tête, & se jetta dans le torrent qui couroit avec une violence, & une rapidité si extraordinaire, qu'on ne pouvoit le regarder sans effroy. Il se mit à la nage ; mais comme nous étions saisis de crainte & d'apprehension de le voir perir dans le milieu des eaux, nous apperçûmes qu'il avoit passé tout d'un coup à l'autre bord ; où s'étant revêtu de ses habits, il se mit à genoux pour nous demander nostre benediction ; & aprés l'avoir receuë, il continua son chemin, & s'en alla promptement à son Monastere, nous laissant dans l'admiration & dans la surprise, en

voyant quelle eſt la force de l'obeïſſance, qui l'avoit rendu intrepide, & l'avoit ſoûtenu dans une rencontre où nous ne pourrions pas ſeulement le voir ſans craindre & ſans trembler.

Je vous rapporterai, mes freres, un autre évenement ſur ce meſme ſujet. Un Solitaire s'en étant allé par l'ordre de ſon Superieur pour les beſoins de ſa communauté dans un village chez celuy qui avoit le ſoin des affaires de la maiſon; il fut ſollicité par la fille de cét homme d'affaires: mais auſſi-toſt qu'il eut levé les mains au Ciel, & qu'il ſe fut écrié, Vous qui eſtes le Dieu de mon Pere & de mon Abbé, délivrez-moy, il ſe trouva dans le chemin qui conduiſoit à Scethé où demeuroit ſon Superieur.

Vous voiez, mes freres, quelle eſt la force de l'obeïſſance: vous voiez quelle fut la vertu & l'efficace de ces paroles, & quel ſecours nous trouvons, en nous ſervant au prés de Dieu du merite des priéres de noſtre Superieur. Car auſſi-toſt que ce Religieux eut dit, Seigneur, je vous conjure par les prieres de mon Pere & de mon Abbé, délivrez-moy, Dieu l'exauça, le tira du peril où il étoit, & il fut tranſporté tout d'un coup dans ſon chemin.

Faites attention, mes freres, ſur l'humilité & la pieté de ces deux Religieux. Ils ſe trouvoient reduits à une neceſſité preſſante. Le vieillard vouloit envoier ſon Religieux à cét homme d'affaires, & il ne luy ordonna pas d'y aller, mais il luy demanda s'il le vouloit bien: le Frere ne luy repliqua point, je m'y en vais;

mais il luy dit seulement, je ferai ce que vous voudrez; parce que d'un costé il craignoit de s'exposer à la tentation, & de l'autre de manquer à l'obeïssance; & dans cette incertitude & cette anxieté, le Superieur luy dit qu'il partît & qu'il s'en allât : & le Religieux ne répondit point, j'espere que la protection de Dieu me défendra, mais j'espere que les prieres de mon Abbé me soûtiendront: & lors que ce Frere se trouva dans la tentation, il ne dit point, mon Dieu, secourez-moy, mais bien, Seigneur, délivrez-moy par la vertu des prieres de mon Pere & de mon Abbé; ainsi l'un & l'autre mit sa confiance dans la priere de son Superieur.

Voiez-vous, mes freres, de quelle sorte ils ont joint l'humilité & l'obeïssance. Car comme lors qu'on prépare & qu'on attelle un chariot, un seul cheval ne suffisant pas pour le tirer, il est necessaire, d'y en mettre un autre; de mesme il faut que l'obeïssance & l'humilité se soûtiennent & se donnent la main. Et comment est-ce que l'on pourra meriter cette grace, sinon par la violence que l'on se fera pour sacrifier sa volonté, en s'abandonnant aprés Dieu dans la main de son Superieur, sans hesiter, mais dans une obeïssance entiére, & dans une assurance ferme & constante, que la soûmission que l'on a pour ses ordres, c'est à Dieu mesme qu'on la rend. C'est celuy qui se conduit de la sorte qui est digne de misericorde, & qui merite d'estre sauvé.

On rapporte que saint Basile visitant quel-

ques-uns de ses Monasteres, demanda au Superieur s'il y avoit quelqu'un entre ses Freres qui fist son salut ; à quoy l'Abbé luy répondit, j'espere, qu'il n'y en a un seul qui ne se sauve par le secours de vos prieres. Saint Basile luy fit une seconde fois la mesme demande, & luy qui avoit l'esprit de Dieu, comprenant ce qu'il luy vouloit dire, il luy répondit, que oüi ; & ayant fait venir celuy dont il luy vouloit parler, le Saint luy dit de luy donner à laver. Il fit dans le moment mesme ce qu'il luy ordonnoit, & aprés que le Saint eut reçû de luy cét office de charité, il prit le bassin, & luy dit, souffrez que je vous lave à mon tour ; & aussi-tost sans discernement, ni resistance, il fit ce que desiroit de luy saint Basile. Le Saint aprés l'avoir connu par cette épreuve, luy dit, Quand j'entrerai dans le Sanctuaire, suivez-moy, & faites-moy ressouvenir de vous imposer les mains. Il fit simplement ce qui luy avoit esté commandé, & lors que saint Basile fut entré dans le Sanctuaire il ne manqua pas de le faire ressouvenir de luy imposer les mains : ce que le Saint ayant fait il le prit auprés de luy ; car à qui pouvoit-il mieux appartenir d'estre avec ce grand Saint tout rempli de l'esprit de Dieu, qu'à ce bienheureux Disciple ?

Pour vous, mes freres, je ne vois pas que vous nous aiez encore donné aucune preuve de cettte obeïssance si simple & si parfaite ; ni que vous connoissiez combien elle peut contribuer à vostre repos.

Je proposai un jour cette question à l'Abbé

Act. 14. 21. „ Jean Disciple de l'Abbé Barsanuphe. L'Ecriture, luy-dis-je, nous apprend qu'on n'entre dans le Royaume des Cieux, que par beaucoup de travaux & de tribulations, & voyant que jusqu'icy, je n'en souffre aucune, que faut-il que je fasse pour empêcher la perte de mon ame, me trouvant exempt de toute peine & de toute tentation. J'avois accoûtumé lors qu'il me venoit quelque pensée de la mettre sur des tablettes, & de l'écrire à ce Saint homme; & c'est ainsi que je luy proposois mes doutes avant que je fusse occupé à le servir, & je n'avois pas encore achevé de luy exprimer mes difficultez que ressentant du soulagement & de la consolation, je me trouvois dans la paix: & comme je ne connoissois pas encore quelle estoit la puissance de la vertu, c'est à dire de l'obeïssance, & que je sçavois qu'il est écrit que ce sont les afflictions qui ouvrent les portes du Royaume du Ciel, j'apprehendois pour mon salut. Ce qu'ayant fait connoître à ce saint Abbé, il me répondit, ne vous troublez point, si vous n'avez rien à souffrir; car tous ceux qui s'abandonnent à l'obeïssance de leurs Superieurs, vivront sans inquiétude & joüiront d'un veritable & d'un éternel repos.





II. INSTRUCTION.

De l'Humilité.

UN Ancien Pere disoit autrefois : Par dessus toutes choses, l'Humilité nous est necessaire, & nous devons estre prêts en toutes occasions d'avoüer que nous avons manqué, & de dire cette parole, pardonnez-moy ; car nous surmontons par l'humilité toutes les attaques de nos ennemis & tous les efforts de nostre adversaire. Mais que veulent dire ces paroles ? & pourquoy ce Solitaire a-t-il dit, que nous avions plutost besoin de l'Humilité, que de la temperance, puisque l'Apôtre enseigne, que celuy qui est engagé dans le combat doit s'abstenir de tout ? (1. ad Cor. 9. v. 25.) pourquoy n'a-t-il point parlé de la crainte, puis que l'Ecriture nous apprend, que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, & que par son moyen il n'y a point de maux que nous n'évitions ? (Ps. 110. v. 9. & Proverb. c. 1. v. 7.) Pourquoy n'a-t-il pas plutost dit, que nous avions besoin de la vertu, de l'aumône, ou de la foy, puis qu'il est écrit que la foy & l'aumône effacent les pechez, & que selon l'Apôtre, on ne sçauroit plaire à Dieu sans la foy. (Prover. 15. v. 27.) (Job. 4. v. 11. & Prover. 15. 15. v. 27.) Si donc il est impossible de se rendre agreable à Dieu sans la pratique de toutes ces vertus ; pourquoy est-ce que cét ancien Pere déclare, que (Heb. 11. 6.)

nous avons besoin de l'Humilité préferablement à toutes les autres qui sont si necessaires ?

L'intention de ce saint homme a esté de nous montrer, mes freres, qu'on ne peut acquerir, ni la foy, ni l'aumône, ni la temperance, ni la crainte de Dieu, ni aucune autre vertu sans l'humilité, & c'est ce qui luy a fait dire que nous avons plus besoin de l'humilité que de toute autre vertu, que nous devons toûjours estre prêts de nous condamner nous-mesmes, & que c'est par elle que nous ruinons toutes les entreprises de nostre ennemi, & de nostre adversaire. Vous voiez-donc, mes freres, quelle est la puissance de l'Humilité, & de la force de cettte parole, pardonnez-moy.

Mais pourquoy le demon est-il appellé non seulement ennemi, mais encore adversaire ; en voicy la raison. Il est nommé ennemi, parce qu'il hait les hommes, & qu'il leur tend incessamment des pieges. Il est appellé adversaire, parce qu'il emploie tous ses efforts pour empêcher le bien qu'ils veulent entreprendre. Si quelqu'un veut prier, il s'y oppose, en remplissant son esprit de pensées fâcheuses, en le liant par la langueur & par le dégoust comme par autant de chaînes. Si un autre songe à exercer la misericorde, il l'en détourne par l'attachement au bien, & par l'insensibilité qu'il luy inspire. Si quelqu'un veut veiller, il l'en empêche en l'attaquant par la paresse & par l'amour déreglé du repos. En un mot, il met des obstacles à tout le bien que nous prétendons faire : mais tous les efforts de cét en-

nemy & de cét adversaire deviennent inutiles par le moyen de l'humilité; car c'est une vertu excellente, & d'un merite qui ne se peut comprendre.

Il n'y a aucun des Saints qui n'ait marché par cette voie; & c'est par les travaux de l'humilité que nous racourcissons nostre chemin, selon cette parole du Prophete : jettez les yeux, Seigneur, sur mon humiliation, & sur mes peines, & pardonnez-moy tous mes pechez. Je me suis humilié, & le Seigneur m'a sauvé; car l'humilité seule, ainsi que disoit l'Abbé Jean, est capable de nous faire entrer dans le Royaume de JESUS-CHRIST: quoy qu'on ne s'y avance que peu à peu, & par un progrés plus lent & moins sensible.

a Ps. 24. 18.
a Ps. 114. 6.

Humilions-nous donc, mes freres, & nous asseurerons nostre salut. Si la maladie, ou la foiblesse fait que nous ne pouvons entreprendre de grands travaux, mettons toute nostre étude à nous humilier, & j'espere de la bonté de Dieu que le peu que nous ferons, pourvû qu'il soit accompagné d'une humilité sincere, nous rendra participans du bonheur des Saints, qui ont servi JESUS-CHRIST en ce monde par de grandes épreuves, & de continuelles souffrances. Nous sommes malades, nous n'avons pas la force de travailler; j'en demeure d'accord; mais qui nous empêche de nous humilier.

Heureux, mes freres, est celuy qui a acquis l'Humilité : car cette vertu est d'une grande étenduë, ainsi qu'un homme de Dieu nous l'a déclaré, lors que pour nous faire connoistre

quel est celuy qui est veritablement humble, il nous a dit que l'humilité ne se met point en colere, qu'elle ne fâche & ne blesse personne ; & cependant il semble que nous regardions cette vertu, comme si elle ne nous touchoit point, & qu'elle nous fût étrangere. L'Humilité n'a aucun autre ennemi que la vaine gloire, & c'est elle qui nous préserve de tomber dans ce peché. On se met en colere pour l'amour du bien ; on se fâche pour la bonne chere, mais l'humilité ne connoît point ces sortes de maux.

1. ad Cor. 13. v. 5.

L'Humilité est quelque chose de grand, puisqu'elle peut attirer la paix de Dieu dans nos ames, & que cette grace ensuite la couvre & la guarantit de ces deux passions si dangereuses. Car y a-t-il rien qui le soit davantage, que de provoquer son prochain à la colere, & de s'y mettre soy-même. Rien n'est assûrement plus éloigné de l'état d'un Moine que ce dereglement, & s'il n'a soin d'appaiser cette émotion par son humilité, lors qu'il sent & qu'il s'apperçoit qu'elle s'éleve, il tombera tout aussi-tôt dans la puissance du demon par le trouble qu'il se causera à luy-même, comme par celuy qu'il donnera aux autres ; & c'est ce qui a fait dire à cét homme de Dieu, que l'humilité ne sçait ce que c'est que de s'irriter, n'y d'irriter personne ; parce qu'elle nous met à couvert de ces deux passions, & qu'elle nous affranchit de toutes les autres.

Saint Antoine un jour ayant vû en esprit les pieges du demon tendus sur toute la terre, poussa de profonds soûpirs, & demanda à Dieu,

qui est-ce qui pourroit en échapper. Dieu luy répondit, que c'étoit l'Humilité; & ce qui est de plus merveilleux, il ajoûta, qu'elle n'en recevroit pas la moindre atteinte. Vous voyez quelle est la puissance de cette vertu. Dans la verité il n'y a rien de plus fort. Car s'il arrive quelque disgrace à celuy qui est humble, aussitôt il rentre en luy-même, il se condamne comme l'ayant bien merité : Il ne se plaint jamais de personne, & jamais il ne rejette sur les autres la cause de sa peine: Enfin il est toûjours sans tristesse, exemt de trouble & joüissant d'une parfaite tranquillité. C'est ce qui fait qu'il ne fâche personne, & que personne ne le fâche; & qu'ainsi ce saint homme a eu raison de dire, qu'il n'y a rien qui nous soit si necessaire que l'humilité.

Mais il faut sçavoir qu'il y a deux especes d'humilité, comme deux especes d'orgüeil. La premiere espece d'orgüeil, est lors que l'on méprise son frere, qu'on le considere comme un homme de rien, & qu'on s'éleve au dessus de luy. Celuy qui commet cette faute, s'il ne la repare aussi-tôt avec soin & avec sentiment, ne sera pas long-temps sans tomber dans l'autre espece d'orgüeil, qui est de s'élever contre Dieu mesme, & il luy ôtera bien-tôt la gloire du bien qu'il a pû faire par sa grace, afin de se l'attribuer.

Je vis un jour un Solitaire qui se laissa aller dans ce déplorable êtat; & dans le commencement de son malheur, si quelqu'un de ses freres luy donnoit quelques avis, il se mocquoit de luy, & luy répondoit hardiment : De quoy

ſe mêle celuy-là ? il n'y a que l'Abbé Zozime, & ceux qui ſont avec luy, qui meritent qu'on les eſtime & qu'on les écoute. Enſuite il ne traita pas mieux celuy-cy que les autres, & ne fut pas long-temps ſans dire, il n'y a que l'Abbé Macaire qui vaille quelque choſe : Il paſſa de ſaint Macaire à ſaint Baſile, & à ſaint Gregoire, & n'en faiſant non plus de cas que des premiers, il alla juſqu'à ſaint Pierre & à ſaint Paul ; & ſur cela, je luy dis, je ſuis aſſûré, mon frere, que vous mépriſerez ceux-cy comme les Zozimes, les Macaires, les Gregoires, & les Baſiles : En effet, je ne me trompay pas, car il ne differa point de dire ; Qui eſt ſaint Pierre ? Qui eſt ſaint Paul ? Il n'y a que la Trinité ſainte. Enfin il en vint juſqu'à cét excés d'impieté, qu'il s'éleva contre Dieu meſme, & eut l'inſolence de le mépriſer comme il avoit fait ſes ſerviteurs. Cela nous fait voir, mes freres, combien il eſt important de combattre cette premiere eſpece d'orgüeil, de crainte de tomber peu à peu dans l'horreur de la ſeconde.

L'orgüeil ſe diviſe encore en deux manieres, l'un eſt propre aux gens du monde, & l'autre aux Solitaires. Le premier, eſt quand on ſe rehauſſe au deſſus de ſon prochain, ou parce qu'on a plus de richeſſes, ou qu'on eſt mieux fait que luy, ou qu'on a plus de nobleſſe, & plus de naiſſance. Lors donc que nous nous élevons, ou que nous nous enflons pour ces ſortes d'avantages, ou bien parce que noſtre Monaſtere eſt plus grand, ou plus riche, ou plus nombreux, il faut que nous ſçachions que

nous

nous ſommes dominez par ce premier genre d'orgueil. Il y en a d'autres qui ſe glorifient pour des dons & des qualitez naturelles, par exemple, de ce qu'ils ont une belle voix, qu'ils chantent agréablement, qu'ils ont les inclinations douces & honneſtes, ou qu'ils ſont adroits & propres pour toutes les choſes auſquelles on les applique. L'orgueil de ces perſonnes paroît moins groſſier & plus ſpirituel, que celuy de ceux dont j'ay parlé d'abord ; mais toutefois il ſe doit rapporter à la vanité & à l'orgüeil du monde.

Mais pour l'orgueil qui eſt propre aux Moines, c'eſt quand un Solitaire ſe glorifie à cauſe de ſes veilles, de ſes jeûnes, de ſa pieté, de la regularité de ſa converſation, de ſon zele & de ſon amour pour la diſcipline ; & quand il arrive encore qu'il s'humilie, & qu'il s'abbaiſſe dans le deſſein d'en tirer de la gloire. Tout cela eſt un effet de cét orgueil qui eſt propre aux Moines. Il ne faut point, mes freres, nous glorifier en quoy que ce ſoit : Et ſi cela ne nous eſt point permis à l'égard des vertus monaſtiques, il nous l'eſt encore moins à l'égard des choſes du monde.

Nous vous avons expliqué la difference qu'il y a entre ces deux eſpeces d'orgueil ; il nous reſte à vous dire quelles ſont les deux eſpeces d'humilité. La premiere ſe remarque lors qu'un Religieux croit ſon frere plus ſage, & meilleur que luy en toutes choſes : Et en un mot, ſelon la parole d'un ancien Pere, lors qu'il n'y a perſonne auquel il ne s'eſtime inferieur.

La ſeconde conſiſte à attribuer à Dieu ſeul

tout le bien que l'on fait. C'est-là l'humilité parfaite des Saints ; & elle naît comme naturellement dans les ames par l'observation des preceptes. Car comme les branches des arbres sont toutes courbées, & toutes panchées vers la terre, lors qu'ils portent des fruits en abondance, & qu'au contraire lors qu'ils n'en ont point, elles se tiennent droites & s'élevent en haut ; & qu'il y a mesme des arbres qui produisent d'autant moins que leurs branches montent davantage ; en sorte que pour les faire produire, il faut y attacher des pierres dont le poids & la pésanteur les tire en bas : De mesme quand les ames se ravallent & s'humilient, c'est pour lors qu'elles sont fecondes & abondantes en fruits, c'est à dire, en vertus, & d'autant plus qu'elles en portent, d'autant plus elles s'abaissent ; & plus les Saints s'approchent de Dieu, plus ils se reconnoissent pecheurs.

Je me souviens que parlant un jour de l'humilité, un des principaux de la ville de Gaze fut extrêmement surpris de ce qu'il m'entendit dire, que plus un homme s'approche de Dieu, plus il s'estime pecheur : Il s'écria dans son étonnement, comment cela se peut-il faire ? & ne pouvant comprendre ce que je disois, il desira d'en estre éclairci : Je luy dis pour le satisfaire ; je vous prie de me dire ce que vous vous estimez dans vostre ville ; je m'y considere, me répondit-il, comme le premier, & le plus considerable de tous ; mais si vous alliez à Cesarée, repris-je, quelle opinion auriez-vous de vous-même ? Je m'y verrois, me répliqua-t-il, comme le moindre entre les personnes les plus

qualifiées ; mais si vous alliez à Antioche, continuay-je, quel y seriez-vous à vostre jugement ? je me regarderois, me répondit-il, comme un simple bourgeois : Et si vous passiez jusqu'à Constantinople, luy dis-je encore, & que vous y approchassiez de la personne de l'Empereur, en quel rang vous mettriez-vous ? je ne m'y considererois, ajoûta-t-il, que comme un pauvre. Alors je luy dis, c'est ainsi que font les Saints ; plus ils s'approchent de Dieu, plus ils se croyent pecheurs.

Lors qu'Abraham eut le bonheur de voir le Seigneur, il se donna le nom de terre & de poussiere. Isaïe s'écria, miserable & impur que je suis ! Daniel estant dans la fosse des lions, & voyant le Prophete Habacuc qui luy apportoit à manger, & qui luy dit, prenez ce que le Seigneur vous envoie, il luy répondit : Est-il possible que le Seigneur se soit ressouvenu de moy ! O que son cœur fut rempli d'une humilité profonde, quand il se vit dans cette fosse ; & c'est sans doute ce qui fut cause que ces bêtes si cruelles, ne luy firent aucun mal, toutes les fois qu'il y fut mis. Ce saint Prophete s'estonne de ce que Dieu se souvient de luy dans son malheur, & qu'il daigne luy en donner des marques.

Gen. c. 18. 27.
Is. c. 6. v. 5.
Dan. c. 14. v. 37.

Voyez, mes freres, jusques où va l'humilité des Saints, & quelles sont en cela les dispositions de leurs ames, puisque même, lors que Dieu les envoye pour secourir les hommes, leur humilité les porte à refuser cette mission par l'éloignement qu'ils ont de la gloire ; & de mesme que si on vouloit couvrir un hom-

me revêtu d'un riche habit, de quelque robe sale & déchirée, il la rejetteroit aussi-tôt, de crainte de gâter ce vêtement magnifique; ainsi les Saints estant ornez de vertus, fuïent toute la gloire humaine, afin que leur sainteté n'en soit ni affoiblie, ni alterée.

Pour ceux qui la desirent, on peut les comparer à un homme tout dépoüillé qui chercheroit des haillons pour se couvrir : De mesme celuy qui est destitué de toute vertu, fait ce qu'il peut pour se parer & pour se rehausser par la gloire du monde. Mais les Saints, comme nous venons de le dire, s'excusent par un sentiment d'humilité, lors que Dieu les veut envoyer pour étre les Protecteurs & les Défenseurs des hommes. Nous voyons que Moïse
Exod. c. 4 v. 10. & v. 13. dit à Dieu, je vous prie, Seigneur, donnez la „ commission, dont vous voulez me charger à un „ autre, qui en soit plus capable que moy, parce „ que je n'ay pas la liberté de la parole. Jeremie
Jer. c. 1. v. 6. „ répond à Dieu, je ne suis qu'un enfant, & je „ ne sçay point parler. Tous les Saints ont acquis cette humilité, par l'observation exacte des Commandemens du Seigneur. Personne ne peut expliquer ce que c'est que cette humilité, & de quelle maniere elle se produit dans nos ames, s'il ne l'a appris auparavant par sa propre experience; car ce n'est point l'instruction des hommes qui la fait connoître.

Le saint Abbé Zozime discouroit un jour de l'humilité, & un Sophiste s'y étant rencontré, & voulant s'instruire avec soin de ce qu'il disoit, luy demanda, comment pouvez-vous vous estimer pecheur ? Ne voyez-vous pas

que vous estes Saint, & que vous étes rempli de vertus ? Ne vous appercevez-vous pas que vous observez les Commandemens de Dieu? Comment est-ce qu'avec tout cela, vous vous regardez comme un pecheur ? L'Abbé Zozime ne sçachant que luy répondre, luy répliqua simplement ; je ne sçay que vous dire, mais je m'estime tel que je vous le dis. Le Sophiste persistant, & voulant sçavoir comment cela pouvoit étre, & le vieillard ayant peine à luy faire entendre la chose, commença à luy dire avec sa simplicité ordinaire : Ne m'embarrassez-point par vos subtilitez, je vous le repete encore, je me crois tel que je le dis : Et comme je vis que ce saint homme hésitoit à répondre, je dis à ce Sophiste : Il en est de cela comme de la Dialectique & de la Medecine ; lors que quelqu'un s'instruit dans ces sciences, & les pratique tout ensemble, il en prend peu à peu l'habitude ; & cependant il ne peut dire, ni exprimer comment cela s'est fait : Mais la verité est, qu'on les acquiert insensiblement par l'usage & par la pratique. On peut dire la même chose de l'humilité. C'est une vertu à laquelle on arrive en gardant les Commandemens de Dieu, & c'est ce que l'on ne peut faire comprendre par la parole. Alors l'Abbé Zozime m'embrassa avec joye, & me dit, Vous avez trouvé le nœud de l'affaire, la chose est comme vous la dites. Le Sophiste reçut la solution de son doute, & demeura content : Car nos Anciens ont dit, qu'on pouvoit apprendre ce que c'est que l'humilité en l'exerçant, mais qu'aprés l'avoir acquise, on ne pouvoit expli-

quer par la parole, ce qu'elle étoit.

L'Abbé Agathon étant prest de mourir, & les freres qui l'assistoient, luy disant, hé quoy mon Pere, craignez-vous donc la mort, comme les autres? Il leur répondit, il est vray que je me suis toûjours efforcé, autant que je l'ay pû, d'accomplir les Commandemens du Seigneur; mais je suis homme, & je ne sçais si mes actions luy ont été agréables; car le jugement de Dieu est bien different de celuy des hommes. Il est vray qu'il nous a donné & des lumiéres pour connoître l'humilité, & des voies pour nous y conduire, & néanmoins on ne sçauroit ni concevoir, ni faire connoître par des discours de quelle sorte elle se forme dans les ames, & celuy-là seul le peut sçavoir qui s'est rendu digne de l'apprendre par ses œuvres.

Les saints Peres nous ont dit bien des fois quel étoit son principe, & ce qui la produisoit dans nos ames. Un Ancien étant interrogé par un de ses freres, ce que c'étoit que l'humilité, luy répondit, que c'étoit quelque chose de grand & de divin; que les moyens de l'acquerir étoient les travaux corporels, quand ils se faisoient avec esprit, la priere & le sentiment du cœur, par lequel on s'estimoit inferieur à tout le monde, mais qu'elle étoit une vertu toute celeste, & qu'il n'étoit pas possible de la comprendre.

Il reste à sçavoir de quelle sorte les travaux corporels peuvent contribüer à l'acquisition d'une qualité spirituelle. Car pour ce qui est de s'abaisser au dessous des autres, nous avons déja

dit que c'étoit une disposition opposée au premier genre d'orgueil. (Et veritablement, comment est-ce que celuy qui s'humilie de la sorte, pourroit s'estimer plus que son frere, s'élever au dessus de luy, le mépriser, & s'en plaindre?) Il n'est pas moins évident que la priere continüelle combat le second. Car il est certain que celuy qui est humble, qui est pieux, & qui connoit qu'il ne peut faire aucun bien, si Dieu ne le regarde, & ne le protege, s'adresse incessamment à luy, afin qu'il daigne luy faire misericorde, & celuy qui implore sans cesse la clemence de Dieu, ne sçauroit ignorer quel est celuy de qui il reçoit la grace & le pouvoir de faire tout le bien qu'il fait, & il ne peut ni s'en glorifier, ni l'attribüer à ses propres forces, mais il donne à Dieu toute la gloire de ses bonnes œuvres, comme à celuy qui en est la source & le principe; il luy en rend de continüelles actions de graces, & il ne discontinuë point d'avoir recours à sa bonté, dans la crainte que la protection qu'il a accoûtumé d'en recevoir ne vienne à luy manquer en quelques rencontres, & qu'il n'éprouve, à son grand malheur, quelle est sa foiblesse & son impuissance. C'est ainsi que l'humilité le conduit à la priere, & la priere à l'humilité. Comme il ne cesse point de pratiquer les bonnes œuvres, il ne cesse point aussi de s'humilier, & plus il s'humilie, plus il ressent l'assistance de Dieu, & fait toûjours de nouveaux progrés dans la vertu par le moyen de l'humilité.

1. Ad Thes. 5. 16.

Mais pourquoi ce sage vieillard dit-il, que les travaux corporels procurent l'Humilité? Quel

rapport y a-t-il entre les travaux & les dispositions interieures de l'ame ? C'est, mes freres, ce que je vas vous expliquer.

Depuis que l'ame, comme dit saint Gregoire de Nazianze, est tombée dans la transgression du précepte par l'amour du plaisir, & par la liberté qu'elle s'est donnée de suivre le mensonge; qu'elle s'est attachée aux choses sensibles, & qu'elle est devenuë en quelque maniere toute terrestre & toute charnelle, selon les paroles de l'Ecriture : Mon esprit ne demeurera plus
Gen. c. 6. v. 3. „ dans l'homme, parce qu'il n'est plus que chair,
„ elle se trouve dans un état si déplorable, qu'elle prend part, qu'elle s'interesse, & qu'elle entre dans toutes les choses qui se passent dans les sens. C'est pour cela que cet ancien Pere a dit, que les travaux du corps la conduisent à l'humilité. Car comme un homme qui joüit d'une santé vigoureuse, & un autre qui est affoibli par les maladies : Un homme qui est travaillé de la faim, un autre qui est rempli & rassassié de viandes; un homme qui est monté sur un cheval, ou assis sur le Trône, & un autre couché par terre ou sur le fumier; un homme revétu d'habits magnifiques, & un autre qui n'est couvert que d'habillemens déchirez, ont des dispositions bien differentes : Ainsi le travail abbaisse le corps; & l'humiliation du corps ne manque jamais de réjaillir & de se communiquer à l'ame. De sorte que c'est avec beaucoup de raison & de fondement, que cet ancien Pere a dit, que le travail du corps procure l'humilité. C'est ce qui fit qu'Evagre étant tenté de l'esprit de blasphême, & sçachant qu'il naît de l'or-

gueil comme de sa source, & que l'abaissement du corps produit l'abaissement de l'esprit, passa quarante jours exposé à l'air; en sorte que son corps se trouva tout rempli de ces insectes qui naissent, & qui s'attachent à la peau des bêtes sauvages: Or ce qui l'obligeoit de se livrer à une mortification si rude, n'étoit pas directement l'envie de se délivrer de l'esprit de blasphême, mais bien d'acquerir par cette peine, une humilité veritable & sincere. Demandons à Dieu, mes freres, qu'il luy plaise par sa bonté de nous accorder cette vertu, qui nous garantit d'une infinité de maux, & qui nous protege, & nous mette à couvert de ce grand nombre de tentations si dangereuses & si funestes.





III. INSTRUCTION.

De la Conscience.

Gen. 2. 7. LORS que Dieu créa l'homme, il luy inspira quelque chose de divin, sçavoir un sentiment interieur, comme une étincelle, un feu, & une lumiére pour éclairer sa raison, & luy donner la puissance de discerner le bien d'avec le mal; ce qui est la Loy naturelle, & ce qui s'appelle la conscience. Nous en voyons une figure, selon l'application que nos Peres ont fait des puits qui avoient été
Gen. c. 26. 18. creusez par Jacob, & qui furent comblez par les Philistins.

Les Patriarches & tous les Saints avant la Loy écrite, se gouvernant par le mouvement de leur conscience, eurent le bonheur de servir Dieu, & de luy plaire : mais les hommes ayant comme étouffé & détruit cette conscience par la grandeur & par le nombre de leurs pechez, nous avons eu besoin d'une Loy qui fût écrite: nous avons eu besoin des saints Prophetes : nous avons eu besoin que Jesus-Christ luy-même nostre Seigneur & nostre Roy décendît sur la terre pour r'allumer, pour faire revivre, pour r'enflammer par l'observation de sa sainte Loy, cette étincelle qui étoit presque toute morte & toute éteinte. Il est donc en nostre puissance, ou bien de l'étouffer encore de nouveau, ou

de faire enſorte qu'elle frappe nos yeux, & qu'elle nous éclaire, pourvû que nous nous laiſſions conduire par ſa lumiére & par ſes impreſſions. Car lors que noſtre conſcience nous inſpire de faire une choſe, & que nous negligeons de la faire, & qu'elle nous défend d'en faire une autre, & que nous la faiſons, cela s'appelle enfoüir ſa conſcience, & la couvrir de terre, & elle ne peut plus, ni nous rien dire, ni ſe faire entendre clairement, à cauſe de la charge & de la péſanteur dont elle eſt opprimée; ainſi qu'une lumiére au travers d'un vaſe obſcure, ne nous fait voir les objets que d'une maniére ſombre & tenébreuſe; & de même qu'il n'eſt pas poſſible de reconnoître ſon viſage dans un eau troublée par des ordures qu'on y a miſes; ainſi la tranſgreſſion des préceptes nous empéche tellement d'appercevoir ce que nous dicte noſtre conſcience, qu'il s'en faut peu que nous ne nous imaginions l'avoir entierement perduë. Car il n'y a perſonne en qui elle ſoit entierement détruite; parce que, ſelon que nous avons déja dit, elle eſt quelque choſe de divin qui ſubſiſte toûjours dans le fond de nos ames, & qui ne manque jamais de nous avertir de nos devoirs & de nos obligations.

Mais les habitudes que nous avons contractées de la mépriſer, & de paſſer par deſſus tous ſes ſentimens, font que nous n'avons plus d'attention ſur ce qu'elle nous inſpire. C'eſt ce qui donne lieu au Prophete de déplorer le malheur « Oſée. c. v. ij
d'Ephraïm; Ephraïm, dit-il, a eu l'avantage ſur « Sec. 70
ſon adverſaire, & il a foulé aux pieds le juge- «
ment. Il appelle la conſcience du nom d'adver-

Matt. 5. v. 25. & 26. „ faire : C'est pourquoy Jesus-Christ nous dit dans „ l'Evangile, accordez-vous au plûtost avec vô„tre adversaire, pendant que vous étes en che„min avec luy, de crainte qu'il ne vous livre au „ Juge, & le Juge, au Ministre de la Justice, & „ que vous ne soyez mis en prison : Je vous dis „ en verité, que vous ne sortirez jamais de là, que vous n'ayez payé jusqu'à la derniere obole.

Mais pourquoi Jesus-Christ appelle-t-il la conscience nostre adversaire ? C'est parce qu'elle combat toûjours contre nostre volonté dereglée, soit qu'elle nous reprenne, lors que nous manquons de faire les choses que nous devons, ou qu'elle nous accuse de faire celles que nous ne devrions pas faire. Pour ce qui est de ce chemin durant lequel il faut nous accorder avec nostre ennemi, saint Basile nous apprend, que c'est le cours de cette vie.

Estudions-nous donc, mes freres, pendant que nous vivons, de garder la pureté de nostre conscience : Ne souffrons point qu'en nulle occasion elle nous fasse aucun reproche : n'en negligeons pas le sentiment dans les choses les plus legeres ; puisqu'il est certain que si nous la méprisons dans celles qui semblent petites, nous la mépriserons méme dans les plus importantes. Car depuis que quelqu'un commence à dire, qu'importe-t-il que je dise cette parole ? Quel mal y a-t-il si je mange ce petit morceau ? quel inconvenient y a-t-il de faire cecy, ou de faire cela ? qu'est-ce que fait cecy ? qu'est-ce que fait cela ? on se nourrit d'une viande mauvaise & pleine d'amertume, & on vient jusqu'à passer par dessus tous les remors de sa conscience dans

les rencontres méme les plus considerables ; & dans la suite on ne manque pas de tomber dans un mépris & dans une insensibilité consommée.

C'est pourquoi, mes freres, prenons garde de ne point mépriser les choses qui nous paroissent petites : ne les negligeons point, comme si elles ne nous étoient d'aucune importance: elles ne sont pas petites : ce mépris est une plaïe qui s'augmente, c'est une mauvaise habitude que l'on contracte. Agissons avec prudence ; faisons attention sur les choses legeres ; de crainte qu'elles n'aient des suites & des consequences fâcheuses. On commence ou à bien, ou à mal faire par des choses petites, qui conduisent enfin à de grands biens, ou à de grands maux. C'est ce qui fait que nostre Seigneur nous avertit de conserver nostre conscience ; comme s'il disoit à quelqu'un en particulier ; que faites-vous miserable ? veillez sur vous-même ; accordez-vous avec vostre adversaire, pendant que vous étes en chemin avec luy. Il nous montre en cela, quel est le danger, & le sujet qu'il y a de le craindre, lors qu'il dit, afin qu'il ne vous mette « pas entre les mains du Juge, & que le Juge ne « vous livre pas à ses Ministres, qui vous jetteroient dans la prison. « Mat. 5. v. 25.

Mais que veulent dire ces paroles, je vous declare, que vous ne sortirez point de prison « que vous n'ayez payé jusqu'à la derniere obole. « Jesus-Christ nous enseigne par là, mes freres, « que la conscience ne nous accuse pas seulement dans le temps, soit lors que nous ne faisons pas le bien que nous devons faire, soit lors que nous Ibid. v. 26.

commettons le mal que nous ne devons pas commettre, en nous avertissant par des remors, & par des impressions secretes; mais qu'elle continuëra de le faire dans toute l'éternité. C'est ce qu'il nous marque par ces paroles, de crainte que nostre adversaire ne nous livre au Juge; & ce qui suit.

Mais il faut sçavoir que l'on garde sa conscience en plusieurs manieres. Car on la conserve soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard du prochain, soit à l'égard des choses sensibles, & exterieures. Nous gardons nostre conscience à l'égard de Dieu, lors que nous obeïssons à ses ordres & à ses Commandemens, mesme dans les choses dans lesquelles nous ne sommes pas exposez, ni à la vûë, ni à la censure des hommes, & qui se passent entre Dieu & nous dans le secret. Celui-là au contraire peche contre sa conscience, qui, par exemple, neglige de s'appliquer à la priere, ou qui ne veille pas sur son cœur; mais qui au lieu de se faire violence pour resister aux mauvaises pensées dont il est attaqué, y donne son consentement, & s'y laisse surprendre; ou qui sçachant que son frere a dit, ou a fait quelque chose, forme de luy des soupçons des-avantageux, le juge, ou le condamne: Et en general, celuy qui n'est pas fidele à rendre à Dieu ce qu'il luy doit, dans toutes les circonstances de sa vie, dans lesquelles il n'a point d'autre témoin que Dieu-mesme, & sa conscience.

Garder sa conscience à l'égard de son prochain, c'est s'abstenir de tout ce que l'on connoit qui le peut blesser, soit par l'action, soit

par la parole, ſoit par les geſtes, ou par les regards. Car ſouvent, je ne me laſſe point de vous le dire, un ſigne, un air, un geſte, un coup d'œil ſont capables de luy faire de profondes plaïes : Et pour dire tout en un mot, celui-là agit contre ſa conſcience à l'égard de ſon frere, qui fait la moindre choſe dans le deſſein de luy faire de la peine, de luy nuire, & de l'offenſer : & au contraire c'eſt la garder & la conſerver pure, que de ſe préſerver de tous ces ſortes d'inconveniens.

Enfin, garder ſa conſcience à l'égard des choſes ſenſibles & exterieures, c'eſt avoir ſoin de tout ce qui eſt à ſon uſage, ſans permettre par ſa negligence que quelqu'une des choſes dont on ſe ſert, ſe perde, ou déperiſſe. Car celuy qui la garde en ce point, n'en peut ſouffrir la moindre diſſipation ; mais s'il en rencontre quelqu'une que l'on ait rejettée, quelque vile qu'elle luy paroiſſe, il a ſoin de la ramaſſer, & de la remettre en ſa place. Par exemple, celui-là peche contre ſa conſcience qui n'a pas ſoin de conſerver & de ménager ſes habits, & qui pouvant les porter une ſémaine ou deux, les lave avant qu'ils en ayent beſoin, & les gâte, & au lieu que s'il les épargnoit davantage, il pourroit encore s'en ſervir cinq ou ſix mois, il les uſe, & les met en état de ne pouvoir plus les porter.

Il eſt auſſi contre la conſcience, lors que quelqu'un, ſe pouvant contenter d'une couche étroite pour repoſer, deſire un grand lit, ou qui ayant un chevet de crin, le veut changer pour en avoir un plus neuf, ou plus beau, pour ſa-

tisfaire à sa vanité, ou à sa molesse ; ou si pouvant se contenter d'une couverture de diverses pieces, il en veut une de laine qui soit plus propre, se fâche si elle ne luy est pas accordée, & qui remarquant ce que l'on donne à ses freres, y trouve à redire, & se plaint de ce qu'ils ont quelque chose qu'il n'a pas.

Celui-là n'avance pas encore dans la vertu, & agit contre sa conscience, qui aprés avoir étendu son manteau au Soleil, l'y laisse, & neglige de l'en retirer pour empécher qu'il n'en reçoive du dommage : Et de méme celuy qui pouvant se passer de quelques herbes, de quelques legumes, ou de quelques olives pour sa nourriture, recherche des viandes meilleures & plus délicieuses, peche contre sa conscience. C'est pourquoi nos Peres nous ont souvent averti, qu'il ne faut pas qu'un Moine souffre jamais que sa conscience luy fasse le moindre reproche. Il faut donc, mes freres, nous conduire avec tant de discretion, d'attention & de sagesse, que nous puissions nous garantir de tomber dans ces malheurs, dont Jesus-Christ nous menace. Demandons à Dieu, qu'il nous fasse la grace d'entendre & d'observer ces veritez saintes, avec tant d'exactitude, que nous ne trouvions point nostre condamnation dans les Instructions de nos Peres.

IV. INSTRVCTION



IV. INSTRUCTION.

De la crainte de Dieu.

SAINT Jean dit dans ses Epîtres canoniques, que la Charité parfaite bannit toute crainte. Qu'est-ce que ce saint Apôtre nous veut apprendre par ces paroles ? & quelle est cette crainte, & cet amour dont il nous parle ? Le Prophete nous dit dans les Pseaumes, que tous les Saints craignent le Seigneur, & nous trouvons une infinité de choses semblables dans les divines Ecritures. Mais si les Saints qui aiment le Seigneur ne laissent pas de le craindre, comment est-ce qu'il est écrit que la Charité exclud la crainte ? C'est que l'Apôtre nous veut apprendre, qu'il y a deux sortes de crainte, l'une qui commence, & l'autre qui est consommée ; & comme l'une n'est que pour ceux qui ne sont qu'entrer dans la voie de la pieté, l'autre appartient aux Saints & aux parfaits, qui se sont élevez au comble de la Charité. Par exemple, celui-ci fait la volonté de Dieu par la crainte qu'il a de ses jugemens ; il n'est encore qu'un apprenty dans la pieté, car il ne se porte à faire le bien, que par l'apprehension de la peine & des châtimens : un autre obeït à la volonté de Dieu, parce qu'il l'aime luy-même, & que son unique desir est de luy plaire : Celui-là connoit ce que c'est que le bien ; il sçait quel bonheur

1. Joan. c. 4. v. 18.

Ps. 33. v. 10.

c'est d'être uni à Dieu. C'est celui-là qui a une charité veritable, que le saint Apôtre nomme parfaite, & cette Charité produit en luy une crainte parfaite. Car il craint & observe tout ensemble la Loy de Dieu, non pas pour éviter la peine dont il punit ceux qui luy des-obeïssent, mais, comme nous avons dit, par l'attrait & par la joie qu'il ressent d'être avec Dieu, & de luy plaire. Il craint de le perdre; il craint qu'il ne luy échappe; ainsi cette crainte parfaite qui est le fruit & l'effet de la Charité, chasse cette crainte qui n'est propre qu'à ceux qui commencent. Et c'est pour cela qu'il est dit, que la Charité parfaite bannit la crainte. Car il est impossible d'avoir cette crainte parfaite, sans avoir passé par la crainte de ceux qui commencent.

1. Joan. 4. v. 18.

Il y a trois dispositions differentes, comme nous l'apprend saint Gregoire de Nazianze, par lesquelles nous pouvons nous rendre agréables à Dieu. Car si c'est par la crainte du châtiment que nous tâchons de luy plaire, nous sommes dans l'état des serviteurs : si c'est dans la vûë de la récompense que nous obeïssons à ses ordres, nous sommes dans la condition des mercenaires; mais si c'est le pur amour du bien qui nous fait agir, nous sommes au nombre des enfans.

Car aussi-tost qu'un enfant a atteint l'âge du discernement & de maturité, il fait la volonté de son pere, non parce qu'il craint qu'il ne le châtie, ou parce qu'il en attend des récompenses; mais parce qu'il l'aime, & qu'il conserve pour luy tout le respect & toute la tendresse qui

luy eſt dûë, étant aſſûré que tout ce qui appartient à ſon pere eſt à luy : Et celui-là merite d'entendre cette parole de benediction, vous n'étes plus ſerviteur, mais vous étes le fils, & l'heritier de Dieu par la grace de Jeſus-Chriſt. Celui-là ne craint plus Dieu, comme nous l'avons dit, de cette crainte commençante & ſervile, mais il l'aime comme faiſoit ſaint Antoine, lors qu'il diſoit, je ne crains plus Dieu, & en la maniere du ſaint Patriarche Abraham, quand le Seigneur luy dit, aprés qu'il luy eut offert ſon fils : Je connois maintenant que vous craignez Dieu, ce qui marque la crainte parfaite, de laquelle la Charité eſt le principe.

Ad Gal. 4. 7.

Geneſ. 22. 12.

Mais pourquoy Dieu differe-t-il juſqu'à ce moment à luy dire, je connois, puis qu'il avoit déja fait tant d'œuvres de miſericorde, tant d'actions de charité; qu'il avoit obéy à Dieu; qu'il avoit abandonné tous ſes biens; qu'il s'étoit retiré par ſon ordre parmi des Idolâtres, dans une terre étrangere, où il n'y avoit pas la moindre trace de Religion; & enfin qu'il avoit ſupporté une tentation auſſi terrible qu'étoit celle qui luy pouvoit naître du commandement qu'il luy avoit fait, de luy ſacrifier ſon propre fils; & aprés tout cela, il luy dit, je connois à preſent que vous craignez Dieu. Il eſt clair qu'il a entendu parler de cette crainte parfaite qui n'appartient qu'aux Saints. Car ce n'eſt plus ni par le motif de la crainte, ni par celuy de la récompenſe qu'ils font la volonté de Dieu, mais par un amour ſincere, comme nous avons accoûtumé de dire, & de nous expliquer nous-mêmes, lors que nous craignons de faire

quelque chose contre la volonté de ceux que nous aimons. C'est en ce sens, qu'il est dit, que la Charité bannit la crainte; car pour lors ce n'est plus la crainte qui fait agir; mais c'est l'amour qui fait craindre: c'est-là cette crainte parfaite. Mais il n'est pas presque possible de l'avoir, comme nous avons dit, si on ne commence par la premiere. Car nous lisons dans
Ps. 110. v. 10. & pr. 1. v. 7. Eccl. c. 1. v. 20. & 22. » l'Ecriture, que la crainte du Seigneur est le com-
» mencement de la sagesse; & dans un autre en-
» droit, que la crainte du Seigneur en est le commencement, & la consommation. Cette crainte que l'Ecriture appelle le commencement de la sagesse, est celle qui est propre à ceux qui ne font qu'entrer dans le service de Dieu, & qui précede cette crainte qui appartient aux Saints & aux Parfaits. Mais cette crainte commençante est l'état auquel nous nous trouvons; elle nous sert de lumiére, elle garde nostre ame, & la préserve de tout mal, selon cette parole du
Prov. 15. v. 27. » saint Esprit: C'est par la crainte du Seigneur que l'homme évite le peché.

Si donc l'apprehension des châtimens nous empéche de pecher, de la maniére dont un serviteur apprehende son Maître, nous commençons peu à peu à faire le bien, & de là nous passons à en esperer la récompense, comme les mercenaires: mais si nous perseverons à faire le bien, soit par le motif de la crainte, soit par celuy des récompenses, nous demeurons toûjours unis à Dieu dans la pratique des bonnes œuvres; & nous attachant étroitement à luy, autant que nous en sommes capables, nous goûtons le bonheur qu'il y a de le posseder; nous connoissons

par un ſentiment interieur, qu'il eſt noſtre veritable & noſtre ſouverain bien, & nous ne voulons plus jamais nous en ſeparer. Car qui peut, ainſi que dit l'Apôtre, nous ſeparer de l'amour « Ad Rom. 8. 35.
de Jeſus-Chriſt. C'eſt alors que nous nous élevons au rang des enfans, que nous aimons le bien pour l'amour du bien même, & que nous craignons Dieu, parce que nous l'aimons. Voila quelle eſt cette crainte parfaite, qui eſt d'une excellence & d'une valeur ineſtimable.

Le Prophete nous marque la difference qu'il y a entre ces trois ſortes de crainte, & nous en parle ainſi. Venez, mes enfans, dit-il, ſoyez Pſ. 33. v. 12.
attentifs à ce que je veux vous dire, & je vous inſtruiray de la crainte du Seigneur. Faites reflexion, mes freres, ſur chacune de ces paroles, & voyez qu'il n'y en a pas une qui n'ait une force toute particuliere.

Premierement par ces mots, venez à moy, il nous exhorte à la recherche, & à l'amour de la vertu. Il ajoûte, mes enfans; les Saints appellent leurs enfans ceux que leurs inſtructions ont fait paſſer par un changement heureux, du vice à la vertu, comme fait l'Apôtre, lors qu'écrivant aux Galates, il leur dit; mes pe- « Ad Gal 4. v. 19.
tits enfans, que j'enfante de nouveau, juſqu'à «
ce que Jeſus-Chriſt ſoit formé en vous. «

Le Prophete aprés nous avoir exhorté à cette metamorphoſe ſi ſainte, continuë de cette ſorte. Je vous inſtruiray de la crainte du Seigneur. Conſiderez avec quelle liberté & quelle confiance il parle. Car pour nous, lors que nous voulons faire quelque exhortation, & tenir quelque diſcours pour édifier nos freres, nous

commençons toûjours par dire ; voulez-vous bien que nous vous disions quelque chose, & que nous vous entretenions de la crainte de Dieu, ou de quelqu'autre vertu ? mais ce saint Prophete n'en use pas ainsi. Il dit avec hardiesse; Venez mes enfans, écoutez-moy, & je vous apprendray ce que c'est que de craindre le Sei-
Ps. 33. v. 13. gneur. Qui est l'homme qui desire la vie, & qui souhaite de voir les jours heureux ? & comme si quelqu'un luy répondoit, c'est moy, apprenez moy donc ce que je dois faire pour vivre, & pour
Ibid. v. 14. voir ces jours de benédiction ; il ajoûte aussitôt : Gardez vostre langue, préservez-la de tout peché, & que vos lévres ne s'ouvrent jamais pour tromper personne. Vous voyez quelle autorité. Il retranche & détruit tout ce qui est mal par la crainte du Seigneur. Garentir sa langue de toute iniquité, c'est s'empécher de blesser en quoy que ce soit la conscience de son prochain, ni par aucune médisance, ni par aucune parole d'aigreur. Ne pas ouvrir la bouche pour dire un seul mot de tromperie, c'est ne
Ibid. v. 15. faire aucune fraude, ni aucune surprise à personne. Il ajoûte, évitez le mal. Il a marqué d'abord quelque espéce de peché comme la médisance & la tromperie ; & puis par ces paroles, évitez le mal, il comprend toutes sortes d'iniquitez ; comme s'il disoit : Fuïez tout ce qui est
Ibid. capable de porter au peché. Il n'en demeure pas là, mais il dit encore : Faites le bien ; car il y a des personnes qui s'abstiennent de faire le mal, & qui pour cela ne font pas le bien, qui ne font point d'œuvres d'injustice, mais qui n'en font point de misericorde ; qui ne haïssent personne,

mais qui n'aiment point aussi : ainsi le Prophete a eu raison de dire, fuïez le mal, & faites le bien. Il nous montre par là, la distinction qu'il y a entre ces trois états differens dont nous vous avons parlé : il nous conduit comme par la main, & nous excite par la crainte de Dieu à fuïr ce qui est mal, & à en avoir de l'éloignement : car lors qu'on est parvenu à cette disposition, on se porte comme naturellement à faire le bien, y étant animé par les exemples & les instructions des Saints. Cherchez la paix, continuë le Prophete, & cherchez-la avec perseverance. Il ne dit pas seulement ; cherchez, mais cherchez-la d'une maniére si vive & si ardente que vous puissiez l'acquerir. *Ibid.*

Faites attention, mes freres, sur ces termes, & voyez avec quelle exactitude le Prophete s'explique. Lors que quelqu'un, dit-il, s'est rendu digne par la grace de Dieu de fuïr le mal, & de faire le bien, aussi-tôt ses ennemis ne manquent pas de luy déclarer la guerre : Il est attaqué, il est combatu, il travaille, il est agité, non seulement par la crainte de retomber dans le mal, comme le serviteur ; mais encore par l'espoir de la récompense, comme le mercenaire, C'est ainsi qu'étant aux mains avec ses ennemis, tantôt en se défendant, tantôt en attaquant luy même, il fait le bien avec beaucoup de tribulations & de peines : Mais lors qu'il voit que Dieu le favorise d'un secours & d'une protection particuliere, & qu'il commence à contracter l'habitude de faire le bien : alors il sçait par une heureuse experience, ce que c'est que le repos & la tranquillité. A proportion qu'il

avance dans la vertu, il goûte davantage la douceur, & le bonheur de la paix ; il sent le malheur qu'il y a de vivre dans la guerre : & au contraire quelle est la joie & la consolation que l'on trouve dans le repos. Pour lors il ne desire plus rien que cette tranquillité sainte ; il la recherche de toutes les forces & les ardeurs de son cœur ; afin qu'il en joüisse dans sa plenitude, qu'elle possede tout le sentiment de son ame, & qu'elle y établisse pour jamais sa demeure.

Qu'y a-t-il au monde de plus heureux que celuy qui a merité de recevoir une grace si relevée ? Il est arrivé sans doute à l'état & à la condition des enfans. Car bien-heureux sont les
Mat. 5. 9. " pacifiques, dit Jesus-Christ, parce qu'ils seront " appellez les enfans de Dieu. Qui peut imaginer " que cette ame fasse le bien par d'autre motif que par l'amour du bien même, & par le plaisir & la joie qu'elle trouve à pratiquer la vertu ? mais qui peut sçavoir la qualité & la grandeur de cette joie, s'il ne l'a ressentie luy-méme. Enfin c'est alors qu'elle connoît ce que c'est que cette crainte parfaite dont nous parlons.

Nous avons donc expliqué, mes freres, quelle est la crainte parfaite des Saints, quelle est la crainte de ceux qui commencent (qui est l'état où nous sommes) & comment par cette crainte de Dieu, on fuït le mal, & on se porte au bien. Il nous reste maintenant à sçavoir par où nous pouvons l'acquerir, & par où nous la pouvons perdre.

Les saints Peres nous ont appris, que cette crainte se produit en nous par la méditation de

la mort, par la pensée des châtimens, par l'exactitude avec laquelle nous examinons le soir, de quelle sorte nous avons passé la journée; & le matin, ce qui a pû nous arriver durant la nuit; & par le soin que nous avons de ne point présumer de nous-mêmes, & de nous attacher aux personnes qui craignent Dieu. Un Solitaire dit un jour à un des Anciens, Que ferai-je, mon Pere, pour avoir la crainte de Dieu; il luy répondit, Allez, & faites amitié avec ceux qui le craignent, & ils vous apprendront à le craindre. Nous perdons, mes freres, la crainte de Dieu par des voies contraires à celles que nous venons de vous marquer; c'est à dire par l'oubly de la mort, par l'oubly des châtimens, parce que nous ne veillons pas sur nous-mêmes, qu'au lieu d'entrer dans le détail & dans la discussion de nostre vie, nous vivons dans la négligence & avec des négligens, & que nous nous laissons aller à la présomption, à une licence, & à une liberté immoderée dans nos actions & dans nos paroles, cequi est le pire de tous les maux, & le dernier de tous les malheurs: car qu'est-ce qui peut bannir davantage de nos ames la crainte de Dieu, que cette présomption?

Comme on parloit une fois à l'Abbé Agathon sur le sujet de ce vice, il répondit, qu'il étoit semblable à vne chaleur brûlante qui contraint tout le monde à se cacher, qui desséche & les arbres & les fruits. Vous voyez par là quelle est la force de cette passion; vous voyez quelle est sa violence. Et sur ce qu'on luy demanda ensuite, si sa malignité étoit si grande, il dit, qu'il n'y avoit rien qui en eût davantage,

parce que c'étoit d'elle que toutes les autres prennent leur naissance, puis qu'elle chassoit la crainte de Dieu du fond de nos ames; car s'il est vray que c'est par la crainte que l'on évite le mal,
Prov. 15. 27. il faut que par tout où elle n'est point, tous les vices & toutes les passions s'y rencontrent. Dieu veüille, mes freres, nous préserver d'une passion si pernicieuse.

Vous devez sçavoir qu'elle a des maniéres & des faces presqu'infinies. On l'exerce par la parole, par l'action de la main, par les regards; elle nous porte à dire des choses vaines, & inutiles; à parler des affaires du monde; à faire des choses ridicules, & à exciter des mouvemens de rire contraires à la gravité & à la modestie religieuse. C'est une espéce de présomption de toucher quelqu'un sans necessité; de tendre la main, & de faire quelque geste à celuy qui rit, de le pousser, de luy arracher quelque chose; de regarder quelqu'un sans honnêteté & sans respect: Toutes ces choses arrivent dans les ames par le défaut de la crainte de Dieu; de là l'insolence s'augmente, & on vient insensiblement à le mépriser.

Levit. c. 15. 31. Sec. 70 C'est pour cela que Dieu donnant sa Loy disoit à Moïse, faites que les enfans d'Israel soient remplis de crainte, de respect, & de reverence. Car sans ces dispositions personne n'honore Dieu, & ne peut jamais obéir à un seul de ses Commandemens. C'est ce qui fait qu'il n'y a pas de mal plus grand que cette présomption, & qu'elle est la mere de toutes les passions, & de tous les vices; puisqu'elle dé-

truit le respect que l'on doit à Dieu, puisqu'elle bannit sa crainte, puisqu'elle produit le mépris, & que nous portant à agir envers nos freres avec trop de liberté, nous perdons la consideration & les égards que nous nous devons, nous avons ensemble des conversations dangereuses, & nous nous offensons les uns les autres. De là vient que si quelqu'un de vous voit par hazard quelque chose d'inutile, ou de mauvais, il ne manque pas aussi-tôt d'en faire le recit aux autres, & de le répandre dans leurs esprits, en sorte que ne se contentant pas que cét objet luy ait fait des plaïes profondes, il veut encore qu'il en fasse de semblables dans le cœur de ses freres, en leur communiquant le poison mortel qui l'a blessé luy-même. C'est encore de là qu'il arrive, que lors qu'un frere est appliqué à la priere, ou à quelqu'autre action sainte, un autre vient l'entretenir de niaiseries & de bagatelles; & non seulement il le détourne de cette occupation, & luy en fait perdre tout le merite & l'avantage, mais de plus il le remplit de tentations : Or il n'y a rien de plus déplorable & de plus pernicieux, que de vouloir nuire aux autres, aprés s'être nuy à soy-même.

C'est pourquoy, mes freres, il faut que nous agissions entre nous, avec toute l'honnêteté & la circonspection nécessaire; Que nous craignions de blesser la conscience de nos freres, aussi bien que la nôtre; que nous nous honorions les uns les autres, & que nous nous abstenions de nous faire des signes des yeux, ou de nous regarder en face. C'est ce qu'un de

nos anciens Peres appelle une présomption. S'il arrive que nous voiyons pecher quelqu'un de nos freres, au lieu de le regarder avec mépris, de le traiter avec injure, de luy insulter, ou de demeurer dans le silence, & de souffrir qu'il se perde; adressons-nous par un sentiment de compassion, & dans la crainte de Dieu, à celuy qui peut le relever de sa chûte; ou disons-luy nous-mêmes avec une charité & une humilité sincere: Pardonnez-moy, mon frere, si je vous dis qu'il me paroît que ce que nous faisons n'est pas bien. S'il ne vous écoute pas, dites-le à quelqu'autre en qui vous connoissiez qu'il a de la confiance; avertissez-en le Superieur, ou même l'Abbé selon la qualité de la faute; & aprés cela demeurez en repos.

Sur tout, que ce soit le dessein de tirer nôtre frere de son égarement, qui nous fasse parler, & non pas l'envie de causer, de le condamner, de le mépriser, de le reprendre, de le juger, de le diffamer devant les autres, & que le desir de guerir la plaie qu'il s'est faite, soit veritable, & non pas un pretexte. Car si c'étoit dans ces sortes de dispositions, & non pas dans des vûës pures de la correction de son frere, que quelqu'un eût averti l'Abbé, on ne doit point douter qu'il n'eût peché, parce qu'il auroit commis une médisance. C'est pourquoi il faut qu'il sonde son cœur, & qu'il examine, s'il n'est point poussé par quelque passion secrete. Car si cela étoit, il doit differer à parler de sa faute au Superieur: Mais si aprés une recherche exacte, il trouve qu'il a pour luy une tendresse & une charité sincere, quoy qu'il

ressente en luy-même quelque impression, ou quelque mouvement de passion, il ne doit pas laisser de luy déclarer la faute de son frere, en luy faisant connoître en même temps son état particulier; & luy disant, mon Pere, ma conscience me rend témoignage que je n'ay point d'autre vûë en ce que je veux vous dire, que la correction de mon frere; mais je sens dans moy-même quelque sentiment qui se mêle avec la pureté de mon intention, ce qui fait que je ne vois pas clairement, si je n'ay rien contre luy; ou bien si ce n'est point quelque réflexion scrupuleuse qui veut m'empécher de vous découvrir sa faute, afin qu'il s'en corrige; ensuite de quoy il apprendra de l'Abbé ce qu'il doit faire en cette rencontre.

Il y en a d'autres qui parlent des fautes de leurs freres, non pas pour les rendre meilleurs, ni pour leur nuire, ni par le ressentiment d'aucune injure; mais seulement par l'envie, & par la démangeaison qu'ils ont de parler. Mais seroit-il juste de prendre les fautes de nos freres pour les sujets de nos entretiens. Il arrive aussi souvent qu'un frere apprenant qu'un autre a dit quelque chose de luy, il s'en trouve agité, il s'abbat & s'afflige, & il tombe dans des dispositions encore plus fâcheuses; mais quand on dit au Superieur les fautes de ses freres, par le seul motif de leur bien, & de leur correction, Dieu ne permet pas qu'ils en soient inquietez; il ne souffre point que cette déclaration les jette dans le trouble, ni qu'elle ait pour eux aucune mauvaise suite.

Efforcez-vous donc de retenir vostre lan-

gue, de crainte qu'il ne vous échappe quelque chose de mauvais ou d'inutile, & que vous n'offensiez vostre frere, soit par la parole, soit par action, soit par les gestes, soit en quelqu'autre maniere que ce puisse être. Ne soyez pas faciles, ni promts à vous émouvoir, de peur que si quelqu'un d'entre vous sçait que son frere à mal parlé de luy, il ne s'en fâche aussi-tôt, & qu'il ne dise quelque parole des-obligeante, ou qu'il ne conçoive de l'indisposition à son égard. Ce ne sont pas là des conduites de ceux qui pensent à leur salut, & qui sont engagez dans la milice sacrée de Jesus-Christ.

Prenez garde, mes freres, à ne pas perdre la crainte de Dieu, & joignez-y un respect mutuel & reciproque, en sorte que quand vous vous rencontrez, vous baissiez la tête & vous vous incliniez les uns devant les autres. Que chacun donc ne manque pas de s'humilier, & devant Dieu & devant son frere, & de soûmettre sa volonté à la sienne. C'est une belle chose quand quelqu'un étant occupé dans un ministere, ou dans un office, le cede à son frere d'une volonté libre, & le préfere à soy-même. Car celuy qui cede, fait beaucoup plus pour luy, que pour celuy à qui il défere.

Je ne me souviens point d'avoir jamais rien fait de bon; mais je sçais bien que je ne suis jamais tombé dans ce défaut, que de me préferer aux autres, & que je les ai toûjours préferé à moy-même. Comme je demeurois dans le Monastere de l'Abbé Siride, celuy qui servoit l'Abbé Jean, qui étoit disciple de l'Abbé Barsanuphe, tomba malade, & mon Abbé m'or-

donna de le servir. Je revérois la porte de sa Cellule, comme si j'eusse adoré une Croix précieuse. Avec combien de zele & de religion luy rendois-je mes services? Car qui est-ce qui ne se fût estimé heureux de servir un si saint homme. Il avoit toûjours quelque parole de consolation à me dire, & chaque jour aprés m'être acquité des assistances que je luy devois, je me mettois à genoux devant luy pour luy demander sa benédiction; & aprés m'avoir donné quelque instruction, je me retirois.

Ce saint Vieillard avoit quatre differentes sentences en la bouche, & tous les soirs il m'en disoit quelqu'une lors que j'étois prét de le quitter. Il ne manquoit jamais de commencer par celle-ci: Le Vieillard vous dit, mon frere (car il se servoit toûjours de cette expression) que Dieu nous conserve dans sa Charité; puis il ajoûtoit; les saints Peres ont dit, que le soin que nous avons de ne point blesser la conscience de nôtre prochain, nous produit l'humilité. Une autre fois il me disoit; les saints Peres nous ont appris, qu'il ne faut jamais préferer sa volonté à celle de son frere. Une autre fois il me disoit; Nos saints Peres nous ont dit, détachez-vous de toutes les affections humaines, & vous vous sauverez. Une autre fois, il me disoit: Nos Peres ont dit, portez les fardeaux les uns des autres, & ainsi vous accomplirez la Loy de Jesus-Christ. Il étoit si ponctuel dans cette pratique, que je ne me separois jamais de luy, qu'il ne m'eût dit quelqu'une de ces quatre maximes, comme s'il m'eût donné un Viatique pour un grand voiage. Je les ai conservées dé-

Ad Gal. 6. v. 2.

puis ce temps-là comme une espece de sauvegarde, & une défense pour toute ma vie. Mais quoique j'eusse une confiance si entiére dans ce saint Homme, & une si grande affection à le servir, néanmoins aussi-tôt que je vis que quelqu'un des freres recherchoit cét avantage à mon préjudice, & avec empressement, je m'en allay trouver mon Abbé, & je luy dis avec beaucoup d'instance : Vous voiez bien, mon Pere, que ce frere est bien plus propre que moy pour servir ce saint Vieillard : Mais ni luy, ni mon Abbé, n'y voulant pas consentir, je fis ce qui étoit en mon pouvoir pour rendre à ce frere des marques de ma déference, & pendant l'espace de neuf années que je demeurai dans ce service, il ne m'est pas échappé une parole fâcheuse à son égard, quoi que souvent ce frere me suivît depuis l'Infirmerie jusqu'à l'Eglise, en me disant des injures : Et non seulement j'ay été si religieux à observer ce silence, mais mon Abbé aiant appris de quelqu'un ce qui se passoit, & voulant l'en punir, je me jettai à ses pieds, & le priay au nom de Jesus-Christ de n'en rien faire, en luy disant que c'étoit moy qui avois tort, & non pas mon frere.

Un autre, soit par un excés de tentation, ou par une extrême simplicité, Dieu le sçait, il prit son temps, & pendant la nuit me jetta un pot d'urine sur la tête, & en remplit tout mon lit.

Il y en eut d'autres qui en plein jour secoüerent leurs nattes de jonc devant nostre Cellule, & la remplirent d'une si grande quantité de punaizes, que je ne pouvois pas suffire à les

tuër,

tuër, la chaleur en aiant rendu le nombre presqu'infini ; & comme je me fus retiré pour me reposer, elles se jetterent toutes sur moy : Estant accablé de travail, je me laissay aller au sommeil ; mais m'étant réveillé, j'en trouvai mon corps presque tout mangé : Et cependant je ne dis jamais à aucun de ceux qui m'avoient causé cette incommodité : Pourquoy m'avez-vous traité de la sorte ? ou ne me faites plus rien de semblable ; & je ne me souviens point, comme je l'ay déja dit, d'avoir laissé aller une parole qui ait été capable d'offenser, ou de contrister personne.

Apprenez-donc, mes freres, à vous supporter les uns les autres, & à vous traiter avec respect : Et si quelqu'un vous dit, ou vous fait quelque chose qui vous fâche, & qui vous soit des-agréable, ne vous emportez point contre luy ; de crainte que dans le temps du combat, qui est celuy de la victoire, vostre cœur ne se trouve abbatu, sans vigueur & sans force, & dans l'impuissance de resister aux moindres attaques de vos ennemis, & que vous ne soyez comme les mélons, qui pour peu qu'ils soient pressez se meurtrissent, se froissent, & se corrompent. Travaillez plûtost à vous donner de la fermeté & du courage, afin que vostre charité surmonte tout ce qui pourra vous arriver d'évenemens fâcheux.

Si quelqu'un d'entre vous est chargé d'un office ; si par exemple, il est obligé de parler au frere qui a soin du jardin, ou au Celerier, ou à celuy qui est à la cuisine, ou à quelqu'autre des Officiers, qu'il prenne garde, celuy qui

donne des ordres, aussi bien celuy qui les reçoit, de se contenir, & de se renfermer en toutes choses dans les bornes de son office, & qu'il veille tellement sur luy-même, que jamais il ne se détourne des Commandemens de Dieu, soit en se laissant aller dans le trouble & dans la confusion, soit en agissant par inclination, ou par aversion naturelle, soit en voulant suivre son sens particulier, & ne pratiquer le bien que selon ses propres lumiéres; soit enfin en négligeant ou méprisant l'employ où il se trouve, soit qu'il soit considerable, ou qu'il ne le soit pas: Car cette indifference est mauvaise & dereglée. Mais comme il ne le doit point mépriser, il ne faut pas aussi qu'il en fasse tant de cas, que pour s'en acquitter, il perde la paix & le repos; en sorte que s'en laissant trop remplir, & trop occuper, pour en venir à bout, son ame en reçoive du dommage.

Ainsi, mes freres, en quelque occupation que vous vous trouviez, quelque soin, & quelque diligence qu'elle demande, je ne veux point que vous y agissiez par un esprit de jalousie, de trouble & de contention; mais soyez tres assûrez que tout ce que vous faites, quel qu'il soit, ou grand, ou petit, comme je viens de le dire, n'est que la huitiéme partie de ce que vous cherchez; c'est à dire de la perfection à laquelle vous tendez, au lieu qu'en conservant la paix, quand même cela seroit cause que l'on manqueroit à quelque chose de son ministere, c'est s'acquitter de la quatriéme partie.

Voyez-vous, mes freres, quelle difference il y a entre ces deux choſes ? Lors que vous ſerez dans quelque Office, ſi vous voulez vous en acquitter d'une maniére parfaite, & à laquelle il ne manque rien ; que chacun de vous s'efforce non ſeulement d'en accomplir les devoirs exterieurement, ce qui n'eſt que comme la huitiéme partie, mais encore de s'y maintenir dans une paix ferme & conſtante, ce qui eſt la quatriéme partie. Mais s'il ſe trouve quelque néceſſité qui vous oblige de manquer à ce qui vous a été ordonné, ou qui ſoit cauſe que pour ſatisfaire à voſtre miniſtere, vous faſſiez aux autres, ou vous receviez quelque dommage, il n'eſt pas juſte de perdre la quatriéme partie pour ſauver la huitiéme. Si vous apprenez que quelqu'un agiſſe de cette ſorte, vous devez ſçavoir, qu'il ne ſe conduit pas avec prudence dans ſon miniſtere, qu'il faut que ce ſoit ou l'orgueil, ou l'amour de ſoy-même, qui l'empéche de ceder aux autres, & qu'il bleſſe ſon ame propre, auſſi bien que celle de ſes freres ; afin qu'enſuite on puiſſe dire que perſonne n'a eu l'avantage au deſſus de luy. O Dieu quelle vertu ! quelle action heroïque ! Ce n'eſt pas là, mes freres, remporter la victoire ; mais c'eſt ſe nuire, & contribüer à ſa propre perte.

S'il arrive qu'on envoie quelqu'un d'entre vous pour quelque néceſſité que ce ſoit, & qu'il voie qu'il ne puiſſe ſatisfaire à la commiſſion qui luy a été donnée, qu'il n'en naiſſe quelque conteſtation, ou quelqu'autre inconvenient ſemblable ; qu'il ne faſſe point de difficulté de l'aban-

donner, plûtost que de se faire à soy-même, ou aux autres le moindre mal, ni le moindre dommage : Qu'il manque à son ordre, & à sa commission, pourvû qu'il n'inquiete personne, parce qu'autrement vous ne vous acquitteriez pas de la quatriéme partie, comme je l'ay déja dit ; ce qui seroit manifestement un défaut de raison & de conduite. Ce que je ne vous dis pas, mes freres, afin que dés la moindre difficulté, vous tombiez dans le dégoût ; que vous quittiez les emplois dont vous avez été chargez, ou afin que vous vous en acquittiez sans soin, & sans application ; que vous laissiez perdre par negligence les choses qui vous auront été commises ; que vous blessiez vostre conscience par cette mauvaise conduite, ou que ne daignant pas seulement écouter ce qui vous est ordonné, vous disiez d'abord, je ne puis faire cela, cela me nuiroit, cela ne me convient pas, puisque s'il vous êtoit permis d'en user de la sorte, vous ne seriez jamais chargez d'aucun employ, & il ne vous seroit pas possible d'accomplir le Commandement de Dieu. Au contraire, mettez toutes vos forces à remplir dans un esprit de charité tous les devoirs du ministere qui vous sera enjoint, vous soûmettant les uns aux autres, par le sentiment d'une humilité sincere, en vous encourageant, & vous rendant des marques d'un respect & d'une consideration mutuelle ; car il n'y a rien de plus puissant que l'humilité.

Si quelqu'un voit son prochain dans l'embarras, & dans la peine, ou qu'il s'y voie soy-même, qu'il en retranche la cause : Et sur tout

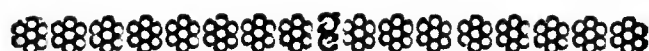
ne manquez point de vous traiter avec une déference reciproque, & d'aller par là au devant de tous les inconveniens qui vous pourroient arriver. Car je vous le repeteray mille fois, il vaut mieux que la chose que l'on prétend faire, ne se fasse point, quelque utile, necessaire, & même juste qu'elle puisse paroître, que si on la faisoit, & que faute de cette concorde, & de cette charité que vous devez conserver, il se formât entre vous des broüilleries, des indispositions & des troubles, & que vous manquassiez ainsi de vous acquitter de cette quatriéme partie dont nous vous avons parlé. Car il y a grande difference entre dommage & dommage, & il arrive que l'on perd souvent ce que nous avons dit être la huitiéme partie, & que l'on ne fait rien du tout de ce que l'on doit. C'est ce que l'on voit dans ceux qui ont entr'eux des jalousies & des differens.

Avant toutes choses, mes freres, le motif que nous devons avoir en tout ce que nous faisons, est d'en tirer de l'utilité; mais comment y trouver de l'avantage, si au lieu de nous regarder avec une déference charitable, nous faisons le contraire, en nous causant de la peine, & nous donnant sujet d'être mal-satisfaits les uns des autres. Souvenez-vous, mes freres, que les anciens Peres ont dit, que nous trouvons dans nostre prochain, ou la vie ou la mort; afin que conservant la memoire de cette instruction si salutaire, vous la puissiez mettre en pratique, & que vous agissiez en toutes choses avec la crainte & la charité de Dieu,

dans la vûë du bien de vos freres, comme de vostre propre utilité. Ainsi avec la grace & le secours de Dieu, il ne vous sçauroit rien arriver qui ne vous soit utile, & qui ne tourne à vostre avantage. Que nostre Dieu qui est plein de misericorde, & qui aime les hommes, nous donne sa crainte, puisque l'Ecriture nous dit, Craignez Dieu, & observez ses Commandemens : C'est une obligation de laquelle tous les hommes sont chargez.

Ecclesiaste. c. 12. v. 13.





V. INSTRUCTION.

Que perſonne ne doit ſe confier en ſon propre eſprit.

IL eſt écrit dans les Proverbes, que ceux « qui n'ont point de conduite, tombent « comme les feüilles, & que le ſalut ſe « trouve où il y a beaucoup de conſeil. Remarquez, mes freres, quelle eſt la force de cette Inſtruction. Elle nous avertit de ne pas marcher par nous-mêmes, & de ne nous pas imaginer que nous ſoïons capables de nous conduire. Nous avons beſoin d'aſſiſtance; nous avons beſoin aprés Dieu de perſonnes qui nous dirigent. Il n'y a rien de plus déplorable, ni de plus expoſé à toutes ſortes de piéges & de ſurpriſes, que ceux qui manquent de Conducteur & de Guide, pour les mener & pour les ſoûtenir dans la voie du Seigneur; c'eſt pourquoy l'Ecriture dit, que ceux qui ſont ſans conduite tombent comme les feüilles. Les feüilles dans le commencement ſont vertes & agréables; mais peu à peu elle deſſechent, & tombent par terre: Enfin on n'en fait aucun cas, & on les foule aux pieds.

Proverb. 11. v. 14.

Il en eſt de même de l'homme qui n'a point de Conducteur. Car d'abord il ſe porte avec ardeur aux veilles, aux jeûnes, au ſilence, au repos & aux autres pratiques ſemblables de vertu;

mais cette ferveur venant à s'éteindre par une diminution insensible, & n'ayant personne qui le dirige, qui entretienne & qui excite ce feu, il s'affoiblit d'une maniére imperceptible ; il tombe, & se trouve mal-heureusement entre les mains de ses ennemis, qui font de luy tout ce qui leur plaît.

Mais l'Ecriture, en parlant de ceux qui ont soin de declarer ce qui se passe dans leur cœur, & qui ne font rien sans conseil, dit que le salut se rencontre où il y a beaucoup de conseil. L'Ecriture par ces paroles ne nous veut pas dire que nous devions demander conseil indifferemment à toutes sortes de personnes ; mais son dessein est de nous enseigner que nous devons prendre en toutes rencontres, les avis & les conseils de celuy à qui nous sommes obligez de donner nostre confiance, & qu'il faut luy découvrir généralement tout ce qui nous touche, sans vouloir luy déclarer de certaines choses, & luy en cacher d'autres : Et c'est à l'égard de celuy qui est fidele & exact à se conduire de cette sorte, qu'il est vray de dire, que le salut se trouve où il y a beaucoup de conseil. Car s'il cache la moindre chose, & sur tout lors que l'on a contracté de mauvaises habitudes, & que l'on a eu une méchante éducation, l'ennemy voit que cét homme retient encore sa volonté, & quand même elle auroit un bien pour objet, c'est par là qu'il l'attaque, & qu'il le surmonte. Car lors que le demon trouve des personnes qui ne voudroient pas commettre le moindre peché, il n'est pas si peu habile dans l'art de nuire aux hommes, qu'il veüille leur

proposer ce qui est évidemment un mal, parce qu'il ne peut ignorer qu'ils n'y consentiroient jamais. Il n'a garde de leur dire, laissez-vous aller à la fornication; ravissez le bien d'autruy, puis qu'il sçait bien qu'ils ont aversion de ces sortes de crimes; & il ne s'avise pas de les tenter sur les choses dont il voit qu'ils ont de l'éloignement & de l'horreur. Mais s'il nous rencontre attachez à nostre volonté, ou à nôtre propre justice; c'est par là que sous le pretexte d'un bien apparent, il ne manque point de nous surprendre. Ce qui a fait dire, le mé- « Prov. 13. v. 15.
chant commet l'iniquité, en y mélant de la ju- « Sec. 70.
« stice. Ce méchant est le demon, lequel nous porte au mal & nous le fait faire, lors qu'il méle sa malignité avec nostre justice; car c'est alors qu'il peut davantage, qu'il nous nuit, & qu'il opere le mal avec plus de force, & plus de puissance. Il est certain que quand nous sommes pleins de nous-mêmes, & que nous nous appuyons sur nostre propre justice, en pensant faire le bien, nous nous tendons des piéges; sans nous appercevoir que nous travaillons à nostre perte.

Car comment est-ce que nous pouvons connoistre la volonté de Dieu, ou même la rechercher, si nous nous confions en nostre propre esprit, & si nous souffrons que ce soit nostre volonté qui nous conduise? C'est pourquoy l'Abbé Pasteur a dit, que nostre volonté est comme un mur d'airain entre Dieu & nous. Voyez-vous la force de son expression? & il ajoûte, c'est un rocher qui separe; comme s'il vouloit dire, que nostre volonté s'oppose, con-

tredit, & rejette celle de Dieu, & que lors que l'homme la quitte & y renonce, il a sujet
Ps. 17. v. 30. & v. 31. „ de s'écrier, je passeray avec l'assistance de Dieu
„ par dessus la muraille ; la voye de mon Dieu
„ est toute droite & irreprehensible. Ce qui est admirablement dit; car lors que nous avons abandonné nostre volonté propre, nous connoissons celle de Dieu toute pure & toute sainte ; mais au contraire elle est inconnuë à celuy qui s'attache à la sienne ; & si on luy dit quelque chose pour sa sûreté, & pour son salut, il ne le peut souffrir, il le combat, il en a de l'horreur, il le fuit, il s'en détourne : Et comment est-ce qu'étant rempli de son propre esprit, il pourroit prendre le conseil des autres, & se soûmettre à leurs pensées ?

L'Abbé Pasteur parle ensuite de cette sorte de la propre justice. Si nostre volonté propre nous conduit, dit-il, dans le bien que nous faisons, nostre conversion n'est pas veritable. Admirez quelles Instructions & quelles consequences on peut tirer du sentiment des saints Peres ; c'est proprement nous donner la mort que de suivre nostre volonté dans le bien que nous pratiquons : Il se rencontre en cela d'extrêmes perils, & de grands sujets de craindre ; & c'est par là que nostre perte est assûrée. Car qui s'avisera de vouloir persuader celuy qui s'imagine connoistre mieux ce qui luy est propre que celuy qui le conseille, & qui s'abandonne entiérement à son jugement, & à sa raison particuliere ? Enfin son ennemy l'abbat, il en triomphe, & luy fait faire tout ce qu'il veut.
Prov. c. ij. 15. „ C'est pour cela qu'il est écrit, que le méchant

fait le mal, en y mélant le bien & la justice. Il « Sec. 7.
hait tellement ce qui s'appelle prendre conseil, «
que non seulement la chose, mais le nom mê- «
me luy en est insuportable ; c'est à dire, qu'il «
ne peut souffrir que l'on cherche sa sûreté, en «
demandant conseil.

Par exemple, avant que celuy qui s'informe de ce qui luy est utile commence à agir, avant que le demon connoisse s'il observera le conseil qu'on luy donne, ou s'il ne l'observera pas ; il ne peut même souffrir qu'il le demande, ni qu'il l'écoute : La parole seule luy fait horreur ; non seulement parce qu'il sçait que le moyen de découvrir sa malice, est de demander avis, & de prendre connoissance de ce qui est utile & avantageux, mais parce qu'il n'y a rien qu'il craigne davantage que d'étre connu ; & que quand il l'est une fois, il ne peut plus nuire. Car lors qu'une ame prend ses sûretez par la déclaration qu'elle fait de toutes ses dispositions interieures, & qu'un homme éclairé luy dit, faites cela, ou ne le faites pas : Cecy est bon, cecy est mauvais ; cela est juste, cecy est un mouvement de vostre volonté : C'est le temps de faire une telle chose, ce n'est pas le temps de la faire, le diable ne trouve plus d'ouverture pour luy faire du mal ; il ne peut plus prendre avantage sur elle, étant conduite, & comme défenduë de tous côtez : Et en cette maniere elle trouve son salut dans le soin qu'elle a d'agir en toutes choses par conseil.

Le demon ne veut point cela, car il n'a point d'autre desir que de nuire & de surprendre ; au contraire il ressent beaucoup de joie lors qu'il

trouve des Moines qui se conduisent eux-mêmes, & qui ne reçoivent les avis de personne, parce qu'il sçait qu'ils tomberont comme les feüilles des arbres. Ce sont ceux-là qui luy plaisent, & qui luy sont agréables. Tel étoit ce Solitaire duquel le demon parloit à saint Macaire, lors qu'il luy disoit, j'ay un frere, lequel aussi-tost que je me presente ; se tourne vers moy en la maniere que je le veux. Le demon aime ceux qui ressemblent à ce frere ; il se réjoüit de rencontrer des Moines qui n'ont point de conduite, & qui ne s'abandonnent point à la direction de quelque Pere, qui puisse aprés Dieu les assister, & leur donner la main, pour travailler à leur salut.

Car lors que saint Macaire apperçût le demon qui portoit aux Solitaires dans des vases toutes ces liqueurs differentes, il ne vit point qu'il s'approchât de tous pour leur en presenter, parce qu'ils n'eurent pas plûtost apperçû les piéges de l'ennemy, qu'étant allez tous à l'heure même déclarer leurs plus secretes pensées à leurs Anciens, ils se trouverent tellement soûtenus & fortifiez dans le temps de la tentation, qu'aprés l'avoir surmontée, le demon n'eut plus la force de leur nuire ; il n'y en eut qu'un miserable, qui se confiant en soy-même étoit destitué de tout secours & de toute assistance, sur lequel il fit toutes les impressions qu'il luy plût, il se retira ensuite, en luy rendant à luy seul des actions de graces ; & faisant mille imprécations contre les autres. Le demon ayant rapporté la chose à saint Macaire, & luy ayant dit le nom du Religieux, aussi-tost le Saint

l'alla trouver, & connut quelle étoit l'unique cause de sa perte. Il vit qu'il ne vouloit point avoüer son égarement, & que l'opposit on qu'il avoit à se déclarer, faisoit que le demon se joüoit de luy, & le tournoit comme il vouloit. Le Saint luy demanda en quelle disposition il étoit; le frere luy répondit que tout alloit bien par le secours de ses prieres; le Saint s'enquit si ses pensées ne luy faisoient pas la guerre. Le frere persista, & ne luy voulut rien confesser, jusqu'à ce que le Saint l'eût adroitement obligé de luy découvrir son état; & pour lors, luy ayant dit des paroles de grace & de benédiction, il le convertit, & le remit dans la voie de son salut.

Le demon revint, selon sa coûtume, pour le tenter, ou plûtost pour le vaincre & pour l'abbattre, mais ce fut à sa confusion & sans effet: car l'ayant trouvé dans une disposition ferme & constante, & non pas legere & fléxible à son ordinaire, il se retira avec honte, & sans avoir pû rien gagner sur luy. Ainsi saint Macaire l'ayant interrogé, comment son bon amy se portoit, il n'est plus mon amy, luy répondit-il, mais mon ennemi: Il le chargea de malédiction, en luy disant qu'il étoit perverti, qu'il ne l'écoutoit plus, & qu'il étoit devenu plus dur, & moins traitable que les autres.

Voyez comme le demon hait ceux qui se conduisent par le conseil, parce qu'il veut entierement nostre perte, & comme il aime ceux qui voient par leurs yeux, & qui ne suivent que leur propre lumiére, parce qu'ils sont de concert avec luy, & qu'ils sont eux-mêmes les insidiateurs de leur propre salut. Pour moy, je ne

connois point d'autres causes de la chûte des Moines, que la confiance qu'ils ont en leur propre esprit. Il y en a qui se mettent en peine de sçavoir ce qui fait que les hommes tombent, & pour moy, comme je l'ay déja dit, je ne vois point que leurs égaremens viennent d'un autre principe que de celui-là. Si vous apprenez que quelqu'un se soit écarté de la veritable voie, sçachez que c'est parce qu'il s'est suivi luy-même. Il n'y a rien de plus criminel & de plus pernicieux qu'une telle conduite.

Dieu m'a protegé, & j'ay toûjours apprehendé de me trouver dans un tel malheur. Comme j'étois dans le Monastere, j'exposois toutes mes pensées à l'Abbé Jean, car il ne m'étoit pas possible de rien faire que par son conseil: Et quelque fois je me disois à moy-même, Est-ce que mon Superieur me dira autre chose que ce que je pense? Pourquoy est-ce que je m'avise de l'importuner? Et je répondois à ma raison, que tu sois maudite avec ton discernement, ta sagesse, ton intelligence, & ton sçavoir; tu ne sçais rien que ce que tu as appris du demon: Je m'en allois ensuite trouver mon Abbé, & il arrivoit souvent qu'il ne me disoit rien, que ce que je m'étois déja dit à moy-même: Aussi-tost ma raison ne manquoit pas de me suggerer; n'est-ce pas-là precisément ce que je t'avois dit? Pourquoy as-tu été à contre-temps troubler ce saint Vieillard? & dans le moment, je luy répliquois: Ta pensée est bonne presentement, parce qu'elle vient de l'esprit de Dieu; car ce qui est purement de toy est toûjours mauvais, c'est une production du demon, c'est un effet de tes passions déré-

glées ; & ainsi je ne me laissois jamais aller à ma propre raison, qu'aprés m'en être assûré par le conseil de mon Directeur : Et soyez persuadez, mes freres, que je joüissois par ce moyen d'une paix & d'une tranquillité parfaite, jusqu'à en avoir de la peine & de l'inquietude, parce que je sçavois qu'on ne peut entrer dans le Royaume du Ciel que par la porte des tribulations, & que voyant en même temps qu'il ne m'en naissoit & ne m'en arrivoit aucune, j'étois dans le doute & dans la crainte, ne pouvant comprendre quelle étoit la cause de cette paix dans laquelle je me trouvois, jusqu'à ce que ce saint Vieillard me l'eut appris, en me disant de ne me point affliger, parce que tous ceux qui s'abandonnoient aux sentimens de leurs Peres, vivoient dans un repos & dans une tranquillité profonde. Ayez donc soin, mes freres, de consulter vos Anciens, & de ne vous point confier en vous-mêmes. Sçachez de quelle paix, de quelle joie, de quelle consolation cette conduite est suivie.

Act. 14. v. 21.

Mais puis que je vous ay dit, que j'étois exemt de toute tribulation, il faut que je vous raconte sur ce sujet ce qui m'est arrivé. Comme j'étois encore dans le Monastere, j'eus une affliction considerable, & j'étois dans un abattement & dans une extrêmité si grande, qu'il s'en fallut peu qu'elle ne me donnât la mort. Cette peine étoit une tentation qui m'avoit été suscitée par l'envie & par la malignité des demons : Elle fut tres-cruelle, de peu de durée ; mais pleine de tenébres, sans interruption, ni sans relâche : Je ne voiois de quelque côté que

je me tournasse, que des afflictions & des extrêmitez; mais Dieu ne manqua pas de soûtenir par sa grace une ame que personne ne pouvoit plus consoler ; c'étoit-là l'état où je me trouvois.

J'étois un jour dans nostre Monastere, exposé au grand air, tout abattu devant Dieu, & le conjurant de me secourir dans l'excés de ma tristesse ; & tout d'un coup regardant dans le fond de l'Eglise, je vois un homme qui avoit tout l'air & l'apparence d'un Evêque, & qui ayant un vase sacré dans les mains entroit dans le Sanctuaire : Je n'avois pas accoûtumé d'aborder les hostes qui venoient au Monastere, sans une necessité, ou sans un commandement exprés ; mais comme si quelque chose m'eût tiré, je le suivis ; il s'arréta quelque peu, ayant les mains élevées au Ciel, & moy me tenant derriere, je priois Dieu avec beaucoup d'apprehension ; car cette vûë si surprenante m'avoit rempli de crainte. Aprés qu'il eut achevé sa priere, il se tourna, & vint à moy, & à mesure qu'il approchoit, je m'appercevois que ma crainte & ma tristesse diminuoit. Comme il fut devant moy, il étendit sa main, & frappant ma poi-
Ps. 39. v. 2. & 3. » trine de ses doigts, il me dit ces paroles ; j'ay
» attendu le Seigneur avec patience, il a jetté ses
» regards sur moy, il a exaucé ma priere ; il m'a
» retiré de cét abysme de tristesse dans lequel j'é-
» tois plongé ; il a affermi mes pieds sur la pierre,
» & a mis dans ma bouche un Cantique de loüanges à nostre Seigneur. Il repeta ces versets par trois fois, me frappant la poitrine comme je l'ay dit, & puis se retira ; & dans le moment mon

cœur

fut rempli de lumiére, de joie, de consolation, & de douceur ; & je me trouvai tout un autre homme ; je courus aussi-tost pour le trouver, & le joindre : Mais ce fut inutilement ; car il disparut ; & dépuis ce temps-là, par la misericorde du Seigneur, je me suis trouvé délivré de toute agitation ; de toute tristesse, & de toute crainte ; & Dieu m'a protegé jusqu'à present par l'intercession de nos Anciens, & de nos saints Peres.

Je vous dis cela, mes freres, afin que vous connoissiez de quelle paix, de quel repos, & de quelle securité l'on joüit, lors qu'au lieu d'agir par soy-même, on s'abandonne entierement à Dieu, & à ceux qui aprés luy sont les plus capables de nous conduire.

Apprenez donc, mes freres, à chercher conseil ; apprenez à ne vous pas fier à vous-mêmes. Cette défiance est un grand bien, c'est l'effet d'une humilité sincere, c'est une joie solide, c'est une paix profonde. Quelle necessité y a-t-il de s'inquieter, & de se faire de la peine inutilement. Il n'y a point d'autre voie que celle-là pour faire son salut.

Quelqu'un peut-étre dira en luy-même, Que feray-je si je ne trouve personne à qui m'adresser ? Dans la verité, mes freres, celuy qui cherchera la volonté de Dieu avec des intentions pures, & de toutes les forces de son cœur, Dieu ne le laissera point sans le secourir ; mais il le conduira par la main dans l'exécution & dans l'accomplissement de ses volontez ; il suscitera, & il éclairera plûtost un petit enfant, pour luy faire connoistre ce qu'il demande de luy. Mais si quelqu'un ne recherche pas la vo-

lonté de Dieu avec un cœur droit & veritable ; quand il iroit consulter un Prophete, Dieu voiant la malignité de son cœur, permettra que le Prophete luy réponde, selon ce qu'il est dit dans l'E-

Ezechiel 14. v. 9. » criture, si le Prophete se trompe, c'est moy qui » ay fait errer le Prophete. C'est pourquoy nous devons rectifier nos intentions sur la volonté de Dieu, & ne nous point assûrer sur la nostre : Mais si quelque chose nous paroît un bien, & que nous apprenions de la bouche de quelque homme de Dieu, qu'il l'est en effet, nous devons le regarder comme tel, non pas par le jugement que nous en avons porté, mais par le sentiment de celuy duquel nous prenons l'avis. Outre cela nous devons donner tout nostre soin pour rendre compte, & pour exposer la maniere en laquelle la chose s'est passée, afin de nous assûrer si nous l'avons faite selon la verité, & selon les regles ; & ne pas demeurer pour cela en repos, comme si nous n'avions plus rien à craindre, mais attendre le jugement de Dieu ; comme fit le saint Abbé Agathon ; lequel étant interrogé dans le moment de sa mort, s'il apprehendoit encore ; répondit, j'ay fait pendant que j'ay vêcu, tout ce qui m'a été possible ; mais je ne sçay pas si mes œuvres ont été agréables à Dieu ; car le jugement de Dieu est bien different de celuy des hommes.

Que Dieu nous preserve, mes freres, des dangers où se trouvent ceux qui suivent leur propre esprit, & qu'il nous fasse la grace de marcher dans les voies de nos Peres, & de nos Anciens qui ont eu le bonheur de le servir, & de luy plaire, &c.



VI. INSTRUCTION.

Que nous ne devons jamais juger, ny condamner nostre prochain.

SI nous nous souvenons, mes freres, des Instructions des saints Peres, & si nous les meditons sans cesse, il nous sera difficile de les negliger. Car selon qu'ils nous l'ont appris, si nous ne méprisons point les petites choses qui nous paroissent de nulle consideration, nous ne pecherons jamais dans les plus importantes. Je vous le dis continüellement, & je ne cesse point de vous le repeter : Les petites choses, par exemple, dire, quel mal y a-t-il en cecy & en cela ? font que nous prenons de mauvaises habitudes qui nous portent à ne faire aucun cas des plus grandes & des plus considerables. Vous n'ignorez pas combien est grand le peché de juger son frere. Et dans la verité, qu'y a-t-il de plus criminel ? qu'y a-t-il que Dieu haïsse davantage, & qu'il ait plus en horreur ? Ainsi que nos Anciens nous l'ont appris, lors qu'ils ont dit, qu'il n'y a rien de plus pernicieux que de condamner son prochain : Cependant c'est de ces choses que l'on estime si petites, que l'on tombe dans les grands maux. Et veritablement par la liberté que nous nous donnons d'entrer dans des soupçons contre nostre frere; de dire, qu'importe-t-il que j'écoute ce

qu'il dit? quel mal y a-t-il de tenir de luy un tel discours? quel inconvenient y a-t-il, si je prens garde à ce que fait, ou ce Frere, ou cét Etanger? Nous nous accoûtumons à negliger nos propres fautes, à nous occuper & à discourir de celles des autres; & de là, nous ne manquons point de les condamner, de les mépriser, de former même contr'eux des calomnies; & ainsi nous tombons dans ces mêmes maux que nous condamnons.

Exod. 12. 30. Les saints Peres nous ont dit, que ceux qui ne font point d'attention sur leurs propres miseres, qui ne pleurent point, pour le dire ainsi, celuy qui est mort dans leur propre maison, ne peuvent jamais rectifier leur vie, parce qu'ils sont uniquement appliquez à reprendre leur prochain. Cependant il n'y a rien qui nous attire plus l'indignation de Dieu, qui nous dépoüille davantage de toutes sortes de vertus, & qui nous rende plus incapables d'en acquerir, que de calomnier nos freres, de les juger, ou de les méprisere

Il faut sçavoir qu'il y a de la difference entre ces trois sortes d'injustice. Calomnier quelqu'un c'est l'accuser d'une faute qu'il n'a point faite, comme si l'on disoit, il s'est mis en colere, il a commis une fornication, ou quelque chose de semblable. Le condamner, c'est dire, qu'il est colere, qu'il est impudique, c'est juger de la disposition interieure de son cœur, c'est découvrir le fond de sa vie; ce qui est un peché important: Car autre chose est de dire, il s'est mis en colere, & de dire, il est colere, & de prononcer comme j'ay dit, sur tout l'état de sa con-

duite : Et c'eſt un ſi grand mal de juger ſur un peché particulier, que Jeſus-Chriſt en a parlé de la ſorte dans l'Evangile. Hypocrite, ôtez la « poutre qui eſt dans voſtre œil, & puis vous « penſerez à ôter la paille qui eſt dans celuy de « voſtre frere ; en comparant à la paille la faute du prochain, & à une poutre celle de celuy qui juge ; car ce peché eſt ſi grand qu'il ſurpaſſe preſque tous les autres. Luc. 6. 42.

Le Phariſien qui dans ſa priere rendoit graces à Dieu de ſes bonnes œuvres, avoit raiſon, & il ne mentoit pas, & ce n'eſt point pour cela que Jeſus-Chriſt le juge ſi ſevérement ; car nous ſommes obligez de rendre à Dieu des actions de graces, lors qu'il nous arrive de faire quelque bien, puiſque nous ne le faiſons que par ſon ſecours & par ſa protection. Ce n'eſt donc pas pour avoir dit, je ne ſuis pas comme le reſte des hommes, qu'il a été condamné; mais « parce que ſe tournant du côté du Publicain, il luy en fit l'application, & oſa dire, je ne ſuis pas fait comme cét homme : Car ainſi il jugea toute ſa perſonne, ſa diſpoſition interieure ; & pour dire en un mot, tout l'état & toute la conſiſtance de ſa vie ; & ce fut pour cela que le Publicain s'en retourna juſtifié, & beaucoup meilleur que celuy qui l'avoit condamné. Luc. 18. 11. Ibid. Ibid. Ibid. v. 14.

Il n'y a rien qui nous rende plus coupables, & qui nous défigure davantage aux yeux de Dieu que de condamner les autres, ou de les mépriſer. Car pourquoy eſt-ce que nous ne nous condamnons pas plûtoſt nous-mêmes? Pourquoy ne faiſons-nous pas une exacte diſcuſſion de tant de maux, deſquels il nous faudra ren-

dre à Dieu un compte tres-rigoureux? Pourquoy usurpons-nous un jugement qui n'appartient qu'à Dieu? pourquoy nous méler de ce qui regarde sa Creature? Ne devrions-nous pas étre saisis de crainte, lors que nous entendons dire ce qui arriva à ce saint Vieillard, lequel ayant appris qu'un Solitaire étoit tombé dans la fornication, & s'étant écrié, ho! qu'il a mal fait! il luy arriva cét évenement terrible qui est rapporté dans l'histoire des Anciens; l'Ange du Seigneur apporta devant ses yeux l'ame de celuy qui avoit peché, & luy dit, voila celuy qui avoit peché, il est mort; où voulez-vous que je la mette, ou dans le Royaume de Jesus-Christ, ou dans celuy du demon?

Qu'y a-t-il de plus épouventable que cette rencontre? Car qu'est-ce que l'Ange vouloit dire à ce Vieillard, sinon: Puisque vous vous étes établi le Juge des justes & des pecheurs, que voulez-vous que je fasse de cette ame miserable? Luy faites-vous misericorde, ou la punissez-vous? Ce saint Vieillard fut tellement pénétré de cét accident, qu'il passa le reste de sa vie dans les gemissemens, dans les larmes, & dans les travaux de la penitence, demandant à Dieu par de continüelles prieres, qu'il luy pardonnât le peché qu'il avoit commis, aprés même qu'il se fut prosterné aux pieds de l'Ange, & qu'il eut obtenu le pardon de sa faute. Car l'Ange luy dit, le Seigneur a voulu vous apprendre quel peché c'est de juger; & qu'il ne vous arrive plus de le faire. Quoy que ces paroles luy marquassent que sa faute luy avoit été remise, il n'en put recevoir une consola-

tion entiere, & sa douleur luy dura jusqu'à la mort.

Comment se peut-il faire aprés cela, que nous nous mélions de ce qui regarde nostre prochain, & que nous nous embarrassions des fautes & des pechez des autres ? Nous avons assez de quoy nous occuper, si chacun de nous veut se considerer soy-même, & s'appliquer à ses propres maux. Il n'appartient qu'à Dieu de condamner, ou de justifier, luy qui connoit l'état particulier de tous les hommes, leurs vertus, leurs mœurs, leurs graces, leur temperament, leurs proprietez ; & il porte ses jugemens selon la connoissance qu'il a de ce que ces differentes dispositions exigent. Car il juge autrement les actions des Evêques, autrement celles des Princes, autrement celles des Superieurs, autrement celles des Inferieurs, autrement celles des jeunes gens, autrement celles des personnes qui sont avancées en âge ; & enfin autrement les actions de ceux qui sont dans la santé, & de ceux qui sont malades : Et qui est-ce qui est capable de porter ces jugemens, si ce n'est celuy qui seul a formé & creé toutes choses, & qui seul en a une veritable connoissance ?

Je me souviens d'avoir oüi dire le fait que je vas rapporter. Un vaisseau chargé d'Esclaves aborda un jour à une certaine Ville, dans laquelle il y avoit une Vierge fort sainte, & fort appliquée à elle-même & à sa propre conduite. Cette Vierge ayant sçû que ce Vaisseau étoit arrivé en la Ville où elle étoit, en eut une grande joie, parce qu'elle desiroit acheter une fille qui fût encore en sa premiere enfance, dans

la pensée qu'elle avoit de luy donner telle éducation qu'elle voudroit, & de l'élever de telle sorte, qu'elle n'eût même aucune connoissance de la corruption & de la malignité du monde. Elle fit donc venir chez elle le Pilote de ce Vaisseau, qui luy dit qu'il avoit deux petites filles telles qu'elle pouvoit les desirer, & aussitost elle en acheta une avec beaucoup de plaisir, & la prit auprés d'elle. A peine le Pilote s'étoit-il retiré, & avoit quitté cette sainte Vierge, qu'il rencontra une miserable Comédienne, qui n'eut pas plûtost jetté les yeux sur cette autre petite fille qu'il avoit avec luy, qu'elle voulut l'acheter : A quoy le Pilote s'étant accordé, il en receut l'argent, & la mit entre ses mains.

Rom. 11. v. 33. & 34. Qui n'admirera, mes freres, les secrets jugemens de Dieu ? Qui en pourra sonder la profondeur, & comprendre les raisons de sa conduite ? Cette sainte Vierge ayant pris avec elle cette petite fille, elle l'instruisit dans la crainte de Dieu ; elle l'a forma dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres ; elle luy apprit les devoirs & les exercices de la vie Religieuse, & à marcher dans toutes les voies des Commandemens de Dieu : Au contraire cette Comédienne ayant auprés d'elle cette petite infortunée, elle la rendit une organe du demon : Car que pouvoit luy apprendre cette miserable, sinon les moyens de se perdre ?

Ps. 65. v. 5. Que pouvons-nous dire de ces jugemens de Dieu si differens & si terribles ? Ces deux petites filles sont ensemble, elles sont amenées, elles ne sçavent point où elles vont, & l'une se trouve entre les mains de Dieu, l'autre entre

celles du demon ; peut-on croire que Dieu demande a l'une & à l'autre un compte égal? Comment cela se pourroit-il faire ? Si elles étoient toutes deux tombées dans le même désordre , & dans le même malheur , on pourroit dire que Dieu auroit sur elles les mêmes vûës , parce qu'elles auroient fait une même chûte. Mais comment cela peut-il étre ? celle-cy a été instituée dans la discipline Monastique ; elle a appris à craindre les jugemens de Dieu ; elle a été instruite de ce qui regarde son Royaume ; elle a passé les jours & les nuits dans la méditation de sa Loy sainte : Et cette misérable au contraire n'a jamais rien vû , ni entendu de bon , elle n'a connu que des choses honteuses ; elle n'a été élevée que dans la science du demon ; & comment peut-on dire , que Dieu exigera la même fidelité de l'une que de l'autre.

Il faut donc demeurer d'acord que les hommes ne sçauroient pénétrer les jugemens de Dieu, mais que luy seul qui comprend tout , peut juger de ce qui regarde chacun de nous en particulier , selon l'étenduë de ses connoissances.

Il arrive quelque fois qu'un frere fait de certaines fautes avec simplicité, & cependant il y a quelque chose en luy par où il plaît davantage à Dieu , que vous ne pouvez faire par tout l'état de vostre vie : Et toutefois vous le jugez avec autorité , sans considerer le mal que vous vous faites à vous-mêmes. Que s'il a été assez malheureux pour succomber en quelque rencontre , sçavez-vous combien il a combattu, combien de sang il a répandu avant que de tomber ; & peut-étre que sa faute sera regar-

dée de Dieu comme une Juſtice. Car il connoît les travaux, & les peines qu'il a reſſenties dans les efforts qu'il a faits pour reſiſter à la tentation, avant qu'il s'y laiſſaſt aller. Dieu a compaſſion de luy, & vous le jugez? & par la condamnation que vous portez contre luy, vous vous condamnez, & vous vous perdez vous mêmes; ſçavez-vous combien il a verſé de larmes devant Dieu pour l'expiation de ſa faute? vous ſçavez ſon peché, mais vous ne ſçavez pas ſa penitence.

Non ſeulement nous ne ſommes pas contens de le juger, mais nous le mépriſons. Juger & mépriſer ſont deux choſes differentes. Le mépris eſt lors que, outre la condamnation de la perſonne, nous en parlons injurieuſement, & que nous y ajoûtons la raillerie; ce qui eſt un mal beaucoup plus grand & plus préjudiciable que la témérité que nous avons de juger. Ceux qui penſent à leur ſalut, ne s'arrétent pas à conſiderer les fautes de leurs freres; mais ils ont inceſſamment leurs propres maux devant les yeux; ſemblables à celuy qui étant témoin des pechez de ſon frere, s'écria en ſoûpirant, malheur à moy, malheur à moy, il m'arrivera de faire demain, ce que je luy ay vû faire aujourd'huy.

Vous voiez quelles ſont ſes précautions; vous voiez la préparation de ſon cœur; vous voiez avec quelle promptitude il trouve le moyen de s'empêcher de condamner ſon frere. Car par cette parole, je ferai demain, il s'eſt rempli de crainte & d'inquietude pour le peché qu'il auroit pû commettre, & ainſi il a évité de juger

son prochain : Mais il ne s'est pas arrété là, car il s'est mis au dessous de luy, en disant ; il se repent de son peché, & pour moy, je ne me repens point du mien, & je ne viens pas à bout de faire penitence, autant que je le dois, & que je le puis.

Considerez quelle est la lumiére de cette ame toute divine : Non seulement elle a évité de condamner son prochain, mais elle s'est humiliée, & s'est mise au dessous de luy ; & pour nous, nous jugeons indifferemment nos freres ; nous avons peine à les supporter ; nous les avilissons, & si nous avons vû, ou entendu d'eux, ou même soupçonné quelque chose de mal, nous sommes assez injustes, non seulement pour nous faire tort à nous-mêmes, en nous portant à les juger, mais encore pour étre aux autres une occasion de chûte & de scandale, & pour mettre l'iniquité dans leur cœur, en leur disant aussitost ; cecy s'est fait, cela s'est passé ; sans aucune crainte de nous attirer la malédiction du Prophete, lors qu'il dit, « malheur à celuy qui méle son fiel dans le breuvage qu'il donne à son ennemy. » Habac. c. 2. 15.

Ainsi nous faisons l'œuvre du demon sans y prendre garde, & sans nous en mettre en peine ; car quelle autre affaire a le demon, que de jetter le trouble & la confusion dans le monde ; & nous nous rencontrons comme de concert avec luy, pour nostre propre perte, comme pour celle des autres. Car celuy qui blesse son ame sert au demon, & travaille avec luy ; comme au contraire celuy qui procure le bien, agit & conspire avec les saints Anges. Mais d'où viennent tous

ces desordres, mes freres, sinon de ce que nous manquons de charité ? Car si cette vertu toute divine tenoit dans nos cœurs la place qu'elle y devroit avoir, nous aurions de la compassion pour nostre prochain ; nous ressentirions ses maux, & nous éviterions de les voir, selon qu'il » est écrit, la Charité couvre la multitude des pe- » chés, & ailleurs, la Charité ne pense jamais le » mal, & il n'y en a point qu'elle ne cache.

Prover. 10. v. 12. & 1. Pet. 4. v. 8. 1. Ad Cor. 13. v. 5.

Ainsi, mes freres ; si nous avions de la charité, elle excuseroit tout, comme les Saints nous en ont donné l'exemple. Lors que les pechez des hommes se sont trouvez exposez à leurs yeux, ils n'étoient pas aveugles, mais ils n'en avoient point pour les voir. Qui est-ce qui a plus haï le peché que les Saints ? Cependant ils n'ont point haï le pecheur : Ils ne le condamnent point, ils ne le fuient point, comme s'ils le regardoient avec horreur ; au contraire ils compatissent à sa foiblesse en l'avertissant, ils l'exhortent, ils le consolent ; & le traitent comme un membre malade ; il n'y a rien qu'ils ne fassent pour le guérir : Et de même que les Pécheurs quand ils ont jetté leur hameçon dans l'eau, qu'ils ont pris quelque grand poisson, & qu'ils sentent qu'il se débat, & qu'il s'agite, ils ne l'enlevent pas tout d'un coup avec promptitude & violence, de crainte qu'il ne rompe la ligne, & qu'il ne s'échappe, mais au contraire ils luy donnent la main, & le laissent aller où il veut, jusqu'à ce que s'étant apperçûs que tous ses mouvemens & ses efforts ont cessé, ils l'attirent peu à peu sur le rivage.

C'est de cette sorte que les Saints attirent

leurs freres par leur charité & par leur patience. Ils ne les maltraitent point; ils ne leur témoignent ni froideur, ni mépris; mais comme une mere qui a un enfant difforme & desagréable, n'en a point ni d'aversion, ni d'éloignement; mais bien loin de cela, elle le traite avec douceur, elle le caresse, & fait ce qu'elle peut pour luy donner des marques de sa tendresse & de son amour: Ainsi les Saints couvrent, flattent, & soûtiennent leur frere, lors qu'il est tombé, afin qu'ils puissent le rélever dans le temps, pour empêcher que sa faute ne nuise aux autres, & pour faire ensorte qu'eux-mêmes en prennent occasion de s'avancer de plus en plus dans la charité de Jesus-Christ.

C'est ce que fit saint Ammon, lors que ses freres vinrent le trouver pleins de trouble & de confusion, en luy disant; Venez voir une femme dans la Cellule d'un tel frere. Quelle compassion, quelle charité ne témoigna point cette ame bien-heureuse? Car ayant sçû que ce frere avoit retiré une femme, & l'avoit cachée sous un tonneau, il vint, & s'étant assis dessus, il leur dit de chercher par tout, & n'ayant rien rencontré; Dieu vous pardonne, leur dit-il, & leur ayant fait honte, il les avertit de ne pas croire si legerement le mal de leur frere; & pour le frere, il le rendit plus sage par la grace de Dieu, non seulement en cachant sa faute, mais par les avis qu'il luy donna, lors qu'il trouva une occasion favorable pour le faire. Car aprés qu'il eut congedié tout le monde, & qu'il se vit seul avec luy, il luy prit la main, en luy disant, mon frere, pensez à vous & à vostre sa-

lut ; ce qui fut cause qu'il eut de la douleur de son peché, il s'en repentit, & la charité & la compassion de ce saint Homme, fit sur son cœur une impression salutaire.

Ainsi, mes freres, ayons la charité, ayons cét esprit de compassion pour nostre prochain, afin que nous puissions nous empêcher de parler mal de nos freres, de les condamner, & de les mépriser ; secourons-nous les uns les autres, comme nous ferions les membres de nostre propre corps.

Qui est-ce qui ayant la main blessée, le pied, ou quelqu'autre partie de son corps, la neglige, la retranche, ou la laisse pourir, ou plûtost ne pense point à la netoyer, à la laver, & à y appliquer des remedes, & qui à tout cela manque de joindre ses prieres, & l'invocation des Saints, afin de la guérir, comme dit l'Abbé Zozime : En un mot il ne cesse point d'en prendre le soin, il n'a point d'horreur de ce membre tout malade qu'il est, ni de la mauvaise odeur que peut causer sa pourriture, & il n'y a rien qu'il ne fasse pour luy rendre la santé : De même nous devons avoir compassion les uns des autres, nous prêter reciproquement la main, nous aider par nous-mêmes, ou par d'autres qui soient plus capables de le faire, & nous aviser de tout ce qui peut nous donner quelque soûlagement, & quelque consolation ; Car, comme dit l'Apostre,
Rom. 12. 5. » nous sommes les membres les uns des autres, &
» si nous composons un même corps, & que cha-
» cun de nous soit un de ses membres, ce qu'un
1. Ad Cor. 12. » membre souffre, il faut que les autres le res-
v. 26. » sentent, & qu'ils l'endurent.

Que pensez-vous que soient les Monasteres, sinon un même corps, dont les freres sont les parties & les membres? Ceux qui y exercent des Charges, & qui en ont les emplois principaux, en sont la tête: Ceux qui veillent pour la direction des autres en sont les yeux: Ceux qui sont appliquez à la parole, en sont la bouche: Les oreilles sont ceux qui écoutent; les mains ceux qui travaillent; les pieds ceux qui executent les commissions & les ordres. Si vous étes la tête, gouvernez; si vous étes les yeux, veillez; si vous étes la bouche, parlez, & rendez-vous utile par l'instruction; si vous étes l'oreille, obeyssez; si vous étes la main, travaillez; si vous étes le pied, servez; & que chacun rende au corps son assistance & son service, autant qu'il en est capable, & essayez de vous entre-aider les uns les autres, soit en apprenant à vos freres les verités divines, & en mettant la parole de Dieu dans leurs cœurs; soit en les consolant dans le temps des tentations, soit en leur donnant la main pour les secourir dans leurs travaux; ensorte que chacun s'efforce autant qu'il luy sera possible, de s'unir avec son frere: Car on s'unit à Dieu autant qu'on s'unit à son frere.

Je vous diray sur ce sujet un exemple tiré de nos saints Peres, afin que vous connoissiez mieux la force de ce que je viens de vous dire. Supposé qu'il y ait un Cercle marqué sur la terre, c'est à dire une ligne tirée en rond à l'entour d'un point qui s'appelle un Centre (car à proprement parler, on appelle un Centre le milieu d'un Cercle) soyez attentifs à ce que je vous dis. Ima-

ginez-vous que ce Cercle est le monde, que le milieu de ce Cercle est Dieu, & que toutes les lignes droites tirées du Cercle (ou de la Circonference) au Centre, sont les voies & les conduites des hommes.

Ainsi d'autant plus que les Saints rentrent dans le dedans du Cercle par le desir qu'ils ont de s'approcher du Centre, ils s'approchent de Dieu ; & à proportion qu'ils s'approchent de Dieu, ils s'unissent & s'approchent les uns des autres ; & d'autant plus qu'ils s'approchent les uns des autres, ils s'approchent de Dieu.

Il en est de même de la séparation : D'autant plus qu'on s'éloigne du Centre, c'est à dire de Dieu, & qu'on se tire vers la Circonference du Cercle, il est évident qu'on s'éloigne, & qu'on se separe les uns des autres, & que d'autant plus qu'on s'éloigne les uns des autres, on s'éloigne aussi de Dieu.

Voila quelle est la puissance & l'ordre de la charité. Plus nous sommes au dehors, c'est à dire, attachez aux Créatures, moins nous aimons Dieu, & plus nous sommes éloignez de nostre prochain ; & à proportion que nous aimons Dieu, & que nous nous approchons de luy par la charité, nous nous approchons aussi de nostre prochain, & nous nous unissons à luy; comme d'autant plus que nous nous unissons à nostre prochain, nous nous unissons à Dieu.

Que Dieu nous fasse la grace d'écouter ces Instructions qui nous sont si utiles, & de les mettre en pratique: Car plus nous aurons de soin, de zele & d'application pour accomplir ce que nous entendons, plus Dieu nous remplira de ses lumiéres, & nous fera connoître ses volontez. VII.



VII. INSTRUCTION.

Qu'il faut s'accuser & se reprendre soy-même.

RECHERCHONS, mes freres, ce qui fait que quelquefois, lors que l'on nous dit des paroles dures & humiliantes, nous ne sommes non plus émus, que si on ne nous avoit rien dit; & que d'autrefois au contraire, elles nous jettent dans le trouble. Quelle peut-étre donc la cause de ces états si differens? n'y en a-t-il qu'une seule, ou bien y en a-t-il plusieurs? Pour moy, autant que je le puis comprendre, je crois que cette diversité a plusieurs causes; mais qu'il y en a une seule, comme nous l'avons déja marqué, qui est le principe de toutes les autres: Et c'est ce que je m'en vas vous expliquer.

Il arrive donc que l'on écoute dans une paix profonde tout ce que nostre frere nous dira de plus rude & de plus choquant; Premierement, parce qu'il peut arriver que l'on sortira de la priere, ou que l'on se trouvera dans une situation paisible & sainte; Secondement, parce que l'on est prévenu d'affection pour son frere, ce qui fait que l'on supporte sans peine tout ce qui vient de sa part; En troisiéme lieu, parce que l'on méprise celuy qui a dessein d'offenser, & que l'on fait si peu de cas de sa personne, & de

tout ce qu'il peut dire, que l'on ne daigne pas seulement l'écouter, ni avoir la moindre attention sur l'injure qu'il prétend faire.

Je veux vous dire, mes freres, une chose qui merite que vous l'admiriez. Il y avoit un Religieux en nostre Monastere, avant que j'en sortisse, que je n'avois jamais vû ni troublé, ni indisposé à l'égard de personne, quoy que plusieurs de ses freres tinssent à son égard des conduites désobligeantes, & le traitassent avec mépris. Ce frere quoy qu'il fût le plus jeune, souffroit tout le mal qu'ils luy pouvoient faire, comme si personne ne luy eût rien dit. J'étois étonné de sa patience, & je desirois sçavoir, par quel moyen il avoit acquis une si grande vertu. Je le pris une fois en particulier, & aprés l'avoir salüé, je le priay de me dire ce qui se passoit dans son cœur, lors qu'étant mal traité & injurié des autres, il donnoit des marques d'une si grande douceur. Il me dit naturellement, & sans façon : Je suis à l'égard de ceux qui me font toutes ces injures, comme des chiens caressans, ont accoûtumé d'étre à l'égard de leurs maîtres : Cette réponse me surprit, je baissay la tête, & je dis à moy-même que ce frere avoit trouvé la veritable voie ; & aprés avoir fait le signe de la Croix, je le quittay, demandant à Dieu qu'il luy plût de m'accorder une semblable grace. C'est ainsi qu'il arrive, comme je viens de dire, que le mépris que l'on a pour les injures, fait que l'on conserve la paix, & que de s'en inquieter & de s'en troubler, c'est se procurer un veritable dommage.

Or la cause de ces troubles que nous sentons,

lors que l'on nous fait quelque chose qui nous offense, c'est que dans ce moment, ou nous nous trouvons dans une mauvaise disposition, ou bien, que nostre frere nous déplaît : Et le premier principe de ces sortes d'émotions, si nous le recherchons avec étude, est que nous n'avons pas le soin que nous devrions avoir de nous reprendre, & de nous accuser nous-mêmes. C'est de là que naissent toutes nos agitations ; & c'est ce qui fait que nous ne joüissons jamais d'aucun repos.

On ne doit donc pas trouver étrange, en apprenant de tous les Saints qu'il n'y a point d'autre voie que celle que nous venons de dire, & connoissant par experience que nul de ceux qui en ont pris une autre, n'a pû se donner un veritable repos : Que ce soit en vain que nous esperons de trouver la paix, & de nous établir dans la voie droite, puis que nous negligeons de nous accuser & de nous reprendre. Il est certain que quand un homme feroit mille actions de vertu, s'il marche par un autre chemin que celui-là, il ne cessera point d'étre dans l'inquietude & dans la tribulation, & il rendra tous ses travaux, & toutes ses peines inutiles.

Quelle joie ! quelle consolation ne ressent pas celuy qui se reprend incessamment, comme disoit l'Abbé Pasteur ! Car s'il luy arrive quelque perte, quelque injure, ou quelqu'autre affliction que ce puisse étre, il la reçoit en croyant qu'il l'a merité, & il ne s'en trouble jamais ; & qui est-ce qui peut joüir d'une paix plus profonde & plus constante que celuy qui est dans cét état ?

Quelqu'un dira peut-être ; si mon frere m'offense, & que m'examinant je trouve que je ne luy ay donné aucun sujet, comment est-ce que je pourray m'accuser moy-même ? Dans la verité, si on se regarde de prés & dans la crainte de Dieu, on trouvera qu'on a toûjours donné quelque sujet à ce que l'on souffre, soit par l'action, soit par les gestes, soit par la parole : Que si on se voit irreprehensible dans ce moment, & exemt de toute faute ; il est certain que dans un autre temps, on aura fait quelque déplaisir à son frere, ou dans la même occasion, ou dans une semblable ; ou bien qu'on en a fâché un autre ; & c'est pour cette raison, ou pour quelque chose pareille, que cette tribulation nous arrive : Ainsi comme j'ay dit, lors qu'on voudra se regarder de prés devant Dieu, & examiner sa propre conscience, on trouvera toûjours que l'on est la veritable cause de ce que l'on endure.

Il arrive encore qu'un homme se considerant luy-même, se voit dans une paix & dans une tranquillité toute entiere, & que néanmoins se sentant troublé de quelque parole désobligeante que son frere luy aura dite, il s'imagine avoir raison de s'en affliger, en disant en luy-même ; si ce frere ne fût point venu, ni me parler, ni m'inquieter, je n'aurois point peché. C'est une raillerie, c'est un paradoxe, c'est une imagination : Car celuy qui luy a dit cette parole, ne luy a pas mis dans le cœur la passion qui l'agite, mais il luy a fait seulement connoistre qu'il en étoit déja blessé, afin que s'il le vouloit, il pût s'en corriger, & en faire penitence. Ainsi cét homme est semblable à un pain de pur fro-

ment, lequel au dehors seroit beau & bien fait, mais qui au dedans seroit plein de boüe & de terre; de sorte que si on vient à le rompre, on n'y trouve pour lors que de la fange & de l'ordure : De même cét homme, selon sa pensée, étoit dans une veritable paix, mais il avoit l'ame malade d'une passion qu'il ne connoissoit point, & ce mot que luy a dit son frere, a fait paroître la corruption qui étoit cachée dans les replis de son cœur.

Si donc il veut que Dieu luy fasse misericorde, qu'il fasse penitence, qu'il purifie son ame, qu'il en lave les taches, que sa faute luy soit un sujet de s'avancer davantage dans la vertu, & qu'il soit persuadé, qu'au lieu de se fâcher contre son frere, il ne doit avoir pour luy que des sentimens de reconnoissance, & se tenir obligé de ce qu'il a été la cause du progrés qu'il a fait dans la pieté.

Les tentations n'ont point toûjours une pesanteur égale, mais elles nous deviennent plus ou moins legéres, selon que nous avançons dans la vertu; & à proportion du progrés que nous y faisons, nostre ame se fortifie & se rend capable de supporter toutes sortes d'évenemens, comme une bête qui a de la force porte gayement le fardeau dont on la charge; Et s'il arrive par hazard qu'elle bronche, elle se réleve aussi-tôt, sans que l'on s'en apperçoive; que si cette bête est foible, la moindre charge l'abbat, & quand une fois elle est tombée, on a beaucoup de peine à la rélever. Il en est de même de nostre ame. Quand elle commet le peché, le peché l'affoiblit, car le peché est la source de toute misere

& de toute foiblesse. Il débilite le cœur qui l'enferme, & qui le nourrit; & ensuite il n'y a point d'accident, quelque petit qu'il puisse être, qui ne l'accable; mais si l'on fait du chemin, & que l'on s'avance dans la vertu, les choses qui luy étoient dures, luy deviendront faciles; elles luy seront avantageuses, elles luy produiront une paix profonde, & feront qu'il ne se prendra qu'à luy seul des accidens qui pourroient luy donner de la peine, & sur tout parce qu'il ne nous arrive jamais rien que par une disposition de la divine Providence.

Que si quelqu'un disoit, comment est-ce que je puis être sans embarras & sans peine, lors que j'ay besoin de quelque chose qui me manque, & qui m'est absolument necessaire? Mais celui-là même n'a aucun sujet legitime de se plaindre de personne. Car si dans la verité il a besoin de quelque chose, & qu'il ne l'ait pas, il doit dire, Jesus-Christ sçait mieux que moy ce qui m'est necessaire pour mon bien & pour mon avantage, & il me tiendra lieu de toute chose, & même de cette nourriture qui me manque. La manne a nourri les enfans d'Israël
Exod. 16. v. 35. dans le desert pendant quarante années, & quoy qu'elle fût une en espece, elle devenoit à chacun d'eux en particulier tout ce qu'il desiroit;
Sap. 16. v. 21. celuy qui cherchoit le sel, l'y trouvoit, elle devenoit douce pour celuy qui aimoit les choses douces; enfin chacun l'avoit selon sa volonté & son temperament: De même si quelqu'un ayant besoin d'un œuf, n'a que des herbes pour manger, il faut qu'il dise, s'il m'étoit utile d'avoir cét œuf, Dieu me l'envoiroit, & il peut chan-

ger, s'il le veut ainsi, les herbes en des œufs : Qu'il se confie donc en Dieu, & qu'il croie qu'il fera ce miracle en sa faveur. Car s'il est veritablement digne de cette consolation, & s'il a le cœur pur, Dieu l'assure qu'il luy donnera des marques de sa misericorde, selon ses besoins & ses necessitez; mais s'il n'en est pas digne, ou que cela ne luy soit pas bon, quand Dieu feroit pour luy de nouveaux Cieux & une nouvelle terre, il ne sera jamais content.

Enfin il y en a qui tantost trouvent des secours au délà de leurs besoins, & qui manquent quelquefois des choses necessaires. Ce qui fait que Dieu donne à quelqu'un au delà de son necessaire, c'est afin de luy faire connoître la grandeur & l'excés de sa liberalité & de sa misericorde, & de luy apprendre à être reconnoissant : Et lors qu'il luy refuse même le necessaire, il supplée par sa grace & par sa parole, à l'effet de la chose dont il a besoin, & luy enseigne en même temps à exercer la patience ; de sorte qu'en toutes rencontres nous devons regarder la conduite de Dieu, dans les biens comme dans les maux de quelque endroit qu'ils nous arrivent, lever les yeux au Ciel, luy rendre graces, étant toûjours prests de nous condamner nous-mêmes ; & dire comme nos Peres & nos Anciens, que s'il nous arrive quelque bien, c'est par un ordre de Dieu, & par une disposition particuliere de sa Providence ; mais que si nous souffrons quelque mal, ce sont nos pechez qui en sont la cause ; Car il est certain que ce que nous souffrons est la peine & la punition de nos offenses : Mais pour les Saints, quand ils souf-

frent, c'est pour la gloire du nom de Dieu, ou pour donner des marques de leur vertu, pour l'utilité de plusieurs ; ou enfin pour augmenter & multiplier leurs Couronnes.

Pour nous, mes freres, comment pourrions-nous penser cela de nous-mêmes, puis que nous pechons tous les jours, que suivant le mouvement de nos vices & de nos passions, nous avons quitté la voie droite, que nos Peres ont fait consister dans la reprehension, & dans la condamnation de soy-même, & que nous avons pris un chemin tout contraire, en accusant nôtre prochain, luy imputant toutes choses, & rejettant sur luy la cause de tous nos maux? Ainsi nous vivons dans la negligence, nous n'avons nul soin d'obeïr à la Loy de Dieu, & nous voulons que nos freres nous obeïssent.

Deux freres indisposez l'un contre l'autre, vinrent un jour me trouver. Le plus âgé me dit du plus jeune ; Quand je luy ordonne quelque chose, il en a de la peine, & j'en ressens aussi moy-même, en pensant que s'il avoit pour moy de la charité, & de la consideration, il recevroit avec docilité ce que je luy dis, selon le sentiment de nos Peres. Le plus jeune répondit : Pardonnez-moy, mon Pere, mon frere ne me parle point dans la vûë de Dieu ; mais il me commande par empire, & comme voulant que je luy obeïsse ; & c'est pour cela que je ne puis avoir de la déference pour les choses qui me viennent de sa part. Faites réflexion comme quoy ces deux freres s'accusoient l'un l'autre, & nul d'eux ne se reprenoit soy-même.

Il y en eut deux autres, qui se fâchant & ayant

des differents ensemble, se faisoient ensuite des satisfactions, & cependant demeuroient dans le même état. L'un disoit, ce n'est pas de bon cœur qu'il me fait satisfaction, & c'est pour cela que selon le sentiment de nos Peres, je ne puis prendre de confiance en luy. L'autre disoit à son tour; comme il n'avoit pour moy aucune disposition de charité avant que je luy fisse mes excuses, je n'ay pû revenir de l'éloignement dans lequel j'étois à son égard. Voiez combien cette conduite est pitoyable. Voiez l'extravagance de ces deux esprits. Dieu sçait combien je suis affligé de voir que nous nous servons des Instructions de nos Peres pour autoriser la perte de nos ames, le dereglement, & l'injustice de nos volontez.

Il faloit que chacun jettast le sujet de sa plainte sur luy-même, & que l'un dît, parce que ce n'est pas de bon cœur que j'ay fait satisfaction à mon frere, c'est pour cela que Dieu n'a pas permis qu'il y ait pris créance: Et l'autre devoit dire; parce que je n'ay pas eu la charité à l'égard de mon frere avant qu'il me fist ses excuses, c'est pour cela que Dieu n'a pas permis qu'il eût pour moy aucune déference. Si ces deux freres dont nous avons parlé les premiers eussent eu l'esprit & les sentimens qu'ils devoient avoir: L'un devoit dire, parce que je parle avec suffisance, c'est pour cela que Dieu ne donne pas à mon frere de confiance pour moy: Et l'autre devoit dire, ce n'est point par cette raison-là, mais parce que mon frere me parlant avec humilité & charité, je suis indocile, désobéïssant, & je n'ay pas la crainte de

Dieu devant les yeux : Mais au lieu de cela, ni l'un, ni l'autre n'entra dans le vray chemin, & n'eut la pensée de s'accuser soy-même, au contraire chacun s'appliqua à se décharger, & à charger son frere.

C'est là la veritable raison, mes freres, pour laquelle nous ne faisons aucun progrés que nous ne nous sommes pas utiles, & que nous passons nôtre vie dans une opposition continuelle, en nous faisant de la peine les uns aux autres. Chacũ se justifie, chacun se neglige, comme je l'ay déja dit, & ne garde aucune regle dans sa conduite; & nous voulons que les autres nous obéissent. C'est pour cela que nous ne contractons nulle habitude dans l'exercice de la vertu; & pour peu que nous ayons de lumiére, nous voulons que les autres la suivent, & nous nous plaignons d'eux, en disant, qu'ils devoient faire une telle chose, & pour quel sujet ils ne l'ont pas faite de la sorte? Mais pourquoy n'exigeons-nous pas de nous-mêmes l'obéissance que nous devons aux préceptes? & pourquoy ne nous reprenons-nous pas nous-mêmes de ne les avoir pas observez? Où trouverons-nous maintenant quelqu'un qui soit semblable à ce saint Homme, lequel étant interrogé, quelle étoit la pratique qu'il avoit remarquée la plus necessaire pour nous conduire à Dieu, répondit, que c'étoit de s'accuser soy-même en toutes choses; ce qu'aiant été loüé de celuy qui l'interrogeoit, il continüa: Il n'y a pas d'autre voie qui mene au salut, que celle-là.

L'Abbé Pasteur étoit dans le même sentiment, lors qu'il disoit avec de profonds soûpirs;

Toutes les vertus sont entrées dans cette maison, à l'exception d'une seule, laquelle toutefois est tellement necessaire, que sans elle tous les travaux de l'homme sont vains & infructueux : Et comme on luy eut demandé, quelle étoit cette vertu : Il répondit que c'étoit de se reprendre soy-même. Saint Antoine disoit sur ce sujet, que la plus grande affaire de l'homme étoit de se condamner en la presence de Dieu, & de se tenir toûjours prest & préparé à toutes les tentations, jusqu'au dernier moment de sa vie : Et nous sçavons que nos saints Peres n'ont acquis cette paix si profonde dans laquelle ils ont vêcu, que par la fidelité & le soin qu'ils ont eu de s'accuser incessamment eux-mêmes, & de remonter jusqu'à Dieu dans toutes sortes d'évenemens, & même dans les rencontres les plus legéres, & les moins importantes.

Tel étoit ce saint Vieillard, lequel étant malade, & ayant reconnu que le Frere qui le servoit, avoit mis dans sa nourriture de l'huile de Lin, au lieu de miel (qui est la chose du monde la plus nuisible) en prit en silence autant qu'il en avoit besoin, sans rien dire à ce Frere, ni sans penser qu'il l'eût fait par mépris : Et non seulement il ne luy témoigna rien de semblable, mais même, il ne luy dit pas un seul mot qui le pût fâcher. Car lors que ce Frere s'apperçut de ce qu'il avoit fait, & qu'en ayant une douleur sensible, il eut dit à ce saint Vieillard ; je vous ay donné la mort, mon Pere, & vous étes cause que j'ay commis un si grand peché, en ne voulant point m'avertir de ma faute, il ne luy répondit qu'avec une extrême douceur, en luy

disant, mon fils, ne vous affligez point, si Dieu eût voulu que j'eusse mangé du miel, vous n'eussiez pas manqué de m'en presenter : C'est ainsi qu'il se tourna du côté de Dieu, & qu'il luy attribua la conduite de ce Frere.

Quelle part Dieu a-t-il à cela, ô saint Vieillard ! Le Frere a agi sans y penser, & vous dites, si Dieu eût voulu. Quel rapport y a-t-il entre ce fait, & ce que vous dites ? Ouy certes il y en a. Si Dieu eût voulu que j'eusse mangé du miel, le Frere m'en auroit donné. Cependant quoy que le Vieillard en fût fort incommodé, & qu'il eût passé plusieurs jours sans pouvoir prendre aucune nourriture, il n'en eut nulle mauvaise humeur contre son Frere ; mais regardant Dieu comme l'Auteur de la chose, il conserva la paix. Ainsi c'est avec beaucoup de raison qu'il a dit, si Dieu avoit voulu que l'on m'eût donné du miel, il n'eût pas manqué de changer en miel cette méchante huile.

Pour nous, mes freres, nous avons des maniéres d'agir bien differentes. Car il ne nous arrive rien de fâcheux, que nous ne nous en prenions à nostre prochain, & que nous ne croyions avoir sujet de nous en plaindre, comme nous ayant traité avec mépris, & s'étant conduit à nostre égard contre sa conscience. Si nous entendons une parole, nous luy donnons aussi-tôt un mauvais sens ; & nous disons, s'il n'eût eu dessein de m'offenser, il n'auroit pas parlé de la sorte. Où est ce grand Saint qui dit autrefois
Lib. 2. Reg. c. 16. v. 10. » sur le sujet de Semei, laissez-le, & souffrez qu'il » fasse contre moy toutes ces imprécations, puis » que c'est Dieu qui luy a commandé de maudire

David : Quoy ! Dieu dit à un homicide qu'il maudisse un Prophete: Comment est-ce que Dieu luy a pû donner un tel ordre ?

Le Prophete connoissant qu'il n'y a rien qui nous attire davantage la misericorde de Dieu que les tentations, & particulierement dans les temps de l'affliction, & de la disgrace, dit, laissez-le faire, & n'empêchez point qu'il ne prononce ces malédictions contre David, parce que Dieu luy a dit de le faire : Et pourquoy cela ? C'est afin que Dieu soit touché de mon « humiliation, & qu'il me donne des marques de « sa bonté pour les traitemens injurieux que j'en- « dure. Voiez comme le Prophete agit avec con- « noissance, lors qu'il se fâcha contre ceux qui vouloient punir celuy qui luy faisoit cét outrage, en leur disant ; Qu'y a-t-il de commun entre « vous & moy, fils de Sarvia ? Laissez-le ; il fait « ce que Dieu luy a commandé : Mais pour nous, nous n'avons garde de dire, Dieu a dit à nostre frere, mais s'il luy échape une parole, nous faisons comme les chiens ; si on leur jette une pierre, ils quittent celuy qui la leur a jettée, & courent à la pierre, & la mordent. Voila ce que nous faisons ; nous quittons Dieu qui permet que les afflictions nous arrivent pour nous purifier de nos pechez, & nous nous adressons à nostre prochain ; nous nous en plaignons ; & au lieu que nous pourrions tirer de grandes utilitez de ces sortes de rencontres, nous nous en servons pour nous faire de veritables maux, sans considerer qu'il ne nous arrive rien de la part de la divine Providence, que ce ne soit pour nostre bien. Dieu veüille nous le faire connoistre par les prieres de ses Saints.

Ibid. v. 12.

Ibid. v. 10.

VIII. INSTRUCTION.

Du souvenir des injures.

NOS Peres nous ont appris que rien n'eſt plus contraire à la Profeſſion des Moines, que de ſe mettre en colere, & d'affliger ſon prochain : Que ſi quelqu'un avoit ſurmonté la colere, il avoit ſurmonté le demon ; & qu'au contraire, ſi quelqu'un ſe laiſſoit vaincre par cette paſſion, il étoit dans une diſpoſition entiérement contraire à ce que ſon état demandoit de luy. Que devons-nous donc dire de ceux, qui non ſeulement s'échauffent, & ſe fâchent, mais encore qui conſervent le ſouvenir des injures ? Que pouvons-nous faire autre choſe que de les plaindre, les voiant dans un état ſi malheureux & ſi digne de compaſſion?

Veillons, mes freres, & aſſiſtons-nous les uns les autres, afin de nous pouvoir préſerver de l'aigreur d'une paſſion ſi funeſte. Car il arrive qu'aprés même avoir ſatisfait à ſon frere pour quelque peine, ou quelque different qui a pû naître entre luy & nous, nous ne laiſſons pas encore d'en reſſentir quelque mouvement de triſteſſe, & d'en conſerver quelque penſée fâcheuſe à ſon égard.

Il ne faut pas, mes freres, conſiderer ces reſſentimens, comme ſi c'étoit peu de choſe ; mais on doit les étouffer dans le moment ; car c'eſt ce

qu'on appelle le ſouvenir des injures ; & nous avons beſoin, comme je l'ay déja dit, de beaucoup veiller ſur nous-mêmes, pour ne pas demeurer long-temps dans ces diſpoſitions, de crainte que ſi elles duroient, elles ne nous expoſaſſent à de grands dangers. Car celuy qui fait ſatisfaction à ſon frere, comme il ne le fait ſimplement que pour s'acquiter du précepte, appaiſe à la verité ſa colere pour le preſent ; mais comme il ne fait pas les efforts neceſſaires pour étouffer le ſouvenir de l'injure, il luy en reſte toûjours quelque impreſſion à ſon égard.

Il y a de la difference entre le ſouvenir des injures, la colere, l'émotion & le trouble, & je vais vous le faire connoître par un exemple. Quand quelqu'un veut allumer du feu, il n'allume d'abord qu'un petit charbon; ce charbon marque la parole de celuy qui offenſe. Que ſi vous la ſupportez avec patience, vous avez éteint ce charbon ; mais ſi vous vous arrétez à dire en vous-même, pourquoy m'a-t-il dit cela ? Je luy répondrois bien, ſi je le voulois ; il ne m'auroit pas parlé de la ſorte s'il n'eût eu deſſein de me fâcher ; mais qu'il ſçache que je luy rendray bien la pareille. Ces ſortes de penſées ſont comme le bois que vous mettez poür allumer le feu ; & la fumée que le feu produit enſuite, eſt le trouble de l'ame, & ce trouble n'eſt autre choſe que l'agitation & le concours de diverſes penſées qui émeuvent le cœur, & qui luy inſpirent des mouvemens de fierté & d'inſolence, laquelle on peut conſiderer comme une impulſion, ou ſelon le Bien-heureux Marc, comme une hardieſſe qui nous porte à nous venger de celuy qui nous a déplû.

La malice qui est comme nourrie par les raisonnemens & par les pensées, aigrit le cœur; mais quand on a soin de la détruire par la priere, & par l'esperance, elle y produit la contrition & la douleur. Car si vous supportez une petite parole que vostre frere vous aura dite, vous éteindrez ce feu qui ne fait que naître, avant que le trouble & l'agitation s'y soit formée; & c'est ce que vous pourrez faire par le silence, par l'oraison, & par un repentir, quand il est sincére. Mais si vous vous arrétez à vous aigrir, & à vous échauffer, en disant en vous-même, il m'a dit cecy, & j'ay cela à luy répondre, cette revolution de raisonnemens & de discours ne manquera pas d'enflammer le cœur, & d'y produire une émotion violente. Car cette émotion n'est rien autre chose, comme dit saint Basile, que le boüillonnement du sang à l'entour du cœur: Et cette bile enflammée doit étre étouffée avant qu'elle dégénere en ce que l'on appelle colere.

Mais si au contraire, vous vous troublez vous-même, & troublez les autres, vous ferez ce que fait celuy qui jettant du bois dans le feu l'allume davantage, & fait que les charbons s'enflamment & s'embrasent; ce qui figure la colere. C'est ce qu'a dit l'Abbé Zozime lors qu'on luy demanda ce que vouloit dire cette sentence, Où il n'y a point d'émotion, il n'y a point de combat. Car dans la verité, si dans la naissance du trouble, lors qu'on s'apperçoit que la fumée & les étincelles commencent à s'exciter, on prévient le mal, en s'accusant soy-même, & si on se repent avant que cette émotion se forme & se fortifie,

se fortifie, tout demeure dans la paix, & si aprés que cette émotion est toute formée, on ne prend pas soin de l'appaiser; mais que l'on se trouble, qu'on s'irrite, & qu'on s'agite, on est semblable à celuy qui entasse du bois dans le feu, qui ne cesse de brûler & de s'enflammer, jusqu'à ce qu'il ait produit un grand brazier: Et de même que des charbons qui s'éteignent aprés avoir été embrasez, subsistent plusieurs années sans se corrompre, ni se pourrir, quand même on les jetteroit dans l'eau; ainsi, lors que la colere dure long-temps, elle produit le souvenir des injures, qui ne donne ni repos, ni relâche, que l'on n'ait répandu le sang de celuy contre lequel on est irrité.

Voila la difference qui se trouve entre ces trois dispositions. Vous avez appris ce que c'est que le premier trouble, ce que c'est que l'émotion, la colere, & le souvenir des injures. Voiez-vous à quoy une seule parole est capable de vous conduire? Car si d'abord on s'accusoit soy-même, si on supportoit avec patience ce que nostre frere nous a pû dire de desobligeant, sans vouloir s'en faire justice, en répliquant plusieurs paroles pour une seule qui luy sera échapée: En rendant ainsi le mal pour le mal, on éviteroit sans peine de tomber dans tous ces inconveniens.

C'est ce qui m'oblige de vous exhorter sans cesse à combattre vos passions, lors qu'elles ne font encore que de naître, & avant qu'elles se soient fortifiées, & de prévenir ainsi les maux qu'elles nous peuvent attirer.

Autre chose est arracher une petite plante,

& déraciner un grand arbre. Rien ne m'étonne davantage, que de voir, que nous ignorions ce que nous avons continüellement dans la bouche. Car il n'y a point de jour que nous ne nous chargions d'imprécations, sans néanmoins le connoître. Ne devrions-nous pas sçavoir ce que nous chantons, lors que nous disons dans les

Ps. 7. v. 5. » Pseaumes. Si j'ay fait du mal à ceux qui m'en » ont fait, que je tombe aux pieds de mes enne» mis tout vuide & tout foible. Que veut dire ce mot. Je tombe. Tant qu'un homme est debout, il peut s'opposer & resister à son ennemi : Il frappe, & il est frappé; il a le dessus, & il a du des-avantage, il est encore sur ses pieds; mais s'il tombe, comment est-ce qu'étant par terre, il pourra le combattre?

Demandons à Dieu, mes freres, non seulement qu'il nous fasse la grace de ne pas tomber devant nos ennemis, mais encore de ne pas tomber tout vuides. Mais qu'est-ce que tomber de la sorte? Nous avons dit, que tomber c'étoit étre renversé par terre, sans pouvoir se rélever; Et étre vuide, c'est n'avoir ni vertu, ni force, par le moyen de laquelle on puisse se redresser: Car celuy qui s'est remis sur ses pieds, peut encore prendre soin de luy-même, & de quelque maniére que ce puisse étre, revenir au combat.

On ajoûte aux premieres paroles du Pseau-

Ibid. v. 6. » me celles-cy. Que mon Adversaire poursuive » mon ame, & qu'il s'en rende le maître, c'est à » dire, qu'il nous terrasse, que nous soions ses esclaves, & qu'il nous opprime en toutes occasions, au cas que nous voulions nous venger de

ceux qui nous offensent. Nous disons encore davantage : Car nous demandons à Dieu que nostre ennemi foule aux pieds nostre vie sur la terre ; c'est à dire que nous devenions des hommes tout terrestres, & que nostre sagesse soit toute abîmée dans les choses d'icy-bas. Enfin nous le prions que cét ennemi reduise nostre gloire en cendres. Cette gloire n'est rien que la connoissance qui nous a été donnée par l'accomplissement des Commandemens de Dieu. Ainsi nous luy demandons que nostre gloire devienne nostre honte & nostre confusion ; que nostre vie soit toute materielle & sensible ; que nous n'ayons aucun sentiment des choses de Dieu ; & qu'enfin nous ne soyions que chair & que sang, semblables à ceux dont il est dit, Mon esprit ne demeurera plus dans les hommes, parce qu'ils ne sont que chair. Nous sommes donc bien malheureux, mes freres, de ne pas appercevoir qu'en recitant ces Cantiques, nous prononçons des malédictions contre nous-mêmes, si nous rendons le mal pour le mal ; & cependant nous ne nous en mettons point en peine, & nous ne regardons ces veritez toutes terribles qu'elles sont, qu'avec indifference.

Ibib. Ibid. Gen. c. 6. 3.

Mais on rend le mal pour le mal, non seulement par l'action, mais encore par la parole, & par les gestes, & par quantité d'autres marques exterieures. Il y en a qui ne paroissent pas rendre le mal pour le mal, parce qu'ils ne le font pas par des actions ; mais qui ne laissent pas toutefois de tomber dans ce malheur, parce qu'ils rendent le mal pour le mal par leurs discours, par l'air, & par les manieres dont ils agissent. Ils

jettent le trouble dans le cœur des autres par un mouvement, ou par un coup d'œil ; Car il est tres-aisé qu'en usant de la sorte on contriste son frere.

Il s'en trouve d'autres, qui font à la verité tous leurs efforts pour ne point rendre le mal pour le mal, ni par leurs actions, ni par leurs paroles, ni par aucun mouvement, ni par rien qu'on puisse remarquer dans leur personne ; mais qui nourrissent dans leurs cœurs des humeurs, & des indispositions fâcheuses à l'égard de leurs freres.

Faites réflexion sur tous ces differens états ; les uns ne sont point fâchez contre leur frere, mais s'ils sçavent que quelqu'un l'ait maltraité, ou ait formé quelque plainte contre luy, ou luy ait dit des injures ; ils sont ravis d'apprendre ces nouvelles ; & ceux-là rendent le mal pour le mal par la disposition de leur cœur. Les autres ne gardent aucune haine contre celuy qui les a desobligé, ils sont si éloignez de se réjoüir de son malheur, ou des mauvais traitemens qu'il reçoit ; que même ils s'en affligent ; mais cependant s'il luy arrive quelque chose d'avantageux, ils n'en sont pas bien-aises ; Car s'ils le voient honoré, & estimé des autres, ou qu'il joüisse du repos & de la paix, ils en ont de la peine, & cela est une espece du souvenir des injures, quoy que le mal soit plus leger, & plus pardonnable. Enfin il y en a d'autres qui se réjoüissent des biens qui arrivent à leurs freres, qui font tout ce qu'ils peuvent pour l'obliger, & qui n'omettent rien de tout ce qui est en leur pouvoir pour sa consolation, & pour luy

rendre toutes sortes de bons offices.

Nous avons dit au commencement de ce discours, que quelques uns aprés avoir fait satisfaction à leur frere, ne laissent pas de conserver dans leur cœur des indispositions contre luy, & qu'encore qu'ils se soient gueris de leur colere par cette satisfaction, ils ne font pas toutefois tous les efforts necessaires pour se délivrer du souvenir des injures. Nous en voions encore d'autres, lesquels ayant reçû quelque offense & quelque sujet de mécontentement, rentrent dans la paix avec celuy qui les a desobligé, aussi-tost qu'ils se sont entretenus, & qu'ils se sont fait des excuses de part & d'autre, sans qu'il leur reste le moindre ressentiment contre celuy qui leur a fait injure : Mais si ce frere vient dans la suite du temps à dire quelque chose qui les choque, ils r'appellent dans leur memoire les choses passées, & se fâchent contre luy, non seulement à cause de ces injures toutes recentes, mais même pour ces premieres dont ils avoient perdu toute memoire.

Ces personnes ressemblent à un homme qui ayant été blessé, aprés s'être guéri & avoir refermé sa plaie par les remedes qu'il y a apportez, est toûjours plus foible, & plus indisposé dans la partie où il a été blessé ; en sorte que si on luy porte quelque coup, c'est par cét endroit là plûtost que par un autre, qu'il ressent du mal, & qu'il commence à répandre son sang. C'est ce qui arrive à ces personnes dont nous parlons. Ils sont blessez dans l'ame ; mais comme ils ont apporté le remede à leur plaie par le moyen de la penitence, ils ont veritablement guéri leurs

blessures, c'est à dire, leur colere, ils ont même oublié toutes les injures en s'efforçant d'en effacer le souvenir, ce qui est en effet refermer la plaie; Cependant elle n'est pas entiérement guérie, mais il reste encore quelque impression des injures, laquelle est comme une cicatrice, qui fait que la blessure au moindre coup qu'elle reçoit, se r'ouvre tout de nouveau.

Il faut donc, mes freres, travailler à guérir cette cicatrice, & faire en sorte qu'elle se reprenne si parfaitement, qu'il ne paroisse plus de difformité dans cét endroit, & qu'on ne puisse plus s'appercevoir qu'il y ait eu aucune plaie.

Mais comment est-ce que cela se pourra faire, me dira-t-on? c'est en priant Dieu de toutes les forces de nostre cœur pour celuy qui nous aura fait de la peine, & en luy disant; Seigneur, faites misericorde à mon frere, & à moy aussi, par le merite de ses prieres; & lors qu'il offre ainsi ses oraisons à Dieu pour son frere, il donne des marques évidentes de la compassion & de la charité qu'il a pour luy, & tout ensemble de son humilité, en implorant l'assistance de Dieu par le merite de ses prieres. Or par tout où se rencontre la charité, la compassion, & l'humilité, il ne s'y peut trouver, ni colere, ni souvenir des injures, ni quelqu'autre passion que ce puisse étre, comme l'a dit l'Abbé Zozime; & quand le demon avec tous ses Anges de tenebres emploieroit tous les ressorts & toutes les machines que sa malignité peut inventer, tous ses artifices seront inutiles, & se trouveront détruits par l'humilité avec laquelle on obéira aux Commandemens de Jesus-Christ. Un autre des saints

Peres a dit, que celuy qui prie pour ses ennemis, a perdu toute memoire des offenses qu'on luy a faites.

Faites réflexion, mes freres, & repassez avec soin dans vostre esprit, les Instructions que vous entendez. Car dans la verité, si vous ne les pratiquez, vous ne sçauriez les comprendre. Qui est l'homme qui voulant apprendre un art, se contente qu'on luy en parle? Il commence à faire, & puis il change, il met, il efface, & ainsi peu à peu, en s'appliquant avec patience, il se rend habile dans son art. Dieu qui a égard à son application se joint à luy, & donne benediction à ses travaux: Et nous, mes freres, nous prétendons apprendre l'art des arts, seulement par le discours, sans y joindre les œuvres? Comment cela se peut-il faire? Pensons-y donc, & appliquons-nous-y avec soin, avec zele, & avec ardeur, pendant que nous en avons le temps. Que Dieu nous donne la grace de nous souvenir, & de pratiquer ce que nous entendons; afin qu'au jour du Jugement, ces veritez ne soient pas nostre condamnation.





IX. INSTRUCTION.

Du mensonge.

NOSTRE dessein, mes freres, est de vous dire quelque chose sur le sujet du mensonge. Car je m'apperçois que vous n'avez pas toute l'exactitude necessaire pour régler le mouvement de vostre langue. Ce qui fait qu'il vous échape aisément des choses contre vostre devoir. Considerez, mes freres, comme je vous le dis incessamment, que l'on contracte des habitudes dans le bien, comme dans le mal. Nous devons donc apporter toute la vigilance possible pour ne nous point laisser surprendre par le mensonge; car celuy qui ment, ne peut ni s'unir, ni s'attacher à Dieu. Rien n'est plus contraire à Dieu, que le mensonge:
Joan.c.8. 44. Aussi est-il écrit, que le mensonge vient du méchant, que luy-même est menteur, & qu'il en est le Pere.

Vous voiez comme le demon est nommé le
Joan. c. 14. 6. Pere du mensonge; mais pour la verité, elle est Dieu-même, puis qu'il nous assure qu'il est la voie, la verité & la vie: Considerez donc quel est celuy que vous quittez, & qui est celuy que vous suivez par le mensonge, & sçachez que c'est le demon-même.

Ainsi si nous avons un veritable & sincére desir de nous sauver, nous devons aimer la ve-

rité de toutes nos forces, & avec toute l'ardeur dont nous ſommes capables, & nous préſerver de tout menſonge, de crainte qu'il ne nous ſepare de celuy qui eſt la verité & la vie.

Or il y a trois differentes maniéres de commettre le menſonge. Les uns s'y laiſſent aller par la penſée, les autres par la parole, & enfin les autres par l'état & la conduite de leur vie. Celuy qui tombe dans le menſonge par la penſée, eſt celuy qui conçoit des ſoupçons contre ſon frere; s'il voit, par exemple, quelqu'un qui parle à un autre, il ſoupçonne & s'imagine que c'eſt de luy dont ils parlent; & s'ils rompent leur entretien, il ſe figure que c'eſt à cauſe de luy qu'ils ceſſent de parler. Si quelqu'autre dit quelque parole, il ſe perſuade qu'il ne l'a dite, que dans le deſſein de l'offenſer: En un mot dans tout ce qu'il voit faire, ou dire à ſes freres, il ſe met dans l'eſprit que c'eſt par rapport à luy, & qu'il penétre les motifs de leurs paroles, ou de leurs actions.

Voila celuy qui commet le menſonge par la penſée; car il ne dit rien de veritable, & tout ce qu'il dit, n'eſt fondé que ſur des ſoupçons. Ce ſont ces ſoupçons qui produiſent ces vûës curieuſes que nous avons ſur les actions des autres, les médiſances, les murmures, les conteſtations, & la liberté que nous prenons de juger & de condamner nos freres.

Or il arrive quelquefois que celuy qui ſoupçonne, trouve par l'évenement que ſes ſoupçons ſont veritables, & comme ſi de là, il vouloit prendre ſujet de ſe corriger, il raiſonne inutilement; & dit en luy-même, je connois fort

bien quand on parle de moy ; qu'on me dise simplement quelle est la faute dont on m'accuse, & je m'en corrigerai. Les pensées sur lesquelles cét homme fonde ses soupçons viennent du demon : Car elles ont le mensonge pour principe, puis qu'il se porte à soupçonner d'une chose dont il n'a nulle connoissance.

Mais comment est-ce que ce frere, qui est comme un méchant arbre, pourra produire de bons fruits ? S'il veut sincerement se corriger, s'il reçoit en paix la correction que son frere luy pourra faire de ses fautes, s'il s'en humilie devant luy, & s'il luy en témoigne sa reconnoissance, au lieu de s'en troubler, Dieu voiant qu'il a un veritable desir de changer de conduite, ne permettra jamais qu'il tombe dans l'égarement, & ne manquera point de luy envoyer quelqu'un qui le remette dans son devoir : Mais d'ajoûter foy à ses soupçons, sous pretexte de se corriger de ses défauts, & pour cela préter l'oreille à ce que nos freres disent, & examiner avec curiosité leurs paroles & leurs actions, c'est une justice qui vient du diable, par laquelle il nous tend des piéges, & nous dresse des embûches.

Lors que j'étois dans le Monastere, & que j'essaiois de penétrer dans les dispositions secrétes des autres par leurs mouvemens exterieurs, il m'arriva ce que je vas vous dire. Un jour que je m'amusois à cette mauvaise occupation, je rencontrai une femme qui portoit une cruche d'eau. Je ne sçai comment il arriva que je me laissay aller à la regarder au visage. Ma pensée me suggera aussi-tôt que c'étoit une femme de mauvaise

vie. Cette pensée me causa beaucoup d'inquietude, & je ne manquay point de la déclarer aussi-tôt au saint Abbé Jean. Mon Pere, luy dis-je, si je vois par mégarde les mouvemens & les actions exterieures de mon frere, & que ma pensée me porte à juger par là de l'état de son interieur, que dois-je faire? hé quoy, me répondit ce saint Abbé, n'arrive-t-il pas souvent que quelqu'un a des défauts naturels, & qu'il s'en corrige par ses soins & par ses travaux? Ainsi il n'est pas possible de connoître par l'exterieur quel est l'état de la conscience. C'est pourquoy n'ajoûtez jamais aucune foy à vos soupçons. Car c'est une regle qui n'est pas juste, & qui rend courbées les choses les plus droites. Les soupçons sont des mensonges; & nous causent de grands maux. Depuis ce temps, j'ay eu un tel éloignement de mes propres pensées, que si elles me disoient, que le Soleil est Soleil, & que les tenebres sont tenebres, j'avois peine à les croire.

Il n'y a rien, mes freres, de plus pernicieux que de se laisser aller à ses soupçons. Ils nous sont si préjudiciables, que pour peu que nous puissions nous y arrêter, ils nous persuaderont que nous voions avec évidence les choses qui ne sont point, & qui n'ont jamais été. Je veux vous rapporter sur ce sujet un fait extraordinaire, dont j'ay été témoin, lors que j'étois encore dans le Monastere.

Il y avoit un frere qui étoit sujet à ce vice, & qui donnoit une telle créance à ses soupçons, que tout ce qui luy venoit dans la pensée, passoit dans son esprit pour des veritez constantes; & il ne luy étoit pas possible de prendre

d'autres sentimens. Ce déreglement s'étant fortifié dans la suite, les demons le jetterent dans une telle illusion, qu'étant une fois entré dans le Jardin pour prendre garde selon sa coûtume à ce qui s'y passoit, il s'imagina voir un des freres qui cueilloit des figues, & qui les mangeoit. Or c'étoit un jour auquel les freres se préparoient à s'approcher des saints Mysteres, & il n'étoit pas encore la deuxiéme heure du jour. Estant donc persuadé qu'il avoit réellement vû le fait, il se retira sans rien dire, & attendit en silence l'heure de la Communion, pour sçavoir de quelle sorte dans cette circonstance ce frere se conduiroit: Et comme il vit qu'il lavoit ses mains, & qu'il se disposoit à s'approcher de la sainte Table, comme les autres, il courut, & alla promptement trouver l'Abbé, & luy dit: Vous voiez ce frere qui est sur le point de communier; mais empêchez-le; car je l'ay trouvé dés le matin qui cüeilloit des figues, & qui les mangeoit. Cependant l'Abbé voyant ce frere qui approchoit de l'Autel avec de grands sentimens de componction (car il étoit de ceux en qui la pieté se faisoit remarquer davantage) ne manqua pas de l'appeller avant qu'il fût plus proche du Prêtre qui luy devoit donner la sainte Hostie; & l'ayant pris en particulier, il luy dit: Dite-moy, mon frere, ce que vous avez fait aujourd'huy. Ce Religieux surpris de ce discours, luy dit: Pourquoy, mon Pere, me demandez-vous cela? L'Abbé luy répondit, quand vous étes entré ce matin dans le Jardin, qu'y avez vous fait? Ce frere tout étonné luy répliqua, je n'ay point vû d'aujourd'huy le Jardin,

je n'étois pas même ce matin dans le Monastere, & je n'y suis que depuis le retour d'un voiage que j'ay fait, car le Celerier m'avoit envoyé dehors aprés Matines pour une affaire, (le lieu dans lequel il devoit traiter cette affaire étoit distant de la maison de plusieurs milles, & le frere s'étoit hâté pour se trouver à l'heure de la Communion.) Sur cela l'Abbé envoya querir le Celerier, & s'étant enquis où il avoit envoyé ce frere, il luy répliqua conformément à ce qu'il luy avoit dit. Le Celerier ensuite luy demanda pardon, & il luy dit, que comme il dormoit aprés les veilles de la nuit, il n'avoit pas permis à ce frere d'aller prendre son obédience avant que de partir, de crainte de troubler son repos. L'Abbé étant instruit de la chose, le laissa aller à la Communion. Il appella aussi-tôt le frere qui avoit conçû le soupçon; il le reprit, & le separa de la sainte Table: Et n'étant pas content de la peine qui luy avoit imposée, aprés que la Cerémonie fut faite, il assembla tous les Religieux; il leur rapporta avec larmes ce qui s'étoit passé, & chargea ce frere de confusion devant toute la Communauté. Il fit en cela trois choses remarquables. Il confondit le demon, il fit un exemple de celuy qui avoit formé le soupçon, & luy donna le moyen d'effacer son peché par la honte qu'il en reçût, & d'obtenir de Dieu la grace necessaire pour ne plus commettre de semblables fautes, & rendit les freres plus incapables à l'avenir de se laisser aller à leurs soupçons. Ce saint Abbé prit de là occasion de nous instruire, & de nous faire voir qu'il n'y avoit rien de plus dommageable, ni de plus

pernicieux que les soupçons : Et les Peres nous ont dit quantité de choses pour nous garantir des inconveniens & des maux qui en pourroient naître.

Faisons donc, tous nos efforts pour n'ajoûter jamais de foy à nos propres imaginations. Car il n'y a rien qui nous separe davantage de Dieu, que de ne pas faire attention sur nos pechez particuliers, & de nous occuper des choses qui ne nous regardent point. Il n'arrive jamais aucun bien d'une telle conduite ; mais au contraire elle produit un nombre presque infini de tentations. Elle desapplique l'homme de Dieu, & empêche qu'il ne travaille à acquerir sa crainte. Si nostre iniquité fait qu'il s'éleve en nous de méchans soupçons, ne manquons pas de les rectifier, & par ce moyen ils ne nous feront aucun dommage. Les soupçons ont une grande malignité, & ils ne souffrent point que nos ames joüissent d'aucun repos. Voila ce que c'est que le mensonge qui se commet par la pensée.

Pour le mensonge qui se commet par la parole, en voicy un exemple. Un frere est paresseux, ou ne veut point se lever à l'office de la nuit, & au lieu de dire quand il a manqué ; Pardonnez-moy, la paresse m'a empêché de me lever, il dit, j'ay eu la fiévre, je ne voiois goûte, je n'ay pû me lever, j'étois foible : Il dit dix paroles fausses pour s'excuser, au lieu d'en dire une veritable pour s'humilier, & pour confesser sa faute. Que si quelqu'un l'en reprend, il diversifie ses phrases & ses expressions, il contrefait l'homme qui aime le bien, afin d'éviter la

reproche qu'on luy veut faire. S'il a quelque question à démêler avec quelqu'un de ses freres, il ne se lasse point de se justifier en luy disant, c'est vous qui avez dit cela, c'est vous qui avez fait cecy ; pour moy, je ne l'ay point dit, c'est un autre qui l'a dit ; & ce n'est pas encore cela que l'on a dit, mais c'est une autre chose, & il ne se sert de toutes ces manieres, que pour s'empécher d'étre humilié. Que s'il desire d'avoir quelque chose, il n'a garde de dire simplement, j'ay envie de cela, mais il use de circuits & de détours, il feint des besoins & des necessitez, & il ne cesse point de dire des mensonges, jusqu'à ce qu'il ait obtenu ce qu'il souhaite.

Comme tout peché a pour principe l'amour, ou du plaisir, ou de l'argent, ou de la gloire; ainsi on commet le mensonge pour trois raisons & pour trois causes ; sçavoir, pour éviter d'étre repris & humilié, ou afin de venir à bout de ce qu'on desire, ou pour se procurer quelque bien ou quelque avantage ; & le menteur se tourne incessamment & se retourne, il change de formes & de figures, & ne manque point de se servir de toutes sortes de ruses & d'artifices pour arriver à son but.

Un homme qui en use de la sorte n'est digne d'aucune créance, & si par hazard il luy arrive de dire quelque chose qui soit vray, on ne peut pas s'y arréter, parce que la verité ne sort jamais de sa bouche, qu'elle ne soit accompagnée d'obscuritez & d'équivoques.

Il peut encore y avoir quelques occasions pressantes, dans lesquelles, à moins qu'on ne prenne soin de couvrir la verité, il en naîtra par ne-

ceſſité de grands troubles, & de grands deſordres; & dans de telles circonſtances, on ſe trouve contraint, pour détourner un grand danger dont on eſt menacé, de biaiſer dans ſon diſcours. C'eſt ce que dît autrefois l'Abbé Alonius à l'Abbé Agathon. Deux hommes ont fait un meurtre en voſtre preſence, l'un s'enfuit dans voſtre Cellule, le Juge le cherche & vous demande, ſi cét homicide n'eſt point chez vous. Si vous agiſſez ſimplement en cette rencontre, & que vous ne vous ſerviez point d'une œconomie pleine de prudence & de ſageſſe, vous livrez cét homme à la mort. Quand donc il arrive quelque neceſſité importante, qui nous oblige de cacher la verité, il ne faut pas que nous croyions que nous n'ayons rien à craindre dans une telle conjoncture; mais au contraire, il faut que nous ſoyons perſuadez que la rencontre eſt fâcheuſe, que nous nous trouvons dans le temps de la tentation, & que nous nous adreſſions à Dieu, par nos gémiſſemens, par nos humiliations, & par nos larmes : Et de plus que ce ne ſoit pas ſouvent que nous en uſions de la ſorte, mais rarement, & encores pour de grandes raiſons. Car comme le Theriaque, ou d'autres medicamens ſemblables nuiſent, lors qu'on en prend ordinairement, & qu'au contraire ils ſont tres-utiles, lors que l'uſage en eſt rare, & qu'on ne s'en ſert que dans les grandes neceſſitez; de même, lors qu'on veut couvrir innocemment la verité, il faut qu'une veritable neceſſité y oblige, il faut que ce ne ſoit pas ſouvent, mais comme j'ay dis tres-rarement, & pour quelque conſideration importante, & qu'en même temps, on faſſe connoître

noître à Dieu par une conduite pleine de tremblement & de crainte la pureté de ſon intention, la grandeur du motif qui preſſe & qui contraint; & ainſi on peut eſperer que Dieu ſoûtiendra par ſa protection, & qu'il ne permettra point, qu'on ſe laiſſe aller à rien qui luy puiſſe déplaire. Nous avons expliqué ce que c'étoit que mentir par la penſée, & par la parole; il nous reſte à vous dire, ce que c'eſt que mentir contre ſa vie, c'eſt à dire contre ſon état.

Celuy-là commet un menſonge par la conduite de ſa vie, qui par exemple, étant abandonné aux voluptez des-honnétes, contrefait le chaſte; qui étant avare loüe la compaſſion & la vertu de l'aumône; qui étant ſuperbe admire l'humilité, & qui témoigne de l'admiration pour la vertu, ſans l'eſtimer, ni la loüer du ſentiment de ſon cœur. Car s'il avoit cette diſpoſition & cette fin, il commenceroit par s'humilier, & par confeſſer ſa propre foibleſſe, par ſe reconnoître vuide & deſtitué de tous biens, & de la ſorte il pourroit & admirer la vertu & luy donner des loüanges d'une bouche ſincere; mais le but qu'il a, quand il admire la vertu, n'eſt pas de ne pas cauſer du ſcandale comme il le prétend; car ſi cela étoit, il faudroit qu'il ſe dît à luy-même. Mal-heureux que je ſuis! mes paſſions me dominent, il n'y a perſonne à qui je ne ſois un ſujet de ſcandale, je bleſſe celui-ci, je bleſſe celui-là, je charge ma conſcience, je charge celle des autres, & il ſe contenteroit de faire le mal, ſans ſe méler de loüer le bien. Car le propre de l'humilité eſt de s'abaiſſer ſoy-même, & le propre de la compaſſion eſt d'épargner ſon frere: Mais

ce n'est par aucun de ces motifs que celui-ci loüe la vertu, & il n'en parle & n'en emprunte le nom, qu'afin de couvrir sa propre honte, ou souvent pour nuire, & pour tromper les autres.

La malice n'est jamais toute seule, on n'a pas pour un dessein quand on fait le mal, & le demon ne peut tromper personne, que sous les apparences de la vertu. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre, que le demon se transfigure en Ange
a. Ad Cor. 11. v. 14. » de lumiére. Il ne faut donc pas s'étonner, si ceux » qui le servent, prennent la forme des Ministres
Ibid. v. 15. » de la verité & de la justice. C'est pour cela que » le menteur, soit par la crainte qu'il a de la » honte, & l'envie d'éviter ce qui le r'abaisse, soit par le desir de surprendre quelqu'un parle avantageusement des vertus, les admire & les loüe, comme si elles luy étoient propres, & qu'il les connût par experience. Voila quel est celuy qui ment par des paroles contraires à la conduite & à l'état de sa vie. C'est un homme qui est double & qui n'a point de simplicité, qui est en tout opposé à luy-même dans ses œuvres, & dans le sentiment de son cœur. Sa vie n'est qu'une Comédie qui ne luy attire que du mépris & de la honte.

Puis que nous vous avons montré que le mensonge vient du demon, & que la verité vient de Dieu, parce que Dieu même est la verité: Fuyons, mes freres, tout mensonge, afin que nous n'ayions pas un sort & un partage qui nous soit commun avec les demons, & travaillons de tous nos efforts, à acquerir la verité, afin de nous unir pour
Joan. c. 14. 6. jamais à celuy qui a dit, je suis la verité. Prions Dieu qu'il nous en rende dignes.



X. INSTRUCTION.

Il faut par un propos constant & par une vigilance exacte, marcher dans la voie de Dieu.

APPLIQUONS-nous, mes freres, & veillons sans cesse sur nous-mêmes. Car qui est-ce qui nous rendra le temps, s'il arrive que nous l'ayons perdu? Nous pourrons bien chercher les jours qui nous seront échappez; mais de les retrouver, c'est ce qui ne nous sera pas possible. Saint Arsene se disoit incessamment, Arsene; pourquoi estes-vous sorti du monde? Mais pour nous, nous sommes dans une paresse, & dans une negligence si extrême, que nous ne sçavons, ni pourquoy nous nous sommes retirez, ni ce que nous avons prétendu faire dans la solitude. C'est ce qui est cause qu'au lieu de nous avancer, nous vivons dans une inquietude, & dans une perplexité continüelle, & ce mal ne nous vient que parce que nous ne faisons aucune attention sur nous-mêmes.

Et dans la verité, si nous voulions un peu nous combattre, nous n'aurions, ni à travailler, ni à souffrir long-temps: Car celuy qui dans le commencement se fait violence, se met en état par un progrés insensible, d'agir & de faire toutes

choses dans le repos & dans la paix, Dieu étant le témoin de ses efforts, & luy donnant les secours qui luy sont necessaires.

Ainsi, mes freres, déclarons-nous la guerre à nous-mêmes: Jettons des fondemens qui soient solides; mettons-nous le bien incessamment devant les yeux, car nous ne sommes pas encore dans un état de perfection. Cependant vouloir le bien, c'est le commencement du salut: Car celuy qui a la volonté bonne, entre par la grace de Dieu dans le combat, & ne manque point d'acquerir les vertus par la protection qu'il luy donne. C'est ce qui a fait dire à un Ancien: Donnez le sang & recevez l'esprit; combattez, & vous viendrez à bout de vous élever à la vertu.

Lors que je commençay à m'appliquer à l'étude des Sciences humaines, j'y trouvay d'abord tant de peine, que quand je prenois mon livre, il me sembloit que j'allois toucher un serpent; mais ayant combattu cette opposition avec perséverance, Dieu m'assista, & j'acquis une telle disposition dans les lettres, que l'ardeur que j'avois pour la lecture, faisoit que j'oubliois le manger, le boire, & le dormir. Jamais aucun de mes compagnons n'eut le pouvoir de me tirer de l'étude, pour m'obliger de manger avec luy, & je ne souffrois point qu'ils eussent aucun entretien avec moy, dans le temps que j'avois destiné à cét exercice, quoi que j'aimasse la conversation, & que j'eusse beaucoup d'amitié pour eux.

Aussi-tôt que nostre maître nous avoit quitté, je m'en allois me baigner, ayant besoin de me

laver tous les jours, à cause d'une extrême séche-resse que me causoit l'assiduité & l'excés de mes lectures. Je revenois dans le moment à la maison, sans me mettre en peine de ce que je mangerois. Il ne m'étoit pas possible de m'en occuper, ni de donner le moindre soin à ce qui regardoit ma nourriture : Mais j'avois un serviteur affectionné qui m'apprétoit ce que je voulois: Ainsi je prenois ce qu'il m'avoit preparé, & je me penchois de temps en temps sur mon livre qui étoit à côté de moy sur le lit, sur lequel je mangeois ; & de même lors que je reposois, je mettois mon livre sur un siege proche de moy, & aprés quelques momens de sommeil, je me remettois aussi-tôt à la lecture. La nuit étant venuë, je me retirois, & portois avec moy une lampe pour continuer à lire jusqu'à minuit, & je ne connoissois point d'autre plaisir que celuy que je trouvois dans l'étude.

Lors donc que j'entray dans le Monastere, je me disois à moy-même ; si l'on ressent une ardeur & une passion si vive pour les Sciences profanes & étrangeres, & si l'application qu'on y donne fait que l'on en contracte les habitudes, à plus forte raison prendra-t-on des habitudes saintes, si l'on s'exerce à la vertu & à la pieté ? Et cette consideration me fortifioit dans le dessein que j'avois de m'y appliquer.

Si donc quelqu'un veut acquerir la vertu, il ne faut pas qu'il y travaille avec tiédeur & avec indifference. Car comme celuy qui veut apprendre l'art de la menuiserie, ne s'occupe pas d'un autre métier : De même ceux qui prétendent avancer dans les vertus, & dans les Sciences di-

vines, ne doivent pas s'embarrasser d'autres soins, mais il faut qu'ils s'adonnent la nuit & le jour à l'étude de cét art tout celeste, afin de pouvoir s'y rendre parfaits. Celuy qui agit autrement, non seulement ne fait aucun progrés dans la vertu, mais même il s'y affoiblit, son esprit se laissant emporter à toutes sortes d'égaremens, sans qu'il se propose aucun but certain dans ses actions : Car si on n'a beaucoup d'attention sur sa propre conduite, & si on ne se fait de grands efforts, on transgresse facilement les regles & les limites que les vertus nous prescrivent.

Les vertus tiennent le milieu entre les deux extrémitez opposées: Elles sont la voie royale, & le grand chemin, duquel parloit un saint Vieillard, lors qu'il disoit, marchez par la voie royale, & mésurez les milliers, c'est à dire, les distances. Les vertus donc, comme je viens de dire, sont au milieu entre l'excés & le défaut. C'est pourquoi l'Ecriture nous dit. Ne vous détournez ni à droit, ni à gauche; mais marchez par la voie royale, & par le grand chemin; Et saint Basile nous apprend, que celui-là a le cœur droit, qui ne se porte, ni du côté de l'affoiblissement, ni du côté de l'excés; mais qui regle sa vie sur la vertu qui est au milieu de l'un & de l'autre. Je veux vous en donner un exemple.

Isai. 30. v. 21.

La malice en elle-même n'est rien : Car elle n'a de soy, ni estre, ni subsistance. Cela est constant; mais l'ame s'éloignant de la vertu, se laisse emporter par ses passions, & commet le peché, & c'est ce qui fait qu'elle y trouve sa peine & son châtiment, le peché ne luy donnant aucun veritable repos, & l'a remplissant de troubles &

d'inquietudes. C'est ce que vous remarquez dans un morceau de bois. Il n'a point de vers naturellement dans luy-même, mais il s'y forme une petite pourriture, de laquelle ils s'engendrent, puis ils le dévorent & le reduisent en poussiere. C'est de cette sorte que le fer produit la roüille, & qu'il en est ensuite gâté & consumé : Que les étoffes engendrent des insectes qui les percent, & qui les mangent; & c'est ainsi que l'ame produit en elle-même le peché qui de sa nature n'est rien, & n'a aucune subsistance, & qu'elle y trouve son châtiment & sa peine. Saint Gregoire de Nazianze, dit à ce sujet cette belle parole, comme le feu est la production & l'effet de la matiere, & qu'il la consume aprés qu'il en a reçû l'estre, de même le peché qui se forme dans le sein du pecheur le détruit, & luy donne la mort. Cela se voit encore dans les corps malades. Lors que quelqu'un vit sans aucune regle, & qu'il neglige de se conserver quand il joüit de la santé, il tombe ou dans la repletion, ou dans l'épuisement, & de là dans la maladie, laquelle avant cela n'étoit pas, & ne subsistoit point; & comme par elle-même, elle n'avoit aucune subsistance, elle disparoit aussi-tôt que le corps reprend sa santé accoûtumée. C'est ainsi que le peché est la maladie de l'ame, lors qu'elle est privée de la vertu qui est sa santé propre & naturelle.

Les vertus donc tiennent le milieu entre deux extrémitez opposées; la force est entre la timidité & la témerité, ou la hardiesse témeraire. L'humilité est entre l'orgueil & la basse complaisance: La crainte respectueuse entre l'effron-

terie, & cette pudeur qui nous fait rougir, lors qu'il n'y en a point de ſujet. Il en eſt de même à proportion de toutes les autres vertus.

Si donc un homme ſe trouve orné de toutes les vertus, il ſera précieux aux yeux de Dieu, & agréable à ſa Majeſté divine, quoi qu'il paroiſſe ſemblable au reſte des hommes, & qu'il ſoit aſſujetti comme eux à la neceſſité de manger, de boire & de dormir. Mais s'il n'a ſoin de veiller ſur luy-même, & d'obſerver ſes voies, il s'écartera bien-tôt du chemin de la pieté, & tombera ou à gauche, ou à droite, dans l'excés, ou dans le défaut, & enſuite dans la maladie, c'eſt à dire, dans le peché.

Voila quelle eſt la voie royale, par laquelle tous les Saints ont marché. Les milles dont parle ce Solitaire, marquent les ſtations differentes, leſquelles chacun doit conſiderer avec attention, afin de reconnoître où il en eſt, le chemin qu'il a fait, & à quel degré de vertu il eſt arrivé. Par exemple, nous ſommes tous comme des gens, qui ont pour but d'aller à la Ville ſainte, & qui ſortant d'un même lieu, les uns aprés avoir marché cinq milles, ſe ſont arrétez, les autres aprés dix milles, & d'autres aprés avoir fait la moitié du chemin: Il y en a d'autres qui n'ont point fait un ſeul pas; mais qui étant ſeulement ſortis hors des portes, ſont demeurez dans la mauvaiſe odeur du lieu-même. Il y en a d'autres qui aprés avoir marché l'eſpace de deux milles s'égarent & reviennent ſur leurs pas, ou bien qui aprés avoir fait deux milles, en font cinq milles en arriere. Il y en a d'autres qui ont marché juſqu'à la Ville; mais qui s'y ſont arrétez dehors,

& qui n'y ſont pas entrez.

Voila ceux auſquels nous ſommes ſemblables; car il y en a parmi nous qui ont quitté le monde, & qui ſe ſont retirez dans le Monaſtere, ſans avoir d'autre vûë que celle d'acquerir la vertu: Quelques-uns y ont fait du progrés, & en ſont demeurez-là : d'autres ſe ſont un peu élevez : d'autres ont fait la moitié de l'œuvre, & n'ont pas été plus loin : d'autres n'ont rien fait du tout; mais s'étant imaginez avoir quitté le monde, ſont demeurez dans ſon iniquité & dans la ſervitude de ſes paſſions : d'autres ont édifié quelque choſe, mais auſſi-tôt ils l'ont démoli : d'autres en détruiſent plus qu'ils n'en bâtiſſent : d'autres ont acquis des qualitez & des diſpoſitions de vertu, mais ils s'en glorifient, & mépriſent leurs freres, & ainſi ils demeurent dehors, & n'entrent point dans la Ville : Ce qui fait qu'ils n'arrivent point au but qu'ils s'étoient propoſé. Car quoi qu'ils ſe ſoient rendus juſqu'aux portes de la Ville, ils y ſont demeurez, & n'ont point paſſé outre.

Il faut donc que chacun de nous ſçache en quel état il eſt, s'il eſt ſorti de ſa propre Ville, s'il eſt ſeulement demeuré hors la porte dans le mauvais air du lieu & dans ſon infection, s'il a marché peu, ou beaucoup, s'il eſt parvenu juſqu'à la moitié du chemin, s'il a avancé deux milles, & s'il n'a point fait autant de chemin en arriere, s'il eſt venu juſqu'à la Ville, s'il eſt entré dans Jeruſalem, s'il y a été reçû, ou s'il eſt demeuré à la porte.

Il y a dans tous les hommes trois diſpoſitions differentes. La premiere quand ils executent

leurs passions. La seconde, lors qu'ils les repriment : La troisiéme, quand ils les détruisent jusqu'à la racine. L'homme qui execute sa passion, est celuy qui en suit le mouvement, & qui fait ce qu'elle luy inspire : Celuy qui la reprime est celuy qui veritablement ne s'y laisse pas aller, mais qui aussi ne la détruit pas, & qui s'appliquant à autre cho e, va son chemin, la conservant toûjours au dedans de luy : mais celui-là la détruit, qui l'attaque, & qui la combat par des actions contraires.

Ces trois diverses dispositions ont une grande étendüe. Donnez-nous-en, mes freres, quelqu'une pour exemple, & nous en ferons le détail. Voulez-vous que nous vous parlions de l'orgueil, de la fornication ? Voulez-vous que ce soit de la vaine gloire, puis qu'il n'y a rien qui nous soit plus ordinaire, que de nous laisser vaincre par cette passion honteuse ? La vaine gloire fait qu'un Moine ne peut entendre en paix une parole de son frere. Si on luy a dit un mot, il se trouble, il en dit cinq, il en répond dix, il dispute, il se tourmente ; & quand la contestation est passée, il y pense, il en est encore tout occupé, il conserve du ressentiment, & se fâchant de ce qu'il n'a pas dit des choses plus fortes que non pas celles qu'il a dites, il dit en luy-même, pourquoi est-ce que je ne luy ay point parlé de la sorte ? Je luy garde pour une autrefois ; & ainsi il est comme tout transporté de fureur. Voila le premier état qui convient à celuy qui a formé l'habitude de la passion. Dieu nous préserve d'une disposition si funeste. Il n'y a point de punition dont elle ne soit digne. Car tout

peché, quand il est passé dans l'habitude, conduit en Enfer ; & lors que celuy qui est tombé dans ce malheur, veut se convertir, & en faire penitence, il ne le peut par luy-même, si comme nos Peres nous l'ont appris, il n'en obtient la force, & la grace par la priere & l'intercession des Saints.

C'est ce qui fait que je vous dis incessamment, de travailler à détruire vos vices & vos passions, avant qu'elles jettent des racines, & qu'elles se fortifient par l'habitude. Il y en a qui au moment qu'ils entendent une parole se mettent en colere, & en répondent dix autres, & se fâchent ensuite de ce qu'ils n'en ont pas dit de plus piquantes. Ils en conservent le souvenir, mais ils en reviennent, & s'en repentent peu de jours aprés. Il y en a d'autres qui s'appaisent au bout de huit; d'autres à la fin de la journée ; d'autres s'irritent, disputent, s'aigrissent, se troublent, & troublent les autres, & se calment tout aussi-tôt ; voiez combien voilà de dispositions differentes. Cependant elles conduisent toutes en Enfer, lors qu'elles sont exécutées.

Pour ce qui est de ceux qui repriment leurs passions ; je vous dirai que celuy qui entendant une parole, s'en fâche en lui-même, non pas parce qu'il est méprisé, mais parce qu'il n'a pas eu assés de vertu pour la souffrir patiemment, est dans l'état des personnes qui combattent, & qui repriment leurs passions. Un autre resiste & avec peine ; mais enfin il se laisse aller, & succombe à l'effort, & à l'opiniâtreté de la passion. Un autre ne veut rien répliquer qui offense, mais la mauvaise habitude l'emporte ; un autre se fait

violence pour ne rien dire de mauvais, mais il est fâché d'avoir été méprisé, puis il se condamne de ce qu'il s'est fâché, & s'en repent; un autre, à la verité ne s'afflige pas de ce qu'on luy a fait injure, mais aussi il ne s'en réjoüit pas. Tous ceux-là repriment leurs passions; Mais il y en a deux qui sont fort differents des autres: sçavoir, celuy qui est vaincu dans le combat, & celuy qui est emporté par son habitude, mettons-y encore celuy qui se condamne de ce qu'il n'a pas souffert l'injure avec action de graces; les autres approchent fort de l'état de ceux qui se laissent aller à leurs passions. J'ay mis toutes ces personnes au nombre de ceux qui resistent à leurs passions; car dans la disposition interieure, ils les arrétent, & veulent n'y point consentir, quoi qu'ils y resistent avec peine.

Nos Peres ont dit, que toute chose à laquelle nostre volonté ne se porte point, ne peut être de durée: Il faut donc examiner & prendre garde, que quoi que l'on ne suive pas la passion, on ne conserve dans son cœur quelque chose qui l'entretienne, & que ce ne soit cela qui fasse que l'on se laisse emporter, ou que l'on succombe. Il y en a, à ce que l'on dit, qui combattent pour reprimer leurs passions, mais c'est par le mouvement d'une autre passion. Celui-ci, par exemple, ne dit mot, & demeure dans le silence; mais c'est par un sentiment de vaine-gloire. Un autre le fait par complaisance, ou par quelqu'autre impression dereglée; ceux-là veulent guerir le mal par le mal. L'Abbé Pasteur disoit que jamais l'iniquité ne détruisoit l'iniquité; ainsi ils sont dans l'habitude du mal, bien qu'ils s'en

mocquent, & qu'ils ne s'imaginent pas y être.

Il nous reste à vous parler de ceux qui s'appliquent à déraciner leurs passions. Il y en a qui ont de la joie de souffrir l'injure; mais c'est dans la vûë de quelque interest. Veritablement ils déracinent leurs passions, mais ce n'est pas avec science. Un autre se réjoüit d'avoir été méprisé, & il est persuadé qu'il a dû l'être, parce qu'il y a donné sujet, & c'est celui-là qui déracine ses passions avec science: Car c'est l'effet d'une veritable science que de s'attribuer à soi-même la cause de tous les traitemens injurieux que l'on souffre, & de recevoir toutes sortes d'évenemens fâcheux, comme les aiant meritez. Car il faut sçavoir, que quand nous nous adressons à Dieu, & que nous lui disons dans nos prieres: Seigneur, donnez-moi l'humilité. C'est la même chose que si nous lui disions, Seigneur, envoiez-moi quelqu'un qui me traite avec mépris; & lors que l'on nous des-honore, & que l'on nous abaisse, il faut que nous nous méprisions en nous-mêmes, & que nous nous abbaissions à nos propres yeux, afin qu'en même temps que nous recevons de la part des autres quelque humiliation exterieure, nous nous humilions dans le fond & dans le sentiment de nostre cœur.

Il y en a d'autres, lesquels ne se contentent pas seulement de recevoir l'humiliation avec joie, & de s'accuser eux-mêmes; mais de plus ils s'attristent du mal que commet celui qui les offense, & du trouble dans lequel ils le voient. Je prie Dieu, mes freres, qu'il nous fasse la grace d'être dans une disposition si sainte.

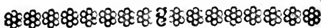
Vous voiez qu'elle est l'étenduë de ces trois

differens états. Que chacun donc considere quel est celuy dans lequel il se trouve. Qu'il examine s'il est du nombre de ceux qui suivent leurs passions avec une volonté pleine, ou au rang de ceux qui les executent, quoi qu'ils ne le veulent pas. Qu'il voie lors qu'il y succombe, si c'est parce qu'il y est emporté par la force de l'habitude, & si aprés avoir été vaincu, il en a de la douleur, & en fait penitence; & qu'il considere s'il s'efforce de reprimer ses passions par des motifs & des considerations justes & saintes, ou bien par le mouvement de quelqu'autre passion, comme nous l'avons expliqué. Car quelquefois il y en a qui se taisent, ou par une impression de vaine gloire, ou par un secret desir de complaire, ou, pour dire en un mot, par quelqu'autre raison purement humaine, & qui entreprennent ainsi la destruction de leurs passions. Mais pour celuy qui les déracine avec sentiment & connoissance, il se peut dire qu'il les combat, & qu'il les attaque par des actions contraires aux passions mêmes. Il faut donc que chacun s'applique à connoître en quel état il se trouve, & combien il a avancé son chemin.

Non seulement nous sommes obligez de faire chaque jour une discussiõ exacte de nous-mêmes, mais encore de temps en temps, tous les mois, toutes les semaines, & chacun de nous se doit dire, Quelle impression cette passion fit-elle sur moy la semaine derniere? Comment est-ce que je m'en trouve presentement? L'année passée elle me surmonta, elle fut la maîtresse, & maintenant en quel état est-ce que je suis? Et ainsi il faut s'examiner tous les jours avec soin, pour recon-

noître si on fait quelque progrés : Si l'état où l'on se voit est plus mauvais, ou s'il est le même. Dieu nous fasse la grace, que si nous ne pouvons entierement détruire nos passions, au moins nous ne souffrions pas qu'elles nous dominent, & que nous ayons la force d'y resister. Car dans la verité, c'est un grand mal que de se laisser emporter à ses passions, au lieu de les arréter & de les combattre.

Je vous dirai sur cela une comparaison, mes freres. Celuy qui suit sa passion est semblable à un homme, qui étant percé de flêches par son ennemi, les prend de ses mains & les enfonce dans son cœur; mais celuy qui resiste à ses passions, est semblable à un homme qui étant revêtu d'une cuirasse, pare, se défend, & ne reçoit aucune blessure des fléches que son ennemi luy tire : Et celuy qui déracine ses passions, est semblable à un autre homme qui reçoit veritablement les flêches avec lesquelles son ennemi l'attaque ; mais qui les brise, ou qui se tournant contre luy, luy en perce le cœur, comme il est dit dans le Prophete : Que leur cœur soit percé de leur épée, & que leur arc soit brisé. Ps. 36. v. 16. Travaillons-donc, mes freres, & faisons en sorte que si nous ne pouvons pas percer nos ennemis de leurs propres épées, au moins nous ne recevions point leurs flêches pour les enfoncer dans nos cœurs : Mais couvrons-nous de fortes cuirasses pour nous garantir des blessures qu'ils nous voudroient faire. Que Dieu nous protege contre leurs efforts ; qu'il nous donne pour cela la vigilance necessaire, & qu'il nous fasse marcher dans ses voies.



XI. INSTRUCTION.

Il faut que chacun s'applique promptement à détruire ses passions, avant qu'elles aient produit des habitudes dans son ame.

FAITES toutes choses, mes freres, avec beaucoup d'attention, & prenez garde que vous ne vous conduisiez avec indifference; puis que la moindre negligence nous expose à de grands perils. Je me trouvai il y a peu de jours avec un frere qui relevoit de maladie, & aprés nous avoir reçû, j'appris qu'il avoit eu la fiévre seulement durant sept jours, qu'il y en avoit quarante qu'elle l'avoit quitté, & que neanmoins il n'avoit pû encore recouvrer ses forces.

Vous voiez, mes freres, quel malheur c'est de tomber dans quelque indisposition. On méprise toûjours les maux qui paroissent legers, & on ne veut pas s'appercevoir, que pour peu que le corps devienne malade, & particuliérement quand c'est une personne d'une complexion foible & delicate, il a besoin de beaucoup de temps & de soin pour rétablir sa santé. Ce pauvre frere ne fut malade que sept jours, & cependant il fut si long-temps avant que de pouvoir retrouver son premier état. Il en est de même des

me des ames : Un homme se blesse par une faute legere ; mais combien se passe-t-il de temps ? Combien verse-t-il de sang, avant qu'il se réleve ?

Nous trouvons dans les maladies du corps des raisons differentes, qui empéchent que le rétablissement n'en soit prompt : Car cela peut arriver, ou parce que les remedes sont vieux, & qu'ils n'ont plus de vertu ; ou parce que le Medecin n'est point habile, & qu'il donne un medicament pour un autre ; ou parce que l'infirme vit sans regle, & n'observe pas le regime qui luy a été prescrit. Ce n'est pas la même chose pour ce qui regarde les ames. On ne peut pas dire que le Medecin ne sçait pas son mêtier, ou qu'il n'a pas donné des remedes à propos. Car c'est Jesus-Christ qui est le Medecin des ames, qui connoit parfaitement ce qu'il faut mettre à chaque blessure, quel est l'appareil le plus propre & le plus capable de la guerir. Par exemple, il donne pour remede à la vaine gloire, les préceptes de l'humilité ; à l'amour de la volupté, celuy de la continence ; à l'avarice, celuy de l'aumône : Et pour dire en un mot, il n'y a point de vice qui n'ait un commandement particulier pour luy servir de remede : Ainsi l'on ne sçauroit s'en prendre à la capacité du Medecin. On ne peut pas non plus dire que les remedes soient vieux, & qu'ils n'aient plus de force. Car les préceptes de Jesus-Christ ne vieillissent jamais. Plus on les pratique, plus ils ont d'efficace, plus ils se renouvellent ; ainsi rien ne s'oppose à la santé des ames, que leurs desordres & leurs propres dereglemens.

C'est pourquoy, mes freres, appliquons-nous à nous-mêmes, ménageons les momens. Pourquoy nous negligeons-nous ? Faisons maintenant le bien, afin de trouver de la consolation & du secours dans le temps de la tentation. Pourquoy passons-nous nostre vie dans l'inutilité ? Nous avons tant d'Instructions saintes, & nous ne nous mettons pas en peine de les pratiquer. Nous voions nos freres que Dieu nous ravit & nous enleve à toute heure; & cela ne fait sur nous aucune impression salutaire, quoi que nous sçachions que nous ne pouvons être long-temps sans les suivre, & que peu à peu nous approchons de la mort.

Depuis que nous sommes icy assemblez, & que nous avons commencé de vous parler, nous avons passé trois heures de nos vies, & nous sommes plus proches des portes de la mort. Nous voions que le temps s'écoule, & nous vivons sans réflexion & sans crainte. Comment est-ce que la parole de cét Ancien nous échape de la memoire, qui disoit, que celuy qui perd de l'or ou de l'argent, en peut trouver d'autre; mais que si nous perdons nostre temps, en passant nos jours dans la paresse & dans la negligence, la perte en est irreparable ? Il arrivera un temps auquel nous voudrions avoir une seule heure, & cette heure ne nous sera pas accordée. Combien y en a-t-il qui desireroient entendre la parole de Dieu, & ils ne trouvent personne de qui ils la puissent entendre. Nous autres à qui elle est donnée avec tant d'abondance, nous n'en faisons aucun cas, ni aucun usage, & nos ames n'en deviennent ni meilleures, ni plus vigoureuses. Hô !

Dieu le ſçait, je ſuis frappé d'étonnement, de voir juſqu'où va l'inſenſibilité de vos cœurs. Vôtre ſalut eſt dans vos mains, & vous ne le voulez pas faire. Car comme nos paſſions ſont encore nouvelles, nous pouvons les vaincre ; mais au lieu de nous y appliquer, nous les laiſſons endurcir, afin que les extrémitez en ſoient plus malignes & plus malheureuſes : Car il y a bien de la difference, comme je l'ay dit bien des fois, entre arracher une plante, ce qui ſe fait en un moment, & déraciner un grand arbre.

Un Ancien d'une éminente vertu étoit un jour avec ſes diſciples dans un lieu où il y avoit quantité de Cyprés, les uns grands, les autres petits. Il dit à l'un de ſes freres ; arrachez un de ces Cyprés, & comme il eſt petit, il le fit d'une main ſeule, & dans le moment même. Il luy dit de faire la même choſe d'un autre, qui étoit plus grand, il l'enleva auſſi de terre, mais avec beaucoup de peine : Il luy en montra encore un autre plus grand, & aprés beaucoup de travail, de difficulté & de ſueurs, il en vint à bout. Enfin il luy commanda d'en faire autant d'un autre qui étoit beaucoup plus grand ; mais comme il vit qu'aprés quantité d'efforts, il ſe trouvoit dans l'i npuiſſance d'executer ſon ordre, il commanda à l'un de ſes freres de luy préter la main & de luy aider ; ainſi ils l'arracherent tous deux enſemble. Alors il parla à ſes freres de cette ſorte. Voila l'Image de ce qui nous arrive, mes freres, dans nos paſſions. Lors qu'elles ne ſont encore que de naître, nous pouvons facilement les détruire ; mais ſi nous les negligeons parce qu'elles ſont petites, elles ſe fortifient & nous ne pouvons les

vaincre sans beaucoup de travaux ; mais quand elles ont jetté de profondes racines, il n'est plus possible que nous les surmontions par nous-mêmes, mais nous avons besoin du secours de quelque personne sainte, qui nous porte & nous soûtienne auprés de Dieu. Vous voiez, mes freres, quelle vertu & quelle puissance on trouve dans les Instructions de nos saints Peres.

Ps. 136. v. 8. & 9. C'est ce que le Prophete nous enseigne, lors qu'il dit : Fille de Babylone, dont je vois déja la » misére, heureux celuy qui te rendra le mal que » tu nous a fait ; heureux celuy qui prendra tes » petits enfans, & les brisera contre la pierre.

Mais examinons ces paroles. Babylone signifie confusion ; c'est ainsi que ce mot se doit entendre, étant tiré de celuy de Babel. Le Prophete marque par ce terme de fille, l'iniquité : Car premierement l'ame se trouble & s'agite, & puis elle produit le peché. Il l'appelle malheureuse, parce que la malice, comme nous l'avons dit, n'a point de subsistance qui luy soit propre. Elle est l'effet de nostre negligence ; & comme c'est elle qui la tire de son néant, elle se détruit aussi, & elle y retourne par le moyen de nostre vigilance, & de nostre vertu. C'est donc à elle à qui le Prophete s'adresse ; heureux celuy qui te rendra le mal, que tu as fait souffrir.

Sçachons maintenant ce que nous luy avons donné, ce que nous en avons reçû, & ce que nous voulons luy rendre. Nous luy avons donné nostre volonté, nous en avons reçû le peché en échange. Le Prophete nomme heureux celuy qui luy rendra ce qu'elle luy a donné, c'est à dire, qui se préservera de consentir au peché qu'il a

reçû d'elle. Heureux encore, ajoûte-t-il, ce- « luy qui se rendra le maître de tes enfans, & qui « Ibid. v. 9. les écrasera contre la pierre ; c'est-à dire qui dis- « sipera tous les sentimens & toutes les pensées malignes, dés le moment qu'elles commencent à paroître, avant qu'elles se soient fortifiées, & qu'elles nous portent à faire le mal, en les brisant contre la pierre comme des petits enfans, qui ne font que de naître : Cette pierre est Jesus-Christ, & c'est ce que nous faisons quand nous recourons à Jesus-Christ, comme à nostre azile & à nostre refuge.

Voila comme les divines Ecritures & les saints Peres conviennent, touchant le bonheur de ceux qui travaillent à détruire les vices & les passions dans leur naissance, avant qu'ils en aient éprouvé la malignité, l'aigreur & l'amertume.

Faisons-donc tous nos efforts, mes freres, afin que nous nous rendions dignes de misericorde, & resolvons-nous à souffrir quelque chose pour l'amour de Jesus-Christ, pour joüir ensuite d'un repos & d'une paix profonde.

Les saints Peres nous ont appris ce que nous devions faire pour nous appliquer en détail à purifier nos ames. Il faut, disent-ils, examiner le soir de quelle sorte nous avons passé la journée, & le matin, ce qui peut nous être arrivé pendant la nuit, & se repentir comme on le doit, en présence de Dieu des fautes que l'on a pû commettre. Et veritablement le nombre de nos pechez est si excessif, & la facilité que nous avons à les oublier est si grande, que nous devons dans toutes les heures en faire une recherche exacte, pour connoître de quelle sorte nous avons pû

nous conduire, & s'il ne nous est rien échapé contre nostre devoir.

Il faut que chacun se dise : N'ay-je rien dit qui ait blessé mon frere ? ne l'ay-je point jugé dans quelque action, dans quelque rencontre ? ne l'ay-je point méprisé ? n'ay-je point mal parlé de luy ? n'ay-je pas murmuré contre le Celerier, de ce que luy aiant demandé une chose, il ne me l'a point donnée ? n'ay-je point dit à celuy qui a soin de la Cuisine, qu'il n'avoit rien fait qui vaille ? ne l'ay-je point contristé ? n'ay-je point été mal-satisfait de luy, & ne m'en suis-je pas plaint en moy-même ? (car le murmure interieur est un peché) N'est-il point arrivé que celuy qui est préposé pour faire observer les Reglemens de la maison, ou quelqu'autre des freres, m'aiant dit quelque chose, je ne l'ay point reçû avec patience, mais avec un esprit de contradiction ? C'est ainsi que chacun doit s'interroger soy-même, de quelle maniere il a passé la nuit ; s'il s'est levé avec diligence pour se trouver à l'Office ; s'il a été paresseux, & s'il n'a point murmuré contre celuy qui l'a éveillé. Car chacun doit sçavoir, que celuy qui est chargé de l'éveiller pour assister au service de la nuit, luy fait un plaisir & une grace toute particuliere, & qu'il luy procure de grands biens ; puis qu'il ne nous éveille qu'afin que nous puissions offrir nos prieres à Dieu, & luy demander la grace de nous faire connoître nos pechez, & de les effacer. Comment ne seroit-on pas obligé de luy rendre graces d'un si grand bien-fait ? Veritablement on le doit, puis qu'il se peut dire, que par ce moyen, il con-

tribuë beaucoup à nostre salut.

Je vous diray sur cela une chose merveilleuse, que j'ay apprise du saint Pere Dioraticus. Comme il étoit une fois dans l'Eglise, & que les freres commençoient à chanter, il vit un homme tout éclatant de lumiére, qui sortoit de la Sacristie, qui avoit dans ses mains comme un vase plein d'une liqueur sacrée, & une maniere de gâteau. Aprés avoir trempé ce gâteau dans ce vase, il fit le tour de tous les freres en les marquant les uns aprés les autres, & entre les places de ceux qui étoient absens, il en marqua les unes, & passa les autres sans les marquer: Et comme on fut prest de terminer l'Office, il le vit encore sortir de la Sacristie, & faire la même chose. Enfin le vieillard le retint, & se jetta à ses pieds, le conjurant de luy dire ce qu'il faisoit, & quel il étoit. Cét homme luy dit, je suis l'Ange du Seigneur, & j'ay été envoié dans cette Assemblée, afin de marquer de ce caractere ceux qui auroient assez d'ardeur & de religion, pour se trouver dans l'Eglise au commencement de l'Office, & y demeurer jusqu'à la fin. Ce saint Pere luy répliqua; Et pourquoi marquez-vous les places de quelques-uns des freres qui sont absens? L'Ange luy répondit: Tous ceux qui aiant une pieté sincere, & des volontez pures, sont absens pour une infirmité veritable, avec la permission des Superieurs, ou qui sont occupez dans les emplois ausquels l'obeïssance les engage, sont marquez comme s'ils étoient presens, parce qu'ils le sont par la disposition de leur cœur; Mais pour ceux qui pourroient se trouver à l'Office, & que la negligence

toute seule & la paresse empéche d'y assister; j'ay ordre de ne les point marquer, parce qu'ils en sont indignes. Vous voiez par là quel service rendent à leurs freres ceux qui les éveillent pour les prieres de la nuit.

Prenez-donc garde de ne vous point priver de ce caractere de benediction, & s'il arrive que quelqu'un manque en ce point de faire attention à son devoir, & qu'un autre l'en avertisse, qu'il ne luy arrive pas d'en avoir la moindre impatience, mais que considerant le bien qu'il luy procure, il luy rende graces, quel qu'il soit, d'avoir r'appellé ses obligations dans sa memoire.

Comme j'étois dans le Monastere, l'Abbé par le conseil des Anciens me donna la charge de recevoir les hostes. Je sortois alors d'une grande maladie; Les hostes venoient au Monastere, & je demeurois fort tard avec eux; ceux qui conduisoient les chameaux venoient en suite, & j'étois obligé d'en avoir soin; & souvent aprés que je m'étois retiré pour prendre un peu de repos, une autre necessité survenoit, qui m'obligeoit de me rélever, de maniere que l'heure de l'Office de la nuit arrivant, à peine avois-je donné quelques momens au sommeil, que le Sacriste, ou le Ministre de l'Eglise me venoit éveiller. Je me trouvois fatigué comme d'un grand travail, & dans une grande foiblesse.) Car il me restoit encore une espece de fiévre lente qui faisoit que j'avois peine à me soûtenir.) Je luy répondois comme étant tout accablé de sommeil, je vous suis bien redevable, mon frere, que Dieu se souvienne de vostre charité, & qu'il la

récompenſe, vous m'avez appellé, je vous ſuis, je m'en vas aprés vous. A peine s'étoit-il retiré, que je me laiſſois aller au ſommeil. J'étois enſuite rempli de douleur, de ce que ma pareſſe m'avoit empêché de me trouver à l'Egliſe: Et voiant que je ne pouvois point venir à bout de ſuivre celuy qui m'éveilloit, je priay deux freres, l'un de me venir éveiller, & l'autre de ne pas ſouffrir que je me laiſſaſſe aſſoupir durant l'Office de la nuit; & je vous prie d'ajoûter foy à ce que je vous dis, j'avois pour eux un reſpect, & une veneration preſque auſſi grande, que s'ils euſſent été la cauſe de mon ſalut: Et c'eſt là la diſpoſition dans laquelle vous devez être, non ſeulement à l'égard de ceux qui vous éveillent pour vous faire venir à l'Egliſe, afin de vous y acquitter des prieres accoûtumées; mais même à l'égard de ceux qui vous appellent & vous avertiſſent pour quelque exercice, & quelque bonne action que ce puiſſe être.

Il faut donc, comme nous avons dit, que chacun faſſe réflexion de quelle ſorte il a paſſé le jour & la nuit, & qu'il examine s'il a aſſiſté à l'Office avec attention & ſans tomber dans l'aſſoupiſſement; ou ſi durant la priere, ſes mauvaiſes penſées ne luy ont pas cauſé de diſtraction; ou s'il a écouté avec application & pieté la lecture des Ecritures ſaintes; où s'il n'a point quitté le Service divin, & ſi ſa lâcheté & ſa pareſſe ne l'ont point fait ſortir de l'Egliſe. Car ſi nous avons ſoin de nous examiner de la ſorte chaque jour, de nous repentir des pechez que nous avons commis, & de nous en corriger, nous commencerons à diminüer le nombre de

nos fautes ; ensorte que si nous y tombions auparavant neuf fois , nous n'y tomberons plus que huit fois , & ainsi avançant peu à peu avec la grace de Dieu , nous ne permettrons point que nos passions se fortifient, & qu'elles nous donnent la mort.

On se trouve, mes freres, dans un extrême danger, lors qu'on est dans l'habitude des vices & des passions : Car on ne peut plus quelque desir que l'on en ait, les vaincre par ses seuls efforts ; & il faut si nous voulons les surmonter, que quelqu'un nous assiste, & nous tende la main.

Voulez-vous que je vous rapporte sur ce sujet l'exemple d'un de nos freres. Ecoutez une histoire qui est digne de nos larmes & de nos gemissemens. Lors que j'étois dans le Monastere , les freres venoient me déclarer leurs pensées. Je ne sçais pourquoi , si c'étoit pour se moquer de moy , ou par simplicité ; mais enfin l'Abbé, de l'avis des Anciens , me chargea du soin de les entendre.

Un jour donc, un des freres vint me trouver, & me dit. Ayez pitié de moy , mon Pere, & priez Dieu pour moy, parce que je dérobe, & que je mange ensuite ce que j'ay dérobé. Et pourquoi, luy dis-je, est-ce que vous avez faim ? Ouy , mon Pere, me répondit-il ; ce que l'on donne à la table commune ne me suffit pas, & je ne puis en demander davantage. Mais d'où vient, luy dis-je , que vous n'en allez pas avertir le Pere Abbé ? Je ne l'oserois , me répliquat-il. Voulez-vous , luy repartis-je, que je luy en parle ? Vous en ferez, me dit-il, ce qu'il vous

plaira. Je m'en allay donc trouver l'Abbé, & je luy dis ce que je sçavois. L'Abbé m'aiant ordonné d'avoir soin de ce frere, & de luy faire donner tout ce qui luy étoit necessaire, je le menai au Celerier, & je luy dis; en quel temps que ce frere s'adresse à vous, ne manquez point de luy donner tout ce qu'il desirera, sans luy rien refuser. Je ferai, me répondit-il, tout ce que vous m'ordonnez. A peine quelques jours s'étoient passez, que ce frere revint à moy, & me dit. Ayez pitié de moy, mon Pere, je commence tout de nouveau à dérober. Mais pourquoi? luy répliquai-je. Le Celerier ne vous donne-t-il pas tout ce que vous voulez? Il est vray, mon Pere, il ne me refuse rien; mais j'ay honte de luy demander. Avez-vous honte de vous adresser à moy, luy dis-je? Non, mon Pere; venez-donc me trouver, luy répondis-je, & je vous donnerai ce que vous voudrez, mais ne dérobez plus. Ce frere donc venoit à moy, & je luy donnois tout ce qu'il desiroit; (car alors j'avois soin de l'Infirmerie:) Quelques jours aprés, il se mit à dérober tout de nouveau, & me vint trouver rempli de douleur, en me disant, mon Pere, je dérobe encore. Mais pourquoi, mon frere? luy répliquai-je: Ne vous donné-je pas tout ce que vous voulez? Ouy, mon Pere, me répondit-il: Et pourquoi donc dérobez-vous, luy dis-je. Pardonnez-moy, continua-t-il. Je ne sçais pourquoi, mais tout ce que je puis vous dire, c'est que je dérobe toûjours. Avoüez-moy la verité, luy répliquai-je, que faites-vous de tout ce que vous prenez ainsi? Je l'ay donné, me dit-il, à une Asne; & l'on trouva que ce frere déroboit des

féves, des dattes, des figues, des oignons, & généralement tout ce qu'il pouvoit trouver, qu'il en cachoit une partie sous son lit, une autre en d'autres lieux; & que lors qu'il ne sçavoit qu'en faire, ou que tout se pourrissoit, il s'en alloit le jetter, & le donner aux bêtes.

Voiez-vous donc, mes freres, ce que c'est que de contracter l'habitude de quelque vice? Voiez-vous en quel état, & en quel excés de misére on s'engage? Ce pauvre frere sçavoit que le larcin est un peché, & qu'il faisoit mal en s'y laissant aller; il en étoit affligé, il en pleuroit, & toutefois il étoit entraîné par la violence de sa méchante habitude, qui étoit l'effet de la negligence dans laquelle il avoit vêcu. C'est pourquoi l'Abbé Nesteros avoit grande raison de dire, que si quelqu'un se laissoit emporter par sa passion, il en étoit devenu l'esclave.

Que Dieu tout plein de miséricorde nous préserve de ces mal-heureuses habitudes, de crainte qu'il n'ait sujet de nous reprocher ces paroles du Prophete; Quelle utilité mon sang a-t-il produit,
Ps. 29. 10. » si je ne décens dans la pourriture?

Je vous ai dit en bien des manieres de quelle sorte les habitudes se contractent. Car celui qui se met une fois en colere, ne passe point pour un homme colere; de même que celui qui a commis une action d'impudicité, ne passe pas pour impudique, non plus que celui qui en a fait une de charité, ne doit pas être estimé charitable; mais la vertu comme le vice produit dans les ames des habitudes par la multiplicité des actes, & cette habitude qui s'y est formée y cause du trouble, ou de la paix. Or nous vous avons expli-

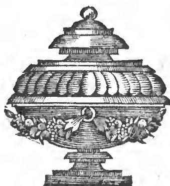
qué de quelle ſorte ces deux diſpoſitions contraires font dans les ames des effets & des impreſſions differentes, que la vertu eſt en nous comme une qualité naturelle, & que cette ſemence qui a été jettée dans nos cœurs ne peut être entierement étouffée. Je vous ay dis que par la pratique du bien nous entrons dans l'habitude de la vertu, c'eſt à dire, que nous acquerons une habitude qui nous étoit propre, que nous retrouvons noſtre ſanté premiere, comme ſi nous recouvrions la vûë, aprés l'avoir perduë, ou que de quelqu'autre infirmité que ce puiſſe être, nous revenions dans la ſanté qui nous eſt propre & naturelle.

C'eſt ainſi qu'en faiſant le mal, nous contractons les habitudes du vice qui ſont oppoſées à la nature, & que nous nous trouvons dans une maladie ſi mortelle, qu'il n'eſt plus poſſible de la guerir, à moins que nous n'excitions la compaſſion de Jeſus-Chriſt, par l'abondance de nos gemiſſemens & de nos larmes. C'eſt dequoi nous voions des figures dans les choſes corporelles. Il y a par exemple des viandes qui produiſent l'humeur melancolique, comme les choux, les lentilles, & d'autres choſes ſemblables : Et comme ce n'eſt point pour avoir mangé une ſeule fois de ces ſortes de nourritures, que cette humeur s'amaſſe; mais par le grand uſage que l'on en fait, lequel peut cauſer dans la ſuite des fiévres ardentes; il en eſt de même des ames. Car ſi quelqu'un perſevere à pecher, il acquiert une habitude vicieuſe, qui devient ſon inquietude, ſon tourment, & ſa peine.

Mais ce qui merite d'être conſideré, c'eſt que

lors que les ames ont leur pente vers quelque passion & quelque vice, il suffit qu'elles y succombent une seule fois, pour en contracter promptement l'habitude. C'est ce qui arrive aussi dans les corps; car si quelqu'un est d'une complexion & d'un temperament melancolique, il luy suffit qu'il mange une seule fois de quelque nourriture pour exciter cette humeur & pour l'embraser. D'où nous pouvons apprendre que nous avons besoin de beaucoup de vigilance, de crainte, & de précaution, pour nous empêcher de tomber dans l'habitude du vice. Croiez-moy, mes freres, que celuy qui est possedé par un vice, & qui en a mal-heureusement acquis l'habitude, quand il auroit dix vertus, elles luy seroient inutiles, & l'habitude du mal l'emportera au dessus d'elles. Car comme une Aigle qui s'est échappée toute entiere du filet, & qui en aiant le corps entierement dégagé, ne laisse pas d'y tenir par l'extrêmité d'un ongle, perd toute sa force, & est dans l'impuissance de s'en retirer; ensorte qu'il se peut dire qu'elle est déja entre les mains du Chasseur, & qu'il l'a prendra quand il luy plaira; ainsi les ames, si elles se laissent dominer par une seule habitude du vice, sont livrées à leurs ennemis, & quand il voudra, il s'en rendra absolument le maître, puis qu'elles luy sont déja assujetties par la passion. C'est pourquoi, mes freres, je ne cesse point de vous le dire, ne souffrez point que les passions forment en vous des habitudes, mais combattez : Offrez à Dieu vos prieres les jours & les nuits, afin qu'il vous préserve de succomber à la tentation : Mais s'il arrive qu'étant hommes,

nous ſoyons vaincus, & que nous tombions dans quelque peché, faiſons tous nos efforts pour nous en relever avec promptitude. Ayons un veritable repentir de noſtre faute : Pleurons noſtre mal-heur en la preſence de Dieu : Veillons & combattons. Et Dieu voiant la bonté de nos intentions, la ſincerité de noſtre humilité, & de noſtre douleur, nous donnera la main, & nous recevra dans le ſein de ſa miſericorde.





XII. INSTRUCTION.

De la crainte des peines éternelles, & du soin avec lequel nous devons nous appliquer à nostre salut, si nous voulons nous sauver.

ME trouvant un jour incommodé des gouttes, qui me causoient de grandes douleurs, quelques freres qui me vinrent voir, me prierent de leur dire quelle étoit la cause de mon mal; & leur dessein en cela, autant que j'en puis juger, étoit de me donner quelque consolation & quelque soulagement; & de me faire naître tout ensemble une occasion de leur dire quelques paroles d'édification pour le salut de leurs ames. Mais parce que ma douleur ne put alors me permettre de les entretenir, comme je l'eusse bien desiré, il faut que je vous dise à present quelque chose sur ce sujet: Car il y a plaisir de parler de l'affliction aprés qu'elle est passée; & ceux qui sont sur la mer, & qui ne manquent jamais d'être dans la crainte, lors qu'ils se trouvent dans la tempéte, ont de la joie de parler ensemble de ce qui leur est arrivée, lors qu'elle est appaisée.

Il faut, mes freres, comme je vous l'ay dit bien

bien des fois, que nous rapportions tout à Dieu, que nous disions dans toutes sortes d'évenemens que rien ne se fait sans son ordre, & qu'il dispose les choses selon qu'il connoît nous être plus utile, & plus avantageux; & même dans les accidens qui sont les effets & les productions des causes exterieures. Je pourrois dire, par exemple, que la cause de mon mal, étoit qu'aiant soin de recevoir les hôtes, & aiant mangé un peu plus qu'à mon ordinaire pour leur tenir compagnie, mon estomac en avoit été chargé, en sorte qu'il s'y étoit fait un amas d'humeurs, qui étant tombées sur les pieds m'avoient mis dans l'état où j'étois; & si je voulois en chercher d'autres raisons, je n'aurois pas de peine à les trouver : Mais pour dire quelque chose de plus veritable, & de plus utile, il faut convenir que c'est Dieu qui sçachant que cela m'étoit meilleur pour mon salut, l'avoit voulu de la sorte; car il n'y a rien de tout ce que Dieu fait qui ne soit bon, & toutes ses œuvres ont une bonté parfaite.

Il ne faut donc pas s'affliger, mes freres, de ce qui nous arrive, mais reconnoître que tout sort de la providence de Dieu comme de sa source, & ensuite demeurer en paix : Car il y a des personnes qui se laissent tellement accabler sous le poids des afflictions qui leur surviennent, que ne pouvant même souffrir la vie, ils souhaitent la mort, esperant qu'elle finira toutes leurs peines. La veritable cause de ce découragement, c'est la pusillanimité, & l'ignorance de cét état terrible, auquel l'ame se doit trouver dans le moment qui la separera de son corps.

Dieu, mes freres, nous fait une grande misericorde de nous laisser en ce monde; mais parce que nous ne sçavons quelles sont les peines de l'autre, nous considerons les afflictions de celui-cy comme de grands maux, quoi que cela ne soit pas comme nous le pensons. Vous sçavez sans doute ce qui est rapporté parmi les actions des saints Peres. Un frere qui étoit fort exact dans les travaux corporels, aiant dit à un ancien Solitaire, mon ame soûpire aprés la mort, il luy répliqua; Vous voulez éviter la peine presente, & vous ignorez que celle qui vous attend dans l'autre vie est infiniment au dessus de tout ce que vous pouvez souffrir en celle-cy. Un autre s'adressa à un saint Pere, & luy dit; d'où vient mon Pere, que je me trouve tout accablé d'ennuis, lors que je suis en ma Cellule. C'est, luy répondit-il, que vous n'avez pas encore vû le repos que Dieu nous promet, non plus que les supplices, dont il nous menace: Car si vous les aviez jamais consideré avec attention, quand vostre Cellule seroit toute remplie de vers & de pourriture, & que vous y seriez enfoncé jusqu'au cou, vous y demeureriez sans y ressentir aucune tristesse.

Mais pour nous qui voudrions aller au Ciel en vivant dans l'assoupissement & dans la paresse, nous sommes sans force & sans courage, & les moindres afflictions nous abattent. Nous devrions plûtost rendre à Dieu de continuelles actions de graces, & nous estimer heureux de ce qu'il nous a destiné à souffrir en ce monde quelques peines legeres, afin de joüir dans l'autre des consolations immortelles.

Evagre disoit, qu'un homme qui dans le fort d'une passion qui le domine & qui le tourmente, demande à Dieu qu'il finisse promptement ses jours, est semblable à un homme qui étant malade presseroit un artisan de se hâter de rompre & de briser le lit dans lequel il repose; parce que l'ame, par le moyen & par le ministere du corps, est comme soûlagée & distraite de ses passions, & en ressent moins les atteintes. Elle mange, elle boit, elle dort, elle se trouve & converse avec les personnes qu'elle aime; mais aprés qu'elle est separée du corps, elle est seule avec ses passions, qui ne cesseront, ni de l'affliger, ni de la punir. Elle en sera incessamment occupée. L'ardeur de ses passions la dévorera: La violence & l'agitation la mettra comme en pieces; de sorte qu'il ne sera plus en sa puissance de se souvenir de Dieu, parce que la memoire de Dieu est la consolation de nos ames, ainsi que le dit le Prophete, je me suis souvenu de Dieu, & j'ay été consolé: Mais ses passions Ps. 76. 3. ne luy permettront pas d'en conserver la pensée.

Voulez-vous que je vous fasse voir cette verité par un exemple? Que l'un d'entre-vous s'enferme dans une Cellule obscure, qu'il passe trois jours sans manger, sans boire, sans dormir, sans parler à personne, sans prier, sans chanter les loüanges de Dieu, & sans en avoir aucune memoire, il connoîtra quelle impression ses passions feront sur luy. Mais qu'est-ce que tout cela en comparaison de ce que son ame souffrira, quand au sortir de son corps elle sera seule & abandonnée à toutes ses passions? On peut juger quelles seront alors ses peines & ses souf-

frances par celles qu'elle peut endurer à present. Si quelqu'un est brûlé d'une fiévre ardente, qu'est-ce que c'est que ce feu ? Qu'est-ce que c'est que cette matiere, qui cause & qui entretient cette ardeur ?

Si quelqu'un se rencontre avoir un corps rempli d'humeurs melancoliques, & d'un mauvais temperament, n'est-ce pas cette intemperie qui l'embrase, & qui met la confusion & la douleur dans tout l'état de sa vie ? Ainsi une ame possedée par ses passions est mal-heureusement agitée par ses propres habitudes, elle conserve une memoire affligeante & cruelle de ses passions, qui sans cesse la tourmentent & la dévorent ?

Enfin qui pourroit faire la description de ces lieux terribles, de ces creatures impitoyables, qui ne mourront jamais, & qui sont destinées pour être les ministres des tourmens & des supplices éternels, ausquels ces ames miserables sont condamnées ? Qui pourroit exprimer quel est ce feu ? Qui peut comprendre ces ténebres, ces esprits implacables, ces puissances vengeresses des crimes, ce nombre infini de tortures differentes, dont l'Ecriture nous parle en tant de lieux, que Dieu a établies, par proportion & par rapport à la diversité des méchantes actions, & des volontez criminelles ausquelles les ames se sont abandonnées.

Comme les Saints ont pour partage une demeure éclatante de lumiere, une beatitude angelique convenable à la sainteté de leur vie ; au contraire les pecheurs seront renfermez dans des lieux de ténebres & d'obscuritez, remplis

d'horreur & d'effroy ; ainsi que les Saints nous l'ont appris. Car qu'y a-t-il de plus terrible que ces abysmes, dans lesquels les demons sont precipitez ? Qu'y a-t-il de plus amer & de moins supportable, que ces punitions ausquelles les pecheurs sont livrez, & qu'ils endurent confusément avec les demons, selon ce qu'il est dit : Allez maudits dans le feu éternel, qui a été preparé au diable & à ses Anges ? Matth. c. 25. v. 41.

O ! Que ce que dit sur ce sujet saint Jean Chrysostome est terrible ! Sçavoir, que quand il n'y auroit point dans ce lieu d'horreur & de supplice ces fleuves de feu, quand on n'y rencontreroit point ces Anges impitoyables, ce discernement & cette distinction toute seule entre les hommes, dont les uns seront appellez de Dieu à une gloire immortelle, & les autres rejettez avec confusion, & privez de ce souverain bon-heur, cela seul est à l'égard des pecheurs une gêne, une ignominie, & un supplice que nul châtiment, quelque rigoureux qu'il soit, ne sçauroit égaler. Car les remords de la conscience & le souvenir des pechez que l'on a commis, ainsi que nous l'avons déja dit, est quelque chose de si dur à supporter, que l'esprit ne peut rien imaginer de semblable.

Car les ames, selon que les Peres nous l'ont appris, se souviennent de toutes leurs paroles, de toutes leurs actions, & de leurs pensées ; Et il n'y en a une seule qui puisse être effacée de leur memoire. Il est dit dans l'Ecriture : En ce jour-là, toutes leurs pensées s'évanoüiront ; elle Ps. 145. 3.
entend celles qui appartiennent à la vie & à la conduite du siécle, comme de construire des mai-

ſons, d'acheter des terres, d'avoir des enfans, de les établir, de paſſer des Contrats pour les biens de ce monde. Les penſées de toutes ces choſes periſſent dans le moment auquel l'ame ſe ſepare de ſon corps, il ne luy en reſte plus, ni ſoin, ni ſouvenir; Mais pour ce qui eſt ou du bien, ou du mal qu'elle a fait, elle s'en ſouvient, & la memoire ne s'en effacera jamais. Et de plus, ſi quelqu'un a procuré du bien ou de l'avantage à un autre, ou en a reçû luy-même, il ne perd jamais le ſouvenir, ſoit de celuy qu'il a obligé, ſoit de celuy qui luy a cauſé cét avantage. Il en eſt ainſi en ce qui eſt du mal: Celuy qui offenſe un autre, ou qui en eſt offenſé ſe reſſouviendra éternellement, & de celuy qui luy a fait tort, comme de celuy auquel il l'a fait. Car, comme je viens de dire, aprés cette ſéparation de l'ame, elle n'oubliera rien du bien, ou du mal qu'elle a fait en ce monde, & cét objet ſera éternellement devant ſes yeux; Et même elle en aura des vûës & plus claires & plus vives, comme étant dégagée des liens de ce corps terreſtre qui affoibliſſoit la vivacité de ſes connoiſſances.

Je m'entretins un jour ſur ce ſujet avec un ancien Pere d'une vertu éminente, qui me diſoit que l'ame étant ſortie de ſon corps, ſe ſouvenoit de ſes bonnes & mauvaiſes actions, & de la perſonne avec laquelle elle avoit peché; & je luy diſois que cela n'étoit pas peut-être de la ſorte; Mais qu'il ſe pouvoit faire que l'ame retenoit l'habitude qu'elle avoit contractée par les pechez qu'elle avoit commis, & que c'étoit cette habitude ſeulement qu'elle conſervoit, &

qui ne periroit jamais : Et comme nous avions grande envie de nous éclaircir de ce doute, nous fûmes long-temps à diſputer ſur cette matiere, & ce ſaint Homme ne pouvoit changer de ſentiment, ni croire autre choſe, ſinon que l'ame conſervoit la memoire de l'eſpece du peché, du lieu, & de la perſonne avec laquelle elle l'avoit commis. Que ſi la choſe eſt ainſi, penſons, mes freres, à quels mal-heurs la fin de noſtre vie eſt expoſée.

C'eſt pour cela que je ne ceſſe point de vous exhorter à vous nourrir & à vous entretenir de penſées ſaintes, afin que vous les trouviez aprés que vous ſerez ſortis de ce monde. Car ce que nous avons amaſſé nous ſuivra à la mort, pour ne nous quitter jamais. Ayons donc ſoin, mes freres, de prévenir & de nous délivrer de cét état ſi déplorable, où l'ame ſe trouve aprés la mort, travaillons-y de toutes nos forces, & Dieu nous fera miſericorde ; Car c'eſt luy qui eſt l'eſperance de ceux qui vivent dans les extrêmitez Pſ. 64. 6. de la terre, & de ceux qui ſont ſur les mers les plus éloignées. Ceux qui vivent dans les extrêmitez de la terre, marquent les grands pecheurs, qui ſe plongent dans les plus grands deſordres; Et ceux qui ſont dans les mers les plus éloignées, marquent ceux qui ſont dans une profonde & entiere ignorance : Et toutefois Jeſus-Chriſt eſt l'eſperance des uns & des autres. Il n'eſt queſtion que d'endurer une peine legere, & de faire quelques efforts pour nous rendre Jeſus-Chriſt favorable.

Si celuy qui a un champ le neglige & le laiſſe en friche, n'eſt-il pas vray que moins il en a

de soin, plus il se couvre d'épines & de ronces? Et d'autant plus qu'il en est rempli, plus il se met les mains en sang, lors qu'il vient à le défricher, & qu'il veut arracher toutes ces mauvaises plantes; Car s'il n'en ôte jusqu'à la racine, & qu'il se contente seulement de les couper, elles renaîtront tout de nouveau. Il est donc necessaire, comme je l'ay dit, de commencer par les racines, & aprés qu'on est venu à bout de purger ce champ de tout ce qui pouvoit nuire à sa fecondité, que l'on a tourné & retourné la terre, & qu'on l'a labourée avec beaucoup d'application & de travail; il faut enfin y jetter de bonnes sémences: Car si aprés avoir pris tous ces soins, on retire sa main, & on cesse d'y travailler, les épines & les mauvaises herbes ne manqueront pas d'y revenir; & trouvant la terre toute fraîche & nouvellement remuée, elles se multipliront, & pousseront des racines plus profondes qu'auparavant.

Il en est ainsi des ames: La premiere chose que l'on doit faire, est d'en retrancher toutes les anciennes affections, & les méchantes habitudes. Saint Basile dit, que ce n'est pas une petite entreprise de s'en rendre le maître: Car les habitudes qui se sont confirmées par la suite des temps, ont d'ordinaire toute la force & la puissance de la nature. Il faut donc détruire les mauvaises habitudes & les passions, & en arracher les causes & les racines: Car sans cela, on ne peut empêcher que les épines n'y reviennent & n'y croissent tout de nouveau.

Il y a des passions qui perdent toute leur malignité, lors que l'on en retranche les causes,

comme par exemple, l'envie n'eſt rien en elle-même; Mais elle a des ſources differentes, & la vaine gloire en eſt une; car celuy qui recherche de l'honneur & de l'eſtime, porte envie à celuy qui en a plus que luy. La colere tout de même a l'amour du plaiſir, pour ſa cauſe principale. C'eſt ce qu'Evagre nous a marqué lors qu'il a rapporté qu'un ſaint Homme diſoit: Je renonce à toutes ſortes de voluptez & de plaiſirs, afin de retrancher tous les ſujets de la colere.

Tous les ſaints Peres conviennent, que toutes les paſſions naiſſent de l'un de ces trois principes; Sçavoir, de l'amour, ou de la gloire, ou de l'argent, ou de la volupté. Que chacun donc s'applique à détruire non ſeulement les paſſions, mais même leurs cauſes & leurs principes; qu'il rectifie ſes mœurs par ſa penitence, par ſes gemiſſemens, & par ſes larmes, & qu'il jette enſuite le bon grain, c'eſt à dire, qu'il faſſe des actions ſaintes. Car, comme nous l'avons dit, ſi l'on manque à mettre de bonne ſemence dans le champ, il ſe remplit auſſi-toſt de mauvaiſes herbes, qui y croiſſent avec d'autant plus d'abondance, qu'elles trouvent une terre toute diſpoſée par le ſoin qu'on a eu de la cultiver: Ainſi le cœur de l'homme, à moins qu'il ne travaille ſans ceſſe à ſanctifier ſes mœurs par un repentir ſincere de ſes égaremens paſſez, ce défaut d'application, cette negligence à faire le bien, & à acquerir les vertus, feront qu'il y arrivera, ce que nous liſons dans l'Ecriture. Lors qu'un eſprit impur eſt ſorti d'un homme, il s'en va dans les lieux arides & ſans eau, pour y chercher du

1. Joan. c. 2. 16.

Matth. c. 12. 43.

repos ; Mais n'y en trouvant point, il dit pour lors, je retourneray dans la maison de laquelle je suis sorti ; & y revenant, il la rencontre vuide, c'est à dire, de toutes vertus, mais nettoyée & parée ; & il s'en va, & prend sept autres demons plus méchans que luy, & y rentrant tout de nouveau, ils y font leur demeure, & le dernier état de cét homme est pire que le premier.

Il n'est pas possible qu'une ame demeure dans une même disposition ; car elle est toûjours dans le mouvement, soit qu'elle se porte au bien, soit qu'elle se porte au mal. Ainsi celuy qui veut faire son salut, doit non seulement s'abstenir du mal ; mais encore faire le bien, comme
Ps. 33. 15. il est dit dans l'Ecriture ; Evitez le mal & faites le bien. Le Prophete ne se contente pas de dire, évitez le mal ; mais il ajoûte, faites le bien. Par exemple, cét homme a accoûtumé de commettre des injustices, il faut qu'il fasse des actions justes ; Il est intemperant, non seulement il ne doit plus se laisser aller à aucun excés ; mais il doit vivre dans l'abstinence : Il étoit colere, il ne suffit pas qu'il cesse de l'être, mais il faut qu'il acquierre la douceur : Il étoit insolent, ce n'est point assez qu'il ne le soit plus, mais il faut qu'il soit humble. C'est-là éviter le mal, & faire le bien. Car chaque passion a une vertu qui luy est opposée ; comme l'orgueil, l'humilité : L'avarice, l'aumône : L'intemperance, la sobrieté : La pusillanimité, la patience : La colere, la mansuetude ; & la haine, la charité : Et ainsi de toutes les autres. C'est ce que je vous dis souvent : Comme nous avons banni les vertus, & que nous avons mis les vices en leur place ; ainsi

nous devons travailler à chasser les passions, à rétablir les vertus, & à les mettre dans le lieu veritable qu'elles doivent occuper.

Car Dieu nous a donné les vertus, & lors qu'il a tiré l'homme de son neant, il les a comme attachées à sa nature; c'est ce qui fit qu'en le créant, il prononça ces paroles : Faisons l'homme à nostre image, & à nostre ressemblance. Il dit à nostre image, parce qu'il luy inspira une ame libre & immortelle; il dit à nôtre ressemblance, par rapport à la vertu qu'il luy donnoit. C'est pourquoy Jesus-Christ a dit, soiez misericordieux, comme vostre Pere Celeste est misericordieux; soiez Saint, comme je suis Saint: Et l'Apôtre, soiez charitables les uns à l'égard des autres; & le Prophete, le Seigneur est bon à ceux qui l'attendent. C'est le sens de cette expression, à nostre ressemblance; parce que Dieu a comme uni les vertus à nostre nature. Mais il n'en est pas de même des vices : Car ils n'ont par eux-mêmes aucun estre, ni aucune consistance; ainsi que les ténebres qui ne subsistent point par aucun estre qui leur soit propre; Mais qui sont, selon le sentiment du grand saint Basile, comme une espece de maladie dans l'air, causée par la privation & par l'absence de la lumiére.

Genes. c. 1. 26.

Luc. c. 6. 36.
1. Petr. c. 1. 16.
Coloss. c. 3. 13. 14.
Jer. Thr. c. 3. 25.
Sec. 70.

L'on voit la même chose dans les passions & dans les vices. L'ame en s'éloignant de la vertu par l'amour qu'elle a pour les plaisirs, se laisse aller à ses passions, & en s'y assujettissant, elle leur donne ensuite des armes pour la combattre elle-même. C'est pourquoy il faut nous hâter de répandre dans nos cœurs de saintes se-

mences, ainsi que l'on fait dans une terre qui a reçû toutes les façons & toutes les préparations necessaires, afin qu'elle puisse ensuite porter de bons fruits. Mais comme le Laboureur en même temps qu'il seme son grain, a soin de le cacher & de le couvrir de terre, de crainte que les oiseaux ne l'enlevent & ne le mangent, & qu'aprés cela il attend de la misericorde de Dieu les pluïes dont le grain a besoin pour germer & pour croître. (Car quelque peine que le Laboureur ait pris pour netoyer sa terre, pour la labourer, & pour y jetter la semence, tout cela est inutile, si Dieu ne fait tomber la pluïe sur son champ.) Ainsi lors qu'il nous arrive de faire quelque bien, il faut le couvrir de nostre humilité, exposer nostre foiblesse aux yeux de Dieu, & luy offrir d'instantes prieres, afin qu'il daigne regarder nos travaux dans sa misericorde, parce qu'autrement nous n'en retirerons aucun fruit, ni aucun avantage.

Il arrive encore qu'aprés que le grain est germé, & qu'il a reçû la rosée du Ciel, si Dieu n'envoye ses pluïes dans le temps & dans la saison, il perit & se desséche; car la semence soit auparavant, soit aprés qu'elle est sortie de terre & qu'elle a poussé, ne peut ni avancer, ni profiter, si elle n'est arrosée; Et comme il n'y a point de certitude, il y a toûjours sujet d'apprehender: Et quelques fois aprés que le grain est crû, & qu'il a produit son épy, il survient des insectes, ou des gréles, & d'autres accidens semblables, qui empêchent que la recolte ne soit heureuse. Il en est de même à l'égard des ames: Car lors qu'elles emploient tou-

tes leurs forces pour se purifier de leurs passions, & qu'elles mettent toute leur étude pour acquerir les vertus, elles doivent tourner leurs regards & leurs vûës du côté de la misericorde de Dieu, de crainte qu'il ne les abandonne, & qu'enfin elles ne perissent. Car de même que la semence aprés être heureusement sortie de la terre, & s'être nourrie jusqu'à produire le fruit, si elle manque de recevoir les influences du Ciel, devient toute morte, & toute séche. Ainsi l'homme quelque chemin qu'il ait fait dans la vertu, pour peu que Dieu le délaisse & luy refuse sa protection, il n'est pas possible qu'il évite sa perte.

Il faut sçavoir que ce qui est cause que Dieu l'abandonne, c'est qu'il luy arrive de faire quelque chose qui est contraire à sa profession, & à son état : Comme si par exemple, un homme de pieté tombe dans la negligence, ou un autre, qui aprés avoir acquis la vertu d'humilité devient arrogant & superbe. Et il est necessaire de remarquer que l'abandonnement de Dieu, n'est ni si grand, ni si entier à l'égard d'un homme negligent, quand il se laisse aller à la negligence, ou d'un superbe quand il fait des actions d'orgueil, qu'à l'égard d'un homme de pieté, quand il tombe dans la negligence, ou d'un homme humble, lors qu'il s'éleve, & qu'il se laisse aller à l'orgueil. C'est ce qui s'appelle pecher contre son état : Voila ce qui fait que Dieu abandonne les ames. C'est pour cela que saint Basile porte un jugement bien different du peché d'un homme de pieté, & de celuy qui vit dans l'indifference de son salut.

Mais aprés qu'on s'est preservé de ce mal-heur, il faut extrêmement prendre garde, qu'en faisant quelque peu de bien, on ne le fasse par un sentiment de vaine gloire, par un mouvement de complaisance, ou par quelqu'autre consideration humaine, & qu'on ne perde par ce défaut, qui paroît leger & peu considerable, tout le bien qu'on a pû faire, comme nous l'avons dit, en parlant des désolations qui arrivent par la gréle, & par d'autres semblables accidens.

Aprés tout cela, il ne faut pas ignorer qu'encore qu'il n'arrive rien qui puisse nuire aux fruits de la terre, & qu'ils se conservent jusqu'au temps de la moisson, le Laboureur toutefois ne doit pas s'imaginer qu'il est en assûrance. Car il se peut faire qu'aprés que le champ aura été moissonné, & qu'il y aura donné tous ses travaux & toutes ses peines, il viendra un méchant homme plein de haine & d'envie, qui embrasera toute la moisson; ainsi le Laboureur perdra mal-heureusement toute sa peine, & toute sa recolte. De sorte qu'il doit çavoir qu'il ne sera point en seureté, jusqu'à ce qu'il ait vanné & nettoyé son bled, & qu'il l'ait mis dans les greniers. C'est ainsi que les hommes ne doivent pas se figurer qu'ils sont hors de peril, & qu'ils n'ont plus rien à craindre, quand ils se sont acquitez de tout ce que nous avons dit: Car le diable ne manque pas de moyens pour les séduire & pour les surprendre, soit par leur propre justice, soit par l'éclat de leurs actions, soit par des pensées d'infidelité, ou par de fausses & de pernicieuses opinions qu'il leur inspire. Et non seulement il les prive par-là de tout

le fruit de leurs travaux, mais il les ſepare de Dieu pour jamais; Et le mal qu'il ne peut faire par les actions exterieures, il le fait par des impulſions ſecretes, & par les actions de l'eſprit. Car il ſe peut tres-bien faire, qu'une ſeule penſée nous ſepare de Dieu, lors qu'on l'admet, & qu'on luy donne ſon conſentement.

Il faut conclure de tout cela, mes freres, que celuy qui a un veritable deſir de ſe ſauver ne doit rien negliger, & ne ſe point tenir en ſeureté, juſqu'à ce qu'il ait rendu le dernier ſoûpir. Nous avons donc beſoin de beaucoup de vigilance & de beaucoup de travaux; Et par deſſus tout, de beaucoup de prieres, pour obtenir de Dieu qu'il nous protege, & qu'il opere noſtre ſalut, par la puiſſance de ſa miſericorde, & pour la gloire de ſon ſaint Nom.





XIII. INSTRUCTION.

Il faut conserver la paix dans les tentations, & les souffrir avec action de grace.

L'Abbe' Pasteur a dit excellemment, que c'est dans les tentations qu'un Solitaire se fait connoître. Car il faut que
Eccli. c.2. 2. celuy qui s'est consacré au service de Jesus-Christ avec des intentions sinceres, se prepare aux tentations avec toute la sagesse possible, afin que lors qu'il se trouvera attaqué, il ne tombe point dans le desordre & dans le trouble, sçachant qu'il n'arrive rien icy-bas que par la conduite de la divine Providence; Et par tout où elle se rencontre, il ne se passe rien que de juste, & qui ne se rapporte au bien, & à l'avantage de nos ames.

Toutes les choses que Dieu fait en nous, il les fait dans la vûë de nostre utilité. Sa charité & sa misericorde en sont les motifs & les causes, & nous sommes dans l'obligation, com-
Eph. c. 5. 20. me dit l'Apôtre, de luy en rendre de continuelles actions de graces; & bien loin de nous laisser aller à l'abattement, il n'y a une seule occasion, dans laquelle nous ne devions être exempts de trouble, & conserver l'humilité, la paix, & l'esperance. Car nous devons être persuadez

ſuadez, comme je l'ay dit, que tout ce qu'il opere en nous, il le fait par un ſentiment de compaſſion & de charité, & il ne ſe peut pas qu'il agiſſe à noſtre égard autrement, que par une conduite de miſericorde.

Si quelqu'un a un ami, & qu'il ne doute point qu'il n'en ſoit aimé, lors qu'il luy arrive de ſa part quelque choſe de fâcheux, il croit toûjours qu'il ne laiſſe pas de l'aimer, & il ne luy vient jamais dans la penſée, qu'il eût eu envie de le déſobliger. Combien plus devons-nous croire que Dieu qui nous a formez, qui nous a tirez du neant, & nous a donné l'eſtre, qui s'eſt fait homme, qui a ſouffert la mort pour l'amour de nous, ne fait rien à noſtre égard que par une diſpoſition de ſa bonté, & de ſon amour? Mais ſi nous pouvons dire d'un ami, que quoy qu'il nous aime, & qu'il conſerve de la conſideration pour nous, néanmoins qu'ayant manqué de prudence, il ſe ſoit conduit à noſtre égard autrement qu'il ne devoit, & qu'il nous ait nuit ſans le vouloir; nous ne pouvons pas avoir de Dieu une penſée ſemblable, puis qu'il eſt la ſource de toute ſageſſe, qu'il connoît parfaitement tout ce qui nous eſt utile, & que c'eſt dans la vûë de noſtre bien qu'il diſpoſe juſqu'aux moindres des choſes qui nous arrivent. On peut encore dire d'un ami, que quoy qu'il aime veritablement, qu'il ſoit conſideré, qu'il ſoit intelligent, & capable de ſe bien conduire dans les choſes qui nous touchent, néanmoins il ne dépend pas toûjours de luy de nous rendre les bons offices qu'il deſireroit: Mais cela ne convient point à Dieu; car il a une puiſſance ab-

soluë, & il n'y a rien qui luy soit impossible.

Ainsi puis que nous ne pouvons ignorer que Dieu ne soit plein d'amour & de compassion pour sa créature, qu'il ne soit la source de toute sagesse, qu'il ne sçache de quelle maniere il doit conduire les choses qui nous regardent, & que tout ne soit soûmis à sa volonté & à son pouvoir, nous devons aussi être persuadez que tout ce qu'il fait, il le fait pour nostre bien, & le recevoir de sa main avec un sentiment de reconnoissance, comme nous venant de la part d'un maître plein d'affection & de bonté, quand même il s'y trouveroit quelque chose de dur & qui nous donneroit de la peine : Car Dieu ordonne tout par des jugemens qui sont justes, & ses misericordes étant infinies, il ne faut point douter, qu'il n'ait les yeux ouverts sur une tribulation qui peut nous être utile.

Souvent on dit en soy-même, lors que quelqu'un peche dans les accidens & les tentations qui luy arrivent, comment est-ce qu'il se peut faire, que ces mêmes accidens luy soient ordonnez pour son utilité, & pour son avantage : Il est aisé de répondre, que nous ne pechons point dans ces sortes d'évenemens, si ce n'est parce que nous manquons de patience, & que nous ne voulons pas souffrir une affliction legere, ni endurer rien de tout ce qui nous arrive contre nostre attente, puis que Dieu ne permet pas que nous soyons attaquez d'aucune tentation qui surpasse nos forces, selon l'instruction de
1. Cor. c. 10. 13. » l'Apôtre, qui nous dit, que Dieu est fidele, &
» qu'il ne permettra pas que nous soyons tentez au delà de ce que nous pouvons : Mais pour

nous, nous sommes destituez de toute patience; nous ne pouvons nous résoudre à souffrir un petit mal, ni à rien recevoir de ce que Dieu nous envoie, avec humilité & soûmission. C'est ce qui fait que nous succombons, & que nous sommes dans l'abattement, & que plus nous prenons de soin pour éviter les tentations, plus elles nous accablent, plus elles nous affligent, & moins nous sommes capables de nous en délivrer.

Il y a des gens qui se jettant dans la mer pour quelque besoin, & qui sçachant parfaitement l'art de nager, s'abaissent & cedent aux vagues, quand ils voient qu'elles viennent à leur rencontre, & ainsi ils n'en reçoivent aucun dommage; Mais s'ils vouloient y resister, la vague les rejetteroit bien loin par son impetuosité & par sa violence: S'il en revient une autre, & qu'ils fassent les mêmes efforts pour la combattre & pour la rompre, elle les repousse comme auparavant; & ainsi ils se fatiguent & n'avancent rien: Mais s'ils plongent, & s'ils laissent passer le flot par dessus eux, ils n'en reçoivent aucun mal; ils nagent comme ils veulent & font ce qu'ils s'étoient proposez. Voilà une Image de ce qui se passe dans les tentations. Quand on les supporte avec humilité & patience, elles se dissipent sans nous nuire; mais si on s'agite, si on se trouble, si on rejette sur celui-cy, sur celui-là, la cause de sa tentation, on s'afflige soy-même, on en augmente l'effort & le poids, & au lieu de se procurer quelque soulagement, on ne fait qu'accroître sa peine.

Les tentations sont utiles pour ceux qui les

souffrent d'une maniere ferme & constante. Ainsi lors qu'il nous arrive quelque affliction, nous devons prendre garde qu'elle ne nous jette dans le trouble : Car ce trouble est un effet de nôtre ignorance, ou de nostre orgueil, du peu de connoissance que nous avons de nostre état, & comme disent nos Peres, de l'opposition que nous avons à la souffrance. Et c'est ce qui nous empêche de faire aucun progrés : Car nous ne nous connoissons pas nous-mêmes, nous n'avons pas la patience necessaire dans les choses que nous entreprenons, & nous voulons acquerir la vertu sans travail & sans peine.

Comment est-ce que celuy qui est possedé par une passion s'étonne de ce qu'elle le tourmente, & de ce qu'elle le trouble, pendant qu'il en suit les mouvemens ? Elle nous domine ; c'est ce qui fait qu'elle nous agite : Vous en avez en vous les impressions, & cependant vous demandez, pourquoy elle vous inquiete ? Demeurez plûtost en paix ; combattez, & priez Dieu qu'il vous secoure. Il n'est pas possible que celuy-là ne ressente point les mauvais effets des passions, qui veut bien qu'elles le surmontent. Vous avez en vous les armes dont elles se servent pour vous combattre, dit l'Abbé Sisois : Rendez-leur ce que vous avez d'elles, & elles s'en iront (il entend par ce mot d'armes, les causes des passions.) Car pendant que nous les conservons, & que nous faisons ce qu'elles nous inspirent, il ne se peut que les pensées qu'elles nous causent, ne nous lient, ne nous captivent, & ne nous forcent comme malgré nous à y consentir ; puis que c'est volontairement que nous

nous sommes livrez entre leurs mains.

C'est ce qu'a voulu dire le Prophete sous le nom d'Ephraïm, qui a eu l'avantage sur son " adversaire, c'est à dire, sur sa propre conscience, " & qui a foul' aux pieds le jugement, parce " qu'il a cherché du secours dans l'Egypte, & qu'il a été pris par les Assyriens. Les Peres entendent par l'Egypte les volontez charnelles, qui nous portent à chercher un repos & une paix toute sensuelle, & qui remplissent nos esprits de passions dereglées; Et par les Assyriens, les pensées mauvaises qui soüillent les ames & les jettent dans la confusion, qui impriment en elles des Images impures, & qui les entraînent par force & malgré qu'elles en aient à l'accomplissement du peché; Car lors que quelqu'un s'est volontairement abandonné à la volupté des sens, il est contraint d'aller malgré luy chez les Assyriens pour y servir Nabuchodonosor.

Osee. 5. ij. Sec. 70. Jerem. c. 43. 7. 10.

C'est ce que voioit encore le Prophete, c'est ce qui l'affligeoit, & qui l'obligeoit de dire aux Juifs; Gardez-vous bien d'aller en Egypte. " Que faites-vous miserables? humiliez-vous, bais- " sez la tête, servez le Roy de Babylone, & demeu- " rez dans la terre de vos Peres. Il les exhorte " encore en leur disant; Que sa face ne vous éton- " ne point, car Dieu est avec vous afin de vous délivrer de ses mains, & ainsi il leur prédit les maux & les disgraces dont ils sont menacez, au cas qu'ils manquent de rendre à Dieu l'obeïssance qu'ils luy doivent. Car si vous entrez dans l'Egypte, continuë-t-il, vous serez com- " me un desert affreux, dans la servitude, & "

Jerem. c. 42. 19. Jer. c. 27. 12. c. 42. 10. Ibid. v. ij. Ibid. v. 18.

„ l'objet du mépris & de l'imprécation de tout le
v. 14. „ monde ; A quoy ce peuple répondit ; Nous ne demeurerons point dans la terre de nos Peres ; nous
» nous en irons en Egypte, où nous ne verrons
» point le tumulte de la guerre, où nous n'en-
» tendrons point le son de la trompette, & où
» nous vivrons dans l'abondance. Ils s'en alle-
Jer. c. 437. rent donc en Egypte, & se soûmirent volontairement à la domination de Pharaon ; mais de-
Ibid. v. 10. puis ils furent emmenez captifs chez les Assyriens, & furent obligez malgré eux de les servir.

Considerez donc, mes freres, ce que nous avons dit, sçavoir qu'auparavant qu'on ait consenti à la passion, pourvû que nos pensées la combattent, on est encore dans son propre pays, on est libre, on a encore Dieu de son côté qui soûtient, & qui protege : Si donc on s'humilie devant Dieu, si on porte avec action de graces le joug de la tentation, & que l'on combatte pour peu de temps, Dieu ne manque pas de nous secourir, & de nous tirer de nos peines. Que si au contraire, on fuit le travail, & qu'on se tourne du côté des voluptez sensibles, on sera violemment entraîné dans le pays des Assyriens, & on y vivra dans la servitude.

Baruch. c. 1. v. 11. „ Enfin le Prophete dit, Priez pour la vie de
„ Nabuchodonosor, car vostre salut dépend de sa vie ; Ce qui signifie qu'il ne faut point nous laisser abattre par la tentation, ni la rejetter avec impatience, pour nous en défaire ; mais la supporter avec humilité, comme n'étant pas dignes d'en être délivrez, & meritant plûtost qu'elle dure long-temps & qu'elle s'opiniâtre ;

étant persuadez, soit que nous en connoissions la cause, soit que nous l'ignorions, que les jugemens de Dieu, sont toûjours pleins de justice. C'est ce que disoit un Solitaire, lors qu'en versant des larmes & s'affligeant de ce que Dieu avoit fait cesser une tentation qui le tourmentoit, il s'écrioit, Seigneur, je ne suis pas digne de souffrir la moindre tentation. On lit sur ce même sujet, que le disciple d'un saint Solitaire étoit tenté par l'esprit de fornication, & que cét ancien Pere voyant la grandeur de sa peine, luy demanda, s'il vouloit bien qu'il priât Dieu de la finir : A quoy il répondit ; il est vray, mon Pere, que je souffre ; mais comme je vois devant mes yeux la récompense de mes travaux, demandez plûtost à Dieu qu'il me donne la patience.

Vous voyez par-là, mes freres, que ceux qui desirent leur salut avec plus d'ardeur, supportent avec humilité le poids des tentations, & font des prieres pour la conservation de la vie de Nabuchodonosor. C'est pourquoy le Prophete dit ; vostre salut dépend de la vie de ce Prince ; Et quand ce frere disoit, je vois le fruit de mes tentations, c'est comme s'il disoit, mon salut est attaché à sa vie. C'est ce que nous marque ce saint Vieillard, lors qu'il répondit à ce frere ; Je reconnois aujourd'huy que vous avancez dans la voie de Dieu, & que vous y avez fait plus de chemin que moy. Lors que quelqu'un est tenté & pressé de consentir à ses passions, & qu'il commence à y resister, & à les combattre, il est humilié, il est contristé, il se purifie peu à peu par la peine qu'il ressent dans

la resistance, & il recouvre les premiers avantages de sa création. Aussi comme nous l'avons déja dit, quand celuy qui est attaqué par ses passions, tombe dans le trouble & dans la confusion, cela luy arrive par son orgueil & par son ignorance, au lieu qu'il devroit par son humilité reconnoître sa propre foiblesse, & attendre dans la paix & dans la priere, qu'il plût à Dieu de luy faire misericorde.

A moins qu'on ait passé par les tentations, & qu'on n'en ait connu les impressions & les mouvemens par sa propre experience, on ne les combat jamais de maniere, qu'on puisse les vaincre. C'est de ceux-là dont parle le Prophete ; quand il dit, lors que les pecheurs auront germé, & qu'ils seront sortis de la terre comme l'herbe, & que tous ceux qui vivent dans l'iniquité auront parû dans le monde, ce sera pour étre exterminez dans les siécles des siécles. Les pecheurs qui naissent comme l'herbe, sont les pensées dereglées, parce que cette herbe est molle & flexible, & qu'elle n'a point de consistance. Donc quand les pensées dereglées se forment dans les ames, c'est pour lors que tous ceux qui commettent l'iniquité commencent à paroître, c'est à dire, les vices, afin qu'ils soient détruits dans les siécles des siécles. Car quand les vices commencent à se montrer à ceux qui les combattent, c'est pour lors qu'ils leur font la guerre, & qu'ils les exterminent. Voyez, mes freres, la suite de ce discours.

Ps. 91. 7. 8.

Premierement les mauvaises pensées se formēt, ensuite les vices commencent à paroître, enfin on les entreprend, on les attaque, on les détruit,

Ce font les emplois & les obligations de ceux qui les combattent. Mais pour nous, qui ſuivons les impulſions du peché, qui nous laiſſons aller aux attaques des paſſions, nous ne ſçavons point comment, ni les mauvaiſes penſées, ni les paſſions ſe forment dans nos ames, en ſorte que nous puiſſions les combattre; Mais nous ſommes encore dans l'Egypte ſous la tyrannie de Pharaon, accablez de travaux & appliquez à faire de la brique. Exod. c.5. 7. 8.

Qui nous donnera le reſſentiment que nous devrions avoir d'une ſervitude ſi cruelle & ſi amere, afin que nous humiliant dans la vûë de noſtre malheur, nous nous rendions dignes d'en étre délivrez? Quand les enfans d'Iſraël étoient en Egypte ſoûmis à la domination de Pharaon, ils faiſoient de la brique; Et comme ceux qui ſont occupez à ce travail ſont toûjours dans le feu, & ne ceſſent point de regarder la terre; Ainſi l'ame, lors qu'elle eſt dominée par le demon, elle foule aux pieds ſa raiſon, elle étouffe tous les ſentimens ſpirituels, & elle n'a plus ni de vûë, ni de penſée, ni d'action que pour la terre. Ce peuple par ces ſortes de travaux bâtit à Pharaon trois Villes fortes, ſçavoir Pitho, Rameſſé, & On, qui s'appelle autrement Heliopolis: Ce qui nous figure la volupté, la vaine gloire, & l'avarice, qui ſont les ſources de toutes ſortes d'iniquitez. Mais lors que Dieu envoya Moyſe en Egypte, pour le délivrer de la ſervitude, & le tirer des mains de Pharaon, ce tyran augmenta encore leurs travaux, en leur diſant, Vous eſtes ſans occupation, Vous n'avez rien à faire, & c'eſt ce qui

Ibid. Exod. c.1. 11. Exod. c.5. 17.

de délivrer les enfans d'Israël, Pharaon dit à Moyse ; Allez, sacrifiez à vostre Dieu ; mais allez seuls, & laissez vos troupeaux : Ce qui signifie les pensées & les dispositions interieures, sur lesquelles Pharaon vouloit conserver son autorité & sa puissance, esperant que ce luy seroit un moyen pour attirer une seconde fois les enfans d'Israël en son pays : Mais Moyse luy répondit, il n'en sera pas ainsi ; mais vous nous laisserez emmener avec nous des Victimes pour sacrifier à nostre Seigneur, & à nôtre Dieu, & tous nos troupeaux nous suivront, & nous n'en laisseront pas seulement un ongle.

Exod. c. 10.14.

Ibid. v. 25. 26.

Lors que Moyse les eut tiré de l'Egypte, il leur fit traverser la Mer rouge, & Dieu voulant les conduire dans le lieu où étoient les 70. Palmiers, & les 12. Fontaines, premierement il les fit passer par Mara ; Et le peuple se trouvant affligé & pressé de la soif, parce qu'il manquoit d'eau, & qu'il n'en trouvoit point qui ne fussent améres, il les mena dans l'endroit, dont nous venons de parler où étoient les 70. Palmiers & les 12. Fontaines : Ainsi lors que nos ames ont cessé de faire le mal, & qu'elles ont passé cette Mer spirituelle, elles prennent d'abord la resolution de combattre, de souffrir ; Et d'arriver par la voie des tentations à un repos & à une tranquillité sainte. Car il faut que ce soit les tribulations qui nous ouvrent les portes du Royaume du Ciel, puis qu'elles pressent & sollicitent la misericorde de Dieu, comme les vents excitent & amenent la pluye ; mais comme la pluye qui vient avec trop d'abondance gâte les bleds, les pourrit, lors qu'ils ne sont

Exod. c. 14.

Exod. c. 15. v. 27.

Exdo. c. 15. 23.

que pousser & qu'ils sont encore tendres, & perd toute la moisson, & que les vents venant ensuite à souffler, les séchent & les rétablissent; Ainsi la negligence, le défaut de soin, la langueur affoiblissent les ames & les rendent paresseuses & languissantes, & les tentations au contraire les resserent en elles-mêmes, les rendent plus vives & plus vigoureuses, & les unissent à Dieu, selon les paroles du Prophete,
Is. c.26. 16. Sec. » Seigneur, nous nous sommes souvenus de vous
» dans les tribulations. C'est pourquoy, mes freres, il ne faut point se troubler, ni perdre courage dans les tentations; mais demeurer fermes & constans, rendre graces à Dieu, luy demander par d'instantes prieres, & dans une humilité profonde qu'il soûtienne nostre foiblesse par sa misericorde, & qu'il fasse par sa grace, & pour sa gloire, que nulle tentation ne soit jamais capable de nous abattre.





XIV. INSTRUCTION.

De quelle maniere les vertus s'élevent dans l'ame, & du rapport qui se trouve entr'elles.

L'ECRITURE Sainte parlant de ces Sages-femmes de l'Egypte, qui conservent la vie des enfans mâles des Israëlites, rapporte que Dieu leur bâtit des maisons, à cause qu'elles avoient eu sa crainte. Mais croyez-vous, mes freres, que l'Ecriture ait eu dessein de parler de ces maisons materielles & sensibles ? Que veut-elle donc nous marquer quand elle dit, que Dieu leur édifia des maisons, parce qu'elles avoient eu sa crainte ? Car elle nous apprend ailleurs à faire tout le contraire, lors qu'elle nous commande d'abandonner par la crainte de Dieu, & par l'amour que nous luy portons, les maisons que nous possedons sur la terre. Elle ne veut donc point parler de ces maisons terrestres, & qui tombent sous nos sens; mais de cette maison spirituelle que l'ame se bâtit en elle-même, par l'exactitude avec laquelle elle observe les Commandemens de Dieu. Ainsi l'Ecriture nous enseigne par ces paroles, que la crainte de Dieu dispose l'ame à garder ses préceptes, & qu'en les observant, elle se bâtit en elle-même une

Exod. c. 1. 21.

maison toute spirituelle & toute sainte.

Veillons donc, mes freres, craignons Dieu, & bâtissons-nous des maisons, afin que nous ayons un refuge assûré dans lequel nous puissions être à l'abri des pluyes, des orages, des tonnerres & des foudres; Car la tempête reduit à de grandes extrémitez ceux qu'elle surprend, & qui ne sont point à couvert.

Si vous voulez sçavoir comment on peut construire cette maison spirituelle, vous le pouvez apprendre de la maniere avec laquelle on bâtit les maisons materielles. Car celuy qui veut entreprendre ces édifices, doit les assûrer & les affermir de toutes parts, & s'appliquer également à les élever de quatre côtez : Car si pensant seulement à un des côtez, il negligeoit les autres, il ne feroit rien, il travailleroit inutilement, & perdroit son temps, sa peine, & sa dépense. Nous pouvons dire la même chose des ames. Quand on veut construire cét édifice spirituel, il ne faut rien negliger, mais on doit s'appliquer à élever également toutes les parties dont il doit être composé. C'est pourquoy l'Abbé Jean disoit, je veux qu'un homme prenne quelque chose de chaque vertu, & non pas qu'il imite ceux qui en choisissant une seule, & s'y attachant, negligent toutes les autres. Car il se peut bien faire qu'ils ne seront pas combattus par le vice opposé à la vertu qu'ils auront choisis par préference; Mais les autres passions ne laisseront pas de les attaquer, & de les vaincre: Cependant ils n'y feront point d'attention, & ils s'imagineront qu'ils auront acquis une perfection éminente. Et ve-

ritablement on peut les comparer à celuy qui éleve une muraille toute seule autant qu'il le peut, & qui mettant à cela tout son soin, se figure qu'il a beaucoup fait, & ne s'apperçoit pas que le moindre vent renversera tout son ouvrage, parce qu'il est seul & separé, & qu'il n'a point de liaison avec d'autres murs qui le soûtiennent. Cét homme fait une chose qui luy est entierement inutile, parce qu'il ne peut point se servir, ni se mettre à couvert d'une muraille toute seule, qui n'a rien qui la fortifie, & qui l'accompagne.

Il ne faut pas en user ainsi, mes freres; mais celuy qui se veut construire une maison, dans laquelle il puisse se retirer, doit la bâtir de telle sorte, qu'elle ait tout ce qui peut contribuër à son integrité, & à son affermissement.

La premiere chose qu'il doit faire, est de poser un fondement : Et ce fondement est la foy, sans laquelle il est impossible, selon ce que dit l'Apôtre, de se rendre agréable à Dieu. Il faut « ensuite élever un édifice, qui ait du rapport à « un fondement si solide & si saint, par la pratique de toutes les vertus. S'il se rencontre une occasion de pratiquer l'obéïssance, il faut mettre cette vertu comme une pierre de cét édifice: Si un frere s'est aigri & fâché contre nous, la patience que nous conserverons à son égard en sera une autre pierre : Si nous nous trouvons attaquez par l'intemperance, la mortification que nous garderons alors, en sera encore une autre. C'est ainsi que nous poserons à ce bâtiment autant de pierres qu'il s'offrira d'occasions de pratiquer les vertus, & que nous l'éleverons

Heb. 11. v. 6.

de tous les côtez, tantôt par la charité que nous aurons pour nos freres, tantôt par la destruction de nostre volonté, tantôt par la douceur, & généralement par l'exercice de toutes les autres vertus semblables. Mais avant toutes choses on a besoin de patience, de force & de courage. Car ces vertus sont comme les pierres angulaires, & c'est par elles que toutes les parties de l'édifice se lient & s'entretiennent, & que les murailles s'unissent & se joignent ensemble, sans qu'elles puissent jamais, ni tomber, ni se separer les unes d'avec les autres; Et ces vertus sont tellement necessaires, que sans elles il n'est pas possible d'en acquerir une seule dans sa perfection; car on ne peut ni rien souffrir, ni garder la patience, si l'ame n'est forte & genereuse, & sans la patience on ne pourra jamais faire aucun bien. C'est pourquoy
Luc. 21. v. 19. » Jesus-Christ dit à ses Disciples, vous possederez
» vos ames par la patience.

Outre cela, mes freres, celuy qui bâtit doit mettre du ciment à chaque pierre; Car s'il les met les unes sur les autres sans cette liaison, les pierres se démentent, & se separent, & la maison tombe en ruïne. Ce ciment qui est composé de terre, qui est foulée aux pieds de tout le monde, marque l'humilité; car toute vertu qui n'est pas accompagnée de l'humilité, n'est qu'une vertu fausse & bâtarde, selon que nos saints Peres nous l'apprennent, lors qu'ils disent, qu'il n'est pas plus impossible de construire un Vaisseau sans se servir de cloux, qu'il est impossible de se sauver sans l'humilité.

Il faut donc, mes freres, quelque bien que nous

nous fassions, que nous y joignions toûjours l'humilité, parce que sans elle tout ce que nous pouvons faire de meilleur ne peut avoir ni consistance, ni durée.

Celuy qui veut bâtir doit encore mettre des liens, & des attaches à son bâtiment, qui servent à le rendre ferme & inébranlable, à lier les murailles les unes avec les autres, à empêcher que les parties de l'édifice ne se des-unissent, & même s'appliquer à l'orner, & à l'embellir : Enfin il faut y mettre le toit qui le couvre entierement ; & ce toit marque la charité, qui est la perfection & le comble de toutes les autres vertus, ainsi que le toit l'est de tout l'édifice. Aprés tout cela, il faut mettre à l'entour une balustrade & une défense, selon qu'il est dit dans l'Ecriture : « si vous vous bâtissez une maison, vous y ferez tout autour une balustrade, « de peur que vos enfans ne tombent du haut en bas de la maison. Cette ceinture, est l'humilité ; car c'est elle qui environne & qui conserve toutes les vertus. Et comme il n'y a point de pierre dans un édifice, qui ne doive être posée avec du ciment, selon que nous l'avons déja dit, aussi la charité qui est le lien de la perfection & le comble de toutes les vertus, ne doit jamais être separée de l'humilité. C'est par-là que les Saints avançant comme naturellement dans la vertu, arrivent enfin à l'humilité ; Car plus ils s'approchent de Dieu, plus ils se reconnoissent pecheurs. Mais quels sont ces Enfans, dont parle l'Ecriture, que l'on doit empêcher de tomber du haut de la maison ? Ces enfans, sont les bonnes pensées qui se forment dans l'ame qu'il faut que

Deuter. 22. v. 8. Sec. 70.

A Coloss. c. 3. v. 14.

l'humilité conserve, de crainte qu'elles ne se perdent, & ne se dissipent.

Voila l'ouvrage achevé, il a ses liaisons, il a son toit, qui sont les vertus, il a ses balustrades, en un mot, voila l'édifice dans sa perfection, & il n'y manque plus rien. Mais est-il possible qu'il n'y manque plus rien? Non, il y manque encore une chose que nous n'avons pas exprimée. C'est un Architecte qui soit habile; car à moins qu'il n'ait de l'intelligence, il gâtera l'œuvre, & de quelque maniere que ce soit, il faut qu'il tombe par terre.

L'Architecte est habile qui agit avec connoissance. Car il arrive souvent que l'on s'acquitte de tous les travaux de la vertu, & que faute d'agir avec science, & pieté, on la détruit, on y met la confusion & le desordre, & au lieu de conduire l'ouvrage à sa perfection, on y met une pierre, & on en ôte une autre, & quelques fois on en ôte plus qu'on y en met. Par exemple, il vous survient un frere, qui vous dit une parole qui vous pique, & qui vous offense, vous demeurez dans le silence, vous vous humiliez devant luy; cela s'appelle mettre une pierre: Ensuite vous dites à un autre, un tel m'a offensé, il m'a dit cecy, & cela, & non seulement je ne luy ay rien répondu, mais même je me suis humilié: En parlant de la sorte, vous avez ôté deux pierres, aprés en avoir mis une.

Quelqu'autre s'humilie; mais c'est afin d'en tirer de la gloire; ainsi il fait que la vanité & l'humilité se rencontrent ensemble, c'est à dire, il met une pierre & l'ôte tout à la fois. Un autre se rabaisse avec sentiment & connoissance;

il se persuade qu'il a tort, que c'est luy qui a manqué, & qu'il s'est justement attiré l'injure qui luy a été faite; c'est-là s'humilier avec une disposition sincere : Un autre s'impose silence; mais ce n'est point avec esprit & sentiment, il fait materiellement une action de vertu, mais il ne fait rien en effet. Un autre se taist, parce qu'il sçait qu'il est indigne de parler, c'est agir avec science, selon l'opinion des Peres. Un autre ne se mesure pas, & s'imagine parce qu'il s'est humilié qu'il a fait une grande chose; mais il ne voit pas qu'il n'a rien fait, parce qu'il ne s'est pas conduit en cela avec une veritable science. Car se mesurer avec connoissance, c'est croire que l'on n'est rien, & que l'on ne merite pas d'être mis au rang des hommes. C'est ce que pensoit de luy-même le saint Abbé Moyse, lors qu'il disoit, qu'il n'étoit que de la cendre couverte d'une peau noire, qu'il n'étoit pas un homme, & qu'il n'étoit pas digne de se trouver parmi les hommes. Un autre sert un malade; mais il le fait à cause de la récompense qu'il en espere; Celuy-là manque encore de connoissance, & s'il luy arrive quelque chose de fâcheux, il se dégoûte; & quite le bien qu'il avoit commencé, parce qu'il ne le faisoit pas avec science : Mais celuy qui s'acquitte de ce ministere avec une veritable science, s'y applique parce qu'il a de la compassion pour le malade, & qu'il a pour luy des entrailles de misericorde. Quand on agit dans cette vûë, & par de tels motifs, quoy qu'il puisse arriver, & quelque sujet de mécontentement qui survienne, quand on ne recevroit que du mépris & des injures de la part

du malade, on supporte tout sans émotion & sans trouble; on a son but devant les yeux; & on est persuadé qu'on reçoit en cela plus d'avantage & de bien de la part du malade; que l'on ne luy en fait. Soyez certains, mes freres, que celuy qui sert un malade dans le veritable esprit, trouve le soûlagement & la guerison de ses propres maux dans les contradictions, les tentations, & les peines qui luy arrivent.

J'ay connu un frere qui étant attaqué de pensées & de tentations impudiques, servant avec sentiment un autre frere malade d'une dyssenterie, vit cesser sa peine; Et Evagre rapporte, qu'un Solitaire d'une grande vertu délivra un frere, qui étoit troublé pendant les nuits de ces sortes de fantômes, en luy ordonnant de jeûner & de servir les malades: Et étant interrogé sur ce sujet, il répondit que rien n'étoit si capable d'éteindre ces sortes de passions, que d'exercer la misericorde à l'égard de nos freres.

De plus, si quelqu'un s'exerce dans la vertu, & qu'il le fasse par un desir de vaine gloire, où en s'élevant en soy-même, à cause qu'il fait de bonnes œuvres, il ne les pratique pas avec connoissance, puis qu'il en prend occasion de se croire quelque chose, & de mépriser son frere: & le jugeant ainsi, non seulement il ôte du bâtiment deux pierres pour une qu'il y avoit mise; mais même il s'expose à renverser la muraille toute entiere. Celuy qui vit avec science dans la mortification, ne s'imagine point pour cela qu'il soit un homme de vertu, & ne veut pas qu'on le loüe comme s'il étoit fort avancé dans la mortification & dans la penitence; mais

ce qu'il se propose dans ses austeritez, est d'acquerir par elles la veritable sagesse, afin de pouvoir ensuite arriver à l'humilité, puis que les travaux corporels sont les voies qui nous conduisent à l'humilité, ainsi que nos saints Peres nous l'ont appris. Et en un mot, il faut s'appliquer de telle sorte à l'exercice de chaque vertu, qu'on la puisse enfin acquerir, & même en contracter l'habitude : Et ainsi on deviendra un parfait Architecte, & on sera assez heureux pour se bâtir à soy-même une maison où l'on puisse habiter en assûrance.

Celuy donc qui prétend parvenir avec le secours de Dieu à un état si desirable, ne doit point se figurer que les vertus soient des choses trop élevées pour luy, & qu'il ne puisse enfin les acquerir. Car cette pensée ne peut être que l'effet du peu d'esperance qu'il a dans la grace & dans l'assistance de Dieu, ou de son peu de courage, & de son peu de zele pour embrasser le bien : Et ainsi si vous desirez posseder quelque vertu, commencez par vous y exercer, & soyez persuadé qu'il vous est tres-possible de l'acquerir.

Dieu nous dit, par exemple, vous aimerez « vostre prochain comme vous-même. Ne vous « arrétez point à considerer combien vous êtes encore éloigné de cette perfection ; Ne vous laissez pas aller au découragement, & ne dites point, comment est-il possible que je puisse aimer mon prochain comme moy-même, être autant touché de ses tribulations comme des miennes, & particulierement de celles qui étant secrétes & cachées dans le fond de son cœur, ne

Levit. 19. 18. & Matth. 7. 43.

me sont point connuës ? Ne vous embarrassez pas de ces sortes de pensées, & ne vous mettez point dans l'esprit, que vous ne puissiez jamais atteindre à la vertu, & qu'elle surpasse vos forces. Commencez seulement à vous y appliquer, en vous appuyant sur la bonté de Dieu. Offrez-luy vos intentions, offrez-luy vostre desir, & vous ressentirez son secours & la facilité qu'il vous donnera pour réussir dans vostre dessein.

Supposez par exemple, qu'il y a deux échelles, par une on va de la terre au Ciel, & par l'autre on décend en bas jusque dans les abîmes, & que vous étes sur la terre au milieu de ces deux échelles. Ne diriez-vous pas en vous-même, comment est-ce que je puis m'envoler de dessus la terre, & arriver tout d'un coup au haut de cette échelle ? Car cela seroit impossible, & Dieu aussi ne le demanderoit pas : mais il se contente seulement que vous preniez garde de ne pas décendre au bas ; C'est à dire, que vous ne fassiez pas de mal à vostre prochain, que vous ne le frappiez point, que vous ne disiez de luy nulle parole, ni de mépris, ni de calomnie, ni de médisance : Et quand vous aurez fait cela, commencez peu à peu à luy faire du bien, en luy disant des paroles obligeantes, & en luy témoignant que vous prenez part à tout ce qui luy arrive, & s'il a besoin de quelque chose, ne manquez point de luy rendre toute l'assistance, dont vous étes capable : Et ainsi en montant insensiblement les échellons, vous arriverez enfin avec la grace de Dieu au haut de cette échelle. Car en faisant peu à peu du bien à vostre frere, vous commencerez à luy sou-

haiter ce qui luy eſt utile & avantageux, avec la même ardeur que vous avez pour voſtre propre bien, & pour vos propres intereſts; & c'eſt là ce qu'on appelle aimer ſon prochain comme ſoy-même.

Si nous cherchons, nous trouverons, & ſi nous nous adreſſons à Dieu, il nous éclairera de ſa lumiere, ſelon qu'il nous en aſſûre, lors qu'il nous dit dans l'Evangile : Demandez, & « l'on vous donnera; cherchez & vous trouve- « rez; frappez à la porte, & elle vous ſera ouverte. Luc. 11. v. 9.

Il nous avertit premierement de demander, c'eſt à dire, de preſſer Dieu par nos prieres; il veut enſuite, que nous cherchions, c'eſt à dire, que nous nous mettions en peine de trouver les moyens d'acquerir la vertu, & d'examiner ce qu'il faut que nous faſſions pour y arriver, & ſi nous nous appliquons tous les jours à cette recherche, nous accomplirons ce que Jeſus-Chriſt nous ordonne par cette parole, cherchez, & vous trouverez. Ibid. Enfin il veut que nous frappions à la porte, c'eſt à dire, que nous obſervions ſes Commandemens; car c'eſt avec les mains que l'on frappe, or les mains nous marquent l'action, puis que c'eſt pour agir que Dieu nous les a données. Nous ne devons donc pas ſeulement demander, mais il faut encore ajoûter à la priere la recherche, l'action, & la diligence, & ſe tenir toûjours prêts pour agir dans toutes ſortes de bonnes œuvres, comme l'Apôtre nous y exhorte. Hebr. c. 13. v. 21.

Mais que veulent dire ces paroles de l'Apôtre. Lors que quelqu'un veut conſtruire un vaiſ-

seau, il commence par preparer tout ce qui peut y être necessaire, jusqu'aux moindres petits cloux, jusqu'à de la poix, jusqu'à de l'étoupe; de même lors qu'une femme veut faire de la toile, elle dispose toutes choses, jusqu'aux moindres fils. Ce qui s'appelle donc une veritable preparation dans le sens de saint Paul, c'est d'avoir tout ce qui peut contribüer à l'ouvrage que l'on veut entreprendre. Ainsi, mes freres, si nous voulons être preparez à faire toutes sortes de biens, ayons toutes les choses dont nous pouvons avoir besoin, pour suivre avec esprit & executer les volontez de Dieu, & generalement tout ce que nous connoîtrons capable de luy plaire.

Mais qu'est-ce que l'Apôtre entend par cette expression, la volonté de Dieu qui est bonne, agréable, & parfaite? C'est tout ce qui arrive
Rom. c. 12. v. 2. ou par la permission de Dieu, ou par une volonté que l'on peut nommer une volonté de complaisance, comme il nous l'apprend par la
Isai. c. 45. vv. 6. 7. „ bouche de son Prophete, lors qu'il dit; Je suis „ le Seigneur qui forme la lumiere, & qui crée
Amos. c. 3. 6. „ les tenebres, & ailleurs il n'y a point de mal dans la Ville que le Seigneur n'ait fait. Il appelle mal toutes les choses qui sont nuisibles & fâcheuses, comme les tribulations qui nous arrivent pour la correction de nos mœurs, & pour la punition de nos pechez, telles que sont la famine, les tremblemens de terre, la secheresse, les maladies, les guerres. Ces évenemens n'arrivent pas par cette volonté de Dieu, que nous avons nommée une volonté de complaisance, mais par sa permission; Dieu voulant bien qu'ils

arrivent de la ſorte pour noſtre bien, & pour noſtre avantage; Mais ſon intention n'eſt pas que nous les voulions, ni que nous faſſions rien qui nous les procure. Par exemple, la volonté de Dieu que nous avons appellée de permiſſion, eſt qu'une Ville ſoit détruite; mais pour cela il ne veut pas que nous y mettions le feu, ni que nous travaillions à ſon renverſement & à ſa ruïne; Dieu permet que quelqu'un de nos freres, tombe malade, ou dans l'affliction; mais il ne veut pas que parce qu'il l'ordonne ainſi par ſa volonté de permiſſion, nous affligions noſtre frere, ou que nous manquions à l'aſſiſter dans ſa maladie; Non, Dieu ne le veut pas, il ne deſire point que nous concourions avec luy pour faire réüſſir cette ſorte de volonté; il veut que nous exercions la charité envers tous, & il ne veut pas que nous voulions ce qu'il fait en ces rencontres

Que veut-il donc, me demanderez-vous? Il veut, mes freres, que nous voulions ce qu'il veut de cette volonté, que nous avons nommée ſa volonté de complaiſance; C'eſt à dire, que nous voulions toutes les choſes qui ſont conformes à ſes Commandemens. Par exemple, que nous nous aimions les uns les autres, que nous ſoyions compatiſſans aux maux de nos freres, que nous faſſions l'aumône, & que nous pratiquions d'autres actions ſemblables. Voilà quelle eſt cette volonté de Dieu que ſaint Paul appelle bonne & de complaiſance. Rom. c. 12. v. 2.

Mais quelle eſt celle qu'il nomme agréable à Dieu? Car tout ce que vous faites, quoy qu'il ſoit bon, n'eſt pas toûjours agréable à Dieu; Ibid.

Et voicy comme cela arrive. Quelqu'un par exemple, rencontre une Fille orpheline & pauvre, dont la beauté luy ayant gagné le cœur, il la mene chez luy, & prend soin d'elle : Il s'imagine qu'il la reçoit parce qu'elle est orpheline & pauvre, mais c'est parce qu'elle est belle. Cette action étant considerée en elle-même, est bonne & conforme à la volonté de Dieu, toutefois elle ne luy est pas agréable. Mais ce qui luy est agréable, c'est lors que quelqu'un exerce la charité, non par aucune consideration humaine, mais par le seul motif du bien, & par la compassion qu'il a pour son prochain.

Pour la volonté de Dieu parfaite, elle se
Ibid. trouve lors que l'on fait l'aumône sans épargne, sans differer; mais avec joie, avec promptitude; en sorte que celuy qui donne, le fait avec autant de plaisir, que s'il recevoit luy-même.

C'est ainsi que l'on fait cette volonté de Dieu que l'Apôtre appelle bonne, agréable, & parfaite; Et c'est-là se conduire & agir avec esprit, & avec science.

Si quelqu'un veut apprendre quel est le merite & la vertu de l'aumône, & combien sa puissance est grande, qu'il sçache qu'elle peut effa-
Eccli. c. 3. v 33. » cer les pechez selon l'Ecriture : Qu'elle est le prix
Prov. 13 8. » du rachat des hommes, comme nous lisons ail-
Daniel. 4. v. 24. » leurs, rachetez vos pechez par les aumônes, &
» comme le Seigneur a dit luy-même, soyez mi-
Luc. 6. v. 36. sericordieux comme vostre Pere Celeste. Il n'a pas dit, jeûnez comme vôtre Pere Celeste; Il n'a pas dit, soyez pauvres comme vostre Pere Celeste; Mais bien, soyez misericordieux comme vostre Pere Celeste; car cette vertu est une

imitation de Dieu ; c'eſt un caractere qui luy eſt propre.

Il faut donc qu'en toutes choſes nous ayions ce but devant les yeux, & que nous y tendions avec connoiſſance & avec deſſein. Car il y a bien de la difference entre les fins qu'on ſe propoſe en exerçant la vertu de l'aumône. Il y en a qui la font pour attirer la benediction de Dieu ſur leurs terres, & ſur leurs heritages, & Dieu leur accorde ce qu'ils deſirent ; D'autres la font pour rendre leur navigation heureuſe, & Dieu les preſerve du naufrage : D'autres la font pour la conſervation de leurs enfans, & Dieu les garantit comme ils le ſouhaitent. D'autres la font pour avoir de la gloire, Dieu leur accorde encore : Enfin Dieu ne rejette perſonne, & il accorde à chacun ce qu'il prétend, & ce qu'il eſpere, pourvû que ſon ame n'en reçoive aucun dommage ; Mais dans le fond, tous ceux dont je viens de parler ont perdu leur récompenſe. Car pour dire la verité, ils n'ont rien mis en dépôt entre les mains de Dieu, puis que tout ce qu'ils ſe ſont propoſez n'a pû contribuer à l'utilité & au ſalut de leurs ames.

Vous avez fait l'aumône, afin que Dieu donnât ſa benediction à voſtre champ, il l'a fait ; Vous avez eu en vûë la conſervation de vos enfans, il vous l'a accordée ; Vous avez recherché de la gloire, vous l'avez obtenuë : Et aprés cela, qu'eſt-ce que Dieu vous peut devoir, puis qu'il a récompenſé voſtre action ?

Un autre fera l'aumône afin d'éviter les peines futures dont il eſt menacé ; Celuy-là fait l'aumône pour le ſalut de ſon ame, & il agit

ſelon Dieu ; mais ce n'eſt point en la maniere que Dieu le veut ; car il eſt encore dans une diſpoſition ſervile : Or le ſerviteur ne fait pas la volonté de ſon Maître par une volonté pleine, mais par la crainte qu'il a du châtiment. Il fait l'aumône afin que Dieu le délivre de la punition qu'il apprehende, & Dieu l'en délivrera. Un autre fait l'aumône afin d'en être récompenſé, celuy-là eſt dans un rang plus élevé que le précedent ; mais toutefois il n'agit pas encore comme Dieu veut qu'il agiſſe ; Car il n'eſt pas arrivé à l'état des enfans, mais il fait la volonté de ſon Maître pour y gagner, & pour en recevoir le ſalaire : Celuy-là agit dans la vûë du gain ; & il ne ſera point trompé dans ſon eſperance.

Car il y a trois differentes diſpoſitions dans leſquelles nous faiſons le bien, comme dit ſaint Gregoire, je vous en ay déja parlé ailleurs. Nous faiſons le bien, ou par le motif de la crainte, & nous ſommes dans la diſpoſition de ſerviteurs ; ou par celuy de la récompenſe, & nous ſommes mercenaires ; ou par l'amour du bien même, & nous ſommes dans l'état des enfans : Car les enfans ne font pas la volonté de leurs Peres par la crainte, ni par l'eſpoir des récompenſes ; mais par le deſir de les ſervir, de les honorer, & de leur plaire : Et c'eſt de cette ſorte que nous devons faire l'aumône, c'eſt à dire, dans la vûë du bien même, reſſentant les peines & les maux de nos freres, comme étant nos propres membres, les ſervant, & leur donnant toute l'aſſiſtance, dont nous ſommes capables, comme ſi c'étoit nous-mêmes qui reçûſſions le ſervice &

le ſecours que nous pouvons leur donner : Et c'eſt ainſi que nous pratiquerons l'aumône avec connoiſſance & lumiere, & que nous ſerons dans le rang des Enfans.

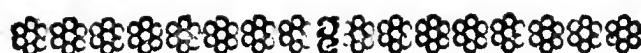
Perſonne ne peut dire, je ſuis pauvre, & je n'ay pas dequoy faire la charité : Car ſi vous ne pouvez pas donner comme les riches qui font de grandes largeſſes & de grandes aumônes, donnez au moins deux petites pieces de monnoye, comme cette pauvre Veuve de l'Evangile, & ne doutez point qu'elles ne ſoient plus agréables à Dieu que tous les preſens & les offrandes des riches. Mais ſi vous n'aviez pas même deux petites pieces de monnoye, au moins vous pouvez donner des témoignages de voſtre charité à un malade par le ſervice que vous luy rendrez. Que ſi vous ne le pouviez pas, vous pouvez toûjours conſoler voſtre frere par quelque parole d'édification. Conſolez-le par parole, & écoutez celuy qui nous dit, qu'une bonne parole eſt plus precieuſe que tous les dons imaginables. Poſez enfin que vous ne puiſſiez luy rendre cét office ; il eſt encore en voſtre pouvoir ; au cas que voſtre frere ſe fâche & s'aigriſſe contre vous, de luy faire miſericorde, & de le ſupporter avec patience dans le temps de ſa tentation & de ſon trouble, en le voyant attaqué par l'ennemy commun ; & ſi au lieu d'augmenter ſon mal & ſa peine, en luy diſant une mauvaiſe parole, vous demeurez dans le ſilence, vous avez compaſſion de luy, & vous délivrerez ſon ame d'entre les mains de ſon ennemy.

Marc. 12. v. 42. & 43. Et Luc. 21. v. 2. & 3.

Eccli. 18. v. 17.

Vous pouvez auſſi, au cas que voſtre frere vous offenſe, luy remettre l'injure qu'il vous a faite, afin que Dieu vous pardonne les fautes

que vous commettez contre luy, & vous exercerez la misericorde envers vostre frere, perdant tout le ressentiment de la conduite qu'il a tenuë à vostre égard. Car Dieu nous a donné le pouvoir au cas que nous le voulions, de nous pardonner les offenses que nous aurions commises les uns contre les autres. Et s'il ne vous est pas possible de luy témoigner vostre charité à l'égard des besoins de son corps, faites-la paroître à l'égard des necessitez de son ame. O que cette compassion qu'on a des ames est quelque chose de grand & d'estimable! Car d'autant plus que l'ame est élevée au dessus du corps, aussi la compassion & la misericorde que l'on a pour elle est plus excellente, que celle que l'on pratique envers le corps. Et ainsi personne ne peut dire qu'il n'a pas le moyen d'exercer la misericorde, puis que chacun le peut selon son état & sa disposition, pourvû seulement qu'il s'applique à faire le bien qu'il fait, avec esprit & connoissance, comme nous l'avons remarqué de chaque vertu. Car nous avons dit que celuy qui agit avec lumiere & sentiment, est cét Architecte intelligent & habile, qui construit une maison ferme & solide, & qui ne doit point craindre qu'elle soit ébranlée; C'est de luy que parle le saint Evangile, lors qu'il dit,
Matth. c.7.v.25. » que l'homme sage bâtit sa maison sur la pierre,
» & que nulle violence n'est capable de l'abattre. Que le Seigneur qui aime les hommes nous donne la grace d'entendre, & de pratiquer ce que l'on nous enseigne, de crainte que la connoissance de ces veritez ne nous rende plus coupables au jour de son jugement. Gloire soit à son saint Nom aux siecles des siecles. Ainsi soit-il.



XV. INSTRUCTION.

Des jeûnes du saint temps de Caréme.

DIEU avoit commandé aux Enfans d'Israël dans la Loy qu'il leur donna, de payer la Dixme des biens qu'ils pouvoient posseder, & il leur promettoit pour la récompense de leur fidelité, de répandre ses benedictions sur tous leurs travaux. Les saints Apôtres étant parfaitement instruits de cette Ordonnance, & voulant attirer les graces & les benedictions de Dieu sur nos ames, en nous la faisant observer d'une maniere bien plus excellente & bien plus relevée, nous ont prescrit d'offrir à Dieu tous les ans la Dixme de tous les jours de nostre vie, afin de pouvoir meriter qu'il regardât des yeux de sa misericorde le reste de nostre conduite, & d'expier par ce moyen les pechez que nous aurions commis durant tout le cours de l'année: Et c'est pour ce sujet, qu'entre les 365. jours qui composent toute l'année, ils ont choisi d'un commun consentement ces sept semaines pour être particulierement consacrées à Dieu, par la pratique & l'observation du jeûne.

Deuter. 12. v. 6.

Mais les saints Peres qui ont vêcu de nostre temps ont jugé à propos d'ajoûter à cette ab-

stinence ordonnée par les Apôtres une autre semaine, afin de se preparer par avance & de s'accoûtumer à cette carriere sainte & penible tout-ensemble ; comme aussi afin que le temps de nostre jeûne égalât celuy de quarante jours que que Jesus-Christ a passez dans le desert. Car si on ôte du jeûne de huit semaines tous les Dimanches & les Samedis, à l'exception du Samedy-saint qui est le plus solemnel des jeûnes, & l'unique entre tous les Samedis de l'année, vous trouverez quarante jours d'abstinence : Et si de sept semaines on retranche le Samedy & le Dimanche, il restera trente-cinq jours, & si à ces trente-cinq jours on ajoûte le Samedy-saint, & la moitié de cette nuit si glorieuse & si sainte de la Resurrection de Jesus-Christ, on trouvera trente-six jours & demy, qui sont dans la derniere exactitude la dixiéme partie de 365. jours, qui composent toute l'année, puis que la dixiéme partie de 300. est trente ; la dixiéme partie de 60. est six, & la dixiéme partie de 5. jours est la moitié d'un jour, & ainsi 36. jours & demy font la dixiéme partie de toute l'année, que les saints Apôtres ont consacrée particulierement à la penitence, afin que durant ce sacré temps nous puissions nous laver de tous les pechez que nous aurions commis le reste de l'année.

Celuy, mes freres, qui passe ces saints jours avec autant de sainteté, de pieté, & de vigilance qu'il y est obligé, est veritablement heureux. Car si étant hommes & fragiles, nous sommes tombez dans le peché, soit par infirmité, soit par negligence, Dieu nous ouvre un temps

temps de grace, afin que ceux qui travailleront par le jeûne & par l'humilité à se corriger de leurs pechez & à en faire penitence, reçoivent la remission de ceux qu'ils ont commis durant toute l'année, & qu'étant ainsi purifiez & déchargez du pésant fardeau de leurs iniquitez, ils puissent celebrer dans une sainteté parfaite le saint jour de la Resurrection, & s'approcher dignement des saints Mysteres.

C'est ainsi qu'étant renouvellez, & chacun d'eux étant devenu comme un nouvel homme par la penitence de ce sacré temps, ils se conservent dans une joie & dans une allegresse toute spirituelle, passant les cinquante jours suivans comme dans une continüelle fête, par l'union & la communication qu'ils entretiennent avec Dieu. Car cette sacrée Cinquantaine est la Resurrection de l'ame, comme nos Peres nous l'ont dit; & c'est pour nous marquer cette verité, que l'on ne se met point à genoux dans la sainte Eglise durant l'espace de ces cinquante jours.

Si donc nous voulons nous purifier pendant ces jours de jeûne, de tous les pechez dans lesquels nous sommes tombez durant toute l'année, il faut premierement ne pas user indifferemment de toutes les viandes. Car ce défaut de choix & de distinction, comme nos Peres nous l'ont appris, est la source de tous les maux. Nous devons aussi prendre garde de ne rompre jamais le jeûne, sans une necessité pressante, de ne point rechercher des nourritures agreables au goût, & de ne commettre aucun excés dans le boire, ni dans le manger.

Car il y a deux sortes d'intemperans. Les

uns recherchent une nourriture agréable,& ne se mettent pas en peine de manger beaucoup, pourvû qu'ils mangent ce qui est à leur goût, & ces personnes se laissent tellement surmonter par leur sensualité dans ce peu de nourriture qu'ils prennent, qu'ils gardent long-temps dans leur bouche les morceaux qu'ils mangent & qu'aprés les avoir mâchez & remâchez, à peine peuvent-ils se resoudre à les avaler; Cette intemperance est celle qui consiste dans le goût & dans la délicatesse des viandes; on l'appelle Λαιμαργία. Les autres regardent l'abondance. Ils ne recherchent point des choses délicieuses, & soit que les choses soient bonnes, soit qu'elles ne le soient pas, cela leur est indifferent, parce que cette espece d'intemperance n'excite & ne porte qu'à manger, & de quelque nature que les viandes puissent être, elles leurs sont propres; Car pourvû qu'ils se remplissent, & qu'ils regorgent, ils sont contens. Cette intemperance s'appelle proprement Gourmandise Γαστριμαργία: Et pour vous dire l'origine des mots; L'un est pris d'un terme qui signifie la passion de se rassasier & de se remplir, & l'autre d'une expression qui marque un desir ardent du plaisir & de la volupté qui flatte le palais.

Celuy donc qui veut se purifier de ses pechez, doit se garder avec un extrême soin de l'un comme de l'autre de ces vices, puis qu'ils ne sont d'aucune utilité pour les corps, qu'ils y excitent, & y font naître les passions, & que quand ils s'en sont rendus les maîtres; ils les forcent de commettre l'iniquité. Ainsi il y a grande difference entre manger & manger;

Car une même action selon la diversité des vûës & des intentions, peut être, ou bonne, ou mauvaise: Et cela arrive dans l'usage de la nourriture. C'est une même action de manger pour la necessité, ou pour le plaisir; mais la fin que l'on se propose fait le peché. Manger pour la necessité, c'est lors que quelqu'un regle ce qui luy est necessaire pour se nourrir chaque jour, & qui s'il s'apperçoit qu'il ait excedé, ne manque pas de se retrancher, ou s'il voit qu'il ne s'est pas donné tout ce qui luy étoit necessaire, y ajoûte quelque chose: Et ainsi il trouve ce qui luy faut pour se soûtenir, il se donne la quantité de nourriture dont il a connu qu'il avoit besoin, & se fixe à ce qu'il s'est réglé, non par rapport au plaisir, mais pour entretenir ses forces.

Il faut encore outre cela qu'il prenne cette nourriture avec action de graces, qu'il se juge luy-même & s'estime indigne de toutes sortes de consolations & de services, & qu'il ne s'imagine pas qu'il luy soit permis d'en recevoir de la part de quelqu'un de ses freres, parce qu'il en voit qui le font, y étant obligez par quelque raison, & quelque necessité particuliere; & il doit sçavoir que ce n'est pas une chose qui soit peu nuisible aux ames de chercher des offices, & des assistances de la main de ses freres.

Estant un jour dans un Monastere, je m'en allay voir un des Anciens; Car il y en avoit là beaucoup, & d'une grande vertu. Je trouvay un frere qui le servoit, & qui mangeoit avec luy, & je luy dis en particulier; Ecoutez mon

frere, ces Vieillards que vous voyez qui mangent, & qui ont quelques personnes qui les servent, sont semblables à des hommes qui ont une bourse, qui travaillent, qui jettent dedans tout ce qu'ils gagnent, jusqu'à ce qu'elle soit pleine, & qui aprés l'avoir refermée travaillent encore tout de nouveau, & remettent comme auparavant dans leur bourse leur salaire & le prix de leur travail, afin que dans le temps de la necessité & dans les besoins de leur vieillesse, ils puissent s'en servir. Ainsi ces Solitaires ont perseveré dans la priere, ils ont amassé des tresors, & aprés les avoir resserrez, ils ont encore acquis quelque chose qu'ils reservent, lors que leur besoin ou leur grand âge les obligera d'y avoir recours; Ce sont des tresors qu'ils ont mis en reserve; mais pour nous, nous n'avons encore rien amassé, dont nous puissions nous servir dans nos besoins. C'est pourquoy, comme j'ay dit, si la necessité nous oblige de recevoir quelques services de nos freres, il faut nous juger nous-mêmes, nous en estimer indignes, comme ne meritant pas de porter le nom de Solitaires, & ne pas présumer qu'ils nous soient dûs: Ainsi nous ne ferons rien en cela pour nôtre condamnation. En voila assez pour ce qui regarde l'intemperance.

Il faut sçavoir, mes freres, que non seulement nous sommes obligez de veiller sur nous-mêmes pour nous preserver de ces dereglemens; mais que nous devons encore éviter toutes sortes de pechez, afin qu'en même temps que nous faisons jeûner nostre bouche, nous fassions aussi jeûner nostre langue, nous abstenant de toute

médiſance, de tout menſonge, de tous diſcours vains & inutils, de toute calomnie, de toute parole de colere, & en un mot, de tous les pechez qu'on peut commettre par la langue. Il faut en uſer de même à l'égard des yeux, ne leur donner aucune liberté qui ſoit mauvaiſe, & s'empêcher de voir les choſes vaines, & d'en regarder qui bleſſent l'honnêteté. Nous devons auſſi prendre garde que nous ne nous ſervions ni des mains, ni des pieds pour aucune choſe qui ſoit défenduë; Et de cette ſorte, comme dit ſaint Baſile, nous ferons une abſtinence agréable à Dieu; nous conſervant purs de tous les pechez qui ſe peuvent faire par les ſens.

Ainſi donc, mes freres, celebròns ce grand jour de la Reſurrection aprés avoir acquis une ſainteté toute nouvelle, & nous être rendus dignes d'approcher de cette table ſacrée. Mais commençons par aller au devant de Jeſus-Chriſt noſtre Maître & noſtre Seigneur, & par le recevoir avec des palmes, & des rameaux d'Oliviers, lors qu'étant aſſis ſur cét animal prédit par le Prophete, il entra dans la Cité ſainte. Matt. 21. & Joan. 12. v. 13. Zachar c. 9. v. 9.

Mais que veut dire qu'il eſt aſſis ſur un aſne? Il eſt aſſis ſur cét animal, afin de convertir nos ames dépourvûës de raiſon & ſemblables aux bêtes, de les reduire ſous la ſageſſe de Dieu, & de les aſſujettir à la Majeſté divine.

Mais qu'eſt-ce que d'aller à la rencontre de Jeſus-Chriſt avec des palmes & des rameaux d'Oliviers. Quand quelqu'un étant allé à la guerre pour combattre ſon ennemy revient aprés l'avoir défait, ceux qui ſont dans ſon party ne manquent pas d'aller au devant avec des pal-

mes ; Car la palme est le symbole de la victoire : Et aussi quand quelqu'un a été offensé par un autre, & qu'il va trouver celuy qui peut venger l'injure qui luy a été faite, il porte des branches d'Oliviers, en le priant d'avoir pitié de luy, de l'assister & de luy préter la main ; Car les Oliviers sont les marques de la compassion. C'est pour cela que nous allons au devant de Jesus-Christ avec des palmes, comme étant victorieux parce qu'il a terrassé nostre ennemi, & avec des rameaux d'Oliviers pour implorer sa misericorde : Ainsi aprés nous être adressez à luy par nos prieres, nous vaincrons par son moyen, & nous porterons les trophées & les marques de la victoire, non seulement de celle qu'il a remportée pour l'amour de nous ; mais encore de celle que nous remporterons par le secours de sa grace, & par l'intercession de ses Saints. Ainsi soit-il.





XVI. INSTRUCTION.

Instruction à quelques Anachoretes, qui desiroient sçavoir de quelle maniere il faut se conduire dans les Communications & les Conferences.

NOs saints Peres ont dit, que de demeurer dans sa Cellule, ce n'est faire que la moitié de son devoir. Ils ont voulu nous apprendre par cette parole, que soit que nous demeurions dans nos Cellules, soit que nous soyons obligez d'en sortir, nous devons veiller sur nous-mêmes avec une vigilance égale, & qu'il faut que nous sçachions quelles sont les raisons pour lesquelles nous devons ou demeurer dans la retraite, ou converser avec nos Anciens, & avec nos Freres. Car si quelqu'un s'applique à garder les regles que nos Peres nous ont prescrites sur ce sujet, il s'efforcera aussi de se conduire en la maniere qu'ils l'ont ordonné.

Ainsi lors qu'un Solitaire est retiré dans sa Cellule, il s'occupera à la priere, à la meditation, au travail des mains, il veillera sur ses propres pensées autant qu'il en est capable, & s'il luy arrive d'avoir quelque conversation avec quelqu'un de ses freres, il fera réflexion sur l'état où il se trouve alors; Il considerera si cét

entretien luy est utile, ou s'il luy est nuisible, & s'il se conserve avec tant de soin quand il est hors de sa Cellule, qu'il y puisse retourner sans avoir reçû aucun dommage. S'il voit qu'il en a reçû, alors il connoîtra quelle est sa foiblesse, il apprendra qu'il n'a pas encore acquis la moindre vertu aprés tout le temps qu'il a passé dans le repos de la retraite, & il rentrera dans sa Cellule dans une profonde humilité, dans le repentir, & dans les larmes, priant Dieu qu'il le guerisse de ses miseres, & il s'appliquera à luy-même dans la solitude beaucoup plus qu'il ne faisoit auparavant.

Si aprés cela, il en sort pour aller voir ses freres, & s'il s'apperçoit qu'il soit retombé dans les mêmes fautes, ou dans d'autres semblables, il reviendra dans sa Cellule comme la premiere fois, dans les mêmes sentimens d'affliction & de douleur, & il recommandera à Dieu son état par de nouvelles prieres. Car l'assiduité avec laquelle on garde sa Cellule peut enfler le cœur; mais la conversation avec les hommes nous éprouve, & nous fait voir ce que nous sommes. Ainsi c'est avec beaucoup de raison que nos Peres ont dit, que l'on ne fait que la moitié de son devoir, soit lors que l'on demeure dans sa Cellule, soit lors que l'on converse avec les Anciens.

Pour vous, quand il arrive que vous allez visiter vos freres, il faut que vous en connoissiez le motif, & que vous ne sortiez jamais de vostre Cellule sans des raisons & des considerations legitimes; car un Voyageur qui n'a point de but, comme nos Peres nous l'ont dit,

ſe donne bien de la peine inutilement, & ſans aucun fruit. Ainſi, mes freres, il faut en toutes choſes nous propoſer une fin, & ſçavoir pourquoy nous agiſſons.

Mais ſi vous voulez connoître ce que nous devons avoir devant les yeux, lors que nous nous trouvons enſemble. C'eſt premierement de conſerver entre nous une charité ſincére; car comme dit un ancien Pere, vous voyez Jeſus-Chriſt voſtre Seigneur & voſtre Dieu, en voyant voſtre frere; Secondement, c'eſt d'entendre la parole de Dieu; parce qu'elle nous touche d'une maniere bien plus vive, lors que nous ſommes tous aſſemblez pour l'écouter; Car ſouvent un frere apprend par les queſtions que les autres propoſent, ce qu'il n'a jamais ſçû; & enfin, c'eſt pour nous mieux connoître nous-mêmes, & ſçavoir ce que nous ſommes. Par exemple, ſi on ſe rencontre à table avec quelques-uns de ſes freres, c'eſt une occaſion qui ſe preſente, dans laquelle on pourra reconnoître ce que l'on eſt, ſi on conſidere au cas que l'on ſerve quelque viande qui ſoit bonne & bien apprétée, ſi on a la force de s'en abſtenir, ſi on peut s'empêcher de prendre une portion meilleure & plus grande que n'eſt pas celle de ſon frere, ou bien de choiſir le morceau le plus gros & luy laiſſer le plus petit, lors qu'il arrive que la nourriture a été partagée. Car il y en a qui n'ont point de honte de mettre devant leurs freres les portions les plus petites, & de prendre les plus grandes pour eux: Mais quelle difference peut-on faire entre ces ſortes de portions, qui puiſſe donner matiere à des diſtinctions ſi

viles & si basses, & à des envies d'avoir plus que son frere, & d'agir en cela contre son devoir ? Il faut encore faire attention si on est capable de se priver de manger des mets & des viandes differentes que l'on a devant soy, de crainte que la diversité ne fasse commettre quelque excés scandaleux ; si on ne donne point trop de liberté à sa langue ; si on voit que son frere étant plus estimé & mieux traité que l'on est pas, on n'en a point de jalousie : Si quelqu'un parlant à un autre, se répandant en beaucoup de discours, & se conduisant d'une maniere desordonnée, on ne s'y arréte point, mais si sans le juger on s'attache à quelqu'un qui ait plus de vertu & de merite que luy, s'étudiant à imiter saint Antoine, lequel allant visiter ses freres, s'il voyoit en eux quelques bonnes qualitez, il les conservoit dans son cœur afin de les mettre en pratique, prenant de l'un la ferveur dans le travail, d'un autre l'humilité, d'un autre la mansuetude, d'un autre l'amour de la solitude & du repos, en sorte qu'il assembloit les differentes vertus de plusieurs dans sa personne.

Voila de quelle maniere nous devons nous conduire ; Voila quel doit être le motif de nos entretiens & de nos conversations, & il faut quand nous retournons dans nos Cellules, que nous nous regardions avec beaucoup de soin, pour remarquer le gain, ou la perte que nous avons faite ; Et s'il nous paroît que Dieu nous ait donné la protection qui nous étoit necessaire, rendons-luy des actions de graces de ce qu'il a daigné nous préserver de tout inconvenient & de tout dommage ; Mais si nous nous

appercevons au contraire que nous ſoyons tombez dans quelque faute, nous devons recourir aux gemiſſemens & aux larmes, & nous affliger de noſtre propre mal-heur : Car chacun ſe procure à luy-même le bien, ou le mal qui luy arrive, ſelon ſa diſpoſition particuliere, & à proprement parler, perſonne ne fait du mal à un autre; mais quand nous en recevons, c'eſt nous-mêmes qui en ſommes la cauſe; Et il n'y a point d'évenement dont nous ne puiſſions tirer du bien, ou du mal. C'eſt ce que je vas vous montrer par un exemple.

Un homme ſe trouve la nuit dans quelque endroit d'une Ville, je ne parle pas d'un Moine, mais de quelque habitant; trois autres paſſent auprés de luy, l'un penſe qu'il attend quelqu'un afin d'aller enſemble commettre une action impudique, un autre croit qu'il eſt pour voler; & le troiſiéme s'imagine qu'un de ſes amis ou de ſes voiſins luy a donné un rendez-vous pour aller de compagnie à l'Egliſe y prier Dieu. Vous voyez, mes freres, que ces trois perſonnes ont vû ce même homme dans un même lieu, & cependant qu'ils ont formé ſur luy des penſées fort differentes. Chacun en a jugé ſelon ſa diſpoſition particuliere. Car comme les corps melancoliques & cacochymes tournent la nourriture qu'ils prennent dans l'humeur en laquelle ils abondent, quoy que cette nourriture ſoit bonne, & qu'elle ne ſoit point par elle-même la cauſe de ce déreglement, & que ce ſoit ſeulement l'intemperie naturelle qui la corrompt, & qui la change : Ainſi les ames qui ont des habitudes vicieuſes ſe font des bleſſures de tou-

tes les choses qu'elles rencontrent, quoy qu'elles ayent de la bonté, & qu'elles pussent leurs être utiles. Mélez, par exemple, un peu d'absinthe dans un vaisseau remply de miel, il ne manquera pas de luy communiquer toute son amertume ; de même pour peu que nous ayons de malignité, nous gâtons le bien qui peut se trouver dans nostre prochain, le regardant, & en jugeant selon la mauvaise disposition où nous sommes.

Ceux qui ont une habitude de vertu sont semblables aux personnes qui ont un corps bien disposé, qui mangeant des choses capables de leur nuire, les changent par la bonté de leur temperament en une nourriture saine, qui contribuë à la conservation de leur santé ; ainsi une viande mauvaise ne leur fait aucun mal.

Pour vous rendre cette verité plus évidente, mes freres, je vous diray qu'un pourceau a un corps bien composé, que les ordures, la bouë, le gland, les noyaux des fruits, & toutes sortes de saletez, sont sa nourriture ordinaire : Cependant parce que sa constitution est bonne, tout cela luy profite & se change en une bonne substance : Ainsi quand nostre ame est bien réglée, nous pouvons trouver de l'utilité & de l'avantage en toutes choses, quand elles ne seroient ni bonnes, ni utiles par elles-mêmes ; Et c'est avec beaucoup de fondement que l'on a dit, que celuy qui regarde les choses d'un bon œil, trouvera misericorde, & que tout tourne à mal à un homme qui n'est pas sage.

J'ay ouy dire qu'un frere en allant voir un autre, & trouvant sa Cellule mal-propre & tout

en desordre, dit en luy-même, ô que ce frere est heureux d'être détaché de toutes les choses terrestres & passageres, & d'avoir l'esprit tellement attaché à Dieu, qu'il neglige même d'arranger sa Cellule! Il en alla visiter un autre, & voyant au contraire sa Cellule fort propre & fort ajustée, il luy vint dans la pensée que l'ame de ce frere étoit pure & nette comme il voyoit sa Cellule, & que la disposition de son cœur étoit semblable à celle du lieu, dans lequel il demeuroit. Il n'accusa ni le premier de paresse, ni le second de vanité; mais il se trouva dans un tel état, qu'il fut édifié de l'un comme de l'autre. Dieu mette nostre ame dans une disposition toute semblable, afin qu'il n'y ait un seul de nos freres, dont nous ne puissions tirer quelque utilité, & que nous n'ayions jamais une pensée au des-avantage de personne; Et si nostre malignité nous porte à former quelque jugement, ou quelque soupçon, rectifions aussi-tost nostre pensée, & changeons-la dans une autre qui soit meilleure & plus charitable. Car en fermant les yeux sur le mal qui peut être en luy, nous acquererons avec l'assistance de Dieu une bonté interieure, par laquelle nous aurons le bon-heur de luy plaire, luy auquel appartient l'honneur & la gloire dans les siecles des siecles. Ainsi soit-il.





XVII. INSTRUCTION.

Qui traite de la maniere de gouverner, & de la maniere d'obeïr.

LORS que vous aurez des freres ſous voſtre charge, & que vous en ſerez le ſuperieur, conduiſez-vous à leur égard avec ſeverité & charité tout enſemble, les inſtruiſant par l'exemple & par la parole, mais encore plus par l'exemple ; parce que cette voye eſt la plus puiſſante & la plus efficace. Si vous avez de la force & de la vigueur, formez-les vous-mêmes dans les exercices du corps : Si vous étes foible & infirme, inſtruiſez-les dans la pratique des vertus interieures, & dans
Ad Gal. c. 5. 22. 23. les fruits du ſaint Eſprit, dont parle l'Apoſtre, ſçavoir dans la charité, la patience, la joie, la paix, la bonté, la manſuetude, la foy, la douceur, & dans l'aſſujettiſſement de toutes les paſſions.

Prenez-garde de ne vous pas conduire envers vos freres, dans les fautes qu'ils peuvent commettre avec une indignation trop violente, mais faites leur connoître ſans trouble, le dommage que leur peut cauſer le mal qu'ils ont fait, & s'il eſt neceſſaire d'uſer de châtiment, il faut obſerver pour cela l'air, la maniere, & les temps convenables.

Ne vous attachez pas avec trop de rigueur aux moindres choses, comme si vous aviez acquis vous-même cette perfection si exacte : Ne reprenez pas incessamment, car cette reprehension si ordinaire est rude & importune, & produit ou l'insensibilité, ou le mépris. Ne commandez pas avec empire, mais avec humilité, & avec le conseil de vos freres : C'est une maniere de conduire plus propre pour persuader, & pour donner la paix.

Dans le temps auquel un de vos freres est dans le trouble, s'il arrive qu'il vous resiste, demeurez dans le silence, de crainte qu'il né vous échape quelque parole dans le mouvement de la colere, & ne souffrez point que vostre cœur s'éleve contre luy ; mais souvenez-vous que c'est vostre frere, que c'est un membre de Jesus-Christ, une Image de Dieu que l'ennemy commun a séduite : Ayez-en compassion, de crainte que le demon ne s'en rendant entierement le maître par la blessure qu'elle s'est faite, ne la jette dans une rancune mortelle, & que vostre negligence ne cause la mort à une ame pour laquelle Jesus-Christ a donné sa vie. 1. ad Cor. 8. 11.

Pensez que vous pouvez vous-même tomber dans la colere, & que vostre foiblesse vous oblige de compatir à la sienne, & rendez graces à Dieu, de ce que vous avez eu une occasion de pardonner quelque chose à vostre frere, afin qu'il vous remette des fautes plus considerables & plus grandes, car il est écrit, pardonnez & il vous sera pardonné. Mais si vous craignez que vostre patience ne préjudicie à vostre frere, écoutez l'Apostre qui vous déclare ; qu'il Matth. c. 6. v. 13. Marc. 11. v. 25. & Luc. c. 6. v. 37.

Rom. 12. v. 21. „ faut que vous travailliez à vaincre le mal par le „ bien, & non pas le bien par le mal.

Les saints Peres ont dit à ce sujet cette parole memorable. Si lors que vous reprenez vostre frere, vous vous laissez emporter au mouvement de vostre colere, vous avez satisfait vostre propre passion. Cependant nul homme sage ne renverse sa propre maison pour bâtir celle de son prochain. Si le trouble dans lequel vous étes ne se passe point, faites-vous violence pour arréter les sentimens de vostre cœur, & adressez-vous à Dieu par cette priere. O Dieu, qui étes plein de misericorde, & qui aimez si tendrement nos ames, Vous, mon Dieu, qui nous avez tiré du neant par une bonté que nous ne pouvons ni expliquer, ni comprendre, qui nous avez donné l'estre, afin que vous puissiez nous communiquer vos dons & vos richesses, & qui ayant eu pitié de nous, aprés même que nous avons été assez mal-heureux pour nous éloigner de l'observation de vos préceptes, nous avez r'appellez à vous par le merite de vostre sang adorable; assistez-moy dans cét état de misere & de foiblesse où je me trouve; & comme autrefois vous avez commandé aux flots irritez de la mer de se calmer, daignez de même appaiser l'émotion de mon cœur, & ne souffrez pas que vous perdiez en même temps deux de vos enfans, en permettant que le peché leur donne le coup de la mort; afin que vous n'ayez pas sujet de me dire un jour ces paroles de vostre
Ps. 29. v. 10. „ Prophete, que me sert-il d'avoir répandu mon „ sang, si je tombe dans la corruption? Et ces au-
Matt. 25. v. 12. „ tres si terribles: Je vous dis en verité, je ne vous connois

connois point; parce que faute d'avoir mis de l'huile dans vos lampes, vous les avez laissées malheureusement éteindre. Et aprés que vous aurez appaisé l'agitation de vostre cœur par cette priere, vous pourrez ensuite, selon l'avis de l'Apostre, reprendre vostre frere & le punir, suivant en l'un & en l'autre les regles de la prudence, & de l'humilité, & vous appliquer à la correction & à la guerison de ce membre infirme avec toute la charité & la compassion que vous luy devez: Et aussi vostre frere de son côté étant convaincu de l'amour que vous avez pour luy, recevra la correction que vous luy ferez, & condamnera la dureté de son cœur; & de cette sorte vous luy donnerez la paix, aprés vous l'estre donnée à vous-même. 2. ad Tim. 4. v. 2.

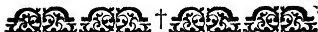
Ne vous éloignez donc jamais de ce précepte que Jesus-Christ nous a laissé; « Apprenez de moy « que je suis doux & humble de cœur. Car il faut avant toutes choses, que vous ayez soin de conserver vostre ame dans un état tranquille & paisible: En sorte qu'elle ne soit jamais ni troublée, ni alterée par la colere, quand même vous en auriez des raisons justes & legitimes, & que l'on vous auroit donné sujet de vous y laisser aller, en contrevenant à quelqu'un de vos ordres; puis que vous devez être parfaitement instruit, que nous ne nous attachons avec tant de soin à l'observation de tous les commandemens, que pour acquerir la charité, & la pureté du cœur. Que si vous vous conduisez ainsi à l'égard de vostre frere, l'on vous appliquera cette parole de l'Ecriture. Si vous separez ce qui est precieux, de ce qui ne l'est pas; « vous serez comme ma bouche. Matt. 11. v. 29. Jerem. 15. v. 19.

dres évenemens qui nous touchent, & ainſi vous vous conſerverez dans la paix, quoy qu'il arrive.

Tenez pour une verité conſtante, que les humiliations & les injures ſont les remedes qui doivent guerir l'enflûre & la vanité de voſtre ame ; & conſiderant ceux qui parlent mal de vous, comme autant de veritables Medecins, offrez à Dieu vos prieres pour eux. Car vous devez être aſſûré, que celuy qui hait ce qui le deshonore, hait l'humilité, & que celuy qui fuit ceux qui le fâchent, ne veut point acquerir la douceur.

Ne vous étudiez point à connoître le mal qui peut être dans voſtre prochain, & ne recevez aucuns ſoupçons contre luy ; mais ſi la malignité des hommes eſt cauſe qu'on en forme & qu'on en répande, eſſayez de les détourner, & de leur donner un ſens favorable. Rendez graces à Dieu, & conſervez en toutes choſes & envers tous les hommes une charité ſainte.

Gardons noſtre conſcience à l'égard de Dieu, & à l'égard de noſtre prochain, en ſorte qu'elle ne nous faſſe jamais aucun reproche. Conſultons par deſſus tout la volonté de Dieu, avant que d'agir, ou de parler. Offrons-luy nos prieres dans tout ce que nous aurons ou à faire, ou à dire, expoſant noſtre impuiſſance à ſes yeux, & ſa miſericorde ne manquera pas de nous ſoûtenir.



DIALOGUE,
Qui regarde celuy qui fait la charge de Celerier dans le Monastere.

XVIII. INSTRUCTION.

SI vous voulez éviter de tomber, ou dans la colere, ou dans la haine, n'ayez point trop d'attachement aux choses & aux affaires temporelles : Ne témoignez point que vous estimiez trop les hardes ou les meubles du Monastere, ni aussi que vous n'en fassiez aucun cas, mais ce que vous demandera quelqu'un des freres, ne manquez pas de luy donner. Que si quelque chose se perd ou se rompt par mégarde, ou par negligence, n'en ayez ni trouble, ni inquietude. Ce que vous devez faire, non parce que vous negligez les meubles du Monastere, puis que vous devez en prendre tout le soin possible, mais pour vous conserver dans la paix, & vous presenter devant Dieu, autant que vous le pourrez, exempt de toute agitation. C'est de quoy vous viendrez à bout, pourvû que vous ne regardiez point ces sortes de choses, comme si elles vous étoient propres, mais comme appartenant à Dieu, & que vous vous consideriez comme n'en ayant que la charge & le manîment : C'est ainsi que vous gar-

derez le milieu entre un attachement, & une negligence blâmable. Que si vous manquez de vous mettre cette fin devant les yeux, assûrez-vous que vous ferez de la peine aux autres, & que vous vous en ferez beaucoup à vous-même.

DEMANDE.

Comment se peut-il faire, que j'entende ces Instructions avec tant de goût & de plaisir, & cependant que je sois si peu preparé à les mettre en pratique dans l'occasion?

RE'PONSE.

C'EST parce que vous ne les méditez pas incessamment; mais si vous voulez les avoir en main dans les rencontres, faites qu'elles vous soient continüellement presentes, soyez-en entierement occupé, & j'espere avec l'assistance de Dieu que vous y ferez un progrés considerable. Joignez la priere à vostre vigilance.

Ayez soin des infirmes, premierement pour acquerir cette vertu de compassion, comme je vous l'ay dit bien des fois, & aussi afin que si vous tombez malade, Dieu inspire à quelqu'un d'avoir soin de vous. Car il est écrit, vous serez mesuré à la même mesure que vous aurez mesuré les autres. *Matt. 7. v. 2.*

Si vous vous acquittez de quelque office dans la croyance que vous vous y emploiez autant que vous le pouvez, il faut que vous sçachiez que vous ne connoissez pas encore la veritable voye; & vous devez écouter non seulement sans

trouble, & ſans inquietude, mais avec joie ceux qui vous diront que vous n'aurez rien fait qui vaille, en cela même, où voſtre conſcience vous rendoit un témoignage ſi avantageux : Car c'eſt par le jugement de nos freres que nous devons corriger la faute dans laquelle nous ſommes tombez, ou nous confirmer dans le bien que nous avons pû faire.

Etudiez-vous à avancer dans la pratique de la vertu, & à faire un bon uſage du mal qui vous arrive ou dans le corps, ou dans l'ame, & faites en ſorte que vous le ſupportiez avec patience, & ſans vous laiſſer accabler par ſa peſanteur.

Si on vous accuſe d'avoir fait une choſe que vous n'avez point faite, n'en ayez ni trouble, ni triſteſſe ; mais humiliez-vous devant celuy qui vous fait ce reproche, en luy diſant, pardonnez-moy, & priez pour moy ; & aprés cela demeurez dans le ſilence, comme nos Peres nous l'ont appris. Mais s'il vous demande ſi la choſe eſt vraye, ou ſi elle ne l'eſt pas, humiliez-vous encore, en diſant ſimplement & avec verité ce qu'elle eſt en effet, & enſuite humiliez-vous, en luy diſant comme auparavant, pardonnez-moy, & priez pour moy.



DEMANDE.

Que dois-je faire, ne me trouvant pas dans cette disposition, quand je me rencontre avec mes freres?

RE'PONSE.

IL ne vous est pas possible d'être toûjours dans le même état, lors que vous vous trouvez avec vos freres; mais cependant prenez-garde de ne vous point scandaliser de quoy que ce soit, de ne juger personne, de ne point médire, de ne point vous appliquer à examiner ou l'action, ou la parole, ou le geste des autres, quand la chose ne vous regarde point, mais soiez exact en tout à régler vostre conduite pour vôtre propre édification.

Ne dites, & ne faites rien avec ostentation, ni pour en être estimé. Soyez le maître de vous-même dans le réglement de vostre vie, pour la parole, & pour l'action dans les choses mêmes les moins considerables.

Sçachez que quand quelqu'un est tenté & inquieté de quelque pensée mauvaise, & qu'il n'a pas soin de la déclarer, il la fortifie contre luy-même, & luy donne plus de moyens de luy faire une guerre plus importune, & plus cruelle: que s'il la combat, s'il luy resiste, & s'il luy oppose des actions qui luy soient contraires, il affoiblira la passion, & la rendra plus incapable de luy nuire: Et ainsi combattant peu à peu, & étant aidé de la part de Dieu d'une protection puissante, il la surmontera, & s'en rendra le maître. Que Dieu vous couvre de sa misericorde par les prieres de ses Saints. Ainsi soit-il.



XIX. INSTRUCTION.

Qui contient diverses Sentences de saint Dorothée.

IL est impossible, disoit saint Dorothée, que celuy qui est attaché à son propre sens & à ses pensées, puisse jamais se soûmettre, ni rechercher ce qui est avantageux à ses freres.

Comme nous sommes sujets à nos passions, nous ne devons pas toûjours suivre les mouvemens de nostre cœur, parce qu'il est à nostre égard comme une regle courbée, qui rend tortües les choses les plus droites.

Ce n'est pas une grande action de ne point juger, & même d'avoir compassion de celuy qui est dans l'affliction, & qui s'humilie devant nous; mais c'est une grande vertu de ne point juger, & de n'avoir aucun éloignement de nostre frere, lors qu'il nous contredit par le mouvement de sa passion, de ne pas donner les mains à celuy qui le condamne, & de sçavoir bon gré à celuy qui l'honore plus que nous.

Celuy qui ne méprise pas toutes les richesses, toute la gloire de ce monde, les aises de son corps, & même tout le bien qu'il peut faire, ne pourra jamais renoncer à sa volonté propre, ni se garantir de la colere, & de la tristesse, ni

donner à ſon frere l'aſſiſtance & le ſoulagement qu'il luy doit.

N'exigez pas de voſtre frere qu'il vous aime, parce que s'il venoit à y manquer, vous ne ſeriez jamais dans la paix, ni dans le calme; mais contentez-vous de luy donner des marques de l'amour que vous luy portez, & aprés cela demeurez en repos; ce ſera par là que vous luy inſpirerez de vous aimer.

Si quelqu'un fait une bonne action & conforme à l'ordre de Dieu, il ne manque jamais d'être tenté; car la tentation ou ſuit, ou précede toûjours le bien que l'on veut faire, & le bien n'a point de fermeté, ni de conſiſtance, s'il ne paſſe par la tentation.

Rien n'eſt ſi capable d'unir les ames, que d'avoir les mêmes joies & les mêmes ſentimens.

Ne point mépriſer la grace que vous fait voſtre frere, c'eſt un effet de voſtre humilité, & il faut la recevoir avec reconnoiſſance, quand la choſe ſeroit peu conſiderable, auſſi bien que la perſonne d'où elle vous vient.

S'il m'arrive quelque affaire, j'aime mieux qu'elle manque, en l'entreprenant par le conſeil d'un autre, que ſi elle réuſſiſſoit en ſuivant mon propre avis.

Il eſt bon en chaque rencontre d'avoir quelque peu d'égard à ſes beſoins, & à ſes neceſſitez particulieres; mais il ne faut pas trop rechercher ſa ſatisfaction en toutes choſes.

Dans tous les évenemens qui me ſont arrivez, je n'ay jamais voulu me meſurer, ni me conduire par les yeux de la ſageſſe humaine; mais en quoy que ce ſoit, je fais peu de cas de ce

que je puis, & j'abandonne tout à Dieu.

Celuy qui n'a point de volonté propre, la fait en toutes choses; car comme il ne desire rien, quoy qu'il arrive, il est en repos, & ainsi il fait toûjours ce qu'il veut; car il ne veut pas que les choses arrivent comme il le veut; mais il les veut comme elles arrivent.

Il ne faut point corriger son frere dans le moment auquel il péche, ni même dans un autre temps, si c'est pour contenter nostre passion.

La charité de Dieu est plus puissante que la charité naturelle.

Ne faites jamais un mal par plaisir, ni pour rire; car il arrive que ce mal, que l'on fait au commencement pour se divertir, on le fait enfin malgré que l'on en ait, & on ne peut plus s'empêcher de le faire.

Il ne faut point desirer d'être affranchy d'une passion par le motif de se délivrer de la peine qu'elle vous cause; mais il faut la haïr avec regle & avec raison, comme il est dit dans l'Ecri-
Ps. 138. v. 22. „ ture, je les haïssois d'une haine parfaite, & ils „ sont devenus mes ennemis.

Il est impossible que nous nous mettions en colere contre nostre frere, qu'auparavant nostre cœur ne se soit élevé contre luy, qu'il ne l'ait méprisé, & qu'il ne se soit mis au dessus de luy.

C'est une marque que quelqu'un fait le mal d'une volonté déliberée, lors qu'en étant repris, il se trouble; mais au contraire s'il souffre en paix & sans émotion qu'on le reprenne, c'est un témoignage que c'est par ignorance, ou par surprise qu'il l'a fait.



XX. INSTRUCTION.

Lettre de ſaint Dorothée à un Frere qui luy avoit demandé quelque éclairciſſement, touchant l'inſenſibilité de l'ame, & le refroidiſſement de la charité.

IL n'y a point de remede plus puiſſant, mon frere, contre l'inſenſibilité de l'ame, que la lecture des ſaintes Ecritures, les entretiens & les diſcours des ſaints Peres ſur le ſujet de la componction, le ſouvenir des jugemens de Dieu ſi terribles & ſi redoutables, la vûë de cette heure en laquelle l'ame ſe ſeparera du corps, la crainte des puiſſances redoutables, qui viendront à ſa rencontre, par l'impreſſion deſquelles elle aura commis l'iniquité dans cette vie de ſi peu de momens & ſi remplie de miſeres. Joignez à cela l'obligation de paroître devant le Tribunal de Jeſus-Chriſt également formidable & incorruptible, auquel dans la preſence de Dieu, de ſes ſaints Anges, & en un mot de toutes les créatures, il nous demandera un compte rigoureux de toutes nos actions, & de toutes nos penſées.

Rappellez ſans ceſſe dans voſtre memoire cét Arrêt épouvantable que prononcera ce juge

si terrible & si juste contre ceux qu'il aura mis
Matth. 25. v. 41. à sa gauche, fuyez de devant moy, maudits, » & allez dans les flammes éternelles, qui ont » été preparées pour le Diable & pour ses Anges.

Il est utile encore de se souvenir des malheurs & des afflictions ausquelles la condition de tous les hommes se trouve sujette, afin que par ce moyen, l'ame toute dure & toute insensible qu'elle est, se puisse enfin amollir, & qu'elle rentre ainsi dans le sentiment de l'état miserable auquel elle se trouve.

Pour ce refroidissement que vous sentez dans la charité que vous devez à vos freres, il vient de la facilité que vous avez à concevoir des soupçons à leur des-avantage, à vous arréter en cela à vostre propre jugement, ou de ce que vous ne voulez rien souffrir de ce qui vous vient de leur part, comme vostre profession vous y oblige.

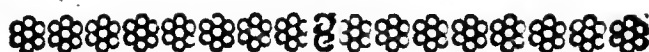
La premiere chose qu'il faut donc que vous fassiez pour vous rendre digne du secours & de l'assistance de Dieu, est de ne croire jamais vos propres soupçons, d'employer tous vos efforts pour vous humilier à l'égard de vos freres, & de renoncer à vostre volonté, pour suivre ce que vous connoîtrez qu'ils desireront.

Si quelqu'un d'eux vous dit des paroles rudes & humiliantes, & vous fait de la peine en quelqu'autre maniere que ce soit, offrez à Dieu des prieres pour luy, & soyez persuadé que vous luy avez de tres-grandes obligations, puis que par là il applique des remedes à la passion qui vous porte à aimer les voluptez, & c'est ainsi que vostre émotion à leur égard s'appaisera,

parce que, selon l'Instruction des Anciens, la charité est le frein de la colere.

Mais avant toutes choses, priez Dieu qu'il vous fasse la grace de veiller sur vous-même, de connoître sa volonté, ce qui est bon, ce qui est agréable à ses yeux, & ce qui est parfait, & de vous tenir toûjours prest à entreprendre toutes sortes de bien. Rom. 12. v. 2.





XXI. INSTRUCTION.

Qui contient quelques questions proposées par saint Dorothée à l'illustre saint Barsanuphe, & à son disciple l'Abbé Jean, surnommé le Prophete, à cause de la grace qu'il avoit reçûë de Dieu de connoître les choses futures.

DEMANDE.

COMMENT est-ce que l'on peut retrancher l'envie de parler beaucoup, & se rendre le maître de sa langue?

RÉPONSE.

Par la tristesse de la penitence.

DEMANDE.

Comment est-ce qu'allant & venant parmy les hommes, & qu'étant engagé dans les affaires, je puis conserver cette tristesse? & cette tristesse peut-elle être sans les larmes?

RÉPONSE.

La tristesse ne vient pas des larmes, mais les larmes viennent de la tristesse. Celuy qui vit parmy les hommes, pourvû qu'il détruise sa volonté propre, & qu'il ne s'attache pas à con-

ſiderer leurs chûtes, il acquerrera la triſteſſe. Car par ce moyen toutes ſes penſées étant raſſemblées & recueillies en luy-même, produiront dans ſon cœur la triſteſſe qui eſt ſelon Dieu, & cette triſteſſe produira les larmes. 2. ad Cor. 7. 10.

DEMANDE.

Comment eſt-ce que la patience dans les humiliations nous fait acquerir la paix & le repos de noſtre cœur?

RE'PONSE.

Un debiteur en quelque lieu qu'il aille, eſt toûjours redevable, & il n'a pas un moment d'un veritable repos, juſqu'à ce qu'il ait payé toutes ſes dettes. Que ſi ſe ſentant laſſé & fatigué par les diffamations qu'il ſouffre de la part de ſes Créanciers, & ſe voyant couvert de honte & de confuſion, il ſe détermine enfin à les ſatisfaire, & s'il s'acquite de tout ce qu'il leur doit, il peut alors paroître en public ſans rien craindre, & avec une entiere liberté, & demeurer en quelque lieu qu'il luy plaira: De même ſi nous nous efforçons de ſupporter avec patience dans la vûë de nos pechez les injures, les pertes, les mépris, & generalement toutes les peines qui nous arriveront, noſtre cœur apprend ainſi à s'humilier; il eſt dans le travail, & dans l'affliction; & par là il ſe rend digne de recevoir la remiſſion de ſes pechez, ſelon la parole du Prophete. Regardez, Seigneur, mon « humiliation & la peine que je ſouffre, & par- « donnez-moy toutes mes iniquitez. Pſ. 24. v. 19.

Elevez enſuite vos yeux ſur noſtre Seigneur Jeſus-Chriſt attaché à la Croix, & conſiderez combien il a enduré d'ignominies, d'injures, &

d'opprobres, & qu'aprés tout cela il a été crucifié pour l'amour de nous ; & soyez persuadé que nul ne peut joüir de ce parfait repos & de cette paix abondante qu'il espere, ni s'élever à la perfection qui luy doit procurer une tranquillité sainte & bien-heureuse, à moins qu'il ne souffre auparavant avec Jesus-Christ, & qu'il n'ait part à toutes ses passions, vous ressouvenant
Rom. c. 8. v. 17. » toûjours que l'Apôtre nous assûre, que si nous » souffrons avec Jesus-Christ, nous serons aussi glorifiez avec luy. Ne vous trompez-donc point vous-même, c'est-là la seule & l'unique voie que vous ayez pour vous sauver. Que le Seigneur vous accompagne en tout, selon ses saintes volontez, afin que vous soyez assez heureux pour établir & fonder vostre édifice sur la pierre qui est Jesus-Christ.

DEMANDE.

Dites-moy, s'il vous plaît, mon Pere, quelle est la voie qui nous conduit plus assûrement au salut ; si c'est la voie des travaux, ou celle de l'humilité, & dites-nous quelque chose sur le sujet de l'oubly de Dieu, de l'attachement que nous avons à quelques personnes, & de la garde de nos yeux.

RÉPONSE.

Il n'y a point de travail veritable, c'est à dire, qui serve & qui soit utile, sans l'humilité ; car le travail par luy-même est peu de chose, & doit être compté pour rien. L'Ecriture aussi
Ps. 24. 19. » les met tous deux ensemble. Voyez, dit-elle, » mon humiliation & mes travaux, & pardonnez-moy tous mes pechez. Celuy donc, qui a l'un & l'autre s'avance en peu de temps ; mais celuy

celuy qui s'humilie & qui se méprise soy-même a une disposition semblable aux deux précedentes ; car cét aneantissement ou ce mépris luy tient lieu du travail & de la peine. Celuy toutefois qui seulement s'humilie en luy-même, s'avance à la verité, mais lentement.

Que si quelqu'un veut acquerir une humilité parfaite, qu'en rien du monde il ne s'estime, & ne se regarde comme quelque chose ; car c'est là la veritable humilité.

Celuy qui reçoit le feu que Jesus-Christ est venu apporter sur la terre, n'est point capable de tomber, ni dans l'oubly de Dieu, ni dans l'attachement aux creatures, parce qu'il ressent l'activité & l'impression de ce feu. Par exemple, si vous approchez le feu d'un homme qui est prest de mourir, il le sent aussi-tôt, à cause de la douleur qu'il luy cause. Si un homme étant lié, ou attaché, de quelque maniere que ce puisse être, on laisse tomber dessus luy un charbon de feu, il ne souffre pas qu'il le touche, & la contrainte où il est n'empêche pas qu'il ne fasse effort, & qu'il ne l'éteigne : De même si vous voulez être délivré de la servitude & des engagemens aux choses de la terre, vous ne le pouvez, à moins que vous n'ayez reçû le feu celeste : car c'est sa chaleur qui fait évanoüir & disparoître toutes ces attaches. Or nous acquerons ce feu divin par les desirs que nous avons pour Dieu.

Luc. 12. v. 49.

C'est un bien de n'être lié par aucune amitié particuliere avec aucune personne de son âge, parce que cette liaison empêche qu'on acquierre l'esprit de penitence : N'ayez-donc plus

d'affection pour ceux qui peuvent vous ôter cét esprit de douleur & de componction, puis qu'au lieu de vous être utiles, ils ne serviroient qu'à vous nuire.

On ne sçauroit posseder aucun bien qu'avec beaucoup de peines : Reglez donc vos yeux de sorte qu'ils ne s'arrétent à regarder personne, & ils ne rempliront point vostre cœur d'une licence qui vous est dangereuse, & qui fait que tous les travaux d'un Solitaire, ne luy sont d'aucune utilité, ni d'aucun avantage.

Si on ne s'applique les jours & les nuits à toutes les choses que nous venons de vous marquer, & qu'on ne cherche le Seigneur par toutes ces voyes, il n'est point possible de faire aucun progrés dans les vertus. Mais si vous vous y attachez, enfin vous viendrez à bout de
Ps. 45. v. 10. les acquerir ; Car demeurez en repos, dit le Seigneur, &c. Dieu vous fasse la grace d'entrer dans toutes ces Instructions.

DEMANDE.

Qu'est-ce donc que ce mépris interieur renferme plus que l'humilité ?

Qu'est-ce que c'est que la contrition du cœur? Et si quelqu'un se méprise & s'humilie luy-même par une disposition interieure, cette humiliation exterieure luy est-elle necessaire? Qu'a-t-il besoin de mépris, d'injures, d'exercices vils & ravalez ? Et faut-il encore qu'il se r'abaisse dans ses actions & dans ses pensées ?

RE'PONSE.

Il y a deux especes de mépris de soy-même ; l'une vient de nostre cœur, & l'autre nous vient de la part des hommes. Le mépris qui nous vient des hommes, est plus grand & plus ex-

cellent que non pas celuy qui vient de nostre cœur ; & celuy qui vient de nous-mêmes n'est pas si difficile à supporter que celuy qui nous vient du côté des hommes ; Car le cœur souffre & patit dans le mépris qui nous arrive par des conduites étrangeres & exterieures.

De se porter de soy-même dans des actions basses & ravalées, non seulement cela ne nous produit pas un grand avantage, mais cela nous cause aisément de l'enflure & de la vaine gloire ; au lieu que de recevoir un commandement qui nous humilie, de ne point contredire, & de l'executer avec une parfaite soûmission, c'est ce qui nous fait avancer dans la vertu, & qui nous procure le mépris interieur de nous-mêmes.

La contrition du cœur consiste, à ne point souffrir qu'il se laisse emporter & distraire par des pensées differentes.

L'humilité est, à proprement parler, une disposition par laquelle on ne fait aucun cas de soy-même, qui nous porte à rompre en toutes affaires & en toutes occasions nostre volonté, à nous mettre sous les pieds de tout le monde, & à souffrir sans inquietude & sans trouble tout ce qui nous peut arriver de la part des autres : Voilà ce que c'est que la veritable humilité, dans laquelle la vaine gloire ne sçauroit trouver aucune place.

Parler humblement de soy-même produit la vaine-gloire, & nuit beaucoup plus qu'il ne sert ; mais il suffit de dire, pardonnez-moy, & priez pour moy.

DEMANDE.

Dans les choses bonnes, dans les mauvaises,

& dans celles qui sont indifferentes, faut-il renoncer à sa volonté propre ?

Si on me fait un commandement qui excede mes forces, dois-je demander que l'on m'en dispense, pour éviter qu'on ne m'expose plus à ces mêmes embarras, & à ces mêmes peines ?

Si quelqu'un a besoin de quelque chose qui l'oblige de s'adresser à l'Abbé, & qu'il desire en cela que je le serve auprés de luy, le refuseray-je, à moins qu'il ne me témoigne de la reconnoissance, au cas que je luy accorde ce qu'il me demande ?

Si quelqu'un desire de moy que je prie Dieu pour luy, dois-je lever les mains au Ciel en sa faveur, & faire ce qu'il souhaite ?

Jusqu'où est-ce qu'il faut refuser & contredire, lors qu'il s'agit d'un commandement qui blesse le precepte ?

RÉPONSE.

Si quelqu'un veut tenir le premier rang, il ne faut pas qu'en nulle rencontre, & en nulle affaire, il fasse sa volonté. C'est-ce que nostre
Jean. 6. v. 38. » Seigneur nous enseigne, lors qu'il dit, je suis venu en ce monde, non pas pour faire ma volonté, &c. Car quiconque entre les choses qu'on exige de luy, en choisit l'une plûtost que l'autre, ou il témoigne qu'il a plus de lumiere & de capacité que celuy qui luy commande, ou il est trompé par les demons. Or l'un & l'autre est un tres-grand mal, & c'est le demon qui en est l'Auteur & qui le suggere. Et ainsi en toutes choses il faut obeïr : car vous devez sçavoir, que ce sera vostre Superieur, qui portera devant Dieu le jugement de vostre action, &

que c'eſt à luy & non pas à vous, à qui il en demandera compte. Si le commandement vous paroît difficile, adreſſez-vous à luy, & remettez entre ſes mains la détermination de la choſe.

Mais ſi ce ſont vos freres qui vous commandent, & que vous connoiſſiez, ou que vous vous imaginiez, que ce qu'ils vous ordonnent peut préjudicier à voſtre ſalut, ou qu'il ſoit au deſſus de vos forces, adreſſez-vous de nouveau à l'Abbé, & faites ce qu'il vous dira. Car ſi vous vouliez vous rendre le Juge, non ſeulement des choſes que l'on vous commande, mais auſſi des perſonnes, vous ſeriez dans une inquietude perpetuelle. Mais quand ce que vos freres deſireront de vous, vous paroîtra juſte, obeïſſez leur ſimplement. Que ſi vous craignez qu'il ne ſurpaſſe vos forces, ou qu'il s'y rencontre quelque choſe qui ſoit contre voſtre devoir, allez trouver l'Abbé, & ſuivez ſon ordre, car il ſçait ce qu'il fait, & il n'ignore pas le ſoin qu'il doit avoir de voſtre ame : Enſuite demeurez en repos, & croyez que ce qu'il vous dira, vous viendra de Dieu. Tout ce qui part de cette ſource eſt utile, & ne peut cauſer ni trouble, ni triſteſſe : Car nul mal ne peut naître de ce qui eſt bon, & un bon arbre ne manque jamais de produire de bons fruits. Matth. 7. v.17.

Si quelqu'un de vos freres vous prie de luy rendre quelque office auprés de l'Abbé, faites ce qu'il deſire de vous, comme ſi c'étoit un commandement que vous euſſiez reçû de la part de l'Abbé même, ſans vous embarraſſer de ce qu'il vous ordonnera de luy dire, ou de ne luy pas dire ; Regardez-vous comme s'il vous avoit donné le ſoin de la porte, & qu'il vous eût

chargé de luy rendre compte de ceux qui s'y presentent ; vous vous condamneriez vous-même, si vous manquiez d'executer ses ordres.

Touchant l'envie que vous avez de sçavoir, si vous devez offrir vos prieres à Dieu pour vôtre frere, s'il vous en prie, lors que vous l'allez voir ; excusez-vous-en jusqu'à trois fois, en le priant de vous en dispenser ; mais s'il vous en presse une quatriéme, faites-le avec humilité. Mais pour vous, aprés avoir supplié vostre frere jusqu'à trois fois de vous recommander à Dieu, s'il n'en a pas envie, laissez-le en paix, & ne l'importunez pas davantage. C'est-là le veritable chemin qui nous conduit à Dieu, & prenez-garde à y marcher dans la simplicité & dans la pureté de vostre cœur, avec la grace, & le secours de Dieu, qui vous tendra la main, & vous protegera par sa misericorde.

DEMANDE.

Faut-il accorder quelque soulagement au corps en ce qui est de la nourriture, lors qu'il n'est pas encore tout-à-fait malade ? Et si quelqu'un étant incommodé des viandes ordinaires, ou ne l'étant pas, ne veut pas en manger dans la crainte qu'elles ne luy fassent mal ; fait-il bien ?

RÉPONSE.

Celuy qui voit qu'il n'est ni troublé, ni attaqué d'aucune passion, doit donner quelque peu de soulagement à son corps, lors qu'il est infirme ; mais si ses passions luy font la guerre, il ne le doit pas faire ; & il est certain que ce qui paroît être une infirmité, n'est qu'un artifice des demons. Car lors que Dieu nous en-

voye une infirmité réelle & veritable, le trouble qu'excitent en nous nos paſſions s'appaiſe, & nous donne du repos. Ainſi il eſt utile, lors qu'elles nous preſſent & nous tourmentent, d'affliger nos corps, quand même ils en devroient être malades, parce qu'alors noſtre ame ſe trouve attaquée, & en danger de perir. Mais ſi la cauſe de cette maladie eſt claire & évidente, & que l'on ſoit tombé malade par de grandes fatigues, comme pour avoir trop marché, ou par d'autres accidens, il faut ſoulager le corps dans ſes beſoins, en gardant toutefois la moderation & les régles qui conviennent à noſtre profeſſion, & ſans rien faire au delà de ce que nous devons, puis que ſelon le Proverbe, les demons ont ſoin d'eux-mêmes.

Pour ce qui eſt de ceux qui ſe trouvent incommodez des viandes communes & ordinaires, il y en a qui doivent en cela ſe faire violence : Que s'ils ne le peuvent abſolument, il faut avoir quelque égard à leur incommodité; car cela même eſt une eſpece de maladie. Mais ſi quelqu'un ſçait avec certitude, que quelque nouriture le rend malade, il ne doit pas en manger, mais s'en abſtenir, puis que l'experience luy apprend qu'elle luy eſt ſi contraire. Efforcez-vous de ne perdre jamais de vûë vos obligations, & eſperez que vous ſerez du nombre de ceux que Dieu aſſiſte, & qui ſe ſauveront avec ſa grace.

DEMANDE.

Lors qu'étant à table avec mes freres, j'auray mangé plûtoſt que les autres, dois-je ſortir de table, ou attendre qu'ils ſe levent? ou ſe-

ray-je mieux de me régler de telle sorte, que la mesure & la quantité du pain que l'on m'aura donné, puisse durer pendant tout le repas

RÉPONSE.

Si vous avez achevé plûtost que les autres, & que vous ne puissiez pas demeurer à table sans manger, levez-vous. Il seroit toutefois plus à propos d'y demeurer sans manger, que d'en sortir; mais il vaut encore mieux faire durer & étendre jusqu'à la fin du repas, le pain qu'on vous aura donné.

DEMANDE.

Que dois-je faire dans la crainte que j'ay d'être méprisé. Lors que je me trouve avec les autres, cette apprehension me saisit, & se rend tellement maîtresse de moy, que je m'oublie moy-même, & toutefois j'ay peine à les quitter.

RÉPONSE.

Si cela fait à l'édification, & que vous n'ayez nulle affaire plus pressée, demeurez tout autant que la conversation durera : Que si on parle de choses inutiles, ne craignez point de dire que vous étes foible, & de vous retirer ; & pour vous guerir de la honte que vous en pourriez avoir, pensez à cette confusion éternelle, que les pecheurs recevront au Jugement de Jesus-Christ, & vous compterez pour rien celle qui n'est que passagere.





XXII. INSTRUCTION.

EXPLICATION

De quelques Sentences de ſaint Gregoire de Nazianze, qui ſe chantoient le jour de Pâque.

JE vous diray quelque choſe, mes freres, touchant les Pſeaumes que nous avons accoûtumé de chanter, afin que vous puiſſiez les entendre ſans diſtraction, & que vos ames s'échauffent & s'embraſent par la puiſſance & par la vertu des paroles.

Que veut donc dire ce que nous chantons au jour de la Reſurrection? Offrons-nous à Dieu, puis qu'autrefois les Enfans d'Iſraël dans les Fê- « tes & dans les Solemnitez publiques preſentoient « les dons au Seigneur ſelon le précepte de la Loy; « comme des ſacrifices, des holocauſtes, les pré- « mices, & d'autres offrandes ſemblables.

Exod. 23. v. 14. 15. & 16. & Deuter. 16. v. 16. & 17.

Saint Gregoire nous exhorte d'honorer comme les Juifs la Majeſté du Seigneur par la celebration des Fêtes, en nous diſant. Voicy le jour de la Reſurrection, le jour d'une Solemnité toute ſainte, d'une Aſſemblée toute divine, le « jour de la Pâque de Jeſus-Chriſt. Les Enfans « d'Iſraël celebrerent la Pâque, lors qu'ils ſorti- « rent de l'Egypte, & pour nous, nous celebrons

Exod. 12. & Levit. 23.

cette Pâque de laquelle saint Gregoire nous parle, d'une maniere toute spirituelle, quand nous nous délivrons de cette Egypte mystique, qui n'est rien que la servitude de nos pechez : Car lors que l'ame s'éleve de l'iniquité à la vertu, comme dit Evagre, elle sacrifie réellement la Pâque au Seigneur, & cette Pâque est sa délivrance du peché.

C'est-donc aujourd'huy la Pâque du Seigneur; c'est à dire, c'est aujourd'huy cette Fête si éclatante, cette journée de benediction, en laquelle Jesus-Christ a crucifié le peché, est mort, & est ressuscité pour l'amour de nous.

Offrons au Seigneur des sacrifices & des holocaustes, non pas de ces animaux irraisonnables, dont Jesus-Christ ne veut point; Car il rejette, & n'a point agréable qu'on luy sacrifie des veaux, des bœufs, des agneaux. Nous voions
Isai. 1. v. 11. „ ces paroles dans Isaïe. A quoy bon cette multitude de Victimes que vous m'offrez? &c. Mais depuis que l'Agneau de Dieu a été sacrifié pour
1. Cor. 5. v. 7. l'amour de nous selon l'Apostre, que Jesus-
„ Christ qui est nostre Pâque a été immolé, afin d'effacer l'iniquité du monde, & qu'il s'est chargé de malediction, comme il est écrit, maudit
Gal. 3. v. 13. „ est celuy qui est attaché à la Croix, pour nous
„ délivrer de la malediction de la Loy, & nous faire la grace de nous admettre au nombre de ses Enfans; nous devons luy offrir des dons qui luy soient agréables dans le jour de sa Resurrection.

Mais quels sont ces dons, puis qu'il ne veut pas qu'on luy sacrifie des animaux? Le Saint
„ répond à cela, en nous disant; Voicy le jour

de la Resurrection, offrons-nous nous-mêmes « à Dieu, comme des prémices, & comme dit « l'Apostre, offrez vos corps comme une Hostie sainte, vivante & agréable, comme un Culte spirituel. Et comment est-ce que nous pouvons offrir nos corps comme une Hostie sainte & vivante? C'est en nous empéchant de suivre les sentimens de la chair & les mouvemens de nos pensées, en nous conduisant par l'esprit, en reprimant nos convoitises, c'est à dire, en assujettissant ce corps terrestre par la mortification. C'est ce qui s'appelle une Victime vivante; & comme on sacrifioit tous les ans un animal au Seigneur, aussi les Saints s'offrent tous vivans chaque jour comme des prémices, selon que dit le Prophete, nous mourons tous les jours « pour l'amour de Dieu, & l'on nous considere « comme des brebis que l'on va égorger. C'a eté la pensée de saint Gregoire, quand il a dit. Offrons-nous nous-mêmes, sacrifions-nous, « donnons-nous tous les jours la mort, comme « ont fait tous les Saints pour honorer Jesus- « Christ nostre Dieu, qui a bien voulu mourir pour nous. C'est ce que les Saints ont pratiqué en n'aimant ni le monde, ni rien de ce qui est au monde, comme il est écrit dans les Epîtres Catholiques, mais en renonçant à la cupidité de la chair, à la convoitise des yeux, & à l'orgueil de la vie, c'est à dire, à la volupté, à l'avarice, à la vaine gloire, en se chargeant de la croix, en suivant Jesus-Christ, en se crucifiant le monde, & en se crucifiant au monde: C'est d'eux, dont parle l'Apôtre par ces paroles, ceux qui appartiennent à Jesus-Christ

Rom. 12. v. 1.

Ps. 43. v. 22. & Rom. 8. v. 36.

1. Joan. c. 2. v. 15. & 16.

Gal. c. 5. 24.

ont crucifié leur chair avec leurs passions & toutes leurs convoitises.

Si vous voulez sçavoir comment ils se sont offerts comme des prémices, ç'a été en ne vivant plus à eux-mêmes, mais seulement aux volontez de Dieu, en l'assujettissant, en soûmettant leurs volontez à ses ordres, à sa charité, & à celle du pro-
Matth. c. 19. 27. „ chain, selon ces paroles de S. Pierre, nous avons a-
„ bandonné toutes choses, & nous vous avons suivi.

Mais qu'avoit laissé cét Apôtre ? Car il n'a eu ni argent, ni possessions, ni richesses, il n'a eu que des filets bien vieux & bien usez, comme a dit saint Jean Chrysostome. Il est vray, mais il a abandonné toutes ses volontez, toutes ses affections pour les choses de ce monde, en sorte qu'on ne peut pas douter, que s'il eût eu des biens & des tresors, il ne les eût abandonné comme le reste, & que se chargeant de la Croix de Jesus-Christ, il n'eût pas manqué de le suivre, en disant comme saint Paul, je vis,
Gal. c. 2. 20. mais ce n'est pas moy qui vit, c'est Jesus-Christ
„ qui vit en moy.

C'est ainsi que les Saints se sont offerts, en se mortifiant eux-mêmes, en se dépoüillant de toute affection & de toute volonté propre, afin de ne plus vivre que pour Jesus-Christ, & pour executer ses Commandemens. Ainsi offrons à Dieu le même Sacrifice, comme saint Gregoire nous y exhorte; Car c'est nous que Dieu veut comme étant les plus precieuses de toutes ses créatures : Et veritablement il faut convenir que l'homme est la plus excellente de toutes celles qui sont visibles ; car il les a tirées du neant
Gen. c. 1. „ par sa parole : Il a dit que cela se fasse, & auf-

ſi-toſt il a été fait ; il a dit, que la terre produiſe cecy, que les eaux produiſent cela, & l'effet a ſuivi ſon commandement dans le moment même : Mais pour ce qui eſt de l'homme, il l'a formé de ſes propres mains, il l'a orné, il l'a embelly, & il n'y a rien qu'il n'ait ordonné pour ſon ſervice, pour ſa ſatisfaction, & pour ſon repos. Il l'a établyle Roy de toutes choſes, & l'a mis dans la joüiſſance des délices du Paradis. Gen. c. 2. v. 8. Mais ce qui eſt plus admirable, c'eſt qu'étant déchû de tous ces avantages par ſon propre peché, il l'a rétabli par le merite du ſang de ſon Fils unique. Ainſi l'homme eſt la plus excellente de toutes les créatures ſenſibles ; Et non ſeulement la plus excellente, mais encore celle qui a le plus d'union & de familiarité avec luy : Faiſons, dit-il, l'homme à nôtre image & à noſtre reſſemblance. Gen. c. 1. 26. & 27. C'eſt ce qu'il executa, & en même temps, il répandit ſur ſon viſage un ſouffle de vie ; Gen. c. 2. 7. Et le Fils de Dieu venant parmy nous comme dans un lieu d'exil, a pris la forme & la figure d'un homme, il s'eſt revêtu de la chair d'un homme, mais de l'homme nouveau, & pour dire en un mot, il n'y a rien qu'il n'ait pris, à la reſerve du peché. C'eſt ce qui nous a obligé de dire, que l'homme étoit devenu intime à Dieu, comme uni à luy par une affinité, & une appropriation toute divine : De ſorte que ſaint Gregoire a dit avec beaucoup de raiſon, que l'homme étoit relevé par ſa dignité au deſſus de toutes les creatures ſenſibles.

Il nous marque encore plus clairement cette verité, quand il nous dit, de rendre à l'Image ce qui appartient à l'Image, comme nous l'ap-

2. Cor. c. 1. prend l'Apostre, quand il nous exhorte de nous purifier de toute soüillure, soit du corps, soit de l'esprit, de rendre à l'Image toute la sainteté qui luy avoit été donnée dans sa création, d'en separer toute l'impureté qu'elle avoit contra-ctée, afin que la beauté de la vertu y paroisse
Ps. 29. 8. „ avec éclat. C'est d'elle dont parle le Prophete „ par ces paroles, Seigneur vous avez donné selon vostre bienveillance la force à ma beauté.

Purifions donc cette Image, car Dieu l'exige de nous. Elle n'avoit ni saleté, ni ride, ni tache, ni rien de semblable quand il nous l'a donnée; Rendons à l'Image ce qui luy appartient, & reconnoissons nostre propre dignité. Apprenons à quelle excellence nous avons été destinez. Apprenons de quel original nous sommes les copies. Ne vivons pas dans l'ignorance de tant de biens & de tant d'avantages dont le Seigneur nous a comblez, non par nostre propre merite, mais par le mouvement de sa pure bonté. Sçachons que nous avons été faits à l'Image de celuy qui nous a créez. Rendons l'honneur & le respect que nous devons à cét original, & gardons-nous bien de faire injure à l'Image & à la ressemblance de Dieu que nous portons.

Qui est celuy qui voulant faire l'Image du Roy, oseroit y employer de sales & de vilaines couleurs, & s'exposer au châtiment qu'il auroit merité pour l'avoir ainsi deshonorée? Mais au contraire qui ne se serviroit pas pour cela des peintures les plus vives & les plus éclatantes, comme étant les plus dignes d'un tel dessein? Qui manqueroit d'y mettre des ornemens d'or, pour la rendre plus riche & plus belle, & de

s'étudier de la revêtir de la maniere la plus convenable, & la plus avantageuſe, afin que ceux qui la verroient, y remarquant tous les traits & tous les caracteres de la royauté, puſſent s'imaginer que c'eſt la perſonne même du Roy, & non pas ſon image, qu'ils auroient devant les yeux, tant elle auroit de perfection, de majeſté, & d'éclat.

Prenons donc garde, mes freres, à ne pas deshonorer l'original dont nous ſommes les copies. Nous avons été faits à la reſſemblance de Dieu, rendons à cette Image toute la beauté qui luy eſt propre; & faiſons qu'elle conſerve toute la dignité de cét eſtre infiny, ſur lequel elle a été formée. Car ſi on punit celuy qui fait injure à l'Image du Roy de la terre, qui n'a rien que la naiſſance & la nature que nous avons, quelle peine ne meritons-nous pas de ſouffrir, ſi nous traitons avec mépris celle de Dieu, qui eſt gravée dans nos ames, & que nous manquions de la conſerver auſſi pure, & auſſi ſainte qu'elle doit être? Reſpectons-donc noſtre original. Connoiſſons la vertu du myſtere, & ſçachons quelle a été la cauſe des ſouffrances & de la mort de Jeſus-Chriſt.

Voicy quelle eſt la vertu du myſtere de ſa mort. Aprés que l'homme eut effacé l'Image de Dieu par ſon peché, & qu'il ſe fut aſſujetti par ſa deſ-obeïſſance à la neceſſité de la mort, comme dit l'Apôtre, Dieu qui nous avoit creé à ſa reſſemblance, ayant pitié de l'ouvrage de ſes mains, ſe fit homme pour l'amour de nous, ſe ſoûmit à la loy de la mort, afin de nous r'appeller à la vie que nous avions perduë par la

transgression de son commandement; & montant à la croix par le mouvement de sa volonté, & y crucifiant le peché qui nous avoit chassé
Ps. 67.19. du Paradis, il a rendu captive la captivité même, comme il est écrit, c'est à dire, que comme par la transgression d'Adam, le demon nous avoit rendu ses captifs & ses tributaires, & que le Paradis étant fermé, les ames de tous ceux qui mouroient n'avoient point d'autre demeure que les Enfers: Aussi Jesus-Christ s'élevant sur le bois de cette Croix sainte & vivifiante, nous a délivré par le merite de son sang & de sa mort, de la servitude dans laquelle nostre ennemy nous avoit reduit, nous a par sa puissance arraché de ses mains, & nous a engagé dans une captivité bien-heureuse, en terrassant & triomphant de celuy qui nous avoit rendu ses esclaves. C'est pour cela qu'il est dit, qu'il a rendu captive la captivité même: Voila quelle
Ephes.c. 4.8. est la vertu & la puissance du Mystere de sa passion.

Jesus-Christ donc est mort pour l'amour de nous, afin de nous r'appeller à la vie, aprés que nous nous sommes donnez nous-mêmes la mort, ainsi que dit saint Gregoire. L'amour que Jesus-Christ a eu pour nous, nous a délivre de l'Enfer, & maintenant les portes de son Royaume nous sont ouvertes. Car le demon ne regne plus comme il faisoit autrefois, & nous ne sommes plus ses esclaves. Ayons donc soin de veiller sur nostre conduite. Preservons-nous de consentir jamais au peché, & d'en contracter les habitudes. Car comme je vous ay dit bien des fois, l'habitude du peché nous met dans la servitude

du demon

du demon; c'eſt par là que nous nous livrons volontairement entre ſes mains, & que nous nous aſſujettiſſons à ſa tyrannie. Car n'eſt-ce pas une honte extrême & une miſere infinie, qu'aprés avoir été délivrez de la mort par le ſang de Jeſus-Chriſt, & avoir été inſtruits de toutes ces veritez, nous nous précipitions tout de nouveau dans les tenebres de l'Enfer? Et ne meriterions-nous pas encore un châtiment plus rigoureux, & une punition plus ſevere? Seigneur, qui voulez le ſalut des hommes, ayez pitié de nous, & donnez-nous la grace de comprendre ces ſaintes Inſtructions, & d'en tirer les aſſiſtances neceſſaires, afin que nous puiſſions avoir quelque part à voſtre miſericorde,





XXIII. INSTRUCTION.

Exposition de quelques paroles de saint Gregoire, qui se chantoient aux fêtes des saints Martyrs.

C'EST une chose sainte, de reciter les Instructions des saints Peres, qui ont été remplis de Dieu, puis que leur étude & leur application principale, a été de nous enseigner tout ce qui pouvoit contribuer à éclairer nos ames ; & nous pouvons toûjours en tirer quelque vertu, & quelque grace capable de remplir saintement nostre memoire, dans les Fêtes de nostre Seigneur, dans celles de ses saints Martyrs, des saints Peres, ou dans quelqu'autre Solemnité que ce puisse être.

Il faut donc, mes freres, que nous chantions avec zele & avec ferveur, & que nostre esprit s'applique au sens des paroles des Saints, afin que, comme disent nos Peres, ce ne soit pas seulement des lévres que nous chantions, mais que nostre cœur s'accorde & soit uni avec nostre bouche.

Nous avons appris quelque chose selon nôtre pouvoir touchant la Pâque, dans le précedent Cantique ; Considerons maintenant ce que saint Gregoire nous dit sur le sujet des saints Martyrs. Car nous voyons dans le discours de

ce Saint que nous venons de reciter, ces paroles, de victimes animées, d'holocaustes spirituels, & le reste. Mais que signifient ces termes? "

Une victime est tout ce qui s'offre à Dieu en " sacrifice, comme une brebis, un taureau, ou autre chose semblable. Mais pourquoy est-ce que parlant des Martyrs, il les appelle des victimes animées? C'est parce que cét animal que l'on offroit dans le Sacrifice, étoit premierement égorgé, ensuite on le coupoit par morceaux, & puis on le presentoit à Dieu. Mais pour les Martyrs on les mettoit en pieces tout vivans; on les écorchoit, on les appliquoit aux tortures; on separoit leurs membres; & les bourreaux leur coupoient les mains, les pieds, la langue, leur ôtoient les yeux de la tête, leur ouvroient les flancs, leur arrachoient les chairs de dessus les côtez, en sorte que l'on pouvoit remarquer l'ordre & la disposition des entrailles: Comme les saints Martyrs ont souffert tous ces supplices étant encore en vie, c'est pour cela qu'on les a appellez des victimes vivantes & animées.

Mais pourquoy nomme-t-on aussi ces sacrifices des holocaustes spirituels? C'est parce que l'holocauste est different du sacrifice simple, en ce que dans le sacrifice on n'immole pas toute la victime, ainsi qu'il est écrit dans la Loy, mais seulement les prémices, par exemple, le bras droit d'une brebis, l'extrémité du foye, les deux reins, & d'autres parties de la victime; & ceux qui les offroient étoient considerez comme ayant offert des sacrifices, parce qu'ils presentoient les prémices de cét animal qui étoit immolé;

au lieu que dans l'holocauste, toute la victime étoit brûlée, & toutes les parties, sans en excepter aucune, étoient entierement consommées par le feu. Voila ce que c'étoit, & ce qui s'appelloit parmi les Juifs, sacrifice & holocauste, & ce qu'ils offroient à Dieu selon les ordonnances de la Loy. Or ces anciens Sacrifices & ces holocaustes étoient des figures des ames qui prétendent se sauver, & qui veulent s'offrir & s'immoler à la Majesté souveraine.

Je veux vous dire, mes freres, quelques-unes des choses que les saints Peres ont enseignées sur ce sujet, afin que lors que vous en ferez la lecture, vous vous y appliquiez avec fruit, & que vos ames en deviennent plus fortes & plus vigoureuses.

Ils disent que le bras de la victime que l'on immoloit, nous marque l'action : Les mains signifient la même chose, selon que nous disons ordinairement, que le bras est la force de la main : Ainsi le sacrifice que les Juifs faisoient à Dieu en luy offrant la main droite de la victime, nous marque que nous devons luy offrir le sacrifice des bonnes œuvres, qui sont figurées par la main droite. La même chose nous est representée par le sacrifice de toutes les autres parties de la victime, comme du foye, des entrailles, &c. Car, comme dit l'Apôtre, tout ce que les Juifs pratiquoient étoient des figures
1. Cor.c. 10. 11. „ pour les Chrétiens, & elles n'ont été écrites que „ pour nostre instruction.

Il faut maintenant que je vous explique comment l'ame peut s'offrir à Dieu en sacrifice. L'ame, ainsi que l'enseigne saint Gregoire, est

divisée en trois parties, sçavoir la concupiscible, l'irascible, & la raisonnable. Le sacrifice que les Juifs faisoient de l'extrêmité du foye de la victime, c'est à dire des prémices de la partie la meilleure, & la plus considerable du foye. (Lequel est le symbole de la concupiscence, selon l'explication des saints Peres) nous represente qu'il faut aimer Dieu plus que toutes choses, & prendre garde de ne préferer jamais aucune de celles que nous cherissons le plus, à l'amour que nous luy devons, & c'est pour nous figurer encore cette verité, que les Juifs offroient à Dieu dans leurs sacrifices les parties de l'animal les plus tendres & les plus délicates, qui sont le symbole des desirs, & des passions.

Mais les Juifs offroient encore à Dieu le cœur de l'animal. Le cœur est le symbole de la partie irascible de l'ame ; car c'est dans le cœur que reside le principe de la colere, ainsi que saint Basile nous l'apprend, lors qu'il dit, que la colere est un boüillonnement & une émotion du sang qui est autour du cœur.

Ils presentoient encore à Dieu la poitrine de l'animal. La poitrine est le symbole de la partie raisonnable de l'ame; C'est pour cela que Moyse en revêtant Aaron des habits sacerdotaux, mit le Rational sur sa poitrine, selon l'ordre qu'il en avoit reçû de Dieu. Tout cela sont des figures qui conviennent à l'ame, qui avec la grace de Dieu se purifie par les bonnes œuvres & se rétablit dans son premier état. Car au rapport d'Evagre, l'ame raisonnable agit selon sa nature, lors que selon sa partie concupiscible elle

desire la vertu ; que selon sa partie irascible, elle combat pour l'acquerir, & que par sa partie raisonnable, elle s'applique à la consideration des creatures ; Ainsi quand les Enfans d'Israël mettoient sur l'Autel & offroient à Dieu les brebis, les taureaux, & les autres animaux semblables qui leurs étoient prescrits, cela s'appelloit un sacrifice, & lors que dans l'immolation ils brûloient la victime toute entiere sans en rien reserver, ils sacrifioient un holocauste. C'étoit là le symbole des parfaits, de ceux qui pouvoient dire, nous avons tout abandonné, & nous vous avons suivi.

Matth. c. 19. 27.

C'étoit là la perfection à laquelle Jesus-Christ appelloit ce jeune homme qui luy dit, qu'il avoit accompli tous les commandemens » dés sa jeunesse, en luy répondant, qu'il luy re- » stoit encore une chose à faire, sçavoir de porter sa croix, & de le suivre.

Luc. c. 18. 21. 22. Marc. c. 10. 21.

C'est ce qu'ont fait les saints Martyrs en se donnant à Dieu eux-mêmes, ce qui leur étoit propre, & tout ce qui leur appartenoit. Car il y a bien de la difference, dit saint Basile, entre ces trois choses. Nous nous donnons nous-mêmes, quand nous donnons nostre ame, nôtre force, nostre esprit ; Nous donnons ce qui nous est propre, en donnant nostre corps, & nous donnons tout ce qui nous appartient, quand nous nous dépoüillons de nos biens, & de toutes les choses qui sont à nous. C'est de cette sorte que les Saints se sont donnez à Dieu de tout leur cœur, de toute leur force, & de tou- » te leur ame, selon ce qui est écrit, Vous ai- » merez le Seigneur vostre Dieu de tout vostre

Deuter. 6. 5. & Matth. 22. 37.

cœur, de toute vostre ame, & de toutes vos pensées ; car ils ont renoncé non seulement à leurs enfans, à leurs femmes, à toute la gloire, aux richesses, & à tous les biens de ce monde, mais aussi à leur propre corps, ce qui s'appelle sacrifier un holocauste.

Cét holocauste est raisonnable, parce que l'homme est un animal qui raisonne, & une hostie parfaite. Et pourquoy dit-on, que ces brebis raisonnables connoissent Dieu, & qu'elles en sont connuës ? Jesus-Christ nous en apprend la raison, quand il dit, « mes brebis entendent ma « voix, je les connois, & je suis connu d'elles ; Joan. c. 10. v. 27. & 14. c'est à dire, elles obeïssent à ma parole, elles gardent mes commandemens, & c'est ainsi qu'elles me connoissent. Car par l'observation des commandemens, les Saints s'approchent de Dieu, & plus ils s'en approchent, plus ils le connoissent, & plus ils en sont connus. Mais puis que Dieu connoît toutes choses, celles qui sont cachées, celles qui sont obscures, & même celles qui ne sont pas, pourquoy est-il dit particulierement des Saints, qu'ils sont connus de Dieu ? C'est à cause que la fidelité avec laquelle ils executent ses volontez, les approche de Dieu, & que par ce moyen ils le connoissent, & en sont connus ; Car d'autant plus qu'on se détourne & qu'on s'éloigne de quelqu'un, moins on le connoît, & moins on en est connu ; & au contraire on le connoit plus parfaitement, & on en est mieux connu, plus on s'en approche.

C'est pour cela qu'il est dit, que Dieu ignore les pecheurs, parce que leurs pechez les éloignent de luy, & que Jesus-Christ en parlant

Matth. c. 25. 12. d'eux, use de ces paroles, je vous declare que je ne vous connois point. Voilà comme quoy les Saints, plus ils acquierent de vertus par l'obeïssance qu'ils rendent aux commandemens, plus ils s'approchent de Dieu, plus ils se familiarisent avec luy, plus ils le connoissent, plus ils en sont connus. C'est d'eux dont il est dit, que leur bercail & le lieu de leur retraite est inaccessible aux loups. Un parc est un lieu fermé & environné de tous côtez, où le Berger rassemble & garde ses brebis, de crainte qu'elles ne soient devorées par les loups, ou emportées par les Voleurs. Si ce parc vient à se rompre & à s'ouvrir de quelque côté que ce soit, pour lors on y entre facilement, & rien n'empêche que les brebis ne deviennent la proie des loups, & des voleurs. Ainsi la bergerie des Saints est défenduë & entourée de toutes parts, & selon la parole de Jesus-Christ, ni les voleurs, Joan. 10. 28. ni nul de ceux qui auroient envie de leur nuire, ne peuvent s'y faire aucune entrée.

Ainsi, mes freres, demandons à Dieu la grace d'être admis & d'avoir place dans ce bercail sacré, & de nous trouver dans cette demeure bien-heureuse, dans ce lieu de tranquillité & de repos. Car quoy que nous n'arrivions pas à cét état éminent auquel les Saints se sont élevez, & que nous ne meritions pas ce degré de gloire qu'ils ont acquis par la sainteté de leur vie, cependant nous pouvons faire en sorte que nous ne soyons pas exclus du Royaume de Jesus-Christ, si nous travaillons, si nous veillons sur nous-mêmes, & si nous voulons nous faire une violence qui ne peut être de longue

durée. Car, ſelon ſaint Clement, ſi on n'eſt pas couronné, au moins il faut tâcher de ſe trouver avec ceux auſquels on diſtribüera les couronnes : Car comme dans le palais d'un Prince, il y a des rangs conſiderables, & des places éclatantes, & qu'ainſi que dans un Senat, on y voit des Senateurs, des Generaux d'armées, des Capitaines, & d'autres qui y occupent des Emplois remarquables, auſſi il y en a qui en ont de moins honorables, & qui ne laiſſent pas d'être engagez à ſon ſervice, quoy qu'ils ne ſoient pas dans le rang & dans l'honneur des premiers, & qui venant à s'avancer peu à peu, montent à la fin à de grandes charges & à des dignitez importantes : Ainſi efforçons-nous de nous conſerver exempts de tout peché, afin que nous puiſſions nous délivrer des peines de l'Enfer, & acquerir par la grace de Dieu & les prieres de ſes Saints, la joüiſſance & la poſſeſſion de ſon Royaume.





EPISTRE

De saint Dorothée à un Religieux affligé de tentations.

IL faut sçavoir, mon Frere, avant toutes choses, que les conduites de Dieu nous sont inconnuës, & que nous devons remettre entierement nostre destinée entre ses mains, & c'est particulierement dans un état semblable à celuy auquel vous étes, que nous y sommes obligez. Car si vous voulez juger des évenemens & des choses qui vous arrivent, par des vûës & des raisons humaines, & que vous ne les abandonniez pas sans reserve à la disposition de sa providence, vous vous engagez dans des peines inutiles.

Il faut donc, lors que vous étes accablé de sentimens contraires, que vous éleviez la voix de vostre cœur vers le Ciel, & que vous disiez à Dieu : Seigneur, disposez de tout, selon vos volontez & vos desseins éternels ; car sa providence fait quantité de choses au delà de nos esperances & de nos pensées : Souvent les évenemens arrivent d'une maniere contraire à nôtre attente, & nous les trouvons par l'experience tout differens de ce que nous les avions imaginez. En un mot, ne prétendez point surmonter les impressions du demon par des raisonnemens, & des efforts purement humains.

L'Abbé Pasteur qui sçavoit parfaitement cette verité, dit, que l'avis que l'on doit donner à celuy qui est combattu de tentations, est de n'avoir ni soins, ni inquietude pour l'avenir. Il faut, mon Fils, que vous donniez créance à cette Instruction, que vous rejettiez toutes les reflexions humaines, & que quelque prudent & habile que vous puissiez être, vous mettiez en Dieu toute vostre confiance, lequel nous fait des graces qui surpassent toutes celles que nous pouvions ou luy demander, ou esperer de sa bonté : Il ne me seroit pas difficile d'opposer des raisons à toutes les choses que vous dites, mais je ne veux point disputer contre vous, ni vous donner sujet de disputer contre moy, & je me contente de vous montrer le chemin qui peut vous conduire à l'esperance que vous devez avoir en Dieu ; car c'est là la voye qui calme toutes nos peines & nos inquietudes, & qui nous produit la serenité & le repos. Que le Seigneur soit avec vous.

Ephes. 3. v. 20.

EPISTRE

de saint Dorothée, au même.

RESSOUVENEZ-vous, mon Fils, de cette parole de l'Apôtre, qui nous dit, " qu'il " faut que nous entrions dans le Royaume des " Cieux par un grand nombre de peines, & d'afflictions. Il ne dit point en particulier par cette tribulation-là, ou par celle-cy, mais il dit generalement, par un grand nombre de peines & d'afflictions : Ainsi supportez avec action de

Act. 14. v. 21.

graces toutes celles qui vous pourront arriver ; étant persuadé qu'elles vous sont avantageuses, ou pour vous purifier des pechez que vous avez commis, ou pour vous délivrer de vos passions, ou pour vous faire acquerir le Royaume des Cieux. Dieu qui est à nostre égard plein de misericorde & de tendresse, qui a autrefois commandé aux vents & à la mer, & qui en a calmé l'émotion & la violence, ne manquera pas de faire cesser vostre tentation. Je le supplie de vous donner un cœur assez grand & assez plein de lumiere pour pouvoir connoître la malice & les finesses de vostre ennemy.

Matt. 8. v. 26.

EPISTRE DU MESME SAINT

à un Frere qui étoit tombé dans une longue maladie, & dans d'autres accidens fâcheux.

JE vous exhorte, mon Fils, de supporter avec patience, & avec action de graces tous les divers accidens qui se rencontrent dans le cours de vostre infirmité, & selon cét avis du Sage, considerez comme des biens toutes les choses qui vous peuvent arriver, afin que les desseins de la providence s'accomplissent sur vous, selon ce qu'il luy plaira. Agissez donc avec courage, fortifiez-vous dans le Seigneur, & mettez vostre confiance dans le soin qu'il a de vous. Que Dieu soit avec vous à jamais.



EPISTRE DU MESME SAINT
à un Frere qui étoit tenté.

QUE la paix de Jeſus-Chriſt ſoit avec vous, mon Frere. Soyez perſuadé, que c'eſt vous qui étes la cauſe veritable de la tentation qui vous agite, quoy que juſqu'à preſent, elle ne vous ait pas été connuë. Accuſez-vous vous-même, attendez en patience le ſecours de Dieu, adreſſez-vous à luy par de ferventes prieres, & j'eſpere que noſtre Seigneur Jeſus-Chriſt, qui a pour nous des bontez & des compaſſions infinies, fera ceſſer voſtre tentation, & que ſelon la parole de l'Apôtre, la paix de Jeſus-Chriſt qui eſt au delà de toutes nos penſées, gardera « voſtre cœur. « Ad Philip. v. 7.

EPISTRE DU MESME SAINT
au même.

DE même que l'ombre ſuit le corps, auſſi les tentations ſuivent par tout ceux qui obſervent les Commandemens de Dieu; car nul n'entrera dans ſon Royaume, s'il n'a paſſé par les tentations, comme diſoit ſaint Antoine; Ne vous étonnez donc point, mon Fils, ſi ayant reſolu de travailler ſerieuſement à voſtre ſalut, vous vous trouvez attaqué de peines & de tentations differentes. Mais portez-les en paix; implorez le ſecours de Dieu par vos prieres, & rendez-luy graces de ce que vous avez été jugé digne d'étre exercé, & d'étre éprouvé par les

tribulations, lesquelles ne vous sont causées que par la fidelité que vous avez à observer ses Commandemens. Dieu qui est la bonté-même, ne manquera pas de vous accorder la patience & le soulagement dont vous aurez besoin dans le temps de la tentation.

EPISTRE DU SAINT *au même.*

NOus sommes l'ouvrage & la creature d'un Dieu qui est rempli de bonté & d'a-
Ezech. 18. v. 33. » mour, & qui a dit luy-même, je vis, je ne veux
Matt. 9. v. 13. & » point la mort du pecheur, mais sa conversion
Luc. 5. v. 32. » & sa vie; Et ailleurs, je ne suis point venu pour appeller les justes, mais pour appeller les pecheurs à la penitence, si cela est ainsi, & si nous le croyons de la sorte, remettons entre les mains de Dieu toutes nos inquietudes, & toutes nos peines, & il aura soin de nous & de nostre salut : Ses yeux sont incessamment ouverts sur nos besoins, il remplira, mon Fils, vostre ame de consolations par le merite de ses Saints.

EPISTRE DU SAINT *au même.*

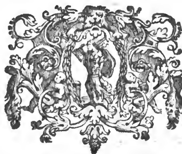
L'ABBE' Pasteur a dit excellemment, que c'étoit un avis utile à donner à un homme qui se trouve dans la tentation, de ne point penser au lendemain; & c'est comme s'il disoit : Remettez entre les mains de Dieu tous vos soins & toutes vos pensées. Renoncez à tout ce que vô-

tre propre esprit vous suggere. Esperez fermement en Dieu, qui fait beaucoup de choses que nous n'oserions même nous promettre, & vous joüirez d'une parfaite tranquillité. Que le Seigneur daigne vous assister, mon fils, par les prieres de ses Saints, & souvenez-vous qu'il faut vous preserver de toutes les pensées qui vous inquietent, & qui ne vous sçauroient être d'aucune utilité pour l'avenir.

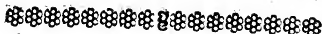
EPISTRE DU SAINT A UN Frere foible, ou malade, qui s'inquietoit sur la conduite de celuy qui avoit soin de pourvoir à ses necessitez.

AU nom de Jesus-Christ, mon Frere, nous n'avons jamais sujet de nous plaindre de nostre prochain : Car nous sommes obligez de faire tous nos efforts pour le surpasser en charité, & de recevoir en patience tout ce qui nous vient de sa part. Nul ne doit dire à son prochain, Pourquoy ne m'aimez-vous pas, mais en faisant à son égard des choses dignes de son amour, & de sa charité, il l'attire, & il luy inspire de l'aimer. Pour ce qui est des besoins qui concernent le corps, si quelqu'un merite que l'on prenne soin de luy, Dieu toucheroit le cœur des Barbares pour les porter à le secourir, plûtost qu'il manquât des choses qui luy sont necessaires. Que s'il n'en est pas digne, ou s'il ne luy est pas utile de recevoir ce soulagement ; Quand il plaira à Dieu de faire de nouveaux Cieux, & une nouvelle terre, ce

sera pour lors qu'il trouvera son repos & sa consolation. Pour ce que vous dites que vous étes à charge à vos Freres, vous témoignez par là que vous voulez paroître juste ; mais c'est une justice pretenduë. Car jamais celuy qui se propose d'obeïr aux Commandemens de Dieu, ne s'avisera de dire à son Frere qu'il doit supposer avoir aussi de sa part dessein de faire son salut, je vous suis à charge. Quiconque hait ceux qui le fâchent, hait la douceur ; & quiconque fuit ceux qui luy causent de la peine, ne veut point la paix qui ne se trouve qu'en Jesus-Christ ; Dieu plein de misericorde nous protegera de sa grace par les prieres de tous les Saints. Ainsi soit-il.



DE L'ESTAT



DE L'ESTAT ET DE *la disposition exterieure dans laquelle doit être un Moine.*

VOICY quelle doit être la contenance d'un Solitaire, pour être modeste & édifiante.

Premierement, il ne faut point qu'il donne trop de liberté à ses yeux, ni qu'il les tourne tantost d'un côté & tantost d'un autre, mais qu'il se contente seulement de voir ce qui est devant luy.

Il doit s'abstenir de dire des choses vaines & curieuses, & ne parler que pour en dire de necessaires.

Il luy suffit d'avoir des habits autant que la necessité l'exige.

Il ne doit user de la nourriture que pour soûtenir son corps, & non pas pour satisfaire ses sens : Il doit manger de tout indifferemment. Il ne faut pas qu'il rejette les viandes, parce qu'elles sont viles & communes, pour en avoir de plus délicates, ni qu'il mange même des premieres avec excés.

Il doit sçavoir que la discretion est la principale de toutes les vertus.

Ne bûvez jamais de vin hors des Tables communes, si l'infirmité, ou la foiblesse ne vous y obligent.

N'interrompez jamais celuy qui parle : Ne

donnez jamais de réponſe, comme un homme mal-habile, & inconſideré ; mais comme un homme ſage.

Soyez ferme & conſtant.

En quelque lieu que vous ſoyez, regardez-vous comme le ſerviteur de vos freres.

Ne découvrez jamais nulle partie de voſtre corps devant qui que ce ſoit ; ne touchez jamais perſonne ſans une neceſſité évidente, & ne ſouffrez pas que les autres vous touchent, ſans une cauſe juſte & legitime.

Fuyez la préſomption comme la mort.

Soyez ſobre & modeſte : Faites en ſorte que voſtre vigilance ſoit ſi exacte, qu'elle ne vous abandonne pas même dans le ſommeil : Que perſonne ne ſçache, ou ne voie en quelle maniere vous vous couchez, ſi cela ſe peut faire.

Ne touſſez & ne crachez point devant un autre. Que ſi la toux vous ſurprend étant à table, détournez-vous, & crachez avec toute la modeſtie qui vous ſera poſſible.

Soyez en mangeant & en bûvant comme un ſerviteur de Dieu doit être.

N'ayez jamais l'impudence de prendre ce qui eſt devant voſtre Frere.

Si un étranger eſt à table avec vous, invitez-le & preſſez-le de manger.

Mettez-vous à table avec modeſtie, lors qu'elle ſera preparée, en vous reſſerrant, & vous tenant dans voſtre place ; & n'y faites jamais de confuſion.

Ne vous découvrez jamais, ſous pretexte que la chaleur vous incommode.

Si vous avez envie de bâiller, n'ouvrez ja-

mais la bouche devant perſonne, faites-vous violence, retenez voſtre haleine, cela paſſera dans un moment.

Si vous étes dans la cellule de voſtre Superieur, d'un de vos amis, ou même d'un de vos diſciples, n'y regardez rien avec curioſité; car celuy qui ſe conduit en cela avec imprudence, dément la ſainteté de l'habit qu'il porte, & offenſe Jeſus-Chriſt, de la grace duquel il l'a reçû.

Fermez ſans faire aucun bruit la porte de vôtre cellule, ou celle de voſtre frere.

N'entrez jamais inconſiderément dans la cellule de perſonne, frappez à la potte, & entrez quand on vous l'aura dit.

N'allez point çà-delà ſans une veritable neceſſité.

Faites ſans repugnance tout le bien que l'on deſirera de vous.

Ne recherchez point la converſation de ceux qui vivent dans les richeſſes & dans l'abondance, non plus que des gens du monde, de crainte que vous ne donniez entrée au demon, & qu'il ne vous faſſe tomber dans le peché.

Parlez à tout le monde avec douceur.

Ayez beaucoup de retenuë & de modeſtie dans vos regards; Cependant comme vous ne devez pas faire ſemblant de ne pas voir ceux qui vous veulent parler, auſſi il ne faut pas les regarder, comme ſi vous vouliez les dévcrer des yeux.

Lors que vous marchez avec quelqu'un, n'allez jamais devant vos Anciens. Que ſi c'eſt à vous à marcher le premier, attendez celuy qui

doit vous accompagner, & ne le dévancez pas de beaucoup ; car celuy qui en uſe autrement, agit ſans ſageſſe, & eſt ſemblable à un pourceau qui ne connoît ni ordre, ni régle. Si celuy qui vous accompagne s'arréte pour dire un mot à quelqu'un de ſes amis, attendez-le, & ne le preſſez pas de le quitter.

Si vous vous portez bien, exhortez celuy qui eſt malade à ne pas attendre l'heure de la Communauté pour prendre ſon repas.

Ne reprenez point celuy qui commet quelque faute, mais défiez-vous de vous-même ; craignez de tomber dans le peché, & conſiderez-vous comme la cauſe de celuy de voſtre Frere.

Embraſſez avec joye & humilité les travaux les plus vils & les plus mépriſables.

Si quelque choſe vous oblige à rire, que cela n'excede pas un ſoûris modeſte, & que cela ſe faſſe avec tant de retenuë que vos dents ſoient cachées, & qu'on ne puiſſe les appercevoir.

Si vous étes contraint de parler avec quelque femme ne la regardez jamais ; fuyez celles qui ont peu d'honnêteté & de pudeur, comme le feu & comme un piege des demons. Evitez leur rencontre, leur vûë, & leurs entretiens, de crainte que voſtre ame n'en ſoit ſoüillée, quand même ce ſeroit vos propres ſœurs, évitez-les, fuyez-les comme des perſonnes inconnuës.

Ayez peu de commerce avec vos proches, de crainte que l'amour que vous devez porter à Dieu ne s'affoibliſſe par ces ſortes de communications.

Fuyez l'entretien, & l'habitude des jeunes-gens, comme vous fuïriez l'amitié du demon.

N'ayez qu'un ſeul amy qui ait la crainte de Dieu, auquel vous puiſſiez parler avec confiance, qui ſoit pauvre des biens de ce monde, mais riche en graces & en vertus.

Ne découvrez à aucun de vos freres le ſecret de voſtre cœur, ni les tentations, ni le détail de voſtre conduite.

Ne vous aſſeyez jamais devant perſonne, à moins que l'on ne vous y contraigne.

Gardez toute la modeſtie poſſible, quand vous irez aux beſoins de la nature.

Reſpectez dans toutes vos actions l'Ange qui eſt commis à voſtre garde.

Agiſſez en tout dans la crainte de Dieu, & ayez ſoin de vous exciter à la meditation & à la priere.

Il vaudroit mieux manger des choſes qui vous donnaſſent la mort, que de manger avec une femme, quand elle ſeroit ou voſtre ſœur, ou même voſtre mere.

Il eſt moins dangereux d'habiter avec un ſerpent, que de demeurer avec une femme de mauvaiſe vie, quand ce ſeroit voſtre propre ſœur.

Si lors que vous étes en chemin avec vos Superieurs ils vous diſent de chanter des Pſeaumes, ne manquez pas de leur obeïr; s'ils ne vous diſent rien, demeurez dans le ſilence, & contentez-vous de loüer Dieu par la diſpoſition ſecrete de voſtre cœur.

Ne diſputez jamais avec perſonne pour quelque choſe que ce puiſſe être, de peur que vous ne ſoyez cauſe de quelque trouble, ou de quelque deſordre, ou que vous ne vous laiſſiez aller au menſonge, ou au jurement.

Ne méprisez, & ne des-honorez personne, si ce n'est vous.

Il vaut mieux que toutes les choses visibles perissent avec vostre propre corps, qu'une ame soit blessée en la moindre chose.

Ne plaidez jamais contre personne, & s'il arrive que l'on vous condamne, quand même ce seroit injustement, demeurez en repos.

N'aimez rien en vous qui se ressente encore du vieil homme.

Soûmettez-vous à vos Superieurs, & évitez toute familiarité avec eux, parce qu'elle est un piege qui conduit dans le précipice les lâches & les negligens.

O vous qui étes esclaves de la gourmandise, il vous seroit plus avantageux d'avaller des charbons ardens, ou des poësles & des marmites, que de vous remplir l'estomac comme vous faites.

Exercez la misericorde à l'égard de tout le monde, mais toutefois conservez-vous dans une separation exacte & generale.

Parlez peu, car les longs discours étouffent les bonnes & les saintes pensées qui touchent le cœur.

Prenez garde de ne pas vouloir faire le sçavant avec les Prélats de l'Eglise, & sur tout en public.

Si vous voyez des personnes qui disputent entr'eux, & qui s'emportent de colere, passez vôtre chemin, sans vous arréter à les regarder, afin que vostre cœur ne se trouve point couvert de tenebres & d'obscuritez.

N'ayez aucune communication avec un hom-

me ſuperbe, de crainte que le ſaint Eſprit ne vous quitte, & que s'étant retiré de voſtre ame, elle ne ſoit remplie de toutes ſortes de paſſions & de déreglemens.

Si vous obſervez ces Inſtructions, & ſi vous appliquez ſans interruption à la meditation de la Loy de Dieu avec un cœur pur & ſimple, Jeſus-Chriſt fera éclatter ſur vous ſa lumiere, qui ne ſera jamais éteinte. A luy ſoit la gloire & la puiſſance dans tous les ſiecles des ſiecles.



FIN



TABLE DES CHAPITRES ET DES INSTRUCTIONS CONTENUS EN CE VOLUME.

CHAPITRE XIX.

PREMIERE INSTRUCTION.

EPISTRE

EPISTRE

EPISTRE

EPISTRE

FIN DE LA TABLE.

4-3-6